

Publications of the Institute  
for the History of Arabic-Islamic Science

Natural Sciences in Islam  
Volume 76

Publications of the  
Institute for the History of  
Arabic-Islamic Science

Edited by  
Fuat Sezgin

NATURAL SCIENCES  
IN ISLAM

Volume 76

Technology of Warfare

Texts and Studies  
Collected and reprinted

I

2002

Institute for the History of Arabic-Islamic Science  
at the Johann Wolfgang Goethe University  
Frankfurt am Main

# NATURAL SCIENCES IN ISLAM

Volume  
76

## TECHNOLOGY OF WARFARE

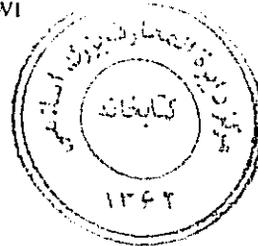
TEXTS AND STUDIES

I

Collected and reprinted  
by  
Fuat Sezgin

in collaboration with  
Carl Ehrig-Eggert, Eckhard Neubauer,  
Mazen Amawi

2002



Institute for the History of Arabic-Islamic Science  
at the Johann Wolfgang Goethe University  
Frankfurt am Main

Q 127

.58

vol. 76-80

v. 76

50 copies printed

ISSN 1617-1713

ISBN 3-8298-7093-0 (Technology of Warfare, Texts and Studies, Vol. I-XI)

ISBN 3-8298-7082-5 (Technology of Warfare, Texts and Studies, Vol. I)

© 2002

Institut für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften

Westendstrasse 89, D-60325 Frankfurt am Main

[www.uni-frankfurt.de/fb13/igaiw](http://www.uni-frankfurt.de/fb13/igaiw)

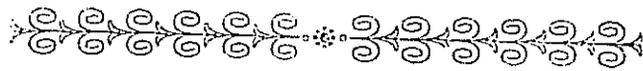
Federal Republic of Germany

Printed in Germany by

Strauss Offsetdruck, D-69509 Mörlenbach

## TABLE OF CONTENTS

Reinaud, Joseph-Toussaint: <i>De l'art militaire chez les Arabes au moyen âge.</i> Journal Asiatique (Paris), 4ème série, vol. 12. 1848. pp. 193-237. ....	1
Favé, Ildephonse: Review of: Reinaud, Joseph-Toussaint: <i>De l'art militaire chez les Arabes au moyen âge.</i> Journal des Sciences Militaires des Armées de Terre et de Mer (Paris), 4ème série, vol. 12. 1849. pp. 120-136. ....	46
Wüstenfeld, Ferdinand: <i>Das Heerwesen der Muhammedaner nach dem Arabischen.</i> Abhandlungen der Historisch-Philologischen Classe der Königlich-Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen 26. 1880. Nr. 1. VII, 73, 32 pp; 2 pls. ....	63
Fries, Nicolaus: <i>Das Heerwesen der Araber zur Zeit der Omaïjaden nach Tabarî.</i> Diss. phil. Kiel. Tübingen 1921. 95 pp. ....	175
Ritter, Hellmut: <i>La Parure des Cavaliers und die Literatur über die ritterlichen Künste.</i> Der Islam (Berlin/Leipzig) 18. 1929. pp. 116-54. ....	270
Zaky, Abdur Rahman: <i>Military literature of the Arabs.</i> Islamic Culture (Hyderabad) 30. 1956. pp. 163-172. ....	309
Ghazi, M'hamed Férid: <i>Remarques sur l'armée chez les Arabes.</i> IBLA. Revue de l'Institut des Belles Lettres Arabes (Tunis) 23. 1960. pp. 209-222. ....	319
Scanlon, George T.: <i>Source material for a history of medieval Muslim warfare.</i> Trudy XXV Mezhdunarodogo Kongressa Vostokovedov Moskva 9-18 avgusta 1960 g. Tom II. Moscow 1963. pp. 53-57. ....	333



# JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE 1848.

---

## DE L'ART MILITAIRE CHEZ LES ARABES

AU MOYEN AGE<sup>1</sup>.

PAR M. REINAUD.

---

La bravoure des Arabes est un fait admis de tous. Ils n'étaient pas des guerriers vulgaires, ces hommes qui, se laissant entraîner par les prédications de Mahomet et de ses premiers disciples, envahirent, en quelques années, la plus belle partie de l'ancien monde. Mais rien n'indique que les Arabes eussent, dès cette époque, adopté une tactique particulière: le courage et l'enthousiasme étaient leurs principaux éléments de succès. Ce fut plus tard, notamment pendant les guerres des croisades, que les Arabes perfectionnèrent leurs institutions militaires. A cette époque, les guerriers de l'Orient et de l'Occident se trouvèrent en présence. La lutte n'était pas seulement entre les chrétiens et les musulmans; les Tartares, sortis de leurs déserts sous la conduite de

<sup>1</sup> Un extrait de ce Mémoire a été lu dans la séance générale de la Société asiatique du 17 août.

Djendjiz-Khan et de ses enfants, avaient conquis la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et l'Asie Mineure; ils s'avancèrent jusqu'aux portes de l'Égypte. De ce concours de nations naquit un nouvel art, qui s'enrichit d'emprunts faits à chaque peuple; et sans doute cet art n'était pas méprisable, puisqu'il permit aux musulmans de chasser les guerriers de l'Occident de la Terre sainte, et que la cavalerie des Mamelouks, qui en était la dernière trace, ne tomba que dans des temps récents, devant la discipline française.

En Orient, comme chez nous au moyen âge, les hommes d'armes combattaient de préférence à cheval. C'est pour cela que chez les Arabes le mot *art militaire* se confond ordinairement avec celui de *cavalerie*; il est rendu chez eux par *فروسية*, qui a cette signification, et l'homme d'armes est appelé *فارس* ou cavalier. De plus, comme la lance jouait jadis en Orient le rôle principal, le guerrier était appelé *رَمَّاح*, ou lancier.

Les armes offensives des Arabes étaient l'épée, la lance, la massue, l'arc, l'arbalète, etc. Les armes défensives étaient le bouclier, le casque, la cotte de maille, etc. Ils faisaient aussi usage de machines, telles que la baliste, le bélier, etc. Ils n'oublièrent pas les matières incendiaires, notamment le salpêtre converti en poudre de guerre. En 1845, j'ai publié, conjointement avec M. Favé, capitaine d'artillerie, un volume et un atlas sur le feu grégeois, les feux de guerre et les origines de la poudre à ca-

non. Mon intention n'est pas de revenir ici sur ce sujet; nous nous proposons, M. Favé et moi, de reprendre ailleurs cette question.

Les Arabes ont eu de bonne heure, dans leur langue, des traités sur l'art militaire. Quelques-uns de ces écrits étaient la traduction de livres composés en persan, dans les premiers siècles de notre ère, sous la puissante dynastie des Sassanides. L'auteur du *Kitab-alfhrist*, qui florissait dans la dernière moitié du x<sup>e</sup> siècle de notre ère, cite, dans son chapitre de l'art militaire<sup>1</sup>, un ouvrage intitulé : « L'art de la guerre et manière de prendre les forteresses et les villes, de dresser des embuscades, d'envoyer à la découverte, de placer des vedettes, d'expédier des détachements et de disposer des corps armés, d'après un traité qui fut composé (au III<sup>e</sup> siècle) pour Ardeschir, fils de Babek<sup>2</sup>. » L'auteur cite aussi un traité du tir<sup>3</sup>, composé au v<sup>e</sup> siècle, par le roi Bahram-Gour. De plus, il fait mention d'un exposé des anciennes institutions militaires de la Perse, sous le titre de *Art militaire et règlements de la cava-*

<sup>1</sup> Manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, t. II, fol. 172 v.

<sup>2</sup> كتاب ادب الحروب وفتح الحصون والمدائن وتربص الكمين  
وتوجيه الجواسيس والطائفة والسرايا ووضع المسالحة ترجمته مما عمل  
لأردشير بن بابك

<sup>3</sup> كتاب الرمي Massoudy fait mention de la grande habileté de Bahram-Gour à tirer de l'arc. Voyez le *Moroudj-Adzcheb*, t. I, folio 116 (manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, n<sup>o</sup> 714 du supplément).

lerie, avec la manière dont les rois de Perse défendaient les quatre coins de leur empire<sup>1</sup>.

A l'égard des traités qui avaient pris naissance chez les Arabes mêmes, l'auteur du *Kitab-alfihrist* cite un écrit composé, sous le khalifat d'Almansour, par Abd-al-Djabbar, fils de Ady, sous le titre de *Lois de la guerre et manière de ranger une armée*<sup>2</sup>, ainsi qu'un traité en deux livres, rédigé sous le règne d'Almamouh, par Khalyl, surnommé *الشهمي* et *الشعراني*. Enfin, il fait mention d'un livre sur le feu, le naphte et l'emploi qu'on en faisait à la guerre<sup>3</sup>, ainsi que d'un autre livre où il était parlé du bélier et des mangonneaux, des stratagèmes et des ruses de guerre<sup>4</sup>.

Le nombre des livres qui traitent de l'art militaire alla toujours croissant. A mesure que l'art s'enrichissait ou se modifiait, de nouveaux exposés devenaient nécessaires; malheureusement, la plupart de ces traités ne portaient ni date, ni nom d'auteur; les faits qu'ils contenaient étaient censés la répétition des procédés inventés par Aristote et mis en usage par Alexandre le Grand; ou bien on en fai-

كتاب تعبئة للحروب واداب الاساورة وكيف كانت ملوك  
الفرس تولى الاربعة الثغور من الشرقي والغربي والجنوبي والشمالي  
Sur les quatre points cardinaux désignés ici, voyez mon Introduction  
à la Géographie d'Aboulféda, p. cxvii et suiv.

<sup>2</sup> في اداب الحروب وصورة العسكر

<sup>3</sup> كتاب العلم بالنار والنفط والزراقات في الحروب

<sup>4</sup> كتاب الدبابات والمخبيبات والجيل والمكاييد

sait honneur, soit aux prophètes de l'Ancien Testament, soit aux fondateurs de l'islamisme. Vainement l'on chercherait des renseignements sur ces traités dans les livres de bibliographie et de biographie orientale. Ces traités sont hérissés de termes techniques, dont quelques-uns sont étrangers à la langue arabe, et qui, pour la plupart, ne sont pas expliqués dans les dictionnaires; souvent, les copies qui s'en faisaient étaient incorrectes<sup>1</sup>. Si un de ces livres tombait sous les yeux d'un homme de lettres, c'était ordinairement pour lui lettre close.

Sans doute, il y avait une intention politique dans les obstacles dont on entourait ce genre d'ouvrages; on craignait qu'ils n'arrivassent entre des mains suspectes, particulièrement entre celles des chrétiens, qui étaient alors en état permanent de guerre avec les musulmans. Un auteur ou un copiste qui se piquait de zèle pour sa religion, aurait été vivement affligé qu'un livre sorti de ses mains servit à l'instruction des ennemis de sa foi. En tête de quelques-uns de ces traités, il est dit que les procédés qui y sont décrits ont été imaginés en vue de la défense de la religion<sup>2</sup>; on lit dans l'un d'entre eux que ces procédés ne doivent être communiqués qu'à des personnes bien intentionnées<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Les passages textuels cités dans ce Mémoire sont reproduits avec leurs incorrections.

<sup>2</sup> Man. ar. de la Bibliothèque nationale, supplément, n° 938, au commencement.

<sup>3</sup> Man. ar. de la Bibliothèque nationale, n° 1128, fol. 36 v.

Il résulte de là que les traités arabes d'art militaire sont d'une lecture fort difficile. Heureusement quelques-uns sont accompagnés de peintures; en pareil cas, la figure aide à déterminer le sens du texte. On a encore la ressource de rapprocher les traités entre eux et d'éclaircir ce qu'il y a d'obscur dans un témoignage par le même témoignage exprimé en d'autres termes.

Voici l'indication des principaux traités que j'ai eu l'occasion d'examiner par moi-même.

La bibliothèque de Leyde possède deux exemplaires d'un ouvrage qui ne porte ni titre, ni nom d'auteur (n<sup>os</sup> 92 et 499). Le numéro 499 est précédé des mots suivants : كتاب الحيل والحروب وفتح المدائن وحفظ الدروب من حكم الاسكندر ذى القرنين بن وصفة الضرب بالسيف والرى بالنشاب وعمل البارود « Traité des ruses et des guerres, de la prise des villes, de la garde des défilés, d'après les règles établies par Alexandre aux deux cornes, fils de Philippe le Grec. »

Au dos du premier feuillet du numéro 92, on lit les mots : كتاب الحيل والحروب والات السلاح وحصار التلاع وصفة الضرب بالسيف والرى بالنشاب وعمل البارود « Traité des ruses et des guerres, des instruments guerriers, du siège des forteresses, de la manière de frapper de l'épée et de lancer des traits, ainsi que de la fabrication du *bâroud*. » Les derniers mots feraient supposer que le salpêtre joue un rôle quelconque dans l'ouvrage. Mais ni dans cet exemplaire,

ni dans l'autre, le mot *bâroud* ne se rencontre une seule fois, d'où il est permis d'inférer que ce titre a été ajouté par une main étrangère.

Le traité me paraît avoir été rédigé dans les premières années du xiii<sup>e</sup> siècle de notre ère, à une époque où le salpêtre n'était pas encore employé par les Arabes comme moyen de guerre. En effet, on lit à la fin du volume : *وكان الغراغ من اصل الكتاب بتاريخ مستهل رجب الفرد من سنة اثنين وعشرين وستماية هكذا وجدته مكتوبا في اصله التي نسخت هذه الورقة ونقلتها* « L'ouvrage original a été achevé au commencement de redjeb de l'année 622 (juillet 1225 de J. C.). Voilà ce que j'ai vu écrit sur l'exemplaire d'après lequel cette copie a été faite et d'où je l'ai tirée. »

La Bibliothèque nationale possède plusieurs traités analogues, mais d'une date moins ancienne. Ils sont d'une époque où l'on faisait usage du salpêtre. Le principal est celui que nous avons mis à contribution, M. Favé et moi, pour notre ouvrage sur le feu grégeois, les feux de guerre et les origines de la poudre à canon. Il est intitulé *كتاب الغروسية* « Traité de l'art militaire et des machines de guerre. » Ce volume a été exécuté avec soin, bien qu'il y manque souvent les points diacritiques, et il est accompagné de figures coloriées. On voit probablement ici un de ces exemplaires que le gouvernement mettait à la disposition de ses officiers, et qui ne devaient pas sortir de leurs mains.

Il est dit au commencement que le traité avait été composé par le ostâd (maître) illustre Hassan, surnommé Nedjm-eddin (étoile de la religion), et Al-Rammah (le lancier), d'après les leçons de son père et de ses aïeux, et celles des autres maîtres de l'art. L'auteur portait le sobriquet de Al-Ahdab (le bossu). Il mourut l'an 695 (1295 de J. C.), âgé de trente ou quarante ans; il doit donc avoir écrit entre les années 1285 et 1295 de l'ère chrétienne. Parmi les écrivains qu'il cite, se trouvent Mohammed, fils de Alschaydhamy الشيظمي, et Ibrahim, fils de Sallam.

On remarque ces mots dans l'avant-propos :

فيه كما يحتاج اليه الاستادين والفرسان والابطال  
والزراطين من اشغال الحرب ومعرفة الرماح والدبابيس  
والنشاب المختلف والمقادير والمناجيق والاحراقات وغير  
ذلك و قتال البحر و اشياء غريبة نفع الله بها المسلمين

« Ce livre contient tout ce qui est nécessaire aux maîtres, aux hommes de guerre, aux braves, aux artificiers<sup>1</sup>, en fait d'opérations militaires, des différentes manières de se servir de la lance, de la masse et de la flèche, du mélange des matières, de la construction des machines, de la communication du feu, etc., de la manière de combattre sur mer.

<sup>1</sup> Le mot زراطين a été expliqué par M. Quatremère, *Histoire des Sultans mamloks*, t. II, 2<sup>e</sup> partie, p. 147. Seulement, il a échappé une méprise au savant académicien. Le mot حراب, pluriel de حربة, lequel est cité au commencement de la note, ne signifie pas « des épées, » mais « des lances courtes. »

et d'autres choses non moins curieuses; Dieu veuille que tout cela tourne à l'avantage de l'islamisme<sup>1</sup> »

Le numéro 1128 de l'ancien fonds arabe de la Bibliothèque nationale renferme deux traités militaires, accompagnés l'un et l'autre de peintures. Le premier est intitulé : كتاب العززون لأرباب الفنون في الفروسية ولعب الرمح وبنودها « Recueil destiné aux personnes qui cultivent les différentes branches de l'art militaire, et qui s'exercent au maniement de la lance, ainsi qu'aux manœuvres dont cet exercice est susceptible. » L'auteur faisait profession de l'art qu'il décrit, et il dit qu'à la différence de la plupart de ses confrères, qui, par esprit de monopole, faisaient mystère de leurs procédés, il n'a pas hésité à révéler tous ses secrets<sup>2</sup>. Du reste, ainsi que Hassan, il invoque l'autorité de Mohammed, fils de Al-Schaydhamy, et d'Ibrahim, fils de Sallam; de plus, il cite souvent un personnage nommé le ostad Nasser-eddin, Ibn-Altherabelousy, et surnommé Al-Rammah.

Le traité qui accompagne celui-ci ne porte pas de titre particulier; rien n'y indique non plus la date ni le nom de l'auteur. Il paraît cependant postérieur à l'année 1300 de notre ère; car il y est fait men-

<sup>1</sup> Ce manuscrit appartient à l'ancien fonds arabe, et porte le numéro 1127. On trouve dans le supplément, n° 988, un ouvrage qui, pour le fond, est le même que le précédent. Il a pour titre : كتاب الفروسية برسم الجهاد في سبيل الله « Traité de l'art militaire, en vue de la guerre à faire pour la cause de Dieu. » L'auteur, outre Hassan, cite Nedjin-eddin-Ayoub, surnommé aussi Al-Rammah. On voit qu'en général ces traités étaient composés par des hommes du métier.

<sup>2</sup> Fol. 36 v.

tion d'une manière de combattre à cheval et de vaincre son adversaire, qui se nomme *l'évolution de Gazan*<sup>1</sup>. Or il ne peut être question ici que du khan mongol de Perse appelé Gazan, lequel mourut en 1304.

Le n<sup>o</sup> 991 du supplément arabe est un recueil d'opuscules relatifs à l'art militaire. Une grande partie du volume consiste en extraits du livre de Hassan; mais, au folio 15, est un traité qui a pour auteur Mohammed, fils de Ladjyn Al-Hossamy, surnommé Al-Theraboloussy et Al-Rammah; c'est probablement le personnage cité dans un des traités précédents. Le titre du livre est : غاية المتصود في العلم والعمل بالبنود « Ce qu'on se propose de plus relevé dans la théorie et la pratique des exercices militaires. » Le mot que je traduis par *exercices militaires*, fait بند au singulier, et بنود au pluriel; c'est un mot d'origine persane, qui signifie proprement *lier*. Les exercices que ce mot exprime, et qui sont au nombre de soixante et douze, tenaient une très-grande place dans l'art de cette époque; car ils sont décrits au moins une fois, et quelquefois davantage, dans tous les traités que j'ai rencontrés. La description de chaque exercice consiste en mots isolés, et la plupart techniques; ce sont peut-être les commandements usités à cette époque pour faire connaître aux guerriers les diverses manœuvres qu'il s'agissait d'exécuter.

Je citerai enfin un manuscrit qui appartenait, il

<sup>1</sup> نورد قازان. Voy. au fol. 82.

y a quarante ans, au comte de Rzevuski, et qui maintenant fait partie du musée asiatique de Saint-Pétersbourg<sup>1</sup>; j'en dois la communication à l'Académie impériale des sciences de cette capitale, qui a le musée asiatique dans sa dépendance. Le titre du livre est : كتاب الخزون جامع الفنون « Recueil réunissant les diverses branches de l'art. » D'après une note placée à la fin du volume, la copie a été faite dans la dernière moitié du xv<sup>e</sup> siècle de notre ère. On lit, dans un médaillon placé sur le frontispice, le nom d'un émir de la cour des sultans mamelouks d'Égypte, pour lequel cette copie avait été faite; c'est celui de Djerbasch. Le dictionnaire biographique d'Aboul-Mahassen, intitulé *Manhel-Al-Safy*, renferme la notice de plusieurs émirs du même nom<sup>2</sup>; mais il m'a été impossible de distinguer si l'émir en question était compris dans le nombre. Quoi qu'il en soit, l'exemplaire est d'une belle écriture, bien qu'elle ne soit pas toujours correcte. De plus, il est orné de peintures.

En 1809, le comte de Rzevuski publia à Vienne, dans le recueil intitulé *Mines de l'Orient*<sup>3</sup>, un passage du traité où il est parlé de l'emploi de la poudre à canon comme force projective. M. de Rzevuski

<sup>1</sup> On trouve une notice de ce volume dans le recueil publié par M. Dorn, sous le titre de: *Das Asiatische Museum*, Saint-Pétersbourg, 1846, in-8°, p. 452 et suiv. Cette notice est de M. Alexis Olénine; malheureusement, M. Olénine ne connaît pas la langue arabe.

<sup>2</sup> Man. ar. de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 748. fol. 177 et suiv. t. II de l'ouvrage.

<sup>3</sup> Tom. I, p. 189 et 248.

plaçait la rédaction du livre sous le règne de saint Louis. Ainsi que nous l'avions déjà présumé, M. Favé et moi, cette opinion est inadmissible; car il est fait mention dans le livre du traité de Hassan<sup>1</sup>; il est même parlé de la manœuvre appelée *combat de Gazan*<sup>2</sup>; mais si l'ouvrage est postérieur à l'an 1300, il a dû précéder le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle. Ce qui le prouve, c'est l'emploi d'armes à feu qui, par leur forme, dénotent l'enfance de l'art. Nous développerons ailleurs ce point, M. Favé et moi.

Ce traité offre, sur les compositions incendiaires, moins de détails que celui de Hassan; certaines questions y sont moins développées que dans d'autres ouvrages analogues. En quelques endroits, l'exposé des procédés est tellement imparfait que les hommes de l'art eux-mêmes avaient besoin, pour s'en rendre compte, d'en voir faire l'application. Mais, considéré dans son ensemble, c'est, de tous les livres de ce genre que je connais, celui qui embrasse le plus de questions et qui est rédigé avec le plus de méthode. Il commence par l'acquisition du cheval et son éducation, et il finit par les exercices les plus compliqués. L'auteur dit positivement que plusieurs des mots techniques dont il fait usage, et qu'on retrouve dans les traités déjà cités, avaient été empruntés, soit à la langue persane, soit à langue turke, soit au langage des guerriers de l'Occident<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Pag. 83. Hassan est désigné par son sobriquet de *Bossu*.

<sup>2</sup> Pag. 2, 109, 172 et suiv.

<sup>3</sup> Pag. 125, 175 et suiv.

J'ajouterai une remarque dont l'auteur ne parle pas : c'est que quelques-uns de ces termes appartiennent à la langue grecque. En effet, dans l'art militaire, comme pour les autres arts, quand les Arabes commencèrent à s'occuper de sciences, ils ne purent se dispenser de faire des emprunts au peuple qui est resté notre maître à tous.

L'auteur invoque le témoignage de plusieurs personnages qui nous sont inconnus. Ce sont Thaher, Ishac, Thabary, Aboul-Véfa, Abou-Haschem, etc. Il resterait à déterminer le nom de l'auteur lui-même. On a vu que le titre placé à la tête du volume est commun à d'autres écrits analogues. Hadji-Khalla, dans son Dictionnaire bibliographique<sup>1</sup>, cite un ouvrage intitulé الفروسية الجديدة, « l'art de la guerre de Mohammed, » ou, peut-être, « l'art de la guerre à l'usage des Mahométans. » Cet ouvrage avait pour auteur Schems-eddin-Mohammed, fils d'Abou-Bekr, fils de Cayym Aldjouzyeh. Or il est dit, dans les livres arabes<sup>2</sup>, que ce personnage, qui était né l'an 691 (1292 de J. C.), mourut à Damas l'an 751 (1350 de J. C.). C'est peut-être l'auteur du traité dont il s'agit en ce moment.

Maintenant, je vais donner quelques aperçus sur les armes dont les musulmans se servaient au moyen âge et sur l'usage qu'ils en faisaient.

Les musulmans placent les paroles suivantes dans

<sup>1</sup> Édition de Flügel, t. IV, p. 415.

<sup>2</sup> Man. de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 751 (t. V, fol. 77 v.). Voy. aussi le n° 688, fol. 271.

la bouche de leur Prophète: « Toute espèce d'amusement doit être interdit comme frivole, excepté ces trois choses: l'exercice de l'arc, le maniement du cheval et les plaisirs pris en famille. » Mahomet a dit de plus: « Voulez-vous savoir ce qui vous conduira le plus sûrement en paradis? Ce sera un bon coup d'épée, un bon accueil fait à son hôte, et la célébration de la prière aux heures prescrites<sup>1</sup>. »

L'Imam Malek, dont les doctrines sont suivies de préférence en Afrique, place l'art de monter à cheval au-dessus de celui de tirer de l'arc; mais le commun des docteurs est de l'avis contraire. Quelqu'un ayant dit à Mahomet que les enfants avaient des droits sur leurs parents comme les parents en avaient sur leurs enfants, le Prophète répondit: « Oui, les enfants ont le droit de demander à leurs parents qu'on leur enseigne à écrire, à nager et à tirer de l'arc. » On attribue de plus ces paroles à Mahomet: « Trois classes de personnes entreront dans le paradis, celles qui fabriquent des flèches avec l'intention de les faire tourner à la défense de la religion, celles qui les lancent et celles qui les présentent à l'archer. » Mahomet ajoutait que l'homme qui, après avoir appris à tirer de l'arc, néglige cet exercice, se

<sup>1</sup> Man. ar. de la Biblioth. nationale, ancien fonds, n° 1128, fol. 54 v. et le traité de la guerre contre les infidèles, en arabe, sous le titre de: *مشارع الاشرار الى مصارع العشاق*, p. 94 et suiv. (Sur cet ouvrage, qui a été imprimé au Caire, voyez ce que j'ai dit dans le Journal asiatique, cahiers d'octobre 1831, p. 337, et de février 1832, p. 189.)

prive, auprès de Dieu, d'un titre inappréciable. Quelques docteurs sont allés jusqu'à dire que cet homme se rendait coupable de péché mortel<sup>1</sup>.

Homère nous apprend qu'il fallait une force plus qu'ordinaire pour tendre l'arc d'Ulysse. Avec le temps, on suppléa à la force humaine à l'aide d'une tige fixée sur l'arc et en tendant la corde au moyen d'une manivelle ; c'est ce qu'on appela du nom d'arbalète. Il y avait plusieurs espèces d'arbalètes : les petites se bandaient avec la main, les grandes à l'aide du pied droit, et même des deux pieds. L'arbalète était un perfectionnement apporté à l'arc, en ce sens qu'elle déterminait d'une manière plus sûre l'émission du projectile ; de plus, elle avait l'avantage de pouvoir lancer, outre des flèches, des balles et de gros traits. Aussi son usage se maintint plus longtemps à la guerre que celui de l'arc simple, et il ne fut tout à fait abandonné que lorsque l'invention de l'artillerie eut changé presque tout le système de la guerre.

Les Arabes distinguent deux espèces d'arc, l'arc arabe et l'arc persan, ou plutôt l'arc étranger. L'arc arabe est appelé par eux *l'arc de main*, parce que, en effet, la main suffisait pour le faire manœuvrer. L'arc persan était moins simple et répondait à l'arbalète. Les Arabes lui donnent le nom d'arc de pied. Cet arc était muni d'un fût, et la flèche, au lieu de glisser sur l'arc, coulait dans une espèce de rainure.

<sup>1</sup> *Traité de la guerre contre les infidèles*, p. 94 et 99.

On trouve les deux espèces d'arc mises en regard l'une de l'autre dans un volume arabe lithographié qui fut publié, il y a quelques années, par feu le comte de Munster<sup>1</sup>. L'arc de main se compose uniquement de l'arc et de la corde nommée وتر ou boyau; la partie de l'arc où posait la flèche, et qui répond à la poignée, est appelée حدود; les deux extrémités de l'arc sont appelées عقبة; pour l'espace situé entre la poignée et les extrémités, il porte le nom de بيت ou maison.

Quant à l'arbalète, elle comprend à la fois un arc, une corde et un fût qu'on appelle عمود ou colonne; c'est le long du fût que coule la flèche. Le fût est muni d'une espèce de manivelle placée auprès de la crosse de l'arbalète et appelée مفتاح ou clef. L'endroit du fût auquel s'applique la manivelle est nommé قفل ou serrure. Au même endroit était placée quelquefois une petite roue mobile d'acier qu'on appelait جوزة ou noix. La roue avait deux entailles dans les deux parties opposées de sa circonférence. Dans la première s'arrêtait la corde de l'arbalète lorsqu'elle était tendue; à la seconde aboutissait l'extrémité du ressort de la détente. Si on pressait la clef qui se trouvait sous le fût, près de la poignée, le ressort se dégageait, la noix tournait, la corde s'échappait et le projectile était lancé au loin. Ici le fût porte, à l'extrémité supérieure, une espèce d'anneau appelé الركاب للرجل ou étrier du pied. Quand l'arbalétrier voulait bander son arme, il introduisait son pied

<sup>1</sup> Pag. 22 et 23.

dans l'étrier; il tirait la corde avec ses deux mains, et l'arme prenait la forme voulue <sup>1</sup>.

L'arc arabe se divisait en plusieurs espèces; la principale était celle du Hedjaz. L'arc du Hedjaz était de deux sortes: la première, qui était la plus simple de toutes, consistait dans un bâton ou dans deux bâtons joints ensemble; elle était sans peintures et n'avait point de poignée: c'est celle qui est décrite dans les anciennes poésies de l'Arabie. Pour la deuxième sorte, elle supposait plus de recherches; on attachait un nerf au dos de l'arc et on en revêtait le dessous de cornes de chèvre. Une troisième espèce tenait le milieu entre les deux premières; celle-ci était en bois, en corne et en nerf liés ensemble avec de la glu; elle avait une poignée et était peinte de deux couleurs. C'est l'espèce dont l'usage se maintint dans le moyen âge. Les Arabes la nommaient *la disjointe*, parce que les parties dont elle se composait étaient primitivement séparées. C'est celle qu'on estimait davantage. <sup>2</sup> Les Arabes se sont aussi servis d'arc de métal.

Les anciens Persans faisaient usage d'un arc d'une forme analogue à la dernière; seulement, il était long et haut en couleur. Sa poignée en marquait le milieu; il était large de maisons, c'est-à-dire large de côtés <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> On trouve la description et la figure de l'arbalète dans les man. arabes de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 1127, fol. 84 v. et n° 1128, fol. 109 v. (Voy. aussi le manuscrit de Saint-Petersbourg, p. 36 et suiv. et p. 165.)

<sup>2</sup> *Traité de la guerre contre les infidèles*, p. 96. — <sup>3</sup> *Ibid.*

A l'égard de la flèche, soit qu'elle fût lancée par un arc simple, soit qu'elle le fût par une arbalète, elle est nommée سهم. Sa partie supérieure porte le nom de رأس ou tête, et sa partie inférieure celui de عتبة ou كعب, talon. Le bout en fer était appelé نصل, mot qui est synonyme de fer de lance; à l'égard du bout opposé, que nous appelons *coche*, et dans lequel on fait passer la corde, on le nommait كاز. Quelquefois la flèche était empennée; c'était afin qu'elle atteignît plus juste. Les anciens Arabes faisaient usage, pour cet objet, de plumes de perdrix<sup>1</sup>.

L'archer avait un grand intérêt à connaître le degré d'élasticité de son arc et la résistance plus ou moins grande qu'il pouvait opposer. Pour se fixer à cet égard, il suspendait à la corde un poids plus ou moins considérable<sup>2</sup>.

L'usage de l'arbalète paraît avoir été introduit en France après la première croisade, sous le règne de Louis le Gros. Mais plusieurs papes proscrivirent cette arme comme *déloyale et trahissante*, et le second concile de Latran, qui se tint en 1139, l'anathématisa, l'appelant *artem mortiferam* et *Deo odibilem*. Un écrivain du temps de Philippe-Auguste affirme qu'il n'y avait pas un homme en France, sous ce règne, qui sût s'en servir<sup>3</sup>. Néanmoins, l'église per-

<sup>1</sup> *Hamasa*, traduction de M. Freytag, p. 338.

<sup>2</sup> Manuscrit de Saint-Petersbourg, p. 38.

<sup>3</sup> Le P. Daniel a rassemblé différents témoignages à ce sujet dans son *Histoire de la milice française*, t. 1, p. 417 et suiv.

mettait l'usage de l'arbalète contre les hérétiques et les infidèles, et les croisés ne manquèrent pas de l'employer contre les musulmans. Richard Cœur-de-Lion fut témoin, au siège de Saint-Jean-d'Acre, des ravages que cette arme faisait dans les rangs de l'armée ennemie; à son retour en Europe, il eut recours à son usage, et lui-même périt d'un coup d'arbalète, ce qui fut considéré, par plusieurs personnes, comme une juste punition du ciel.

Les écrivains arabes qui ont traité des guerres des croisades, donnent à l'arbalète, telle que l'employaient les chrétiens, le nom de *zenbourek*<sup>1</sup>. La première fois qu'ils en font mention, c'est en parlant du siège de Tyr par Saladin, en 1187. L'usage du *zenbourek* continua au siège de Saint-Jean-d'Acre par les croisés, en 1189. Les chrétiens construisirent, sur les bords des fossés, un mur de briques, derrière lequel ils placèrent un rang de soldats qui lançaient le *zenbourek*. Suivant l'historien des patriarches d'Alexandrie, le *zenbourek* était une flèche de l'épaisseur du pouce, de la longueur d'une coudée, qui avait quatre faces; la pointe de la flèche était en fer, et des plumes en rendaient le vol plus sûr. Partout où ce trait tombait, il transperçait; il traversait quelquefois du même coup deux hommes placés l'un derrière l'autre, perçant à la fois la cuirasse et l'habillement du soldat; il allait ensuite se

<sup>1</sup> زنبورك

planter en terre; il pénétrait même dans la pierre des murailles<sup>1</sup>.

D'après cette description, le zenbourek paraît répondre à peu près à l'arme terrible connue dans le moyen âge sous le nom de *quadrellus* et *carellus*, mots expliqués par du Cange, dans son Glossaire de la basse latinité, et d'où est dérivée l'expression *carreaux de la foudre*. Les Grecs ont peut-être connu quelque chose d'analogue sous la dénomination de *τράγγρα*<sup>2</sup>. Si on admet que les mots *carreau*, *τράγγρα*, et *zenbourek* désignent la même arme, il faudra conclure que les chrétiens en avaient fait usage dès la première croisade. On peut voir, à ce sujet, le Glossaire de du Cange, aux endroits cités, et l'*Alexiade* d'Anne Comnène, édition originale, page 291. Ce témoignage viendrait à l'appui du récit de Guillaume de Poitou, d'après lequel l'arbalète avait été employée dès l'année 1066, concurremment avec l'arc, à la bataille d'Hastings. On pourrait induire de là que l'arbalète dont il s'agit ici est une invention des Grecs du Bas-Empire.

Les musulmans paraissent n'avoir fait usage qu'assez tard du zenbourek. Djemal-Eddin est, à ma connaissance, le premier écrivain arabe qui, sous la date 643 (1245 de J. C.), cite cette arme comme servant aux guerriers de l'islamisme; c'est à propos du siège d'Ascalon par le sulthan d'Égypte. Voici les

<sup>1</sup> Voyez mes Extraits des historiens arabes des guerres des croisades. Paris, 1829, p. 255 et 324.

<sup>2</sup> Voyez ce mot dans le Glossaire de la basse grécité, de du Cange.

expressions de Djemal-eddin : « On fit jouer contre la place les catapultes et les zenbourek <sup>1</sup>. » Mais bientôt l'usage du zenbourek devint commun en Orient, et dans la suite les Turks ottomans entreprirent dans leurs armées un corps de soldats appelés *zenbourekdjis*. Maintenant, depuis la découverte des armes à feu, ce mot a tout à fait changé d'acception, et l'on donne en Perse le nom de zenbourek à une petite pièce d'artillerie légère <sup>2</sup>.

A l'égard du mot que j'ai traduit par *catapultes*, et qui s'écrit au singulier *چرخ*, il paraît répondre au grec *κλέπη*, cité par du Cange, dans son Dictionnaire de la basse grécité; il désigne, suivant Boha-eddin <sup>3</sup>, une arbalète lançant des traits armés d'une pointe de fer. C'est probablement le *trabucus* des nations latines du moyen âge, mot dont nous avons fait *trébuchet*. Le traité de Hassan offre la figure de cette machine; c'est l'arbalète à manivelle, mais sans l'étrier. Néanmoins, la figure est accompagnée des mots « arc à pied, appelé *djerouhk* <sup>4</sup>. »

On voit qu'il a existé, au moyen âge, chez les Arabes comme chez nous, plusieurs espèces d'arbalètes. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale n° 1128, offre la double figure d'un arc à pied.

<sup>1</sup> *واثروا الرمي اليها بالجزوخ والزنبوركي* *Extraits des historiens arabes des croisades*, p. 446.

<sup>2</sup> Voyage de M. Amédée Jaubert en Perse, p. 280.

<sup>3</sup> *Vita et res gestae Saladini*, p. 135.

<sup>4</sup> *قوس الرجل وهي الجزوخ* Man. ar. de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 1127, fol. 84 r.

Dans l'une, l'archer est représenté au moment où il passe le pied dans l'étrier pour bander l'arc ; dans l'autre, il tient d'une main le fût, et de l'autre la manivelle<sup>1</sup>.

Voici une arbalète d'un genre particulier ; on en trouve la description dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg, et la description est accompagnée de la figure : « arc du hosban (ou de la flèche courte) ; » c'est l'arc appelé par les Persans du nom de *midj-rat*<sup>2</sup>. Cette arme fut mise pour la première fois en usage par les Persans dans le cours de leurs guerres contre les Tartares (vers le milieu du xiii<sup>e</sup> siècle de notre ère). En effet, à mesure que les Persans lançaient un trait aux Tartares, ceux-ci le leur renvoyaient. On imagina donc cette forme d'arme ; le trait était si court qu'on ne pouvait pas le faire servir une seconde fois. Voici en quoi consiste l'instrument. On prend un manche de fer ou de bois fendu dans le milieu ; on y dispose un ressort en fer. On ménage au milieu du ressort une fente par laquelle passe la flèche ; cette flèche a un empan de long, ou un peu moins ; si on tire à soi la corde de l'arc, et qu'ensuite on la lâche, le ressort pousse la flèche, et elle se dirige rapidement ; elle marche plus vite que la flèche ordinaire, bien que par une autre voie. La personne qu'elle atteint ne la voit pas venir ; cette

<sup>1</sup> Fol. 109 v.

<sup>2</sup> Midjrat est un mot arabe qui signifie proprement « moyen de faire marcher. » C'est probablement l'équivalent du ressort dont il est parlé quelques lignes plus bas.

personne ne s'aperçoit de son existence que lorsque le trait est entré dans sa chair. L'effet est d'autant plus sensible que l'arc est plus fort, et que le trait part d'une épaule plus vigoureuse <sup>1</sup>. »

Sur la figure, la flèche ne passe pas au-dessus de l'arc ; mais elle suit la direction opposée. Par une conséquence naturelle, la corde, au lieu de tendre à l'opposite de l'arc, tend vers l'arc lui-même. Afin d'empêcher l'arc de se redresser, on a placé en dedans une seconde corde parallèle à la première, et qui est fixée à la fois à deux points de l'arc et au fût. Le mot arabe que j'ai traduit par *ressort* signifie proprement le lieu où un objet quelconque se meut. Ici, il paraît désigner un petit tube de fer, auquel venait aboutir la flèche. Ce même mot a servi en-

باب الرمي بقوس الحسيان وهي الخيابة للعجم قد صنعوها  
 لما تقاتلوا مع التتر كانوا كلما رمت عليهم العجم سها يردوه  
 عليهم فصنعوا الخيابة ويقوى كلما يرمى على التتر سهم لم  
 يقدروا يردوه لقصره وذلك ان يعد الى قبضة من حديد  
 وان شاء من خشب مجوفة مشقوقة في الوسط ويعمل فيها مدفع  
 من حديد ويعمل في وسطه شق يعبر فيه السهم ويكون السهم  
 طول شبر او اقصر ويجذب ويرمى فان المدفع يسوق السهم  
 ويخرج بسرعة ويسبق السهم العربي تمثله طريق اخر واذا  
 اصاب الغريم لم يراه الا ان يغرز في لحمه ولا سيم اذا كان  
 Man. de Saint-Petersbourg, p. 32 et 33. (Voyez aussi le man. du supplément arabe de la Bibliothèque nationale, n° 989, fol. 69 et suiv.)

suite à désigner le cylindre creux dans lequel on fait glisser la balle de fusil et le boulet de canon; enfin, il a désigné le fusil et le canon lui-même. C'est dans le dernier sens que ce mot est employé dans d'autres endroits du livre<sup>1</sup>. Il est à remarquer que la même filiation de mots a eu lieu en Europe. Le mot canon, appliqué, soit à un fusil, soit à un canon à boulet, a été d'abord employé dans le sens du latin *canna*, signifiant un roseau et un tuyau<sup>2</sup>.

On a vu que l'usage de l'arbalète ne pénétra qu'assez tard en Europe, et que pendant longtemps les chrétiens se firent scrupule de s'en servir entre eux. Le même fait a eu lieu chez les musulmans. Mahomet a, dit-on, voué à la malédiction quiconque ferait usage de l'arbalète. Un écrivain arabe, après avoir rapporté cette tradition, s'exprime ainsi : « Les musulmans doivent s'abstenir de se servir de l'arc garni d'un ressort<sup>3</sup>. Cet arc est surtout employé chez les Persans et chez les Turks qui n'ont pas embrassé l'islamisme. La plupart des Persans se servent d'un arc à main; mais la plupart des Turks font usage d'un arc à pied, c'est-à-dire d'un arc accompagné d'un étrier et d'une clef. Les Turks eurent recours à ce genre d'arme, à cause de la faiblesse de leur complexion et de leur manque d'adresse. Ils essayèrent de renforcer l'arc des Persans; puis, comme

<sup>1</sup> P. 46, 160 et 165.

<sup>2</sup> Voy. l'ouvrage que j'ai publié avec M. Favé, p. 170.

<sup>3</sup> على البصيراة

ils ne pouvaient le manœuvrer, ils l'accompagnèrent d'un ressort. Ils croyaient par là le rendre plus fort; ils étaient dans l'erreur, car ils ne firent que le rendre plus faible. Quelques auteurs disent que cette forme d'arc a été repoussée parce qu'elle offre l'image d'une croix <sup>1</sup>. »

L'arbalète, comme l'arc simple, servait à lancer un trait, qu'on appelle ordinairement du nom de flèche; ces traits étaient quelquefois destinés à transporter au loin des matières incendiaires, qui prenaient feu en tombant. Mais l'arbalète servait aussi à lancer des balles de différentes matières; il y en avait en terre, en verre et en métal. Ces balles sont appelées par les Arabes *boudoc* <sup>2</sup>, mot qui se dit proprement d'une aveline. Le poète Motenabbi, qui florissait au milieu du x<sup>e</sup> siècle de notre ère, chantant les exploits du prince d'Alep, nommé Sayf-eddaulé, s'exprime ainsi : « Jamais je n'ai vu de guerrier qui se servît de l'arc avec plus d'adresse. Maniées par sa main, les machines les plus lourdes atteignent inmanquablement le but le plus délié, qui échapperait à la balle lancée par l'arc <sup>3</sup>. »

Avec cette arbalète, on tirait les oiseaux et même les quadrupèdes <sup>4</sup>; mais on ne s'en servait pas d'abord

<sup>1</sup> *Traité de la guerre contre les infidèles*, p. 97.

<sup>2</sup> *بندق*, au pluriel *بنادق*.

<sup>3</sup> *Chrestomathie arabe*, de M. Silvestre de Sacy, t. III, p. 18 et 68. M. de Sacy, au lieu du mot *arc*, a employé le mot *arquebuse*, terme qui est susceptible d'une autre signification.

<sup>4</sup> Dans le Commentaire de Motenabbi que possède la Biblio-

à la guerre. Probablement, elle n'aurait pas été assez forte pour l'effet qu'on voulait produire. Or, il était d'usage, quand le coup était heureux, et que le chasseur voulait faire honneur à quelqu'un, de lui rapporter le coup. Aboulféda rapporte un exemple de ce genre dans sa Chronique, sous l'année 682 (1283). Voyez aussi à l'année 622 (1225).

Le mot *bondoc* servit plus tard à désigner l'instrument qui lançait la balle. Un des fonctionnaires de la cour des sulthans mamelouks était chargé de tenir l'arbalète du sulthan; on le désignait, en conséquence, par le titre de bondocdar, dénomination qui, en persan, signifie *celui qui tient le bondoc*. Quelques-uns de ces officiers finirent par devenir sulthans eux-mêmes. Maintenant le mot *bondoc* est l'équivalent de fusil et de pistolet.

L'arc et la lance occupant une si grande place à la guerre, il était naturel qu'on mît les jeunes soldats en état d'en faire l'usage le plus efficace. Une partie considérable des traités arabes d'art militaire est consacrée à des exercices de ce genre. On appelait ces exercices d'un nom particulier; c'est celui de *ندب*, faisant au pluriel *انداب*<sup>1</sup>.

On disposait au-dessus d'une table appuyée sur quatre pieds, et qui s'élevait à hauteur d'appui, une

thèque nationale, supplément arabe, n° 1485, le texte est accompagné des mots suivants : *والبنادق جمع بندقة وهو ما يعمل من الطين ويرمي بها الطير*

<sup>1</sup> Manuscrit de Saint-Petersbourg, p. 37.

espèce de baril fermé par une peau de vache; la peau servait de cible. Cet appareil était appelé du nom de *botyeh* *بنية*, mot qui, chez les Arabes, sert encore à présent à désigner un baril et un tonneau. Or un auteur arabe donne à entendre que le *botyeh* était d'origine occidentale. En effet, dans l'espagnol et les autres dialectes romans, *bota* se dit d'un tonneau. Cet exercice aurait-il été emprunté aux croisés? Dans tous les cas, il n'a rien de commun avec l'exercice du tonneau maintenant en usage chez nos artilleurs<sup>1</sup>.

Quelquefois on disposait des planches en avant d'un mur, et l'on y faisait deux marques. Si la lance dirigée par le tireur pénétrait directement dans le bois et y restait fixée, le tireur avait atteint son but; mais si le trait pénétrait de côté, l'appareil tout entier se mettait en mouvement, et venait frapper le maladroit<sup>2</sup>. On reconnaît là l'exercice appelé par nos pères du nom de quintaine.

D'autres fois, l'on suspendait un ou plusieurs anneaux au haut d'une espèce de poteau, et il fallait que le tireur, monté à cheval, fit passer le trait à travers l'anneau. Ceci se rapproche de notre jeu de bagues<sup>3</sup>.

Chez nous, les personnes qui s'exercent à tirer, soit de l'arc, soit de l'arbalète, soit de l'arquebuse,

<sup>1</sup> N° 1127, fol. 46 v.; n° 1128, fol. 108 v. et suiv.; manuscrit de Saint-Petersbourg, p. 2, 24, 163, 175, 178 et suiv.

<sup>2</sup> N° 1128, fol. 82; man. de Saint-Petersbourg, p. 162.

<sup>3</sup> N° 1128, fol. 44 et suiv.

plantent quelquefois un oiseau de carte ou de bois peint au bout d'une perche ou sur un poteau. C'est ce que nous appelons *tirer au papegai*, comme qui dirait *tirer au perroquet*. Celui qui abat le papegai remporte le prix. Les Arabes avaient à leur usage plusieurs procédés analogues.

Un de ces exercices était celui de la courge. On l'appelait *cabac*, d'un mot turk qui a cette signification. Voici ce qu'on lit dans la grande chronique d'Aboul-Mahassen, à l'année 692 (1293 de J. C.), sous le règne du sulthan mamelouk Malek-Aschraf<sup>1</sup> : « Le sulthan fit dresser, hors du Caire, dans le meydan (hippodrome), un mât, au haut duquel était placée une courge d'or ou d'argent; dans l'intérieur de la courge était un pigeon. Des tireurs, montés à cheval, se mettaient, tout en faisant courir leurs chevaux, à décocher leurs traits contre le mât. Celui qui atteignait la courge et l'oiseau recevait une robe d'honneur en rapport avec son rang; ensuite il emportait la courge. » Tous les traités d'art militaire renferment la description de cet exercice avec la figure<sup>2</sup>. Maintenant encore, dans l'Égypte, le mot *cabac* est synonyme de *cible*.

Un autre exercice porte, dans les traités arabes, le nom de *kycadj*, *قیتج*. Morier, dans la relation de son second voyage en Perse<sup>3</sup>, rapporte qu'à son ap-

<sup>1</sup> Man. ar. de la Bibl. nationale, ancien fonds, n° 662, fol. 42 v.

<sup>2</sup> N° 1127, fol. 47 v.; n° 1128, fol. 108 v. et suiv.; manusc. de Saint-Petersbourg, p. 3, 49 et 50.

<sup>3</sup> *A second journey through Persia, etc.* Londres, 1818, p. 169.

proche de la ville de Téhéran, une députation s'avança à cheval à sa rencontre. Puis, vantant la dextérité des cavaliers, il dit qu'ils excellaient dans le *hycadj*; or, par *hycadj*, il entend la rapidité avec laquelle, de tout temps, les cavaliers perses, au milieu d'une fuite simulée, ont subitement retourné la tête et percé l'ennemi qui les poursuivait avec trop de confiance. Mais l'auteur du manuscrit de Saint-Pétersbourg fait remonter l'origine du *hycadj* à Bahram-Gour, qui régnait en Perse au v<sup>e</sup> siècle de notre ère. D'ailleurs, il paraît que le mot *hycadj* s'appliquait à l'objet qui servait de but aux tireurs. Cet objet me paraît avoir été un panier rempli de sable<sup>1</sup>. Nos pères s'exerçaient aussi quelquefois à tirer sur une butte de sable.

Les traités qui servent de base à mon travail font mention d'un troisième exercice qu'ils nomment *folhy*, الفلحي; la figure qui en accompagne la description offre la représentation de l'objet qui servait de but; mais on ne distingue pas de quelle nature il était; on peut seulement dire que ce n'était pas un oiseau. Cet exercice, comme la plupart des autres, s'exécutait tantôt à pied, tantôt à cheval<sup>2</sup>.

Les guerriers arabes faisaient aussi usage de l'épée et de la masse d'armes. La masse est appelée tantôt

<sup>1</sup> فقط فيها رمل. Voy. le n° 1128, fol. 105 v. et 109 v.; man. de Saint-Pétersbourg, p. 3 et 40.

<sup>2</sup> N° 1128, fol. 108; manuscrit de Saint-Pétersbourg, p. 29, 50 et suiv.

عمود et tantôt دبوس. Les traités arabes en donnent la figure. La masse était placée par le cavalier sous son genou. On lit, dans la Chronique d'Abou'lféda<sup>1</sup>, que le prince de Moussoul Sayf-eddin Gazy, mort en 544 (1149 de J. C.), établit le premier parmi ses troupes l'usage de suspendre l'épée à un ceinturon qui occupait le milieu du corps et la masse sous le genou<sup>2</sup>.

Les armes défensives des Arabes consistaient dans le casque, le bouclier, la cotte de mailles, la cuirasse, etc.<sup>3</sup>; mais, en général, les guerriers orientaux étaient moins chargés que ceux de l'Occident. On ne peut pas juger de la différence qui existait à cet égard par les figures qui accompagnent les traités arabes d'art militaire; là les guerriers sont censés livrés à des exercices pacifiques; les lances sont dépouillées de leur fer et à l'état de ce que nos pères appelaient *armes courtoises*; mais on a à tenir compte du témoignage des écrivains du temps. J'ai rapporté ailleurs les paroles du secrétaire de Saladin, qui assista à la bataille de Tibériade, et qui, à la vue d'hommes entièrement bardés de fer, ne put maîtriser son étonnement<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> T. III, p. 508.

<sup>2</sup> Voy. la peinture de la page 203 du manuscrit de Saint-Petersbourg.

<sup>3</sup> Sur les lances et les cottes de mailles des anciens arabes, voy. le *Hamasa*, p. 189, avec les notes de la version latine. En ce qui concerne l'Arabie actuelle, voy. la Relation de Burckhardt, traduction d'Éyriès, t. III, p. 169 et suiv.

<sup>4</sup> *Extraits des historiens arabes des croisades*, p. 196. Voici les

Les Arabes distinguent deux principales espèces de bouclier, l'une qui s'appelait *tars* ترس, l'autre qu'on nommait *darka* درقة<sup>1</sup>. On doit peut-être rapporter à ces deux dénominations deux dénominations analogues qui avaient alors cours en Occident, à savoir *targa*, d'une part, et de l'autre *targea*, *targia* et *tarcia*. On lit dans la relation du siège de Damiette par les croisés, en 1217, relation qui a été écrite par Olivier Scholastique, témoin oculaire, ces mots : « Hostes autem dissimulato metu, tres ordines armorum stationi navium (nostrarum) contra posuerunt : unam peditum super ripam cum clypeis « quos targeas appellant, lineariter ordinatam, etc.<sup>2</sup>. » Le *tars* est représenté rond; c'est la forme préférée par les guerriers à cheval, qui n'ont que la partie supérieure de leur corps à couvrir.

Le manuscrit de Saint-Petersbourg fait mention d'un bouclier particulier qu'on nommait le bouclier de perfidie<sup>3</sup>. Ce bouclier, que le guerrier attachait à son cou, était percé par le milieu, et l'on pouvait y faire passer le fût d'une arbalète. L'archer tenait le bouclier dressé devant lui, et, au moment où son

expressions de l'auteur arabe : ومن عجائب هذه الوقعة وغرائب هذه الدفعة ان فارسهم ما دام فرسه سالما لم يذلل للصرعة فانه من لبسه الزردى من فرقة الى قدمه كانه قطعة حديد ودراك الضرب اليه غير مفيد

<sup>1</sup> N° 1128, fol. 41 v. et suiv.

<sup>2</sup> Collection d'Eccard, t. II, p. 1408.

<sup>3</sup> ترس العدر Man. de Saint-Petersbourg, p. 46, 47 et 163.

adversaire s'y attendait le moins, il lui décochait un trait.

Si des armes défensives nous passons aux machines, nous trouverons chez les Arabes à peu près les mêmes engins que chez les chrétiens de l'époque, engins dont l'invention remontait, en général, aux Grecs et aux Romains. Les Arabes désignent les machines de ce genre, notamment les balistes et les catapultes, par le mot *mandjanyk* منجنيق, faisant au pluriel مناجيق. Les Grecs, outre le terme générique de μηχανή, employaient, pour les machines de guerre, celui de μάγγανον; c'est de μάγγανον que nos pères firent *manganum* et *mangonneau*. Le mot *mandjanyk* dérive de l'un des mots grecs; peut-être les Arabes firent-ils comme nous du mot *méchanique*, qui, en grec, a une valeur adjectivale, un substantif synonyme de machine.

L'historien Boha-eddin, parlant des engins que les croisés opposèrent aux musulmans au siège de Saint-Jean-d'Acre, en 1190, dit que l'aspect seul en faisait trembler. «La plus redoutable de ces machines, dit-il, était un grand édifice de bois appelé *debabé*<sup>1</sup>, lequel pouvait contenir un grand nombre de guerriers. On l'avait revêtu de grandes plaques de fer, et il marchait sur des roues, recevant le mouvement de l'intérieur. Cette machine était munie d'une énorme tête de fer appelée *béliet*, qui faisait des ravages terribles; des hommes placés dans l'in-

<sup>1</sup> دبابية C'est probablement le *musculus* des latins.

l'extérieur faisaient mouvoir cette tête et renversaient les bâtisses les plus solides. Les chrétiens élevèrent une autre machine terminée en plate-forme, qui recevait aussi le mouvement de l'intérieur. Sa forme était la même que celle de la première, avec cette seule différence qu'au lieu d'une tête de bélier, elle portait une pièce de fer en forme de soc de charrue; dans la première, la tête de bélier opérait par son poids; dans la seconde, elle agissait par son poids et sa forme pointue. C'est l'instrument que les chrétiens appelaient *chat*<sup>1</sup>. »

Je ne puis me dispenser de dire quelques mots du cheval, ce compagnon fidèle du guerrier. Une grande partie des traités arabes d'art militaire est consacrée à la manière de dresser le cheval, ainsi que le cavalier. L'auteur du manuscrit de Saint-Petersbourg insiste sur les signes auxquels on reconnaît un bon et un mauvais cheval; il recommande, quand on a à lui faire faire un exercice violent, de lui ménager la nourriture et de le préparer doucement à l'épreuve qu'on lui réserve. Si l'on a à faire saillir une jument, on doit éviter le moment des chaleurs, vu que le poulain qui en proviendrait serait chétif et hors d'état de produire. Il vaut mieux choisir la saison du printemps, lorsque l'air est frais.

Si la jument ne conserve pas la semence, l'auteur conseille de lui ouvrir la vulve, et de retirer avec

<sup>1</sup> *Extraits des historiens arabes des croisades*, p. 291.

un couteau de sa matrice un morceau noir. On déposera dans la matrice un peu de sel, on la lavera avec du lait de jument et de l'urine d'éléphant; ensuite on fera saillir la jument, et elle engendrera<sup>1</sup>. Ce qui est dit ici du morceau noir qu'on retirait de la matrice se rapporte probablement à l'humeur visqueuse connue des anciens sous le nom d'*hippomanès*.

Les détails relatifs à la manière de brider le cheval montrent que les procédés étaient alors très-imparfaits. On sait que ce n'est que dans les temps modernes, et en Occident, que l'art d'emboucher le cheval a été perfectionné. En général, cet excellent animal était traité en Orient beaucoup plus durement qu'il ne l'est aujourd'hui chez nous. Le mors qu'on lui appliquait était peu commode; de plus, on faisait jouer l'éperon en toute occasion.

Dans les peintures qui accompagnent les traités arabes d'art militaire, le devant et le derrière de la selle sont beaucoup plus élevés qu'ils ne le sont chez nous. Cet usage s'est maintenu jusqu'à ces derniers temps. La selle se nomme en arabe سرچ; on distingue la partie de devant par le mot قريوس, et la partie de derrière, que nous appelons troussequin, par قريوس ورائي.

A en juger par ces mêmes peintures, les guerriers orientaux étaient peu adroits dans la manière de tenir les rênes du cheval et la lance. On sait que le succès d'une évolution dépend en grande partie

<sup>1</sup> Manuscrit de Saint-Petersbourg, p. 15 et 21.

du secours que le cavalier reçoit du cheval. Il est dit dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg que la manière de tenir la bride du cheval forme les vingt-trois vingt-quatrièmes de l'art de la guerre<sup>1</sup>.

Les traités arabes d'art militaire qui sont accompagnés de peintures, contiennent la représentation figurée des principales évolutions en usage dans les écoles d'équitation. Ces évolutions consistaient naturellement à mettre peu à peu le cheval en état de marcher, d'après un pas réglé, tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt de côté et tantôt en cercle. On lit dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg que quelques-unes de ces évolutions avaient été empruntées, les unes aux Turks, les autres aux Francs. Il est certain que plusieurs des figures tracées se rapprochent des nôtres. Quand même l'auteur arabe n'en aurait pas fait la remarque, il était impossible que les peuples les plus éloignés ne se rencontrassent pas quelquefois. Les évolutions faites à cheval sont appelées du nom général de *meydan* ميدان, au singulier, et موادين au pluriel<sup>2</sup>. *Meydan*, comme on sait, s'applique proprement au lieu où s'exécutent les exercices; il se dit d'un hippodrome et d'un

اعلم ان الفروسية اربعة وعشرون قيراطا منها ثلاثة  
وعشرين تمسكك في مسك العنان وجميع العمل قيراطا واحدا  
Man. de Saint-Pétersbourg, p. 112; voy. aussi p. 109. Sur cette division d'un objet quelconque en vingt-quatre parties, on peut consulter ma traduction de la Géographie d'Aboulféda, p. 73.

<sup>2</sup> N° 1128, fol. 58 et suiv.; man. de Saint-Pétersbourg, p. 116, 120, 122, 125, 127 et 137.

manége. Il a été ensuite employé pour désigner les exercices eux-mêmes.

Après avoir parlé des armes des Arabes, il ne sera peut-être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil rapide sur la manière dont se formaient et se maintenaient les formidables légions qui ont pendant si longtemps fait triompher les lois de l'Alcoran. Jusqu'ici nos observations se sont rapportées aux guerres des croisades, lorsque l'Orient était aux prises avec l'Occident. Nous bornerons donc nos considérations aux peuples de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse, de l'Asie Mineure et de l'Égypte.

A l'époque où l'islamisme fit ses grandes conquêtes, c'est-à-dire au temps où la nouvelle religion sortit pour la première fois des limites de l'Arabie, les Arabes composaient presque à eux seuls les troupes de l'islamisme. On vit en peu d'années ces nomades subjuguier la meilleure partie de l'Asie et de l'Afrique, depuis l'Inde jusqu'à l'océan Atlantique, et même une partie de l'Europe. Mais lorsque les vainqueurs se furent disséminés sur le vaste théâtre de leurs exploits, et que l'Arabie se trouva épuisée, il fallut recourir à de nouveaux champions. Outre les habitants des pays conquis qui avaient embrassé le nouveau culte, et qui, dès l'origine, furent admis dans les rangs des vainqueurs, on enrôla les peuples des montagnes, tels que les Kurdes et les nomades de toute race répandus en Afrique et en Mésopotamie; en un mot, l'on fit un appel à tous ceux qui par leur vie dure et grossière étaient propres à sou-

tenir le poids des armes; on finit même par rechercher l'appui des descendants de ces mêmes Scythes qui, pendant si longtemps, avaient épouvanlé les nations amollies du midi de l'Asie. Dès le ix<sup>e</sup> siècle de notre ère, les khalifes de Bagdad étaient gardés par des esclaves venus des contrées qui sont situées au nord de la mer Noire, de la mer Caspienne et de l'Oxus.

Presque tous les Turks étaient en naissant élevés dans des idées belliqueuses; ceux mêmes qui étaient adonnés à la vie pastorale et qu'on distingue par le nom de Gozzes, Turkomans, etc. échangeaient dans l'occasion la houlette contre la lance. Au xi<sup>e</sup> siècle, des tribus entières de Turks, traversant l'Oxus, s'avancèrent en armes, sous la conduite des enfans de Seldjouk, dans l'intérieur de la Perse, et ne tardèrent pas à arriver sur les bords du Bosphore, en face de Constantinople. Jusque-là ces barbares avaient servi dans les armées musulmanes comme mercenaires; ils eurent alors à leur tête des chefs de leur propre nation, et on vit successivement leurs sulthans, Alp-Arslan et Malek-Schah, prendre place parmi les plus célèbres monarques de l'Asie.

Ordinairement, les princes musulmans qui recherchaient l'appui des peuples d'origine turke, leur adjoignaient des guerriers d'autres nations, soit afin de balancer leur trop grande influence, soit parce que souvent ils mettaient leurs services à un trop haut prix. En Syrie et en Mésopotamie, on s'adres-

sait de préférence aux Kurdes et aux tribus arabes répandues sur les frontières du désert. En Égypte on recourait aux Nubiens, aux Berbers et aux nègres.

Telle fut la politique qui dirigea presque constamment les souverains du moyen âge. Quelquefois, par suite de circonstances particulières, ils parurent vouloir changer de système: c'est ainsi qu'en Égypte les khalifes fatimites, se méfiant des Turks, qui avaient de l'inclination pour la doctrine religieuse des khalifes de Bagdad, recherchèrent les Nubiens et les nègres, et que plus tard Saladin, auteur de la ruine des khalifes fatimites, éloigna de sa personne les nègres et les Nubiens pour attirer les Kurdes, ses compatriotes<sup>1</sup>. C'est encore ainsi qu'aux approches de la première croisade de saint Louis, un des successeurs de Saladin, mécontent des Kurdes, fit un nouvel appel aux Turks, aux Circassiens, et aux autres peuples établis sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne; cette circonstance donna une nouvelle force à ces mamelouks, qui d'esclaves se firent maîtres, et régnèrent pendant plusieurs siècles sur l'Égypte et la Syrie. Mais la composition des armées musulmanes ne changea pas entièrement, et les changements n'eurent qu'une courte durée.

On comptait dans les armées diverses classes de guerriers. Quelques-uns s'engageaient pour un service permanent et recevaient une solde régulière; ceux-là étaient attachés à la personne du prince, ou bien on les chargeait de la défense des forteresses.

<sup>1</sup> *Extraits des historiens arabes des croisades*, p. 142 et suiv.

C'est dans cette classe que le souverain admettait de préférence les Kurdes, les Turks et les Turkomans, en un mot les hommes qui, habitués à une vie dure, étaient plus propres aux fatigues des armes, et qui, étrangers au pays, professaient pour le prince un dévouement plus entier. Ces guerriers combattaient à cheval et avaient chacun à leur service un page pour porter leurs armes: c'étaient les chevaliers et les hommes d'armes de l'Orient. Comme leur entretien était fort onéreux, le nombre en était limité. Saladin, malgré ses guerres continuelles et ses grandes conquêtes, n'en eut jamais plus de quatorze mille à son service.

Outre les soldats proprement dits, le souverain, aux approches d'une guerre, réunissait sous son étendard un certain nombre d'Arabes et de Turkomans. Ces nomades ne s'engageaient que pour une campagne, et, l'expédition terminée, ils s'en retournaient dans leurs pâturages. Ils ne recevaient pas de solde régulière; ordinairement, il suffisait de leur donner une espèce de gratification, sans compter le butin qu'ils manquaient rarement de faire.

Il y avait encore des troupes vouées à la défense du sol, et celles-ci paraissent avoir été surtout composées d'artisans, de bourgeois, en un mot de gens du pays: c'étaient les gardes nationales du moyen âge. Elles sont appelées du nom de *احداث*, ou troupes nouvellement formées.

On remarquait enfin les *متطوعة*, ou volontaires, qui n'étaient pas assujettis à un service régulier, et

qui se retiraient quand ils voulaient. A une époque où les religions chrétienne et musulmane étaient, pour ainsi dire, en présence, et où il s'agissait pour les musulmans de la défense de leurs biens et de leurs personnes, le nombre des volontaires devait être considérable. Parmi eux étaient des hommes pieux, des scheiks, des faquirs, qui, à l'exemple des moines et des prêtres dans les armées chrétiennes, excitaient le zèle des guerriers et enflammaient leur courage.

En général, c'étaient les mêmes hommes qui servaient sur terre et sur mer. Parmi les marins, cependant, l'on comptait un certain nombre de renégats et d'esclaves grecs, italiens, etc. La marine musulmane a, dans tout le moyen âge, été inférieure à celle des chrétiens, et ordinairement les musulmans n'ont songé à équiper des flottes que lorsqu'il s'agissait de leur propre défense. Comment en eût-il été autrement? Beaucoup de musulmans, à l'exemple des idolâtres de l'Inde, professent une sorte d'aversion pour la mer, et quelques docteurs ont prétendu que c'était une folie de se confier sur un frêle navire à un si terrible élément. A les en croire, tout homme qui s'embarque sans une absolue nécessité, doit être considéré comme un insensé, et son témoignage ne devrait point être reçu en justice<sup>1</sup>. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que l'état de marin n'ait jamais été très-honoré dans l'Orient. Makrizi, qui écrivait dans le xv<sup>e</sup> siècle de notre ère, nous ap-

<sup>1</sup> *Extraits des historiens arabes des croisades*, p. 370 et 476.

prend que, de son temps, en Égypte, le mot *marin* était un terme d'injure. Ce mot était rendu en arabe par *stouly* اسطولى, altération du grec *στολή*, qui signifie *flotte*.

La manière dont toutes ces troupes étaient entretenues a varié selon les temps et les lieux. Sous Mahomet, les guerriers vivaient principalement du butin qu'ils faisaient sur l'ennemi. Il était rare qu'on leur accordât une gratification particulière; aussi le partage du butin était parfaitement réglé d'avance. Après une victoire ou à la fin d'une campagne, on mettait en commun tout ce qui avait été pris, l'or, l'argent, les bestiaux, les armes, les captifs mêmes. La part du prince était le cinquième; le reste était partagé entre les guerriers et on les laissait libres d'en disposer comme ils voulaient. Le cavalier recevait le double du fantassin<sup>1</sup>.

Mais, sous Mahomet, il n'y avait pas encore d'armées permanentes. Lorsque les nomades de l'Arabie se furent rendus maîtres des richesses des contrées voisines, le khalife Omar consacra une partie des revenus des pays conquis à la solde des guerriers, et alors il s'établit des troupes réglées. Dans plusieurs provinces, les biens appartenant à l'État ou les biens des anciens habitants qui s'étaient expatriés, furent affectés à l'entretien des soldats. Ces terres devinrent, sous le nom de *جند*, *djond* ou corps de troupes, des espèces de colonies militaires, où le souverain

<sup>1</sup> *Alcoran*, sourate VIII, vers. 42. (Voy. mon volume sur les invasions des Sarrazins en France, p. 253.)

faisait, au besoin, des levées. C'est ainsi que la Syrie fut partagée en cinq djonds. Rien ne fut changé, d'ailleurs, au partage du butin.

La solde des troupes étrangères fut, en général, payée en argent jusqu'au milieu du xi<sup>e</sup> siècle. A cette époque, les Turks seldjoukides s'emparèrent de la Perse et de la Mésopotamie, et ces vastes contrées se trouvant appauvries à la suite des guerres qui les désolaient depuis longtemps, Nizam-el-Mulk, visir du sulthan Malek-Schah, imagina de consacrer à cet objet les terres qui appartenaient au fisc. Il nomma des personnes pour avoir l'administration de ces biens : d'un côté, les guerriers eurent leur sort assuré ; de l'autre, les peuples commencèrent à se reposer de leurs souffrances. Ainsi naquirent les bénéfices militaires<sup>1</sup>.

L'esprit qui avait dicté cette mesure ne s'arrêta pas là. Malek-Schah, voulant récompenser la bravoure de quelques-uns de ses généraux, leur accorda des provinces à titre de fief. On vit alors des princes de Moussoul, de Maridin, constitués à la manière féodale. Malek-Schah consentit même, pour satisfaire l'ambition de quelques-uns de ses parents, à mettre à leur disposition une partie de ses troupes, et toutes les régions qu'ils subjuguèrent leur furent abandonnées, à la seule condition de rendre foi et hommage au suzerain. Telle fut l'origine de l'occupation d'Alep et de Damas par Toutouch, frère de Malek-Schah, et de l'Asie Mineure par son neveu Soliman.

<sup>1</sup> *Extraits des historiens arabes des croisades*, p. 85.

On voit que l'établissement du système féodal, qui domine encore en partie dans l'Orient, est l'ouvrage des peuples nomades de la Tartarie. Il avait déjà dominé dans une portion de l'Asie, sous les rois parthes, et même plus anciennement; mais les guerres des Romains et les conquêtes des Arabes en avaient abrogé l'usage.

Ce même système qui, à quelques différences près, a si longtemps régné en Europe, fut encore l'ouvrage des Germains et des autres peuples du nord de l'Europe et de l'Asie, qui se partagèrent les débris de l'empire romain. Il faut croire que la féodalité, quoique incompatible avec une civilisation bien entendue, est inhérente à l'état moral et physique de certaines populations, et que, là où les hommes sont épars et errants, il faut des chefs qui se distribuent le pouvoir, qui fassent du pays où ils commandent leur propriété particulière, et qui, aux droits de souveraineté près, puissent tout trouver dans eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, les bénéfices militaires et les fiefs, d'abord amovibles, furent à peu près considérés comme institués à vie; enfin, l'autorité du suzerain s'affaiblissant, ils devinrent héréditaires. Les bénéfices mêmes, qui, d'abord, appartenaient à la masse des troupes et étaient administrés en forme de régie, furent distribués aux titulaires, et ceux-ci les gouvernèrent comme ils voulurent.

Les bénéfices militaires furent rendus héréditaires par Nour-eddin, prince d'Alep et de Damas, vers le

milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Nour-eddin espéra, par là, intéresser davantage les soldats au succès de ses armes. En effet, si on en croit un auteur contemporain, les soldats commencèrent à se dire : « Ces biens sont notre propriété ; ils passeront à nos enfants : nous devons donc les défendre, même au péril de notre vie<sup>1</sup>. »

Non-seulement les princes abandonnèrent certaines terres aux guerriers qui servaient sous leurs drapeaux, mais encore ils concédèrent de vastes territoires à certaines tribus nomades, à condition qu'elles défendraient le pays, de manière à laisser au moins aux troupes régulières le temps de venir au secours<sup>2</sup>. On choisissait de préférence les campagnes situées sur les frontières ; c'était une manière d'établir des sentinelles avancées. Les Romains n'avaient pas imaginé d'autre moyen pour garder leurs frontières du Rhin et du Danube. Les nomades auxquels les princes musulmans s'adressaient étaient des Arabes et des Turkomans. Quelquefois, ces nomades s'obligeaient, de plus, à fournir des chevaux pour la remonte de la cavalerie.

Pendant quelque temps, les institutions féodales furent particulières à la Perse, à la Mésopotamie et aux autres contrées qui étaient soumises à la domination des monarques seldjoukides. En 1169, Saladin, d'abord simple lieutenant de Nour-eddin, se rendit maître de l'Égypte et y introduisit les prin-

<sup>1</sup> *Extraits des historiens arabes des croisades*, p. 165.

<sup>2</sup> *Ibid.* p. 83 et 501.

cipes politiques de son maître <sup>1</sup>. Plus tard, les Turcs ottomans suivirent le même exemple, et le système féodal ne tarda pas à devenir général.

---

<sup>1</sup> Voy. les trois mémoires de M. Silvestre de Sacy sur le système de la propriété foncière en Égypte, dans le recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions.

DE L'ART MILITAIRE CHEZ LES ARABES  
AU MOYEN-AGE.

Par M. REINAUD, membre de l'Institut, professeur  
d'arabe.

---

COMPTE RENDU.

---

Un membre de l'Académie des inscriptions, le savant M. Reinaud, a publié dans le *Journal asiatique* (n° 9 de l'année 1848), une notice sur l'art militaire chez les Arabes au moyen âge.

Le rôle important qu'ont joué les Arabes sur la scène du monde, la rapidité de leurs conquêtes et l'étendue de leur domination, suffiraient pour donner un vif intérêt à l'étude des moyens qui leur ont servi à obtenir de si brillants succès; mais la connaissance de l'art militaire des Arabes n'est pas seulement indispensable à l'intelligence de leur histoire, elle est de plus nécessaire à l'intelligence de l'histoire de l'art de la guerre qui est une des branches importantes de l'arbre des connaissances humaines. Nous avons déjà démontré, M. Reinaud et moi, qu'il faut remonter le cours du moyen-âge, étudier les écrivains arabes, et recourir aux connaissances qu'ils ont empruntées à l'Asie et à la Chine pour retrouver les origines de la

poudre à canon qui a changé l'art de la guerre et acquis une influence notable sur la marche de la civilisation; nul doute qu'en étudiant plus complètement les écrits que les Arabes nous ont laissés sur l'art de la guerre, on n'y trouve encore des connaissances et des pratiques qui leur furent empruntées par les Occidentaux au temps des croisades. Il est ainsi permis de croire qu'on ne parviendra à éclairer l'histoire de notre art militaire dans la partie obscure du moyen âge, qu'après avoir acquis la connaissance de l'art militaire des Arabes et des emprunts que l'Occident a faits à ces vastes contrées de l'orient dont la civilisation remonte jusqu'aux premiers âges du monde.

Nos conquêtes dans le nord de l'Afrique, en établissant notre domination sur des peuplades arabes, nous associent en quelque sorte à leur gloire passée, et nous sont un encouragement à en rechercher les titres; beaucoup d'officiers qui ont servi en Afrique savent la langue arabe : cette connaissance jointe à celles que leur donne la pratique du métier des armes leur donne une précieuse aptitude à comprendre les écrits laissés par les Arabes sur l'art de la guerre. On rencontre dans ces écrits beaucoup de termes techniques qui ne sont pas dans les dictionnaires : d'ailleurs l'auteur écrivant pour des hommes du métier, exprime souvent son idée trop brièvement pour qu'elle puisse être intelligible à d'autres. Ces considérations nous font attacher beaucoup d'importance aux développements bibliographiques que M. Reinaud a insérés dans sa notice et dont nous voulons donner

quelques résultats succincts, dans l'espoir qu'ils pourront servir de point de départ à de nouveaux travaux. Bien que les Arabes aient eu des traités d'art militaire bien avant le X<sup>e</sup> siècle de notre ère, M. Reinaud ne peut indiquer que les titres d'ouvrages aussi anciens, mais il a constaté que la bibliothèque de Leyde possède sous les n<sup>os</sup> 92 et 499, deux exemplaires d'un ouvrage qui a été écrit dans les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle. Nous en avons déjà tiré une conséquence importante, parce qu'il prouve qu'à cette époque le salpêtre n'était pas encore employé par les Arabes dans les artifices de guerre.

La bibliothèque nationale de Paris possède plusieurs traités d'une date un peu moins ancienne. Le principal, qui porte le n<sup>o</sup> 1127 de l'ancien fonds arabe, a pour titre : *Traité de l'art militaire et des machines de guerre*. Il nous a servi, à M. Reinaud et à moi, pour notre ouvrage sur le feu grégeois, les feux de guerre et les origines de la poudre à canon.

L'auteur paraît avoir écrit entre les années 1285 et 1295 de l'ère chrétienne.

Les manuscrits nos 1128 et 991, ancien fonds de la même bibliothèque, contiennent encore différents traités ou opuscules sur l'art de la guerre qui paraissent à M. Reinaud postérieurs à l'année 1300. Enfin, M. Reinaud mentionne encore un manuscrit qui fait partie du musée asiatique de Saint-Petersbourg et que l'Académie impériale des sciences lui a communiqué. Cet ouvrage, qui a appartenu au comte de Rzewuski, est intitulé : *Recueil réunissant les diverses branches*

*de l'art*. Il paraît avoir été composé dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce manuscrit semble décider, en faveur des Arabes, la question du premier emploi de la force projective de la poudre à canon; il montre que les premières armes à feu furent tout autres qu'on l'a cru jusqu'ici. Nous traiterons ailleurs, M. Reinaud et moi, ce sujet (1) qui exige des développements; nous devons en ce moment nous borner au contenu de la notice que nous voulons faire connaître.

Les Arabes formaient déjà, avant Mahomet, des peuplades belliqueuses; mais le génie du prophète musulman centupla leurs forces, non-seulement en les concentrant, mais en faisant servir le fanatisme religieux à exalter le courage et à faire un devoir de l'instruction et des exercices militaires. Voici un passage dans lequel M. Reinaud donne à ce sujet des idées précises. « Les musulmans placent les paroles suivantes dans la bouche de leur prophète : toute espèce d'amusement doit être interdit comme frivole, excepté ces trois choses : l'exercice de l'art, le manèment du cheval et les plaisirs pris en famille. Mahomet a dit de plus : voulez-vous savoir ce qui vous conduira le plus sûrement en paradis? ce sera un bon coup d'épée, un bon accueil fait à son hôte, et la célébration de la prière aux heures prescrites.

L'imam Malek, dont les doctrines sont suivies de

---

(1) Notre Mémoire sera publié dans le numéro d'octobre du *Journal asiatique*.

préférence en Afrique, place l'art de monter à cheval au-dessus de celui de tirer de l'arc, mais le commun des docteurs est de l'avis contraire. Quelqu'un ayant dit à Mahomet que les enfants avaient des droits sur leurs parents comme les parents en avaient sur leurs enfants, le prophète répondit : « Oui, les enfants ont le droit de demander à leurs parents qu'on leur enseigne à écrire, à nager, et à tirer de l'arc. » On attribue de plus ces paroles à Mahomet : « Trois classes de personnes entreront dans le Paradis : celles qui fabriquent des flèches avec l'intention de les faire tourner à la défense de la religion, celles qui les lancent et celles qui les présentent à l'archer. Mahomet ajoutait que l'homme qui, après avoir appris à tirer de l'arc, néglige cet exercice, se prive, auprès de Dieu, d'un titre inappréciable. Quelques docteurs sont allés jusqu'à dire que cet homme se rendait coupable de péché mortel.

L'instruction militaire que les Arabes acquéraient ainsi, chacun individuellement, devait rendre leur nation très-redoutable, pourvu que leur gouvernement sût réunir et assujettir ces forces individuelles pour en former une force collective. Il faut plus que la valeur et l'instruction particulière de chaque citoyen armé, pour rendre une nation forte, il faut qu'elle ait le pouvoir de lever des troupes et qu'elle sache les soumettre à une discipline qui assure l'obéissance, et les organise de telle manière, que l'ensemble se divise et se réunisse avec promptitude et régularité.

Les Arabes menaient dans leur pays une vie nomade ; lorsqu'ils en sortirent en grand nombre pour conquérir le monde à leur nouvelle religion, ils subjuguèrent en peu d'années la meilleure partie de l'Asie et de l'Afrique, depuis l'Inde jusqu'à l'océan atlantique, et même une partie de l'Europe. Étaient-ils restés pour faire la guerre, avec la même organisation et les mêmes chefs qu'ils avaient auparavant ? en d'autres termes, leur organisation civile et politique était-elle en même temps militaire, ou bien formèrent-ils, avec des volontaires, une organisation militaire nouvelle et distincte ? C'est une question importante qui ne paraît pas encore résolue.

Lorsque les vainqueurs furent disséminés sur le vaste théâtre de leurs exploits, ils ne purent suffire seuls à la formation des armées, et ils y admirèrent les habitants des pays conquis qui avaient embrassé leur religion ; ils recherchèrent surtout les services des habitants belliqueux de certains pays de montagnes, tels que les Kurdes et les nomades de toute race, répandus en Afrique et en Mésopotamie.

Les souverains musulmans formèrent bientôt des troupes permanentes qui reçurent une solde régulière ; ils y admettaient de préférence les Kurdes, les Turcs et les Turkomans ; en un mot, dit M. Reinaud, les hommes qui, habitués à une vie dure, étaient plus propres aux fatigues des armes, et qui, étrangers au pays, professaient pour le prince un dévouement plus entier. Ces guerriers combattaient à cheval, et avaient

chacun à leur service un page pour porter leurs armes. Comme leur entretien était fort onéreux, le nombre en était limité. Saladin, malgré ses guerres continues et ses grandes conquêtes, n'en eut jamais plus de quatorze mille à son service.

Les armées avaient une composition mixte, on y réunissait les troupes permanentes dont il vient d'être question, des nomades belliqueux qui ne servaient qu'une campagne et s'en retournaient à leurs pâturages, et enfin des habitants du pays voisin du théâtre de la guerre, gens souvent peu aguerris et formant des troupes peu redoutables. Ces derniers, ainsi que les nomades, servaient sans solde régulière, ils avaient cependant souvent une gratification outre leur part du butin. On trouvait dans ces armées un assez grand nombre de volontaires qui se retiraient quand ils voulaient. Surtout des scheiks, des faquirs, qui excitaient, enflammant les courages d'un zèle religieux.

Mahomet avait réglé avec le plus grand soin le partage du butin. Tout ce qui avait été pris, or, argent, bestiaux, armes, captifs, était mis en commun. Le prince prélevait le cinquième ; le reste était partagé entre les combattants : le cavalier recevait le double du fantassin.

M. Reinaud donne un aperçu de l'adoption et du développement d'institutions féodales qui donnèrent à l'organisation des troupes musulmanes certains rapports avec celles des armées chrétiennes de cette époque.

Le kalife Omar consacra une partie des revenus des pays conquis à la solde des guerriers et put le premier entretenir des troupes réglées. En outre, dans certaines provinces, les terres appartenant à l'État, ou celles des anciens habitants qui s'étaient expatriés, devinrent sous le nom de *djond* ou corps de troupes, des espèces de colonies militaires. La Syrie fut ainsi partagée en cinq djonds. Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, les Turcs seldjoukides s'étant emparés de la Perse et de la Mésopotamie, dont les vastes contrées étaient appauvries et dépeuplées, Nizam-el-Mulk, visir du sultan Malek-Schah, imagina d'attribuer aux soldats en corps les terres du fisc, en donnant à certains officiers l'administration de ces biens qui furent l'origine de véritables bénéfices militaires. Nous laisserons parler M. Reinaud :

« L'esprit qui avait dicté cette mesure ne s'arrêta pas là. Malek-Schah, voulant récompenser la bravoure de quelques-uns de ses généraux, leur accorda des provinces à titre de fief. On vit alors des princes de Mossoul, de Maridin, constitués à la manière féodale. Malek-Schah consentit même, pour satisfaire l'ambition de quelques-uns de ses parents, à mettre à leur disposition une partie de ses troupes, et toutes les régions qu'ils subjuguèrent leur furent abandonnées, à la seule condition de rendre foi et hommage au suzerain. Tel fut l'origine de l'occupation d'Alep et de Damas par Toulouch, frère de Malek-Schah, et de l'Asie-Mineure par son neveu Soliman.

« On voit que l'établissement du système féodal, qui domine encore en partie dans l'Orient, est l'ouvrage des peuples nomades de la Tartarie. Il avait déjà dominé dans une portion de l'Asie, sous les rois parthes, et même plus anciennement... »

Les bénéfices militaires et les fiefs, amovibles en principe, furent en réalité institués à vie, et ne tardèrent pas à devenir héréditaires. Les terres qui d'abord appartenaient aux corps de troupes, furent distribuées aux titulaires. C'est vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle que Nour-Eddin, prince d'Alep et de Damas rendit héréditaires les bénéfices qui étaient sous sa dépendance. Les princes musulmans firent plusieurs fois à des tribus nomades d'Arabes et de Turkomans des concessions collectives de vastes territoires à la seule condition de défendre le pays.

Les institutions féodales furent d'abord particulières à la Perse, à la Mésopotamie et aux contrées soumises à la domination des monarques seldjoukistes. En 1169, Saladin, lieutenant de Nour-Eddin, les établit en Égypte. Plus tard les Turcs ottomans généralisèrent ce système. Pour ce qui regarde l'Égypte, M. Reinaud renvoie aux beaux travaux de M. Silvestre de Sacy sur la propriété foncière en Égypte, publiés dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

M. Reinaud ne donne pas d'autres renseignements sur l'organisation des armées arabes, champ qui est ouvert aux investigations; il fournit quelques données

intéressantes sur l'armement ainsi que sur les moyens d'instruction.

Les armes offensives des Arabes étaient, suivant M. Reinaud, l'épée, la lance, la massue, la fronde, l'arc et l'arbalète. Il me paraît y avoir lieu de croire, d'après l'examen des figures, que ce n'était pas d'épées, mais de sabres, qu'ils se servaient.

Le tir de l'arc faisait, comme on l'a vu, partie indispensable de l'instruction de la jeunesse, et l'emploi de cette arme était général. Il résulta de là que la construction des arcs devint un art, qui bien qu'aujourd'hui entièrement oublié, ne dut pas être sans influence sur les résultats des guerres. L'arc primitif était composé d'une tige de bois flexible, ou de deux tiges réunies ensemble. Celui qui fut le plus en usage dans le moyen âge était d'une fabrication plus compliquée; au milieu était placée une poignée à peu près droite, de laquelle partaient les deux parties plus flexibles de l'arc. Une ou plusieurs tiges de bois, des nerfs et de la corne de chèvre réunis avec de la glu entraient dans sa confection. Le nerf placé au dos de l'arc augmentait beaucoup sa force et son élasticité. La corne, placée aux extrémités, pouvait donner à la corde un point d'appui plus solide. On éprouvait la force de flexion des arcs et la force de tension des cordes en y suspendant des poids. Les Arabes ont aussi employé des arcs métalliques, mais il ne paraît pas que l'usage en ait pris une grande importance.

Les Persans avaient attaché l'arc à un fût et formé

n° 34 — 4<sup>e</sup> SÉRIE. T. 12. OCTOBRE 1849.

9



une arbalète dont les Arabes leur empruntèrent l'usage. A la partie supérieure du fût, appelé arbrier, se trouvait placé un étrier, et quand l'arbalétrier voulait bander l'arc, il introduisait son pied dans l'étrier et tirait la corde avec les deux mains pour la placer dans le cran pratiqué sur l'arbrier, ou souvent dans la noix, petite roue mobile, arrêté, par une clef, et qui tournant lorsque le tireur appuyait sur la détente, dégageait la corde qui faisait partir le trait. L'avantage de l'arbalète sur l'arc était d'utiliser non plus seulement la force des bras mais la force du corps et d'emmagasiner cette force en permettant de laisser l'arbalète tendue jusqu'au moment de s'en servir; cette arme offrait l'inconvénient d'être d'un emploi moins prompt et moins simple que l'arc. L'arbalète lançait outre des flèches à pointe de fer et empennées, des traits plus courts et plus gros, et aussi des balles rondes. Les traits lancés par l'arbalète glissaient, comme on sait, dans la rainure de l'arbrier.

On trouve mentionnée par les écrivains arabes une arbalète assez extraordinaire, qui lançait ses traits en sens opposé de l'arbalète ordinaire; le trait partait vers la poignée du fût. Cette arme nommée *arc de la flèche courte*, fut mise en usage par les Persans dans le cours de leurs guerres contre les Tartares, vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les Persans voulant lancer à leurs ennemis des traits très-courts qu'ils ne pussent pas leur renvoyer, firent une rainure à l'arbrier dans la longueur de la poignée et li-

rèrent la corde de l'arc en sens opposé de la direction ordinaire, après avoir eu la précaution d'empêcher l'arc de se redresser, en plaçant en dedans une seconde corde parallèle à la première, et fixée à la fois au fût et à deux points de l'arc. Nous n'avons trouvé nulle part ailleurs rien de semblable à cette pratique étrange.

M. Reinaud a constaté que les Arabes empruntèrent aux chrétiens l'usage d'une arbalète particulière, et il soulève à ce sujet une question qui n'est pas sans intérêt; nous citons ce passage :

« Les écrivains arabes qui ont traité des guerres des croisades, donnent à l'arbalète, telle que l'employaient les chrétiens, le nom de *zenbourek*. La première fois qu'ils en font mention, c'est en parlant du siège de Tyr par Saladin, en 1187. L'usage du *zenbourek* continua au siège de Saint-Jean-d'Acre par les croisés, en 1189. Les chrétiens construisirent sur les bords des fossés un mur de briques, derrière lequel ils plaçaient un rang de soldats qui lançaient le *zenbourek*. Suivant l'historien des patriarches d'Alexandrie, le *zenbourek* était une flèche de l'épaisseur du pouce, de la longueur d'une coudée, qui avait quatre faces; la pointe de la flèche était en fer, et des plumes en rendaient le vol plus sûr. Partout où ce trait tombait, il transperçait; il traversait quelquefois du même coup deux hommes, placés l'un derrière l'autre, perçant à la fois la cuirasse et l'habillement du soldat; il allait ensuite se planter en terre; il pénétrait même dans la pierre des murailles.

» D'après cette description, le zenbourek paraît répondre à peu près à l'arme terrible connue dans le moyen âge sous le nom de *quadrellus* et *carellus*, mots expliqués par Ducange, dans son glossaire de la basse latinité, et d'où est dérivée l'expression *carreaux de la foudre*. Les Grecs ont peut-être connu quelque chose d'analogue sous la dénomination de *tzaggra*. Si on admet que les mots *carreaux tzaggra* et *zenbourek* désignent la même arme, il faudra conclure que les chrétiens en avaient fait usage dès la première croisade. On peut voir, à ce sujet, le glossaire de Ducange, aux endroits cités, et l'*Alexiade* d'Anne Comnène, édition originale, page 291. Ce témoignage viendrait à l'appui du récit de Guillaume de Poitou, d'après lequel l'arbalète avait été employée dès l'année 1066, concurremment avec l'arc, à la bataille d'Hastings. On pourrait induire de là que l'arbalète dont il s'agit est une invention des Grecs du Bas-Empire.

« Les Musulmans paraissent n'avoir fait usage qu'assez tard du zenbourek. Djemal-Eddin est, à ma connaissance, le premier écrivain arabe qui, sous la date 643 (1245 de J.-C.), cite cette arme comme servant aux guerriers de l'islamisme; c'est à propos du siège d'Ascalon par le sultan d'Égypte. Voici les expressions des Djemal-Eddin : « On fit jouer contre la place les catapultes et les zenbourek. » Mais, bientôt, l'usage du zenbourek devint commun en Orient, et dans la suite les Turcs ottomans entretenirent dans

leurs armées un corps de soldats appelés *zenbourekdjis*. »

M. Reinaud pense que l'usage de l'arbalète fut introduit en France après la première croisade, sous le règne de Louis le Gros. Il rappelle que plusieurs papes proscrivirent cette arme comme *déloyale et traîtresse*, et que le second concile de Latran, qui se tint en 1139, l'anathématisa, l'appelant *artem mortiferam et Deo odibilem*. Du reste, l'emploi de cette arme était permis contre les infidèles.

Nous ferons sur les passages cités deux observations : la première, qu'il faut distinguer l'arme du trait qu'elle lance, les Arabes paraissent avoir exprimé l'un et l'autre par le même mot ; la seconde, qu'il y a eu sous le nom d'arbalète des armes très-différentes de force et d'importance.

C'est vers le commencement du XII<sup>e</sup> siècle que parut dans l'Europe occidentale une arme portative assez puissante pour que l'usage en ait été interdit dans toute la chrétienté par les lois de l'église ; à la même époque, les chrétiens de l'Occident employèrent contre les Arabes une arme qui leur était inconnue et qui lançait de fortes flèches avec une puissance extraordinaire. Il ne me paraît pas douteux que l'arme prohibée par le second concile de Latran ne soit le zenbourek. On sait d'ailleurs que c'était une arbalète. Mais les Arabes avaient eux-mêmes emprunté aux Persans l'usage de l'arbalète ; comment se fait-il donc qu'ils aient eu besoin d'apprendre encore des chré-

tiens l'usage de la même arme? C'est que le même nom a été donné à des armes qui se ressemblaient, mais qui avaient des différences dans leur mécanisme et dans leur force. La force de l'arbalète, c'est-à-dire la vitesse et le poids du trait qu'elle peut lancer, dépend de l'élasticité de l'arc et de l'effort nécessaire pour le lancer. La force de l'arbalète des Persans était limitée par la force de l'homme qui devait la bander. L'art n'en resta pas là.

Le musée d'artillerie possède des arbalètes du moyen âge telles que l'effort de l'homme qui agit pour les bander, se trouve multiplié à l'aide de mécanismes ingénieux; cela fait que l'arc de ces arbalètes, formé d'une bande d'acier épaisse, produit une force d'impulsion considérable qui explique très-bien les effets constatés par les historiens.

Les arbalètes que nous connaissons peuvent être rangées en quatre classes d'après la nature du mécanisme :

1° Les arbalètes bandées à la main avec ou sans l'étrier de pied.

2° Les arbalètes bandées à l'aide d'un pied de biche, instrument basé sur le principe du levier, et prenant son point d'appui sur l'arbrier; ordinairement le pied de biche est séparé de l'arbre; mais il existe aussi des arbalètes auxquelles sont attachées les mécanismes pour bander l'arc; elles rentrent dans la même classe quand le mécanisme est fondé sur le principe du levier.

3<sup>e</sup> Les arbalètes à cranequin. Celles-ci sont bandées à l'aide d'un treuil attaché à l'extrémité postérieure de l'arbrier et de plusieurs poulies qui multiplient encore la force du treuil pour tendre l'arc.

4<sup>e</sup> Enfin les arbalètes les plus fortes sont tendues à l'aide du mécanisme puissant d'un cric que l'on attache à l'arbrier.

Le zenbourek était vraisemblablement l'une des trois dernières espèces d'arbalètes. Il serait difficile de faire un choix motivé en l'absence de détails techniques; nous croyons pourtant avoir quelques raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, en faveur de l'arbalète à cranequin.

Il nous paraît peu vraisemblable que les Occidentaux aient emprunté aux Grecs le zenbourek dont les Arabes auraient alors dû connaître au moins les effets; il n'est pas fait mention de cette arme dans les *Institutions militaires* que l'empereur Léon écrivait à la fin du X<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XI<sup>e</sup>.

M. Reinaud mentionne plusieurs exercices en usage chez les Arabes, soit pour le tir de l'arc, soit pour l'emploi de la lance. Le but à atteindre était disposé de manière à ce que l'adresse ou la maladresse de celui qui jouait produisit un incident remarquable et excitât l'émulation. On voit, d'après la notice de M. Reinaud et l'examen des figures peintes dans les manuscrits arabes, qu'ils contiennent beaucoup de détails sur la connaissance du cheval et sur la manière de le dresser. Les Arabes ont toujours été remarqua-

bles par leur talent en équitation, et la force de leurs armées consistait surtout dans l'habileté individuelle de leurs cavaliers. Un de leurs écrivains va jusqu'à dire que l'art de manier la bride du cheval forme les vingt-trois vingt-quatrièmes de l'art de la guerre. Ils s'exerçaient dès l'enfance à monter à cheval et ils n'apprenaient pas seulement à combattre avec les armes blanches, mais ils parvenaient à lancer des flèches avec justesse au galop le plus rapide. On voit sur les figures que plusieurs de leurs exercices ont cette instruction pour objet. Ceux que les Grecs avaient pour adversaires du temps de l'empereur Léon, combattaient presque toujours à cheval; ils étaient armés de sabres, de lances et d'arcs; ils prenaient alternativement la lance et l'arc, rejetant la première arme derrière l'épaule pour employer la seconde; ils montraient surtout une habileté surprenante à lancer des flèches en fuyant. Les renseignements transmis par l'empereur Léon s'accordent avec ce que M. Reinaud a trouvé dans les écrits militaires des Arabes. Il reste à tirer de ces mêmes ouvrages des renseignements sur leurs armes défensives, sur leurs machines de guerre, et probablement sur leurs campements et leurs évolutions. FAVÉ.

# Das Heerwesen der Muhammedaner nach dem Arabischen.

Von

*H. Wüstenfeld.*

(Vorgelegt in der Königl. Gesellsch. d. Wiss. am 6. December 1879.)

## V o r w o r t.

Über die Gothaer Handschrift Nr. 258, deren erste Hälfte Fol. 1—106 die „Regeln für die Diwane“ von *Ibn Mammati* enthält, habe ich in der Abhandlung über die Geographie und Verwaltung Aegyptens von *Calcaschandi* S. 35 und 148 einiges gesagt; es sind von den 15 Capiteln, deren Inhalt die Vorrede angiebt, nur die ersten zehn erhalten, aus denen ich in dem Folgenden noch ein Paar Stellen entnommen habe. Der Codex Nr. 366 enthält gleichfalls nur diese zehn Capitel und bricht noch zwei Zeilen früher als jener ab, so dass die Vermuthung nahe liegt, dass schon eine ältere Handschrift, von welcher diese beiden abstammen, nicht weiter reichte.

Als den Titel der zweiten Hälfte giebt *Möller* an: *Liber perfectionis hoc est de arte equestri (et militari)*, und er hat durch den eingeklammerten Zusatz andeuten wollen, dass die ganze zweite Hälfte zu einem und demselben Buche gehöre, was auch sehr wahrscheinlich ist, da das Ganze einen sehr verwandten Inhalt hat und auch von einerlei Hand geschrieben ist. Nur mit der weiteren Angabe über die Zeit der Abfassung, oder auch nur der Abschrift „*anno 1031 H. 1621 Chr. absolutus*“ verhält es sich anders; diese Jahreszahl steht in der Unterschrift eines Besitzers der Handschrift, welcher darin gelesen hatte, طالع في هذا الكتاب,

\* 2

derselbe Ausdruck ist von einem Arnauten Emir Muçtafa auf dem Titelblatt gebraucht mit der Jahrszahl 1194 (1780), welcher also das Buch geliehen hatte oder in der Bibliothek des damaligen Besitzers einsah, denn dieser letztere hat mit derselben Jahrszahl seinen Namen Ahmed el-Schâri el-Schâfi' el-Azharî eingeschrieben.

Diese zweite Hälfte zerfällt wieder in zwei Abtheilungen, von denen die erste Fol. 110—147 den vollen Titel hat: كتاب الكمال وهو الفروسية وانواع السلاح واداب العبل بذلك وصفات السيوف والرماح وصفات الخيل واجناسها ومعانيها „das Buch der Vollkommenheit d. i. die Reitkunst, die verschiedenen Waffen und die Anweisung zur Handhabung derselben, Beschreibung der Schwerdter und Lanzen und Beschreibung der Pferde, ihrer Racen und ihrer Fehler.“ Damit ist der Inhalt so gut angegeben, dass es einer weiteren Ausführung nicht bedarf, leider! fehlt aber der letzte Abschnitt über die Pferde ganz und auch ein Theil des vorangehenden; in dem Capitel über das Schwingen des Schwerdtes beginnt auf der letzten Seite noch ein Abschnitt mit der Überschrift: „Wenn du Jemandem den Kopf abschlagen willst“, und die etwas verschabte Schrift dieses Blattes lässt deutlich erkennen, dass es längere Zeit ohne schützende Decke war, bis es durch das Zusammenbinden mit dem anderen Theile in die Mitte des Bandes kam. Aus dieser Abtheilung habe ich das Capitel über die verschiedenen Schwerdter der Muslimen am Schlusse dieser Abhandlung abdrucken lassen.

Die zweite Abtheilung der zweiten Hälfte Fol. 149—215 ist ohne Titel und enthält aus dem grösseren Werke die Abschnitte 8. 9. und 10<sup>1)</sup>; im Innereu ist mit Ausnahme von ein Paar einzelnen Worten keine Lücke bemerkbar, der Abschreiber hat aber einige Capitel überschlagen, wie aus der Zählung derselben hervorgeht. Jeder dieser drei Abschnitte hat die Ueberschrift التعليم „die Unterweisung“, und es lässt sich daraus ein Zusammenhang mit der vorigen Abtheilung folgern, da in dieser einige Male in den Überschriften ebenfalls das Wort „Unterweisung“ gebraucht ist.

1) Anstatt التاسع steht in der Überschrift dieses Capitels السابع 7 durch einen in dem Arabischen Worte leicht möglichen und öfter vorkommenden Schreibfehler.

Diese drei Abschnitte 8. 9. 10 handeln über das Heerwesen und die Kriegführung und der Verfasser hat darin einen Theil der Taktik des *Aelianus* aufgenommen, von der bisher nicht bekannt war, dass davon eine Arabische Übersetzung vorhanden sei. Eine Andeutung davon findet sich in dem von *Lord Munster* im J. 1840 lithographirt herausgegebenen Verzeichnisse Arabischer Werke über Kriegswissenschaft, welche er im Orient wollte suchen lassen und zu erwerben wünschte *كتاب فهرسة الكتب التي نرغب ان نبتاعها* S. 38, wo er unter den Schriften der Griechen, Perser und Inder die Bücher des *Aelianus* und *Polybius* namentlich anführt, المنقولة من اللغة اليونانية الى اللغة العربية, welche aus dem Griechischen in das Arabische übersetzt seien. Wenn man dieses Desideraten-Buch des *Lord Munster* genauere ansieht, so findet man, dass es in der ersten Hälfte nach der Reihenfolge der Capitel oder Paragraphen den Inhalt eines ganz gleichen Werkes angiebt, wie unser Fragment, als wenn er vorausgesetzt hätte, dass über einzelne Themata daraus noch besondere Bücher geschrieben seien. Danach ist als sicher anzunehmen, dass die beiden Arabischen Verfasser ein und dasselbe ältere Buch über diesen Gegenstand benutzt haben, da einige Stellen, welche *Lord Munster* etwas ausführlicher excerptirt hat, wörtlich mit unbedeutenden Varianten auch in unserem Fragment vorkommen. Wo diese Handschrift des *Lord Munster* sich befinden mag, ist mir ebenso unbekannt, als ob sie die Übersetzung des *Aelianus* enthält, welche vielleicht nur nicht als solche erkannt wurde, vermuthen lässt sich indess, dass *Lord Munster* die Stelle unserer Abhandlung S. 10, 8 und 11, 7 u. 10 des Arabischen Textes vor Augen hatte, wo *Aelianus* und *Polybius* genannt werden, woraus aber nicht folgt, dass auch *Polybius* in das Arabische übersetzt sei, da *Aelianus* nur ein Citat aus ihm giebt.

So wenig nun der Haupttitel des ganzen Werkes und der Inhalt der anderen Abschnitte bekannt ist, ebenso wenig auch der Name des Verfassers, und es ist unwahrscheinlich, dass die Übersetzung des *Aelianus* von ihm gemacht wurde, vielmehr war sie schon vorhanden, so dass er sie nur in sein Werk aufnahm, da ja auch der Verfasser des *Lord Munster*'schen Codex von *Aelianus* etwas wusste, oder beide über

ihn ihren Vorgänger benutzten. Über sein Zeitalter kann man nur die Vermuthung hegen, dass er um die Mitte des 8. Jahrhunderts d. H. lebte, da er an zwei Stellen S. 17 u. 32 von der grossen Tatarenschlacht spricht, welche im J. 702 (Chr. 1302) bei Marg el-Çuffar geschlagen wurde (*Abulfidâ* Annal. Tom. V. pag. 186), als wäre sie zu seiner Zeit noch in guter Erinnerung. Die Schreibart, d. h. die ziemlich zahlreichen Verstösse gegen das classische Arabisch, z. B. S. 1 Z. 9 — 10 die Nominative statt der Accusative, in der Übersetzung aus *Aelianus* noch mehr als in den übrigen Stücken, sowie eine Menge von seltenen oder bis dahin ganz unbekanntem oder in besonderer Bedeutung gebrauchten Wörtern lassen ebenfalls auf ein spätes Zeitalter schliessen und weisen auf Ägypten hin als das Vaterland des Verfassers, und um das Characteristische nicht zu verwischen, habe ich das Arabische mit allen seinen Fehlern genau abdrucken lassen. Sollte durch diese Incorrectheiten hier und da eine fehlerhafte Auffassung veranlasst sein, so wird man dies namentlich bei der Benutzung nur einer Handschrift entschuldigen.

Die aus *Aelianus* ausgezogenen Stellen mögen etwa ein Drittel der ganzen Taktik enthalten, sie sind durch die Cursivschrift kenntlich gemacht und dadurch von den Einschreibungen des Arabischen Übersetzers unterschieden, zugleich habe ich zur leichteren Übersicht die Capitel-Eintheilung unserer Griechischen Ausgaben angegeben. Was der Übersetzer ausgelassen hat, mochte ihm zu ausführlich sein, oder er hat anderes an die Stelle gesetzt, wie es zu seiner Zeit war; manches hat er vielleicht auch nicht verstanden, da es nicht mehr in seinem Ideenkreise liegen mochte. Er übersetzt oft so wörtlich, dass man das Arabische ohne das Griechische kaum verstehen kann und dadurch schien es geboten, wieder das Arabische so wörtlich als möglich zu übersetzen, um erkennen zu lassen, wie der Araber das Griechische aufgefasst hat. Dazu war es aber auch erforderlich, von diesem Theile den Arabischen Text vollständig zu liefern, und um das Ganze noch deutlicher zu machen, habe ich diejenigen Wörter, auf deren Erläuterung es besonders ankam, in der Übersetzung Griechisch, Arabisch und Deutsch zusam-

mengestellt; von den anderen Stücken habe ich nur einige Proben gegeben, um wenigstens den Inhalt des Ganzen übersehen zu lassen.

Das letztere gilt auch in Bezug auf die Übersetzung der Abschnitte, welche noch auf *Aelianus* folgen. Zweikämpfe wurden im Orient noch gewöhnlicher als im Occident vor dem Beginn einer Schlacht gehalten; von den Erzählungen derselben, welche der Verfasser aus glaubwürdigen Quellen entnommen hat, habe ich einige beibehalten. Die zehnte Unterweisung hat schon der Abschreiber nicht vollständig copiert und es ist nichts damit verloren, dass ich sie noch weiter abgekürzt und den übrigen Inhalt nur nach den Überschriften angedeutet habe. Die bei Belagerungen zu Zerstörungen zu verwendenden Mittel sind in einer Geheimschrift geschrieben, welche ich entziffert und in den „Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften“ 1879 Nr. 15 erläutert habe.

Es ist zu bedauern, dass der Verfasser ungeachtet der besonderen Überschrift zu dem Plane des Muslimischen Lagers eine weitere Erläuterung nicht hinzugefügt hat, weil darin einige Ausdrücke vorkommen und Ämter in der Begleitung des Fürsten und in der Armee namhaft gemacht werden, welche sich in der Abhandlung selbst nicht wiederfinden; möglich auch, dass das Exemplar, welches der Abschreiber copirte, nicht mehr enthielt. Der Arabische Plan ist in der Grösse des Originals mit den Einzeichnungen genau nachgebildet, bei dem Deutschen, wo sich die Bezeichnungen in die kleinen Quadrate nicht gut hineinbringen liessen, sind die Felder nummerirt und die Erklärung dazu besonders gegeben, wobei ich, wie auch bei mehreren anderen schwierigen Ausdrücken mich des nie versagenden Rathes des Herrn Geh. Hofrath Professor *Fleischer* zu erfreuen hatte.

F. Wüstenfeld.

Im Namen Gottes des barmherzigen des erbarmenden!  
Hilf, gnädiger Herr.

### Die achte Unterweisung.

Über die Zusammensetzung der Armeen, ihre Sammlung, ihre Befehlshaber, Hauptleute und Führer und über die Anzahl ihrer Corps in einer Weise, dass sie vor Unfällen, welche aus ihrer Schwäche entstehen, sicher sind, und was damit zusammenhängt.

Eine Pflicht, welche dem Aufseher über sämtliche Truppen obliegt, ist, dass er bei der Anstellung der einzelnen Hauptleute nicht nachlässig verfährt, weder in Bezug auf ihre Gesamtzahl, noch auf einen Theil derselben, sondern er muss sich bei ihrer Ernennung von der Rücksicht auf das Allgemeine und auf eine vollständige Zuverlässigkeit leiten lassen. In dieser Beziehung haben die Vorfahren bei sorgfältiger Überlegung nach verschiedenen Ansichten verschiedene Wege eingeschlagen.

#### Erstes Capitel der achten Unterweisung.

Zu den Obliegenheiten des Fürsten gehört es für alle Angelegenheiten der Armee zu sorgen und ihr einen Führer zu geben, welcher sich schon als General ausgezeichnet hat, und fest, umsichtig, erfahren und kundig ist; einem solchen überträgt er den Befehl über die Armee. Dieser Feldherr muss zur Übernahme seines Amtes vollkommen befähigt sein, genügende Ausdauer und Schnelligkeit in seinen Bewegungen besitzen, wenig persönliche Rücksichten nehmen, selbst in Kleinigkeiten, auf die er zu achten hat, nicht nachlässig sein, denn die geringste Nachlässigkeit in der richtigen Beachtung der Verhältnisse kann für die ganze

*Histor.-philolog. Classe. XXVI. 1.*

A

Armee verderblich werden, weil, wenn er in irgend leiner Anordnung nachsichtig ist, öfter ein Emir dem anderen zwei-, dreimal darin nachfolgt. Zuweilen nimmt ein solcher Rücksicht auf einen Schwachen, auf ein mageres Pferd und andere Dinge, worauf er besonders zu achten hat, dann soll der Feldherr in dieser Beziehung in keiner Sache, und wäre sie auch geringfügig, nachsichtig sein. Der Feldherr muss, wie man zu sagen pflegt, *بزرگتر* die Würze der Gesammtheit sein. Zur Führung der Truppen und zur Austheilung der Befehle taugt nur ein Mann, welcher vier, drei, zwei und eine Eigenschaft besitzt; die vier sind: Festigkeit, Geduld, welche in Schwierigkeiten vor Übereilung schützt ausser unter günstigen Umständen, Standhaftigkeit, welche durch Unglücksfälle selbst bei wiederholten Schlägen nicht gebrochen wird, Freigebigkeit, welche grosse Reichthümer verachtet, wenn sie angesprochen werden; die drei sind: Schnelligkeit in der Belohnung tapferer Soldaten für eine Grossthat, Strenge in der Bestrafung der Pflichtvergessenen, Ungerechten und solcher, welche Aufruhr anstiften und dem zeitigen Herrscher nicht treu bleiben <sup>1)</sup>; die zwei sind: Entfernung des Thürstehers, welcher die Untergebenen abweist, gleichmässige Rechtsprechung zwischen den Starken und Schwachen; die eine ist: Wachsamkeit in allen Geschäften ohne etwas von einem Tage zum andern aufzuschieben. Wenn er diese Eigenschaften besitzt, wird er dem Heere einen vollkommenen Schutz gewähren. Ihm zur Seite muss ein scharfsichtiger, gewandter Secretär stehen, welcher über Alles Auskunft zu geben und die Befehle auszuführen versteht. Der Feldherr muss zu drei verschiedenen Malen über das Heer Musterung halten, erstens beim Anfange der Zusammenziehung der Truppen, zweitens beim Anfang des Zusammenstosses mit dem Feinde, wobei es besonders auf die Schlachtordnung ankommt, und drittens die Musterung bei der Beendigung des Feldzuges, wonach die Vertheilung der Beute folgt; auch muss er in der Armee auf die Geschicklichkeit im Reiten achten. Wir werden nun einige Abschnitte hiervon besonders behandeln, welche, so Gott will, dem Feldherrn und seinem Secretär eine Hülfe gewähren sollen.

1) hier ist eine Eigenschaft ausgelassen.

## Zweites Capitel der achten Unterweisung.

Über die sprachlichen Ausdrücke und gewöhnlichen Bezeichnungen, mit Übergehung der selten gebrauchten Wörter. Wir wollen dies jetzt der Reihe nach aufführen, indem wir bei der Vollständigkeit uns dem Versprechen gemäss der Kürze hefeissigen.

Hierher gehören zunächst die Bezeichnungen für die äussere Erscheinung eines Menschen. Der richtige Ausdruck für einen, der noch nicht ganz ausgewachsen ist, ist *صَبِيٌّ* „Bursch“, wenn er sich der Mannbarkeit nähert, heisst er *امْرَدٌ* „dem der Flaum anfängt zu wachsen“; wenn an der Stelle *شَارِبِهِ* seiner Oberlippe einige schwarze Haare hervorkommen, sagt man *حِينَ طَرَّ شَارِبُهُ بِفَيْحِ الرَّاءِ* „wenn ihm der Schnurrbart sprosst“ oder *بَقِلَ شَارِبُهُ* „er bekommt an der Oberlippe einen Milchbart“, das erste ist besser gesagt; wann dann in ähnlicher Weise der Bart auf den Backen und am Kinn zum Vorschein kommt, sagt man *حِينَ بَقِلَ رَجْهَهُ بِتَخْفِيفِ الْقَافِ* „wenn sein Gesicht den Milchbart bekommt“ in der ersten Form des Verbum ohne Verdoppelung des *Kāf*; wenn sein Bart durchgehends schwarz wird, sagt man *حِينَ اتَّصَلَتْ لِحْيَتُهُ* „wann sein Bart in Verbindung kommt“; wenn das Haar im Gesicht vollständig gewachsen ist, heisst er *شَبَابٌ* „ein junger Mann“; wenn in seinem Barte einige wenige weisse Haare zum Vorschein kommen, sagt man *حِينَ خَطَّ الشَّيْبُ* „wenn das Alter Linien zieht“; vermehrt sich dies, so dass Weiss und Schwarz gleich werden, so sagt man *مَجْتَمِعٌ* „übereinstimmend“ oder *كَبُلٌ* „ausgewachsen“; wenn das Weisse sich mehrt und gegen das Schwarze vorherrschend wird, sagt man *اشْيَبٌ* „alternd“; wenn das Weisse vollständig geworden ist, so ist er *شَيْخٌ* „ein Greis“. In die Armeeliste wird die Bezeichnung „Greis“ nicht eingetragen, weil deren nur wenige vorkommen 1).

1) Hieraus geht hervor, dass in den Listen solche Rubriken für die Bezeichnung der Altersklassen gemacht wurden und daraus ergiebt sich der Zusammenhang dieses sonst auffälligen Abschnittes mit dem Ganzen. Ebenso gehört das Folgende zu der Personalbeschreibung des Soldaten, wie am Ende des Capitels bemerkt ist.

Ueber die Bärte. Wenn das Barthaar nach allen Seiten üppig gewachsen ist, so heisst der Mann أَلْحَى „bärtig. Vollbart“; ist der Bart der Länge nach üppig, so heisst er طويل اللحية „langbärtig“, einige bezeichnen auch dieses nur durch „bärtig“; ist er am Kinn üppig und auf den Backen dünn, so sagt man خفيف العارضين „dünn auf beiden Backen“; wenn am Kinn und an den Backen nur wenig Haar ist, so sagt man كوسج „mit spärlichem Bart“; sind der Haare so wenige, dass sie nur sehr vereinzelt stehen, so sagt man سباط „mit lockerem Bart“; wenn sein Gesicht von Haaren ganz entblösst ist, so heisst er نط oder انط „bartlos“. Wenn in dem Barte die röthliche Farbe vorherrschend ist, so heisst er اشقر „blond“, ist es noch etwas mehr, so dass er roth ist, so sagt man اصهب „roth“. Wenn Jemand das Haar lang herabhängen lässt, so sagt man سبط الشعر „mit herabhängendem Haar“, das Gegentheil davon ist جعد الشعر „mit krausem Haar“.

Wir betrachten weiter die Farbe. Weiss schrieben die alten Araber ein als ابيض „weiss“, die späteren schrieben dafür تعلية سمرية „das Gesprenkelte herrscht bei ihm vor“ und die meisten stimmen darin überein, ihn als أسمر „gesprenkelt“ einzuschreiben; deshalb nehmen sie auch keine Rücksicht auf die Farbenbezeichnung اصفر „blond“, weil das, was zwischen diese kommt, nicht wieder vergeht; ein andermal loben sie diese Farbe, nur muss sie ursprünglich sein, dann hat sie diesen eigenen Namen. Ist der Mann weiss mit vorherrschender Röthe, so sagt man أسمر مشرب بحمره „gesprenkelt mit Roth vermischt“, ist er nur leicht gesprenkelt, so heisst er ادم „rothbraun“, ist es ein wenig mehr, so heisst er ادم ظاهر الادمه „hervorstechend rothbraun“, ist es viel mehr, so heisst er اصفر „Goldfuchs“; wenn seine Farbe dunkel ist, wird er اسود „schwarz“ genannt.

Ferner betrachten wir das Haar, welches vom Kopfe an der Stirn herabhängt; wenn es oben an der Stirn getheilt ist, heisst es الرع „kahl“, ist es nur wenig, so heisst es خفى „unmerklich“, ist es viel, so heisst es بين „deutlich sichtbar“; befindet sich an dieser Stelle ein kahler Fleck, so sagt man بتزعته اثر „an seinem Scheitel ist ein kahler Fleck“ mit nä-

herer Bezeichnung der Stelle ob er auf der rechten oder linken Seite ist; wenn es mehr ist als dieses, so sagt man اجلا „Glatzkopf“, und ist es noch mehr als dieses, so sagt man اجلح „Kahlkopf;“ so war 'Alf ben Abu Talib; اصلع sagt man, wenn der vordere Theil des Kopfes gänzlich kahl ist.

Wir betrachten nun die Stirn. Wenn sie breit ist, so heisst der Mann واسع الجبهة „mit breiter Stirn“, das Gegentheil davon ist ضيق الجبهة „mit schmäler Stirn“; wenn ihre Haut in Falten gelegt ist, sagt man بها غصون „es sind Runzeln daran“; wenn eine Narbe davor ist, so wird besonders erwähnt, an der und der Seite; reicht diese bis an das Haar, so heisst es متصل بقصاص شعره „bis an den Rand seines Haares reichend“; reicht sie bis an die rechte oder linke Augenbraune, so wird dieses bemerkt und gesagt مقترن بحاجبه „mit seiner Augenbraune verbunden“; ist ein Fleck darauf, so sagt man, daran ist ein unmerklicher oder ein deutlich sichtbarer خال Fleck auf der und der Seite.

Dann betrachten wir die Augenbraunen. Wenn sie an einander stossen, sagt man مقرون بينهما بين او خفى „deulich oder unmerklich mit einander verbunden“; ist eine Falte als Trennung dazwischen, so sagt man مقرون بينهما خطٌ „verbunden, dazwischen eine Falte“ oder zwei Falten, wenn es breiter ist; wenn es مغترص „gefurcht“ ist, sagt man بينهما اثنتان „zwischen beiden eine Trennung“; ist ein Fleck dazwischen, so wird dies erwähnt. Dann wird die grössere oder geringere Menge ihrer Haare angegeben und gesagt: مقرون للجابين غليظهما او دقيقتهما „mit dicken oder dünnen Augenbraunen, die mit einander verbunden sind“; oder sind die Haare von einander getrennt, so sind die Ausdrücke dafür ابلد oder ابلج „abld“ oder افرق „afraq“; sind die Augenbraunen dünn und kurz, so sagt man ازرج „azrag“ in der gewöhnlichen Sprache مزجج „mazdjad“; wenn das Haar derselben dick und voll ist, so ist der Mann اوطف „awtaf“, wenn es lang überhängt und gebogen ist, so ist er اقوس „aqus“, wenn es dünn und spärlich gewachsen ist, so ist er ائمص „aimas“, wenn es nach vorn dick und nach hinten dünn ist, so ist er امرط „amrat“, und wenn ihm alle Haare ausgegangen sind, so ist er امرط.

Hierauf betrachten wir die Nase. Wenn sie lang ist, so heisst

der Mann طويل الانف „langnasig“, wenn sie in die Höhe steht, heisst er اقنى, umgekehrt ist قصير „kurz“; wenn sie von hinten in die Höhe geht, so ist er اسم<sup>1)</sup>; „dick“ ist غليظ und umgekehrt دقيق „dünn“; wenn die Spitze der Nase nach dem Munde gekehrt ist, heisst er اورد<sup>2)</sup> الارنية; sind seine Nasenlöcher weit geöffnet, so heisst er منتشر الخريين; wenn sie in der Mitte breit ist, so wird er افطس genannt; wenn der hintere Theil gebogen ist, sagt man اختس; wenn die Nase nach einer von beiden Seiten gewandt ist, sagt man اورد<sup>3)</sup>; ist von ihrer Spitze ein Stück abgeschnitten, so ist er اجذع „verstümmelt“; ist es an احد الناشيرين einem der beiden Nasenflügel geschehen, so ist er احرم; ist die Nase klein, ebenmässig, so sagt man الف<sup>5)</sup>; wenn sie kurz, entstellt ist, so sagt man الف اكرم<sup>7)</sup>; ist ihre Form stark in die Breite gedrückt, so sagt man افطع; wenn dies noch mehr der Fall ist, so dass sie wie eine Rindsnase aussieht, so heisst dies اختم; ist sie erhaben in Proportion, so sagt man اشم; wenn ihre Spitze stark nach der Wölbung der Lippe geneigt ist, so ist dies اجحن; wendet sich dies nach einer von beiden Seiten, so heisst es اقم; wenn die Spitze sich nach der Nasenscheidewand erhebt, heisst der Mann اقبي.

Danach betrachten wir die Lippen. Wenn sie beide dick sind, sagt man غليظ الشفتين, das Gegentheil ist دقيق; ist die Oberlippe aufgeworfen, so heisst sie قاصصة, ist sie kurz, so nennt man sie متمسرة „angegagelt“; ist die untere aufgeworfen, nennt man sie هدلاء oder دالعة; ist in der oberen eine Scharte, so sagt man اعلم, bei der unteren heisst dies افلع; ist in der Mitte der oberen ein Zwischenraum zwischen dem Bart, so nennt man sie طرماء, an der unteren nennt man sie ترقاء.

Alsdann betrachten wir das Aeussere des Gesichtes. Sind

1) Dies wird im *Kāmūs* erklärt „mit engen Nasenlöchern“; die Handschr. hat اسم.

2) Im *Kāmūs* وارد الارنية „mit langer Nasenspitze.“

3) Darauf folgen die Worte نعرته بلا حاجته mit darüber geschriebenem ط als Zeichen eines Fehlers غلط; den folgenden Ausdruck اكرم würde man eher von einer edlen Form erwarten.

die beiden Backen eingefallen, so sagt man مصمم الخدين; steht der obere Theil derselben hervor, so heisst es ناتى الوجنتين; sind im Gesichte Pockennarben deutlich sichtbar oder unmerklich, so sagt man مجذور بين او خفى; sind sie an einzelnen Stellen, so sagt man: in seinem Gesichte sind einige wenige Pocken, und giebt dazu die Beschaffenheit an und beschreibt die Stelle, an welcher sie sich befinden; dazu auch die Farbe als roth oder deutlich schwarz. Auch werden die im Gesicht befindlichen Male oder Flecken, lang oder breit, oder Narben u. d. gl. angegeben.

Darauf betrachten wir die Zähne. Wenn zwischen ihnen ein Zwischenraum ist, so heisst es اطلج, und مفلج الثنايا „mit getrennten Vorderzähnen“ sagt man, wenn es sich auf diese besonders und auf die nächsten und die Augenzähne bezieht, die unteren oder die oberen oder beide, oben oder unten oder in beiden Reihen. Wenn einer von ihnen ausgefallen ist, so wird dies erwähnt und die Stelle angegeben und wie es vor dem Ausfallen war, unten oder oben, rechts oder links. Wenn sie ganz oder theilweise eine dunkle Farbe bekommen, sagt man, sie werden da und da فسد „schadhaft“, und wenn sie an den Seiten deutlich oder unmerklich abbröckeln, so ist ein solcher Mann اكس بين او خفى<sup>9</sup> und wenn sie soweit abbröckeln, dass sie mit der Wurzel gleich werden, so heisst er اُتَرَد; bricht ein Zahn ab, so heisst er اهتَم and wenn die Zähne ganz weggehen und nur اسناخها ihre Kiefern bleiben, so ist er اُلطع.

Nun betrachten wir die Ohren. Wenn er kleine Ohren hat, heisst er اصبع, sind sie beide durchbohrt, so heisst er مثقوب الاذنين, ist es nur mit einem der Fall, so wird dies erwähnt, und ebenso wenn ihm beide Ohren abgeschnitten sind oder eins oder ein Theil desselben.

Endlich betrachten wir das Aeussere und Innere seiner Hände und seine Arme. Wenn daran eine Narbe von einem Hieb, von Feuer oder d. gl. ist, so sagt man an seiner Hand ist das und das.

Dies ist in der Kürze das, was gewöhnlich in der Armeeliste vorkommt.

### Drittes Capitel der achten Unterweisung.

في الفراسة. Ueber die Physiognomik d. i. über das, worauf man bei einem Manne nach allen seinen Zuständen schliessen kann.

دلایل الشعر. Die Deutung der Haare. Weiches Haar deutet auf Furchtsamkeit, hartes auf Tapferkeit; viel Haar auf dem Bauch deutet auf starken Geschlechtstrieb, viel Haar auf dem Rücken deutet auf Tapferkeit, viel Haar auf den Schultern deutet auf Dummheit und <sup>عجز</sup> (?) Heimtücke, viel Haar auf der Brust und dem Bauche deutet auf geringen Verstand, aufrechtstehendes Haar auf dem Kopfe und auf dem ganzen Körper deutet auf Furchtsamkeit.

Diese Probe mag genügen; es folgt auf 8 Seiten die Auslegung über Character, Eigenschaften und Fähigkeiten, worauf die Beschaffenheit der übrigen Theile des Körpers soll schliessen lassen: der Stirn, Augenbraunen, Nase, des Auges, Mundes, der Lippen, Zähne, des Gesichtes, des Lachens, des Ohres, Nacken, der Stimme, des Athems, der Sprache, der Boleibtheit, Magerkeit, des Rückens, des Körpers, der Füsse, und umgekehrt auf welche Beschaffenheit der Glieder Dummheit, Tapferkeit und gute Anlagen schliessen lassen. — Das vierte Capitel fehlt.

### Fünftes Capitel der achten Unterweisung.

في الولايات بالعساكر. Die oberste Leitung der Truppen. Hierzu gehört vor Allem, dass der Fürst einen der ausgezeichnetsten Emire an die Spitze stellt, welchem er den Befehl ertheilt, die Vorhut und die nächtlichen Patrouillen abzuschicken und Kundschafter und Berichterstatter anzustellen. Dieser Emir muss die grösste Sorgfalt hierauf verwenden, damit die Beschaffenheit der Wege und der Stand der Feinde ihm genau bekannt werde, so bald sie zu Gesicht kommen, und ihm nichts von ihren Verhältnissen verborgen bleibe; er muss mit Hülfe des Postmeisters die Richtungen der Wege, welche zu ihnen führen, von allen Seiten inspiciere, um sich über die Zustände und Oertlichkeiten des Kriegsterrains zu unterrichten, vom Beginn des Ausmarsches an bis zur Ankunft und dem Zusammenstoss. Dieser Posten ist einer der nützlichsten für die Armee und dieser Emir muss auf die Kundschafter

achten, welche mit Umsicht für die Islamitische Armee sorgen sollen u. s. w. 1).

Zur Ordnung des Marsches 2) ist erforderlich, dass der Feldherr die Truppen in vier Corps eintheile, das erste bildet die Vorhut, das sind diejenigen, welche vorangehen und für die Herstellung des Weges sorgen, nachdem ein Emir als Wegweiser und ein Emir, welcher die Bestimmung für das Haltmachen und den Aufbruch zu machen hat, voraufgegangen sind. Das zweite Corps bildet die Nachhut, das sind diejenigen, welche hinterher marschiren und die Nachzügler und die, welche von dem Hauptcorps abkommen, decken und da, wo dieses zusammengedrängt wird, so wie die von der Armee ab- und zugehenden beschützen. Die beiden anderen Corps bilden die Mannschaft des rechten und linken Flügels und decken diese beiden Seiten in ähnlicher Weise, wie die beiden erst genannten Corps decken. Der Vorhut zunächst folgen die Kaufleute und Krämer, die Bedienten und Lakeien, dann kommen die Waffenvorräthe, die Kriegskasse, die Gepäck- und Proviant-Träger, die Verwaltungsbeamten aus den Secretären und Vorstehern der Bureaux, und was damit zusammenhängt. Daran schliessen sich die Kammerherrn und die Ritter, nämlich der Stab von Emiren und die Gross-Emire reiten dem Inhaber und Führer der Truppen voran. So sind die Truppen von ihren Kassen, den Vorräthen und den Emiren umgeben, welche für ihre Bedürfnisse und ihre Sicherheit sorgen, und dies trägt offenbar am meisten dazu bei, sie in gutem Stande zu erhalten, und ist die sicherste Art ihres Schutzes. Dann giebt der Commandirende den Emiren den Befehl, einige von ihren Mannschaften zur Dekung und als Wache für die Nacht aufzustellen, und ebenso dem Officier der Wache, welche er für sich selbst aufstellt; sie müssen für die Leute, welche zum Schutz der ganzen Armee dienen, wenn sie sich lagert, aufs beste sorgen und sich in grössere oder kleinere Abtheilungen

1) Es folgen noch weitere Vorschriften und Rathschläge für den Feldherrn und eine Anrede des Fürsten an die Truppen, womit er sie entlässt.

2) Der wesentliche Inhalt dieses Paragraphen bei *Lord Munster* S. 61 fg.

theilen, gewöhnlich in zwei, von denen die eine den ersten Theil der Nacht, die andere den zweiten Theil die Wache hat. Einer der früheren Könige hatte dem Armeecommandanten gesagt, der Oberofficier der Wache solle seine Leute in zwei Theile theilen und jedem Theile befehlen, abwechselnd in gewissen Abtheilungen um die ganze Armee herum zu gehen, so dass sie bei der Umkreisung wie ein Alle umschliessender Ring wären, sie sollten sich in mehrere Unterabtheilungen theilen und zwischen je zweien derselben ein gewisser naher Abstand sein, so dass während der Nacht durch die Runde der Wache keine Seite der Armee ungeschützt bleibe, indem die ersten an die letzten reichten, möchten sie marschiren oder still stehen.

Wenn die Armee sich auf den Marsch begeben soll, so wird ein günstiger Tag zum Auszuge gewählt, denn der Prophet pflegte zu den meisten seiner Feldzüge an einem Donnerstage aufzubrechen, und wenn es an einem Donnerstage nicht möglich ist, so kann der Sonnabend gewählt werden.

Wenn sich die Armee dem Feinde oder dem Kriegsschauplatze nähert, so muss der Armeecommandant die Reihen ordnen und die Officiere auswählen für den Fall, dass er den Feind plötzlich überfallen könnte. Sobald sie in Feindes Land einrücken, befiehlt der Anführer den Officieren und ihren Mannschaften, seinem Befehle nicht entgegen zu handeln, denn wenn sie dies thuen, bleibt ihnen oftmals die Lage ihrer Feinde verborgen. Dahin gehört, dass sie ihre Pferde nicht frei auf die Weide gehen lassen, dass sie mit ihren Waffen kein Geräusch machen, dass sie nicht gar zu oft den Gruss *et-salām* wiederholen, dass sie mit Ruhe marschiren, dass sie aufmerksam auf alles hören, was auf der Seite des feindlichen Heeres vorgeht oder was möglicher Weise Besorgniss erregen oder zu besonderer Vorsicht veranlassen kann, denn wenn viele Stimmen laut werden und Geschrei sich erhebt, so kann damit leicht etwas bis zu den Gränzen des Heeres hinüber dringen, was seine Aufmerksamkeit erregt und ohne den Lärm und Tumult nicht in dessen Mitte oder auf einer anderen Seite desselben bekannt geworden wäre; und wenn das Schreien und Lärmen nicht vermieden werden kann, sollen

sie doch nicht so rufen, dass der Feind ihre Namen, oder gar ihre Parole und andere Wörter versteht, weil dies dazu verhilft, dass Kundschafter zu ihnen eindringen und ihre Lage ausforschen. Dies alles ist zum Schaden der Armee und in unserer Zeit hat man dies aus Vorsicht unterlassen und es geschieht nur noch von den Soldaten, welche nach Sis (an der Syrischen Gränze zwischen Antiochia und Tarsus) und anderen Gränzgebieten geschickt werden, weil sie dies von jeher so gewohnt sind.

Der Feldherr muss ferner, wenn er sich dem Feinde nähert, die Musterung der Truppen wiederholen, er lässt den Musterungs-Secretär kommen und ihre Namen, Anzahl und Ausrüstung feststellen, mustert ihre Bekleidung, sieht nach ob sie geputzt und ihre Waffen stark sind, um jede Art von ihnen an ihren Platz zu stellen, wie wir gleich erwähnen werden. Nämlich die Leute mit vollständiger Bewaffnung und vollkommen guter und passender Ausrüstung werden für das erste Glied eingeschrieben, ihre Bekleidung reicht bis unten auf die Erde hinab; dann sucht er diejenigen aus, welche ihnen in der Ausrüstung am nächsten kommen, um sie für das zweite Glied zu bestimmen, dann die nächstfolgenden für das dritte Glied; die für das zweite und dritte Glied haben nicht so lang herabreichende Ausrüstung. Ebenso sucht er dann die darauf folgenden aus, welche in das vierte und fünfte Glied gestellt werden sollen. Auf diese Weise wird das Heer geordnet. Hierauf inspicirt er auch das Fussvolk und diejenigen, deren Ausrüstung bis auf die Erde reicht, kommen in das erste Glied zu stehen, in einer Stärke, wie es dem Feldherrn passend scheint, je nachdem er sie in drei oder vier Gliedern aufstellen will.

فصل ما للمحارب من السلاح في الاسلام

Über die Waffen der Krieger im Islam<sup>1)</sup>.

Die Bewaffnung besteht in einem festen dauerhaften Panzer, nicht zu schwer und nicht zu leicht, in einem Helm, einer anschliessenden Mütze unter dem Helm, zwei Armschienen, zwei Beinlingen und zwei

1) Diesen Abschnitt hat der Verfasser dem 2. Cap. des Aelian nachgebildet.

Beinschienen. Das Pferd zum Angriff muss einen festen Huf haben und an der Brust, dem Vordertheil, Hals und Hintertheil stark sein. Die Ausrüstung zum Kampfe besteht aus zwei festen starken Bogen, 30 Pfeilen mit geraden gefeilten Spitzen, hartem Mittelstück und eisernen عرب Flügeln, aus einem mässigen Köcher, der nicht zu gross ist und dadurch beschwerlich wird, so dass er die Aufmerksamkeit ablenkt, auch nicht zu klein, so dass er nicht alle Pfeile fassen kann und dadurch ungenügend ist, von festen länglichen Lederstreifen, mit festen Nähten und Bändern von wirklichem Leder, aus einer حربة وهو النيلنج Köchertasche mit starken Schnüren, einer starken Lanze mit heilem Schaft, ganz gerade, nicht übermässig lang, aber auch nicht zu kurz, so dass sie ihren Zweck nicht erfüllt, mit einer Spitze vom besten Eisen mit vielen زكور scharfen Kanten, von ausserordentlicher Härte mit einem durchdringenden äussersten Ende; einem geraden Wurfspeer, einem scharfen bewährten Schwerdt ganz von Eisen mit lobenswerther Trefffähigkeit oder kurz, handlich, schneidig<sup>1)</sup>; einem spitzen zweischneidigen Messer oder einer zugespitzten شديدة, einem starken جوز Streitkolben, welcher den damit kämpfenden weder durch seine Schwere überwältigt, noch durch seine Leichtigkeit ihn täuscht, um einen kräftigen, durchschlagenden Hieb zu thun, oder einem blanken طبر Beil auf beiden Seiten geschärft mit einem festen Griff, womit man auf einen Hieb eine starke Waffe zerhauen kann; aus 30 Steinen in zwei Beuteln, welche an dem Sattelknopfe rechts und links herabhängen. Dies ist die Ausrüstung eines zum Kampf bereiten Reiters und wenn etwas daran fehlt, so ist er unvollständig ausgerüstet.

Nach dem, was oben in Bezug auf die Verschiedenheit oder Gleichheit der Bewaffnung über den Schlachtkampf gesagt ist, wenn Kavallerie gegen Kavallerie, Infanterie gegen Infanterie oder Kavallerie kämpft, giebt es neun verschiedene Mannschaften in den Armeen<sup>2)</sup>: 1) Die Soldaten mit vollständiger Bewaffnung; 2) die Schildträger, welche جنويات

1) Vergl. den Zusatz am Schlusse der Abhandlung.

2) Die folgende Stelle wörtlich bei Lord Munster S. 11

Palisaden tragen; 3) die Leichtbewaffneten, das sind *الكراسانية والزراقرن* die Chorasaniern, die Mischkrug-Schleuderer<sup>1)</sup> und die Naphtha-Schleuderer, diese drei Classen bilden die Reihen der Fussgänger; 4) die Reiter, welche lange Lanzen tragen, einige derselben sind *زرقرن* Krug-Schleuderer; 5) die Reiter, welche mit *مزاريق* kurzen Lanzen werfen; 6) die Reiter, welche mit Pfeilen schiessen; diese drei bilden die Reihen der Reiterei; 7) die Reiter, welche ganz in Waffen eingehüllt sind; 8) diejenigen, welche die zusammen gekoppelten Pferde reiten, das sind *الوشاقيه* die Knappen, welche die Handpferde nebenher führen; 9) die Bedienten und Elephanten-Wärter, wenn solche vorhanden sind, kommen an diese Stelle, und das Gepäck dahinter.

Wenn der Feldherr einen Emir für das Haltmachen und Aufbrechen ernannt hat, so muss dieser die geeigneten Lagerplätze wählen, wo sich Wasser und Futter befindet, sie müssen in der Ebene liegen und es ist dabei auf die Sicherheit, einen längeren Aufenthalt und einen etwaigen Angriff Rücksicht zu nehmen; wenn es nöthig scheint, werden die dahin führenden Hauptstrassen mit Wachen besetzt, und Alles wird mit Umsicht passend und bequem eingerichtet. Sobald nun ein solcher Lagerplatz bezogen wird, befiehlt der Emir vor Allem, noch an demselben Tage ohne Aufschub und Zögern einen Graben zu ziehen, dieser dient zur Deckung der Armee, verhindert das Desertiren, vereitelt die Versuche eines Überfalls und schützt gegen andere Gefahren, welche durch die List des Feindes und unerwartete Ereignisse herbeigeführt werden können. Jeder Zugang des Grabens wird einem zuverlässigen Hauptmann übergeben, welcher die Aufsicht führt, um die Aus- und Eingehenden zu überwachen.

#### فصل في البيات والكمين

#### Über den nächtlichen Überfall und Hinterhalt.

Dies ist etwas, wonach der Feldherr streben und wovon er sich hüten muss, damit nicht der Feind eine Gelegenheit erfasst und die

1) Diese Bedeutung ergibt sich aus der zehnten Unterweisung, wo das Wort wieder vorkommt.

Muslimen gedeckt sind, während sie jenem einen Hinterhalt legen, dem gemäss, was von dem Propheten überliefert ist, als er über die Angehörigen der Ungläubigen gefragt wurde, wenn sie nächtlicher Weile überfallen und ihre Frauen und Kinder betroffen würden; er antwortete: sie gehören zu ihnen. Amr ben Dinâr drückt es nach Ibn 'Abbâs bestimmter aus: sie gehören zu ihren Vätern. Die Richtigkeit dieser Überlieferung ist begründet, sie ist von Muslim in seine Sammlung aufgenommen<sup>1)</sup> und von anderen, welche sie sämtlich auf Suffân ben 'Ojeina zurückführen. Es ist ferner durch Ibn Omar überliefert, dass der Prophet zweimal gegen die Banu el-Muḡtalik einen Zug unternommen habe um ihre Heerden zu rauben; er schlug die Schlacht und nahm die Kinder gefangen. Diese Überlieferung ist gleichfalls in der Wahrheit begründet, Muslim hat sie aufgenommen, und darin liegt der Beweis, dass es erlaubt ist, die Ungläubigen in ihrer Sorglosigkeit und Nachlässigkeit bei Nacht zu überfallen und zu tödten, auch wenn ihre Kinder und Frauen mit davon betroffen werden.

Wenn nun der Feldherr die Muslimen in einen Hinterhalt legen will, so stellt er einen umsichtigen Emir an ihre Spitze, welcher darin schon bewandert ist, und wählt für die Truppen des Überfalles solche Pferde aus, welche wenig Geräusch machen, nicht wiehern, nicht wiederholt dazu ansetzen, nicht im Halse kollern, nicht davon laufen, ruhig sind und andere gute Eigenschaften haben, nicht ungestüm aufrennen, sondern ruhig sind, wenn mit ihnen ein Angriff gemacht werden soll, nicht störrig, so dass sie dem Zügel nicht folgen und Sattel und Zügel sich nicht wollen anlegen lassen, und die nicht scheu werden.

Der Reiter hierzu muss kühn sein, vor schwierigen Unternehmungen nicht zurückschrecken, ein guter Reiter sein, nicht schreien, nicht husten, nicht leicht durstig werden, nicht schnarchen, nicht im Halse röcheln, keine rauhe Stimme haben, leicht erwachen ohne schlaftrunken zu sein, nicht lange Abscheu haben, bei der Nachtwache nicht träge, nicht dumm, nicht schwachsichtig sein, aufhorchen, wenn sich ein Geräusch vernehmen

---

1) *Muslim*, Corpus tradit. ed. Calcutt. Vol. II. pag. 143.

lässt, und wäre es noch so leise, rasch bereit, wenn ein Angriff und Verstoss gemacht werden soll, nicht träge, nicht gleichgültig, nicht zaghaft, beseelt von dem Verlangen sich Ehre und Ansehen zu erwerben. Er wähle sich eine fest gearbeitete, durchschlagende Waffe, nicht schartig, womit er einen kräftigen Hieb ausführen und schwere Verwundungen beibringen kann<sup>1)</sup>.

Wer sich in einen Hinterhalt legen will, der wähle dazu einen Ort in der Nähe von Wasser, damit nicht, wenn die Sache sich in die Länge zieht, der Durst sich einstellt, da sie das Wasser nahe haben; der Weg zu dem Wasser muss eben sein, die Pferde dürfen sich darauf nicht drängen. Der Ort des Hinterhaltes muss an einer Stelle sein, wo der Ausgang zur Warte bei Nacht und bei Tage nicht beschwerlich ist, hochgelegen, damit der oben stehende jede Person von weiten wahrnehmen, sich niemand verstecken oder heranschleichen kann, kein Hinderniss darf ihm dagegen im Wege sein. Jeder Theilnehmer muss die nöthige Kleidung bei sich führen, gegen die Kälte, wenn es Winter ist und wenn es Sommer ist, dann dem entsprechend. Leichtsin und Zerstreuung müssen sie ablegen, wo sie auch sein mögen, sie müssen ruhig sein und sich des Schweigens befleißigen, Wild und Vögel nicht aufschrecken, denn durch das Stillsein wird ihr Versteck nicht verrathen und sie haben den Vortheil nicht bemerkt zu werden, und wenn sie dann angreifen wollen, nehmen sie die Gelegenheit dazu wahr ohne Aufregung, Unruhe und Leidenschaft, sondern sie erheben sich mit festen, gesammelten, ruhigen, nicht flüchtigen und verwirrten Gedanken und vertrauensvollem, erhebendem und feurigem Muth. Ihr Angriff muss sein wie ein loderndes mit Donner verbundenes Feuer, welches alles, was ihm vorkommt, grünes und trockenes verbrennt, damit sie einen vollständigen Sieg über ihre Feinde davon tragen und ihre Absicht erreichen.

Die in einem Hinterhalt liegen, dürfen daraus nicht alle auf einmal hervorbrechen, damit der Feind sie nicht für viele hält und ihm ihre Anzahl zur Zeit ihres Angriffes verborgen bleibt; dabei müssen die Wächter den Stand des Feindes sorgfältig beobachten, und wenn der

---

1) Im Anszuge dieselben Ausdrücke bei *Lord Munster* S. 68

Hinterhalt sich in zwei Theile theilt, so ist dies besonders gut in der Voraussetzung, dass der Feind, wenn er ihre Anzahl für gering hält, oftmals Lust bekommt, sie anzugreifen und sie, wenn dann der Hinterhalt der Muslimen flieht, verfolgt, dann bricht der zweite Theil gegen sie hervor. Keiner darf nach Beute begierig sein, sondern einer muss den anderen anfeuern, den Feind anzugreifen, niemand darf sich von den anderen entfernen, und wenn sie ihre Absicht erreicht haben, kehren sie auf ihre Plätze zurück, ohne einen von ihnen zurückzulassen. Wenn einem sein Pferd schwach wird, so lässt ihn der andere hinter sich aufsitzen und lässt ihn nicht im Stich, denn daraus entsteht ein grosser Schaden, wie es bei den Truppen auf Expeditionen bekannt genug ist.

Einige der früheren Könige haben für den Hinterhalt<sup>1)</sup> die Hälfte der ganzen für einen Krieg aufgestellten Armee bestimmt und gesagt, der Hinterhalt sei das Fundament im Kriege, und wer keinen Hinterhalt habe, der setze seine Truppen dem Untergange aus. Andere sind der Ansicht, dass der Hinterhalt aus zwei Drittel der Armee bestehen müsse, noch andere sagen, die geringste Anzahl sei ein Drittel, weniger nicht. Wenn es für zweckmässig gehalten wird, so theilt der Feldherr die Mannschaft des Hinterhaltes in drei Theile, der erste entfernt sich nach beiden Seiten der Kundschafter nicht eine Meile weit und darüber hinaus nach der Seite, wohin der Feind entfliehen könnte, soweit als es die Aufstellung der Ungläubigen zulässt, und wenn die Länge der Linie auf beiden Seiten der Ungläubigen eine Meile betrüge, so würden jene an die äusserste Gränze der Meile, bis wohin das Ende der Linie des Feindes reicht, zu stehen kommen und dies ist eine der beiden Seiten der hinteren Schlachtlinie. Der zweite Theil des Hinterhaltes steht auf der anderen Seite in derselben Ordnung und der dritte hinter der Armee im Rücken der hinteren Schlachtlinie. Die beiden zu beiden Seiten des

---

1) Während das Wort „Hinterhalt“ bisher von einem Corps gebraucht wurde, welches dem Feinde auflauert, bezeichnet es im Folgenden in dem Sinne von „Rückhalt“ auch ein Corps, welches von der Hauptarmee getrennt steht, um zur geeigneten Zeit als „Hülfs corps“ einzugreifen, und in einigen Fällen sogar vor der Front seine Stellung haben kann.

Feindes aufgestellten Hinterhalte hindern die Flüchtlinge desselben, sich durch Umgehung auf die Muslimischen Truppen zu werfen und bilden einen Damm zwischen ihnen und zwischen einem Hülfs-corps, wenn ein solches vorhanden ist, und bringen zu den Muslimen diejenigen zurück, welche zu ihren Feinden flüchten wollen; und der Hinterhalt hinter der letzten Schlachtlinie der Muslimen dient ihnen als Hülfs-corps. Wenn eine Abtheilung desselben durch einen besonderen Befehl zu einer gelagerten Truppe kommt, so nimmt der Hinterhalt hinter derselben seine Stellung, dadurch dient er zum Schutz für diese gelagerten und dadurch wird für die Sicherheit am besten gesorgt. Wenn die Aufstellung zur Schlachtordnung sehr ausgedehnt ist, so ist es am zweckmässigsten, dass der Hinterhalt sich in mehrere Theile theilt, um das Ganze zu schützen. Wenn ein Corps zu schwach ist und zum Weichen gebracht wird, so kommt ihm der hinter ihm stehende Hinterhalt zu Hülfe, vereinigt sich mit den Weichenden und füllt die entstandene Lücke wieder aus. So geschah es im J. 702 auf der so gen. Wiese el-Çuffar <sup>1)</sup>, freilich ohne dass ein Hinterhalt aufgestellt war, sondern durch die Hülfe Gottes. Als nämlich beide Armeen in Schlachtordnung aufgestellt waren, warfen sich die Tataren auf den rechten Flügel der Muslimen und durchbrachen ihn, so dass ein Theil der Flüchtenden nicht wieder zum Stehen gebracht werden konnte. Der linke Flügel der Muslimen konnte die Tataren nicht sehen. Als nun die Trommeln geschlagen wurden, kehrte ein Theil der Leute, welche schon geflohen waren, zurück, der linke Flügel vereinigte sich mit dem Centrum und so wurde die Schlachtordnung wieder hergestellt, als wenn keiner darin fehlte. So war also der linke Flügel gleichsam der Hinterhalt der Armee und zwar durch Gottes Fügung, nicht durch ihre Veranstaltung, und der Feind wurde so total geschlagen, dass er nachher keinen Widerstand mehr leisten konnte. Erkenne hierin, o kluger Feldherr, die That Gottes und seine Leitung; der Einsichtige deutet dabei auf den Hinterhalt hin, denn er befreiet die Armee aus sehr grosser Gefahr.

1) *Abul-Fidâ* nahm Theil an dieser Schlacht; vergl. *Annal. Muslim.* T. V. pag. 184.

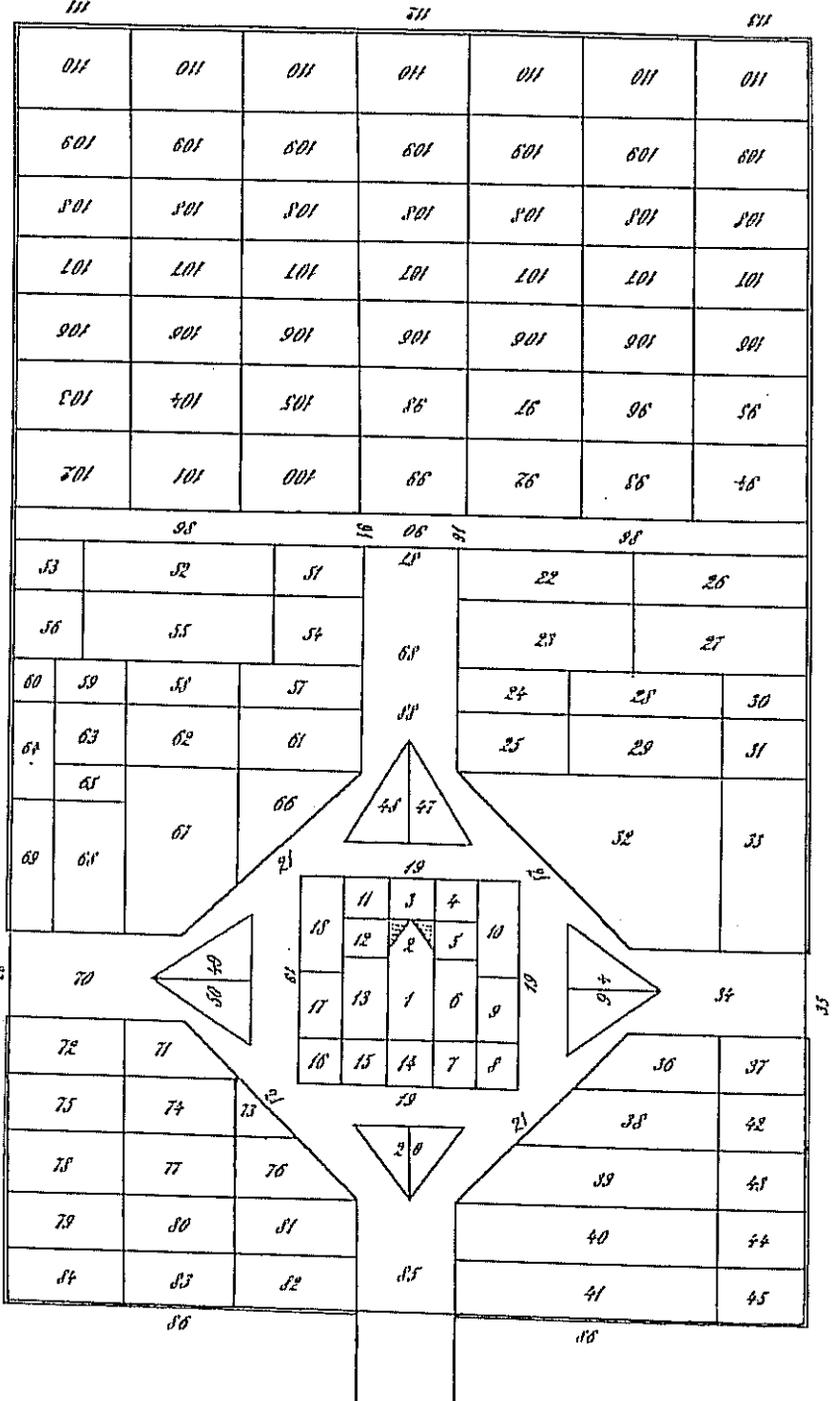
Über das Lager des Fürsten und der Truppen bei einer Belagerung, über den Platz, welchen jeder einzelne von ihnen im Lager einnimmt, nach der Ansicht der früheren Herrscher, und über die sorgfältige Deckung darin.

### P l a n.

Erläuterung zu dem Lager des Fürsten und der Truppen und dem Platze jedes einzelnen von ihnen.

Um eine Festung, eine Burg oder d. gl. einzunehmen, (denn dazu sind manche nothwendige Dinge erforderlich, von denen man nicht eins entbehren kann), ist es nöthig, dass der zum Commandanten ernannte Emir ein treuer, erfahrener, einsichtsvoller Mann sei, welcher auf den ersten Blick erkennt, wer durch Einsicht und Kampfeslust zu dem Unternehmen tauglich ist, so dass sie seinen Anordnungen, die zu dem Unternehmen nöthig sind, bereitwillig folgen, ihm bündige Zusagen geben, mit äusserster Tapferkeit zum Schutz und Schirm ihm vorangehen, nachdem sie ihm alle Waffen und Werkzeuge, welche zu einer Belagerung gehören, herbeigeschafft haben, wenn sie zur Belagerung schreiten, d. h. wenn der Sturm gemacht werden soll. Beim Angriff hängt der grösste, vollständigste und sicherste Erfolg ab <sup>1)</sup> von gut gearbeiteten festen Bogen, langen und kurzen Pfeilen, <sup>دالجراد</sup> Armbrusten, runden und langen Schilden, <sup>الكاتل</sup> grossen und kleinen Körben, <sup>المراكن</sup> Kübeln, grossen und kleinen Wurfmaschinen, Schleudern, Indischen Bogen, welche in der Nässe aushalten, Raucherzeugern mit ihren Wurfmaschinen, den zu den

1) Der folgende Abschnitt ebenso bei *Lord Munster* S. 4.



111

112

113

101

110

110

110

110

110

110

109

109

109

109

109

109

109

108

108

108

108

108

108

108

107

107

107

107

107

107

107

106

106

106

106

106

106

106

105

104

105

98

97

96

95

102

101

100

99

92

93

94

86

85

80

75

88

53

52

51

43

22

26

56

55

54

69

23

27

60

59

58

57

88

24

28

30

64

63

62

61

88

25

29

31

68

67

66

65

88

32

33

44

47

19

21

11

3

4

12

2

5

17

13

1

6

9

16

15

14

7

8

79

20

70

64

65

19

21

46

49

34

72

71

70

20

46

49

36

37

75

74

73

21

48

42

38

42

78

77

76

21

40

43

39

43

82

80

81

85

40

44

84

83

82

85

41

45

86

118

87

88



verschiedenen Arten des Werfens und Schleuderns zugerichteten Steinen, den Leitern mit Zubehör, den eisernen Instrumenten, womit die Stricke durchgehauen werden, viereckigen auf vier Beinen stehenden جتازات leicht beweglichen Holzgerüsten, Spitzeisen, مسلة حى, Zangen? —, eisernen Hacken, Beilen, Messern, gekrümmten Haken, Kesseln zum Schmelzen von Schwefel und Naphtha, scharfen Bohrern, Werkzeugen, mit denen der geschmolzene Schwefel ausgefüllt und mit denen brennende Naphtha geschleudert wird, Schwefel, Pech, Nutz- und Brennholz. Hierzu kommen die Handwerker, wie Zimmerleute, Sattler, Stellmacher, Pfeilschnitzer, Eisen- und Kupferschmiede mit ihren Werkzeugen, Steinhauer und Minirer, und aus allen diesen Fächern die Mannschaft bis zu ihrem Meister, zur Aufsicht über das Ganze die Ingenieure, welche wieder dem bei der Belagerung commandirenden Emir unterstellt sind. Ferner die Schuster, Rierner und Deckenmacher, und alles was bei Festungen an Proviant und Futter bereit gehalten werden muss und was zur Ernährung und Stärkung nöthig ist, und zum Schutz der Brücken, Gräben und فارقينات eingefriedigten Plätze mit ihren Umzäunungen, Pfeilern, Mauern und Dämmen, die Wachthäuser und Warten mit ihren Wächtern und Wärtern, die Pfortner, die Thore und Schlüssel und deren Hüter und zuverlässige Aufseher, die Aufstellung der Mannschaften auf allen Seiten und Enden, das Anzünden der zahlreichen, weithin sichtbaren Leuchtfeuer, die Aufstellung jedes einzelnen Mannes an dem für seinen Auftrag passenden Platze, — dies sind die Dinge, von denen auch nicht das geringste verabsäumt werden darf.

## Erklärung des Lager-Planee.

الملك	1	der Fürst
الفناء	2	der Vorplatz
الدهلين	3	die Flur
الاتشاء والعلماء	4	das Secretariat und die 'Ulema
ديوان السر	5	das geheime Cabinet
صاحب شراب الخاص والوصفاء	6	Hof-Restaurant und Bedienung
صاحب المائدة	7	der 'Tafeldecker

- |                                |    |   |
|--------------------------------|----|---|
| الطبخ                          | 8  | die Küche   |
| مربط الخاص                     | 9  | Stall für die Pferde des Fürsten                      |
| بيت المال                      | 10 | Kriegs-Casse  |
| مجلس العظماء                   | 11 | Sitzungszelt der Grossen                              |
| الوزير                         | 12 | der Wezir   |
| اهل الملك وخوادم               | 13 | Familie und Verwandte des Fürsten                     |
| الجدار                         | 14 | der Spiegelhalter (Kammerdiener)                      |
| راس الخصيان                    | 15 | Oberster der Eunuchen                                 |
| الخصيان                        | 16 | die Eunuchen  |
| خزانة الخاص                    | 17 | Garderobe des Fürsten                                 |
| المسجد                         | 18 | die Moschee   |
| الحرس فرسان ورجالة             | 19 | Wachen zu Pferde und zu Fuss                          |
| صاحب الحرس                     | 20 | Wach-Commandant                                       |
| الطريق                         | 21 | die Strasse   |
| قايد القلب الاعظم              | 22 | Commandeur des Haupt-Centrums                         |
| اصحاب قايد القلب الاعظم        | 23 | Gefolge des Commandeur des Hauptcentrum               |
| ابناء الملك                    | 24 | die Prinzen   |
| اتباعهم                        | 25 | ihr Gefolge   |
| قايد راس الميمنة               | 26 | Commandeur der Spitze des rechten Flügels             |
| اصحاب قايد راس الميمنة         | 27 | Gefolge des Commandeur der Spitze des rechten Flügels |
| بعض الجهور                     | 28 | ein Theil der Magnaten                                |
| صاحب الميمنة                   | 29 | Commandeur des rechten Flügels                        |
| اصحاب صاحب الميمنة             | 30 | Gefolge des Commandeur des rechten Flügels            |
| الياه                          | 31 | die Wachen  |
| اصبهيد                         | 32 | ein General   |
| الاخوان                        | 33 | die Brüder  |
| الطريق الى العسكر من اليسرة    | 34 | Hauptweg zur Armee von der linken Seite               |
| عرضه ثلاثون خطوة والطول ما بلغ | 30 | Schritt breit und so lang er sein kann                |
| الرصد                          | 35 | die Wächter   |
| اصبهيد                         | 36 | ein General   |
| الاخوان                        | 37 | die Brüder  |
| اصحاب الاصبهيد                 | 38 | Gefolge des Generals                                  |

- 39 صاحب الساقية ' Commandeur des Nachtrabes  
 40 اصحاب صاحب الساقية Umgebung des Commandeur des Nachtrabes  
 41 اتباعهم deren Gefolge  
 42 الاطباء die Ärzte  
 43 الكحالين die Augenärzte  
 44 للجراحية die Wundärzte  
 45 الفيلة ان كانت die Elephantenwärter, wenn vorhanden  
 46 صاحب شراب العامة öffentlicher Restaurant  
 47 اصحاب الشرط die Leibwache  
 48 الحاجب der Oberst Cammerherr  
 49 الموكل بدراب الملك ورفع der dienstthuende Portier des Fürsten,  
 الاشياء اليد welcher ihm die Eingaben überreicht  
 50 صاحب المظالم der Untersuchungsrichter in Klagsachen  
 51 سماء الميسرة die Wachen des linken Flügels  
 52 قائد رأس الميسرة Commandeur der Spitze des linken Flügels  
 53 نقضة الطريق Wegkundschafter  
 54 الفقهاء والكتاب die Rechtsgelehrten und Notare  
 55 المصلى انا حضر العيد Betplatz beim Herannahen des Festes  
 56 الدارجة die Wegemacher  
 57 الخدم die Dienerschaft  
 58 مقدمى الخصيان Vorsteher der Eunuchen  
 59 مرابط العامة gemeinschaftliche Stallungen  
 60 امير الحرس Oberst Wach-Commandant  
 61 ابناء الملك die Prinzen  
 62 القاضى der Cādhi  
 63 المختسب der Polizeidirector  
 64 اصحاب الركاب die berittene Leibgarde  
 65 البردارية Portiers  
 66 اصبيهد اليمن General des rechten Flügels  
 67 اصحاب اصبيهد اليمن Gefolge des Generals des rechten Flügels  
 68 قائد القلب Commandeur des Centrums  
 69 اصحاب قائد القلب Gefolge des Commandeur des Centrums  
 70 الطريق الى العسكر من اليمين Hauptweg zur Armee von der rechten Seite

- عرضه ثلاثون خطوة والطول ما بلغ 30 Schritt breit und so lang er sein kann  
اصبيهد 71 ein General  
صاحب المصلي 72 der Feldprediger  
خزانة السلاح 73 Waffen-Depot  
صاحب الخدم الذي يقدم 74 der oberste Diener, welcher die Leute  
الناس الى الملك bei dem Fürsten eintreten lässt  
صاحب الطريق 75 der Wegweiser  
الاحرار 76 die Adligen  
امير علم 77 Fahnen-Emir  
اصحاب الطبول والقرون والبرقات 78 Trommler, Horn- und Zinkenbläser  
اصحاب الكوسات 79 die Paukenschläger  
للخصيان 80 die Eunuchen  
صاحب الميسرة 81 Commandeur des linken Flügels  
اصحاب صاحب الميسرة 82 Gefolge des Commandeur des linken Flügels  
الدارجة 83 die Wegemacher  
نفضة الطريق 84 die Wegkundschafter  
الطريق الى العسكر من ورائه 85 Hauptweg zur Armee von der Rückseite  
عرضه ثلاثون خطوة والطول ما بلغ 30 Schritt breit und so lang er sein kann  
للخندق 86 der Wall und Graben  
الرصد 87 die Wächter  
مسلحة الرباطة 88 Posten bewaffneter Reiter  
الطريق الى العسكر 89 Hauptweg zu den Truppen  
عرضه ثلاثون خطوة والطول ما بلغ 30 Schritt breit und so lang er sein kann  
راس الخصيان 90 Oberster der Eunuchen  
السوق 91 der Marktplatz  
الطباخين 92 die Köche  
وبعض السوق 93 und ein Theil des Marktes  
الجهة المتسلمة لاعانة اليمينه 94 Schutzwache zur Stütze des rechten Flügels  
والاتباع und Gefolge  
ميمنة اليمينه 95 rechte Seite des rechten Flügels  
قلب الميمينه 96 Centrum des rechten Flügels  
ميسرة الميمينه 97 linke Seite des rechten Flügels  
قلب القلب 98 Mitte des Centrums

- الجاة المتسلية لاعة القلب 99 Schutzwache zur Stütze des Centrums  
 النعم والدواب والمذار 100 das kleine und grosse Vieh und die Krippen  
 الذوايين والاتباع 101 die Hirten und ihre Knechte  
 الجاة المتسلية لاعة الميسرة 102 Schutzwache zur Stütze des linken Flügels  
 ميسرة الميسرة 103 linke Seite des linken Flügels  
 قلب الميسرة 104 Centrum des linken Flügels  
 مبينة الميسرة 105 rechte Seite des linken Flügels  
 الرجالة التراسة 106 Schildträger zu Fuss  
 الرجالة اصحاب السيوف والدرق 107 Fussvolk mit Schwerdt und rundem Schild  
 الرجالة بالترسة والرماح 108 Fussvolk mit langem Schild und Lanze  
 رجالة العجل بالسيوف واللبور 109 Fussvolk bei den Wagen mit Schwerdt und ?  
 رجالة العطل وقادة العجل 110 Fussvolk ohne Waffen und Wagenführer  
 الجاة المسلمة لاعة الميسرة 111 Schutzwache zur Stütze des linken Flügels  
 وسد خلل راره und zur Wiederherstellung einer Unordnung, die sie bemerkt  
 الجاة المسلمة لاعة القلب 112 Schutzwache zur Stütze des Centrums und  
 وسد خلل راره zur Wiederherstellung einer Unordnung, die sie bemerkt  
 الجاة المسلمة لاعة الميمنة 113 Schutzwache zur Stütze des rechten Flügels  
 وسد خلل راره und zur Wiederherstellung einer Unordnung, die sie bemerkt

Auf die richtige Zeichnung des Planes in Bezug auf die Grössenverhältnisse wird man nicht zuviel Gewicht zu legen haben; wollte man z. B. die unter Nr. 34. 70. 85 u. 89 angegebene Maasse der Hauptwege von 30 Schritt Breite zu Grunde legen, so würde die ganze Länge des Lagers höchstens 450 Schritt, die Breite höchstens 280 Schritt betragen, ein Platz, welcher nur für ein sehr kleines Belagerungscorps ausreichen würde, zumal da man die Hälfte desselben für die verhältnissmässig geringe Anzahl von Personen in der Umgebung des Fürsten, für die Officiere und Beamten rechnen muss. In kleinerem Maassstabe und weniger ausführlich sind ähnliche Zeichnungen von Muhammedanischen Lagern aus Arabischen Handschriften nachgebildet von *Lord Munster* a. a. O. S. 44—46, und S. 61 finden sich dieselben Figuren der Schlachtordnungen,

wie sie in den folgenden Abschnitten vorkommen, ein Beweis mehr für die Verwandtschaft der beiden Werke. — Einige Ausdrücke weisen auf den Persischen Ursprung hin. Der Fahnen-Emir (77) gehört hier nur zu dem Gefolge des Fürsten und hat mit der Belagerung nichts zu thun. Sein Amt war, den zu Statthaltern in den Provinzen ernannten Personen als Zeichen der ihnen übertragenen Würde und Macht von Seiten des Sultans eine Fahne zu überbringen. Vergl. *Meninski Lexic.* s. v. امير.

### التعليم التاسع

في تعبئة الامير الصفوف في القتال

#### Neunte Unterweisung.

Die Aufstellung des Feldherrn zur Schlachtordnung.

Gott spricht (Sure 61, 4): Siehe, Gott liebt diejenigen, welche für seine Sache in Schlachtordnung kämpfen, als wären sie ein fest zusammengefügtes Gebäude. Und Gott spricht (Sure 3, 117): Und sieh' da, du gingest frühmorgens von deiner Familie, um den Gläubigen einen Platz zum Kampfe zu bereiten. Useid überliefert von dem Propheten: am Tage von Badr, als wir uns geordnet hatten, und sie sich gegen uns ordneten, sprach er: wenn sie euch nahe kommen, dann gebraucht eure Pfeile. Dies ist eine wahre Überlieferung, der Ausdruck *اكتبوكم* bedeutet *اكتبوكم* sie kommen euch nahe, *القرب* ist *القرب* die Nähe, er meinte: schiesst nach ihnen, wenn sie euch nahe sind, aber schiesst nicht nach ihnen aus der Entfernung. Nach einer anderen Version heisst es in dieser Tradition: wenn sie sich um euch schaaren, *اكتبوكم* in der Bedeutung von *اكتبوكم* wenn sie in grosser Zahl zu euch anrücken, dann schiesst auf sie, aber zieht nicht *نيلكم* eure kurzen Pfeile; oder nach anderen: wenn sie euch nahe kommen, so schiesst auf sie, aber zieht nicht die Schwerdter, bis sie an euch herangekommen sind. *نيل* *Nabl* sind die Arabischen *سيام* *Sihām* (kurzen) Pfeile, sie sind zierlich und nicht so lang, wie die übrigen *نشاب* *Nuschschāb*-Pfeile, und die *حُسابان* *Husbān-*

Pfeile sind noch kleiner als die Nabl und werden von grossen Bogen mit der Armbrust الحجارى geschossen, als *nom. unit.* حسبانة *Husbána*.

el-Muleihí überliefert nach seinen Gewährsmännern von el-Bará ben 'Ázib <sup>1)</sup>: Der Prophet stellte am Tage von Oḥod an die Spitze eines Corps Fussgänger von funfzig Mann den Abdallah ben Gubeir und sprach: Wenn ihr seht, dass die Vögel uns wegholen, so weicht nicht von diesem eurem Platze, bis ich zu euch schicke, und wenn ihr sehet, dass wir die Leute in die Flucht schlagen, und unter die Füsse treten, so weicht nicht, bis ich zu euch schicke. Sie schlugen sie dann in die Flucht und (erzählt el-Bará) ich habe bei Gott! die Frauen davon laufen sehen, dass man ihre Fussspangen sehen konnte und ihre Beine ihre Kleider in die Höhe hoben. Da sprach Abdallah ben Gubeir zu seinen Begleitern, [welche hinzu eilen wollten]: habt ihr vergessen, was euch der Gottgesandte gesagt hat? Sie erwiederten: Wir wollen gehen und die Leute einholen. Als sie dann hinkamen, wurden ihre Gesichter umgekehrt [sie wurden zur Umkehr gezwungen] und sie wandten sich zur Flucht, und jetzt war der Zeitpunkt, wo der Bote sie zuletzt zu Hilfe rufen wollte, da bei dem Propheten nur noch zwölf Mann zurückgeblieben waren. Während sie nun zuerst von uns geschlagen waren, erlitt der Prophet danach durch die Ungläubigen einen Verlust von 140 seiner Anhänger, von denen die eine Hälfte gefangen genommen, die andere getödtet wurde. Abu Sufján rief den Leuten dreimal zu: ist Muhammed unter euch? Allein der Prophet verbot ihnen, ihm zu antworten. Dann rief er dreimal: ist (Abu Bekr) Ibn Abu Kuḥâfa unter euch? und noch dreimal: ist (Omar) Ibn el-Chaṭṭâb unter euch? Hierauf kehrte er zu seinen Leuten zurück und sprach: diese sind bereits getödtet. Da konnte Omar nicht länger sich selbst beherrschen und rief: bei Gott! du lügst, o Feind Gottes! die du da hergezählt hast, sind alle noch am Leben, und dir ist noch vorbehalten, was dich verderben soll. Er erwiederte <sup>2)</sup>: ein Tag (bei Oḥod) gegen den anderen

1) Vergl. *el-Bokhari traditions Mahométones par Krehl*. Vol. III. pag. 78.

2) Vergl. *Ibn Hischâm, Leben Muhammeds*. S. 582.

(bei Badr), das Kriegsglück ist veränderlich; dann sprach er in Reimen: erhebe dich, Hubal! Jetzt sprach der Prophet: wollt ihr ihm nicht antworten? sie entgegneten: was sollen wir sagen? Er sprach: rufet: Allah ist der höchste und gepriesenste. Jener erwiderte: Wir haben die Göttin 'Uzzá, ihr habt keine 'Uzzá. Der Prophet fragte abermals: Wollt ihr ihm nicht antworten? — Sie: was sollen wir sagen? — Er: rufet: Allah ist unser Herr, ihr habt keinen Herren. — Dies ist eine wahre Überlieferung.

*Ibn Ishák* erzählt in den „Feldzügen“<sup>1)</sup>, dass der Prophet am Tage von Oḥod den Berg, nämlich den Oḥod, in seinen Rücken genommen habe, dann sprach er: kämpfet nicht eher, bis wir euch den Befehl dazu geben. Der Gottgesandte, welcher 700 Mann bei sich hatte, stellte diese in Schlachtordnung und berief an die Spitze der Bogenschützen den Abdallah ben Gubeir, welcher an dem Tage mit einem weissen Überwurf bekleidet war; die Zahl der Schützen betrug funfzig. Dann sprach zu ihm der Gottgesandte: halte von uns die Reiter durch Pfeile ab, damit sie nicht von hinten über uns kommen, mag das Treffen sich für oder gegen uns wenden, so bleibe fest auf deinem Posten, damit wir nicht von deiner Seite angegriffen werden. Als nun die Ungläubigen sich zur Flucht wandten, eilten die Bogenschützen den Truppen nach, um an der Plünderung Theil zu nehmen, dadurch gaben sie den Rücken dem Angriffe der Reiterei preis, welche sie nun von hinten überfiel.

Im Kriege muss man wachsam, umsichtig, listig und trügerisch sein; Gott spricht (Sure 3, 47): Sie (die Juden) waren listig, aber auch Gott war listig und Gott ist unter den Listigen der beste. Nach einer Überlieferung des Gábir ben Abdallah hat der Gottgesandte gesagt: der Krieg ist ein خدعة Betrug; dies ist eine sichere Überlieferung, welche Muslim unter seine Seltenheiten aufgenommen hat<sup>2)</sup>. Das Wort خدعة kann auf dreierlei Weise ausgesprochen werden: erstens خَدَعَة als *Nomen vicis*, dann bedeutet es nach el-Chattábí, dass der Krieg so (ein einmaliger Be-

1) Vergl. *Ibn Hischám* pag. 560.

2) *Muslim*, Corpus tradit. ed. Calcutt. Tom. II. pag. 142; auch *Bochári*, par *Krehl*. Vol. II. pag. 254.

trug) ist, wenn damit das Morden der Leute beendigt und nicht zum zweiten Male wiederholt wird, in dem Sinne: die Sache wird mit einem Male entschieden; zweitens خُدعة ein Betrug als Nomen von الخدع, wie man sagt لعبة ein Spiel; drittens خُدعة Täuschung in dem Sinne, dass der Krieg die Leute täuscht, Erwartungen in ihnen rege macht und sie nicht erfüllt. List und Trug sind übrigens im Kriege gegen die Ungläubigen erlaubt, wenn sie auch in anderen Fällen unerlaubt sind.

Fussvolk und Reiter im Kriege zur Schlacht zu ordnen ist eine alte Sitte der Fürsten und Gewohnheit der kämpfenden Parteien, nur sind sie über das Wie? der Aufstellung verschiedener Meinung, je nachdem sich die Ansicht jedes einzelnen Fürsten oder Feldherrn darüber entschied und auch die Anhänger des Islam und des Glaubens an die Liebe Gottes zu ihnen unterscheiden sich durch die Art ihrer Schlachtordnung. Gott spricht (Sure 61, 4): Siehe, Gott liebt diejenigen, welche für seine Sache in Schlachtordnung kämpfen, als wären sie ein fest zusammengefügtes Gebäude. Sie erlangen diese Auszeichnung, wenn sie die Schlachtordnung gut machen, wie sie kein anderer hat, und sie haben die rechte Weise. Gott spricht (29, 69): Und diejenigen, welche für uns kämpfen, werden wir unsere Wege führen. Ihnen ist die Verheissung des Sieges gegeben, Gott wird ihnen den Sieg verleihen. Gott spricht auch (Sure 22, 41): Gott wird dem zum Siege helfen, der ihm hilft.

Chälid ben el-Wälid war in der Aufstellung zur Schlachtordnung erfahren und dabei umsichtig; es wird erzählt, dass er niemals eine Schlacht geordnet habe, ohne Sieger zu sein, und in der Chronik von Syrien ist seine Art der Anordnung angegeben. — Wenn nun die Schlacht und der Kampf sich naht und das Niederstrecken der Streiter beginnt und die Helden gegen einander stürmen, dann geht mancher aus sich heraus, er fühlt sich dadurch beengt, dass er einem anderen gehorchen soll und möchte sich in Überhebung dessen Befehlen und Verboten entziehen, allein wenn der im Range und Commando über ihm stehende befiehlt, so wird er dessen Befehle willig folgen. Die Griechen besaßen in dieser Beziehung eine bewundernswürdige Selbstbeherrschung

bei der Ordnung ihrer Glieder und Corps und in dieser Eigenschaft lag neben ihrer Tapferkeit eine bedeutende Macht. Die Perser haben in ihren Kämpfen mit den Türken sehr ausgedehnte Aufstellungen gemacht, wie es in ihren Chroniken berichtet wird. Der Krieg ist eine gegenseitige Jagd und der Jäger muss nothwendig List anwenden, bis die Jagd beendigt ist. Wir wollen nun durch Figuren der Reihe nach die verschiedenen Schlachtordnungen beschreiben, welche die erfahrenen früheren und die Islamitischen Herrscher angewandt haben.

Der Herrscher muss sich des Rathes der älteren Emire und des Armeecommandeurs in Angelegenheiten des Krieges bedienen, wie Gott spricht (Sure 3, 153): und frage sie um Rath in den Angelegenheiten. *Ibn Ishák* erzählt in den „Feldzügen“<sup>1)</sup>: Als der Gottgesandte von Wädil-Çafrá aufbrach und hörte, dass die Kureisch gegen ihn im Anmarsch seien, fragte er seine Leute um Rath und zuerst redete Abu Bekr sehr schön, darauf folgte Omar und redete ebenfalls sehr gut, dann erhob sich el-Mikdád ben Amr und sprach: O Gesandter Gottes! gehe wohin dir befohlen ist, und wir werden mit dir sein; wir werden nicht sagen wie die Kinder Israels: gehe du und dein Herr und kämpfet, wir werden hier stehen bleiben; sondern: gehe du und dein Herr und kämpfet, wir werden in Gemeinschaft mit euch beiden kämpfen. Bei dem, welcher dich in Wahrheit gesandt hat, wenn du mit uns nach Birk el-Gimád<sup>2)</sup> ziehen wolltest, wir würden dahin an deiner Seite fechten, bis du es erreichst. Der Gottgesandte erwiederte ihm: wohl gesprochen! und er segnete ihn. Dann wandte er sich um und sprach: gebt auch ihr mir euren Rath; er meinte die Ançár<sup>3)</sup>, weil ihrer eine bedeutende Anzahl war; da sagte Sa'd ben Mu'áds: es scheint, o Gottgesandter, als wenn du uns meinstest. Allerdings, erwiederte er, und Sa'd fuhr fort: Wir haben an dich geglaubt und dich für wahrhaftig gehalten und bekannt, dass das, was du uns

1) Vergl. *Ibn Hischám* pag. 434 auf dem Zuge nach Badr.

2) Vergl. *Jácút* Bd. 1. S. 589.

3) Die mit ihm nach Medina geflüchteten Mekkaner.

gelehrt hast, die Wahrheit sei; wir haben dir dafür den Schwur geleistet und bekräftigt, dass wir hören und gehorchen wollen. So gehe nun, o Gottgesandter, wohin dir befohlen ist, wir werden mit dir sein; bei dem, der dich in Wahrheit gesandt hat, wenn du mit uns dieses Meer überschreiten wolltest, wir würden uns mit dir hineinstürzen, nicht einer von uns würde zurückbleiben; wir haben nichts dagegen, dass du morgen mit uns unseren Feind treffen willst, wir sind gewiss standhaft im Kriege, zuverlässig im Kampfe, vielleicht wird Gott dir an uns zeigen, was dein Auge erfreut; so ziehe denn mit uns unter Gottes Segen. Der Gottgesandte freute sich über die Rede des Sa'd und wurde sehr lebhaft in seinen Worten, dann sprach er: auf! verkündet frohe Botschaft, denn Gott hat mir eine von beiden Abtheilungen<sup>1)</sup> versprochen; bei Gott! es ist mir, als wenn ich jetzt schon die Leute hingestreckt sähe. Omar sprach: bei dem, in dessen Hand mein Leben ist, sie werden nicht verfehlen, sie hinzustrecken.

Die früheren Herrscher hatten verschiedene Arten, in denen sie die Schlachtordnung aufstellten, denn darin bestand die grösste Kunst der Kriegführung, und wir wollen jetzt damit beginnen, was die früheren über die Aufstellung der Armee gesagt haben, ohne etwas zu ihren Worten hinzuzusetzen, oder davon wegzulassen; der Einsichtige, welcher für die Verhältnisse des Krieges ein Verständniss hat, wird, wenn er dieses Buch liest und überdenkt, die darin befindlichen Pläne benutzen und andere Dinge davon auswählen, je nachdem es die Schlachtfelder für ihn erforderlich machen oder wie es nach seinem Belieben der Lage, in welcher er sich befindet, angemessen ist. Gelobt sei Gott, welcher uns lehrt, was wir nicht wissen; ihm sei Lob und Dank dafür!

### Erster Theil.

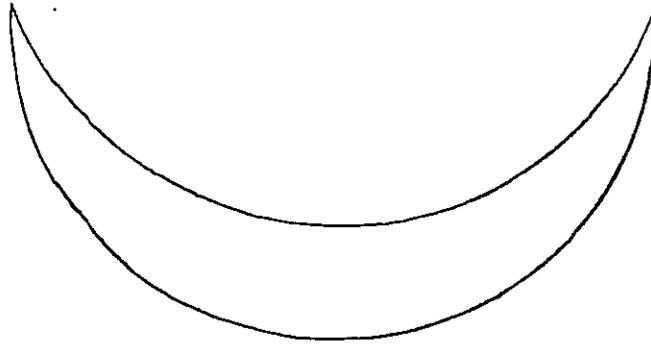
#### Über die Schlachtordnung, mit sieben Figuren.

Einer der früheren Schriftsteller sagt bei der Beschreibung der

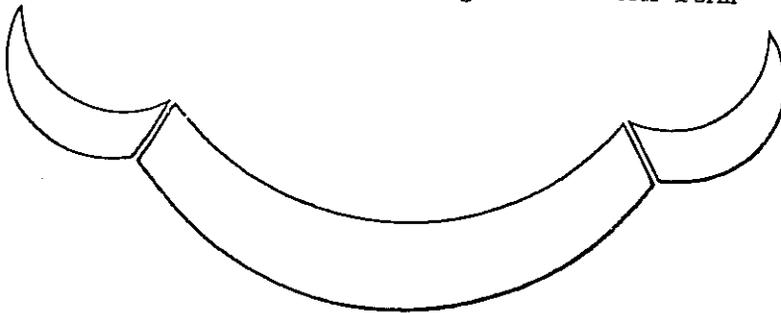
---

1) D. i. entweder die Caravane der Mekkaner, die er aber verfehlte, oder die zu deren Schutz ausgezogenen Mekkaner, welche er bei Badr schlug.

Schlachtordnungen, dass er für jede Ordnung einen besonderen Abschnitt gemacht habe mit ihrer Abbildung und der Aufstellung ihrer Mannschaften. Von diesen zeigt die erste die Gestalt einer Mondsichel und dies ist die vorzüglichste aller Aufstellungen nach dem Urtheile der älteren Persischen Könige. Hiervon giebt es zwei Formen, die eine die ausgedehnte mondsichelförmige, welche auch die Schutzwehr oder die sichelförmige spitzige genannt wird, und dies ist diejenige mondsichelförmige, in welcher die beiden Bogen auf beiden Seiten zusammentreffen und die beiden Rückseiten zwei convexe Winkel bilden nach der Figur des Mondes, etwa in dieser Form



Die zweite Form ist diejenige, in welcher jeder Bogen von den beiden Reihen der beiden Seiten und der Rückseite zwei abgetrennte Enden hat und die beiden Enden des grossen Bogens über den kleinen um etwa den vierten Theil dessen herausgehen, was zwischen den beiden Enden des kleinen Bogens liegt. Die Figur ist in dieser Form



Welche von beiden Aufstellungen nun auch für die Armee nöthig sein sollte, so muss, wenn sie nicht zahlreich ist, die Anzahl der Glieder in ihrer Mitte am grössten sein, das Commando der spitzigen, ausgedehnten Flügel muss den besten und umsichtigsten Officieren übertragen werden, welche mit der grössten Ausdauer die grösste Festigkeit, Muth und Tapferkeit verbinden. Zwischen ihnen und zwischen den beiden als Hinterhalt aufgestellten Corps muss bis an die Seite der Rundung eine Entfernung von etwa einer viertel Meile<sup>1)</sup> sein und bis an die Gränze der Linie des Feindes eine Entfernung von einer Meile; zwischen diesem Hinterhalt und seinen Pfeilschützen, welche nach der Seite des Feindes zu voranstehen, ist eine Entfernung von einer halben Meile. Der Bogen der Mondsichel, welchen die die Hälfte der Armee ausmachenden Glieder einnehmen, hat eine Ausdehnung von anderthalb bis zwei Meilen; zwischen dem Centrum seines Bogens und der Mitte seiner Sehne ist etwa eine viertel Meile oder mehr, je nachdem die Armee im Stande ist den Bogen zu machen und sich nach beiden Seiten auszudehnen. Zwischen der Gränze seiner Sehne und zwischen dem Platz der ihr zunächst stehenden mittleren Vorhut ist eine Entfernung von einer Meile und zwischen dieser und zwischen der ersten Vorhut eine Entfernung von einer halben Meile. Der Tummelplatz der Reiterei für die vorderen Glieder ist zwischen der Mitte seines Bogens und der Gränze seiner Sehne. In dieser Ordnung sind die Glieder der Armee zum Vormarsch aufgestellt in einer Weise, dass an dieser Ordnung, wie sie einmal ist, nichts geändert wird und wenn sie mit dem Feinde in dieser Aufstellung zusammenstossen, so bleibt die Mannschaft des Centrums fest auf seinen Plätzen stehen, ohne sich davon zu entfernen, dagegen die Mannschaft des rechten und linken Corps rückt ganz allmähig vor und die äussersten Enden der beiden Flügel gehen etwas rascher vor, als die ihnen zunächst stehenden; z. B. wenn die Mannschaft des rechten und linken Corps einen Schritt vorgeht, so geht die Mannschaft der spitzen Flügel zwei Schritt vor, was in der Wendung nach Innen einen Raum von andert-

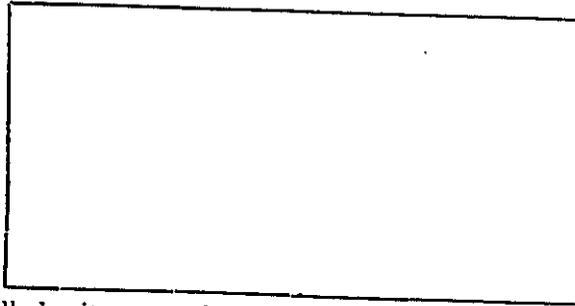
---

1) Eine Arabische Meile wird einer Englischen etwa gleich gerechnet.

halb Fuss nach Innen beträgt. Dies geschieht in verhältnissmässiger und gleichmässiger Weise, bis dass, wenn das Hauptcorps mit einem Theile seiner Seiten zusammentrifft, Halt gemacht wird, wobei die Vorposten auf den Seiten sich mit den Officieren der äussersten Enden der Flügel vereinigen. Die Mannschaft des Centrum geht nicht einen Schritt vor, ausser wenn ein Rückzug der feindlichen Armee bemerklich wird, dann rückt sie langsam ein wenig vor und zwar halb soviel, als die Mannschaft des rechten und linken Corps vorrückt; das Stehenbleiben ist für sie besser, so lange die Schlacht noch im Schwanken ist, sei es dass man auf eine Umkehr gefasst sein oder einen Hinterhalt befürchten müsste und sie hört nicht auf, geduldig und fest Stand zu halten. Die Mannschaften der beiden Flügel rücken nach und nach ein wenig vor, so weit es ihnen möglich ist, ohne dass ihr Vorgehen auffallend bemerkt wird, bis es damit soweit gekommen ist, dass sie mit dem Hauptcorps und durch die Verbindung mit der Mannschaft des Hinterhalts den Ring um den Feind schliessen können und der Feind in ihre Mitte zu stehen kommt. Wenn sie etwas von dem, was ich erwähnt habe, versäumen, so wird ihre Ordnung verdorben und ihre Glieder bekommen eine andere Richtung, als sie vorher bestimmt hatten. Zuweilen wird die Anordnung so sehr verändert und verschlimmert, dass der Armee-Commandeur darüber besorgt wird und selbst die Runde bei ihnen macht, um ihre Vorgesetzten anzuweisen, wie sie mit je einem oder mit je zwei Schritten vorgehen sollen, er zeigt ihnen dies, treibt sie dazu an und ermunthigt sie fest zu stehen und auf ihren Plätzen auszuharren. Es ist mir bekannt geworden, dass el-Malik el-Dhâhir, als die Tataren sich in Schlachtordnung gestellt hatten, bei seinem Vordringen gegen Cäsarea nach diesem Muster seine Truppen geführt habe, bis er jene in einen Ring fasste und ihnen die berühmte Niederlage beibrachte, welche in den Annalen erwähnt wird und wie man nichts ähnliches gehört hat. Hierzu wird sich jeder tapfere, kühne, verwegene Held entschliessen, welcher den Tod nicht fürchtet, sondern sein Leben an Gott verkauft, wie Gott spricht (Sure 9, 112): siehe, Gott kauft von den Gläubigen ihre Habe und ihre Seele u. s. w.; denn er ist bemüht, zu dieser Art der Schlacht-

ordnung die Anleitung zu geben, weil in ihr das Princip der Überlistung im Kriege und die Kunst den Feind Gottes zu fassen und über ihn zu siegen enthalten ist.

Die dritte Form. Diese Form hat eine hohe Bedeutung und gewährt einen grossen Nutzen; die Perser haben sie angewandt und die Sicilianer haben sie bei ihren Schlachtordnungen nie verlassen und damit ihre Absicht erreicht. Bei dieser Aufstellung muss die Länge ebenso sein als die Tiefe, z. B. wenn die Länge zwei Meilen ist, muss die Tiefe eine Meile sein, wie diese Figur<sup>1)</sup>



Er<sup>2)</sup> will damit sagen, dass die Länge der zweimaligen Tiefe gleich sein muss, ungeachtet er sie quadratisch nennt, und dies ist eine von den Figuren des Euklides, welche quadratisch mit rechten Winkeln und verschiedenen Seiten genannt wird. Man bestimmt also ihre Tiefe bei der Aufstellung der Reiterei, dann muss nach der Zahl der Glieder in der Länge die Aufstellung für die Pferde in der Tiefe halb so gross werden, als ihre Aufstellung in der Länge, und wenn in dieser Weise richtig verfahren wird, so kommt bei der genauen Richtung der Glieder die quadratische Figur heraus durch die Gleichmässigkeit in ihrer Auf-  
bauung. Dieser Anordnung kann die Aufstellung des Feindes nur dann schaden, wenn diese sichelförmig und die Reihe des Feindes weiter ausgedehnt ist, alsdann muss ein umsichtiger Feldherr der Mannschaft des

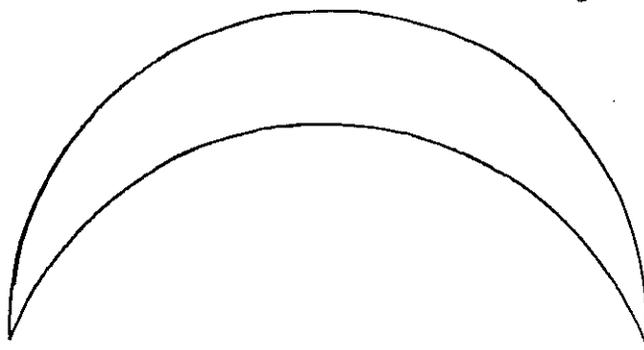
1) Der Arabische Text reicht hier bis unten auf die Seite und deshalb sind die Worte hinzugesetzt „auf der folgenden Seite“, hier fehlt aber die Figur und der Text fährt in der obersten Zeile fort.

2) d. i. der hier benutzte Autor; vergl. *Aelianus* Taktik, Cap. 18.  
*Histor.-philolog. Classe. XXVI. 1.*

obersten Hinterhaltes den Befehl geben, über die äusserste Länge der Reihe soweit vorzugehen, dass er der Flügelspitze der feindlichen Armee-reihe gleich kommt, was ungefähr eine halbe oder eine viertel Meile betragen kann und gewöhnlich wird diese Entfernung nicht überschritten, so dass es nöthig würde, sie auf eine Meile auszudehnen, mit Beziehung darauf, was wir als feststehend angenommen haben, dass die Ausdehnung eines der beiden Heere zwei Meilen betrage; dann findet die Erweiterung in gleicher Weise nach beiden Seiten statt. Ist dieses in einigen Fällen besonders angezeigt, so muss der Heerführer die Hinterhalte der Flanken in drei, vier oder fünf Theile theilen, je nachdem es die Umstände erforderlich machen, und wenn es noch mehr als diese sein müssten, so wird er die Anordnung treffen, und wenn es nöthig sein sollte, die Hälfte der Armee als Hinterhalte aufzustellen, so wird er es thun und sich dadurch den Rücken decken. Zu diesem Zweck stellt er den ersten Hinterhalt, welcher seiner Armee am nächsten ist, von dieser in gerader Richtung auf die Länge von einer viertel Meile auf und weiter nach vorn auf eine halbe Meile. Der zweite Hinterhalt, welcher in der Nähe jenes ist, entfernt sich von ihm nach rechts hin auf eine weitere viertel Meile und Abtheilungen davon gehen noch weiter nach vorn vor bis auf eine halbe Meile oder noch mehr, wenn dies von jeder Seite geschehen kann. So wird ein vollständiger Schutz für diese Aufstellung erreicht, seine Officiere mit seinen Fahnen bilden ringsherum einen Kreis, wie wir es beschrieben haben und in der Mitte des Centrums bleibt ein freier Platz wie die Hälfte eines kleinen Bogens, wo der Heerführer sich befindet, um die Truppen zum Kampf anzufeuern, und wo der Fürst einen Ausblick hat, um die Lage der Truppen übersehen zu können, vor sich einen grossen Theil der kostbaren Gewänder, der Kriegskasse, der Pferde u. d. gl., in einiger Entfernung der Heerführer in der Mitten der Truppen bei der Theilung des Centrums, ohne dass zwischen ihm und dem Heerführer, welcher in dem Centrum des Bogens steht, Jemand hindernd im Wege steht, so dass er Zeuge ist von der Besorgniss bei den einen und dem Verlangen nach dem Gebet bei den anderen u. s. w. Zuweilen geht der Fürst vor, bis dass er die Lage des Heeres beobachten kann und sich in die Mitte des Bogens stellt, um dadurch den Muth der

Mannschaft in den Gliedern auf beiden Seiten und der nächsten in den darauf folgenden Gliedern zu stärken, zuweilen redet er sie auch selbst an, flösst ihnen Muth ein und verspricht ihnen von Gott die Belohnungen in jenem Leben und von sich jährliche kostbare Geschenke und schickt ihnen ein Corps nach dem anderen, einen Trupp nach dem andern zur Hülfe; und wenn einer der Hinterhalte zu schwach ist, schickt er ihnen Verstärkung, ohne dass sie ihren Platz verlassen. Die Unterstützung der Hinterhalte und anderes gehört zu den Veränderungen der Neuzeit, wodurch der Muth der Truppen gestärkt und, wenn sie es von dem Fürsten selber hören, ihre Kraft gefestigt wird.

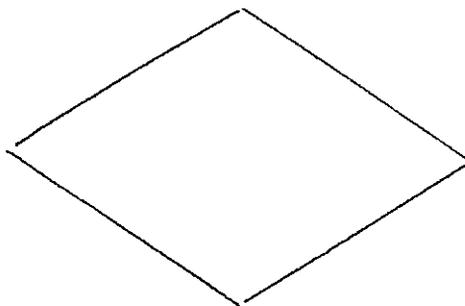
Die vierte Form der Schlachtordnung. Zu den Aufstellungen, welche im Kriege gemacht werden, gehört auch diese Ordnung, weil sie wegen ihrer Vortrefflichkeit, wegen der Deckung, welche sie gewährt und wegen ihrer kräftigen Wirkung mit dem Namen الصف الدَّبَابِي *el-caff el-dabbâbi* „die verdeckte Ordnung<sup>1)</sup>“ bezeichnet wird. Ihre Tiefe richtet sich gewöhnlich nach der Stärke der Nachhut zu beiden Seiten, und die Nachhut nach der Länge der beiden Flügel, und es wird damit eine Täuschung beabsichtigt, zuweilen um die Stärke des Feindes abzuschätzen, zuweilen um die Stärke des eigenen Centrums gering erscheinen zu lassen, zuweilen zu anderen Zwecken. Ein Bild davon giebt diese Figur



1) Diese Bedeutung scheint der später [wiederkehrende Ausdruck *dabbâbi* zu haben, eigentlich „heranschleichend und nach und nach sich entwickelnd“; vergl. *Lord Munster* S. 6.; man findet zwar auch الصف الدَّبَابِي *el-dsubâbi* geschrieben, was man durch „scharf, schneidig“ wie die Schürfe des Schwertes *سَابَاب* erklären könnte, aber nicht so passend.

Diese Ordnung gewährt eine vollkommene Deckung, besonders wenn dabei der Zugang zu einer der Hauptstrassen gegen den Feind eingenommen wird. Das Verfahren dabei ist dieses, dass die vorderen Hinterhalte grösser sind als die ersten Linien, und der erste Hinterhalt muss auf einer von beiden Seiten von dem äussersten Ende derselben in der Entfernung von einer halben Meile vorgehen und nach vorne eine halbe Meile vormarschiren und wird dabei dadurch unterstützt, dass ein anderer der Hinterhalte seinen Platz wieder ausfüllt, und so fort bis in die letzte Reihe auf beiden Seiten. Der Zweck bei dieser Anordnung ist, nicht merken zu lassen, wie oft die Hinterhalte vorgeschoben werden können, und wenn die Hinterhalte in dieser Weise nach der Zahl der Glieder zweimal aufgestellt würden, so dass sie zwei Drittel ausmachten, so würde dies zulässig oder von besonders grossem Nutzen sein. Diese Form nähert sich in ihrer Anordnung der umgekehrten sichelförmigen Aufstellung in ihrem Aufbau.

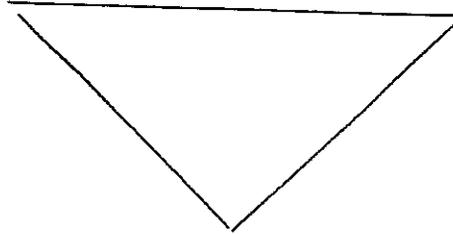
Die fünfte Form der Schlachtordnung hat die Form eines Rhombus und die Aufstellung ist länglich gleichseitig. Diese Aufstellung hat eine geringe Tiefe bei ausreichender Länge, sie ist die leichteste Art in der Anordnung, bei einer Verwirrung und Störung am wenigsten einer Veränderung ausgesetzt, wird in unserer Zeit am häufigsten angewandt, erfordert am wenigsten eine grosse Geschicklichkeit und Erfahrung in der Zusammensetzung, und die Herstellung erfolgt durch einen augenblicklichen Befehl an die Gesamtheit. Die Figur ist diese



Diese Aufstellung hat einen grossen Nutzen, um den Feind bei der Ausdehnung ihrer Länge und ihrer Bauart durch die grosse Zahl in Furcht zu setzen und obendrein erfordert sie weniger Hinterhalte als eine andere, und wenn diese doch in grösserer Menge vorhanden sind, so ist das Richtige, dieselben in drei Theile zu theilen, so dass ein Drittel an vier Stellen den Vortrab bildet, das zweite Drittel auf den beiden Flügeln der Mitte der Armee an zwei Stellen steht und das übrige Drittel hinter der Rückseite an drei Stellen, auf der Spitze der Rückseite und auf der Mitte derselben. Wenn es für gut gehalten wird, dass der ganze Hinterhalt aus dem dritten Theile der ganzen Armee bestehen soll, so ist dies angemessen; wenn er so weit verringert werden soll, dass er aus dem vierten Theil der Armee besteht, so mag dies noch passeud sein, aber nicht weniger als dieses. Diese Aufstellung wird genommen, wenn der Feind in solchem Maasse an Zahl überlegen ist, dass dadurch unter den Muslimen Muthlosigkeit entsteht, dann suchen sie sich selbst zu ermunthigen und nehmen diese breite Stellung, damit durch ihre Ausdehnung ihr Geschrei verstärkt wird und der Feind deshalb sie fürchtet. Ihre Tiefe darf aber nicht weniger betragen als drei auf einander folgende Corps. Zuweilen nehmen sie dabei keine Reiterei hinzu, wenn sie ebensoviel Fussvolk und Leichtbewaffnete bei sich haben, dann entstehen im Ganzen sechs Glieder für sechs Emire. Auch wird wohl ungeachtet der Menge und Stärke diese Aufstellung genommen in zwei Fällen, einmal wenn die Armee den Feind erfasst bei der Vereinigung der Wege von der linken und rechten Seite durch ihre Ausdehnung, zweitens richtet sich ihre Ausdehnung zuweilen nach der Ausdehnung einer Ebene, sodass die beiden äussersten Enden der Armee nach beiden Seiten an eine unwegsame Fläche oder an den Fuss eines Berges oder an rauhen Boden heranreichen, durch deren Deckung eine grosse Sicherheit erzielt wird.

Die sechste Form der Schlachtordnung. Unter den Aufstellungen ist eine, welche die langgestreckte genannt wird und deren Länge viel geringer ist als die Tiefe; z. B. wenn das Maass einer Aufstellung nach beiden Seiten eine Meile beträgt, so beträgt die Tiefe sechs Meilen und

darüber. Das Centrum einer solchen Aufstellung ist unter dem Namen „halber Rhombus“ bekannt<sup>1)</sup> und von grossem Nutzen um eine Haupt-

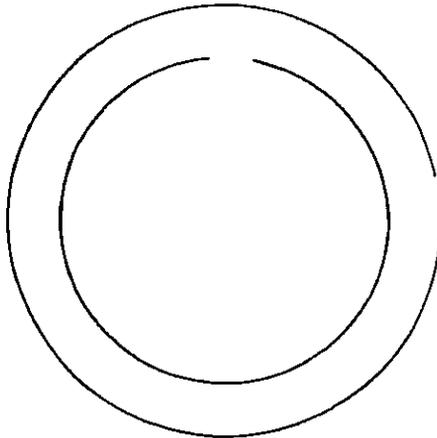


strasse zu bewachen, und wenn die Anzahl der Hinterhalte grösser sein kann als die Hinterhalte des Hauptcorps, so gewährt dies den Mannschaften einen äusserst grossen Nutzen, und ebenso, wenn sie nach der Seite des Feindes hin eine grössere Anzahl aufstellen wollen, z. B. dass drei Viertel derselben nach der Seite des Feindes stehen und das übrige Viertel als Hülfs hinterhalte in fünf Theile getheilt, davon einer zur Rechten, der andere zur Linken, zwei an den beiden Winkeln der Rückseite und der fünfte gegenüber dem Commandeur der Rückseite in der Mitte. Der Vormarsch des ersten Hinterhaltes auf jeder Seite dieser Armee geschieht von der Stelle aus, die dem Feinde zunächst ist, und so fort der Frontseite entlang in Entfernung einer Meile und marschirt ihr voran in Entfernung einer Meile auf gleiche Weise, bis die Hinterhalte über die beiden Enden der Frontaufstellung der feindlichen Armee hinaus sind. Bei dieser Aufstellung ist kein Unglück zu befürchten, ausser wenn die Soldaten den Muth verlieren, durchbrochen werden und die Flucht ergreifen, denn eine schlechte Ausführung derselben bekommt die Vergeltung und erreicht den Zweck in keiner Weise und die durch die Verwirrung entstehende Veränderung ist für die Gemüthstimmung der Leute sehr nachtheilig, wesshalb man bei der Anwendung derselben in solcher Lage sehr vorsichtig sein muss.

Die siebente Form der Schlachtordnung. Eine der Formen

1) In dem Arabischen Texte S. 9 ist die Figur umzukehren.

ist die Kreisform, welche manche den Ofen nennen. Diese Aufstellung wird aus verschiedenen Anlässen gewählt, einmal wenn die Zahl des Feindes so gross ist, dass sie die der Muslimen mehrfach übersteigt, und das Schlachtfeld ist weit, so werden sie, wenn sie sich darauf ausbreiten, indem sie die vorher erwähnten Stellungen annehmen, zerstreut und ihre Widerstandsfähigkeit wird in den Augen der Feinde gering geachtet und sie machen Halt um in Geschwindigkeit ihre Anzahl abzuschätzen; zweitens werden zuweilen die ihren Kundschaftern gegebenen Befehle schlecht ausgeführt, einige ihrer Hinterhalte vermischen sich mit den Hinterhalten des Feindes, und ähnliche Fälle, dann ist es nöthig, dass sie sich von allen Seiten auf einen Angriff gefasst machen und sie stellen sich in nach dieser Figur in einander verschlungenen Gliedern auf,



um nach allen Seiten hin gesichert zu sein und die Möglichkeit zu haben sich gegenseitig zu unterstützen und den Sieg davon zu tragen. Diese Aufstellung ist in sich selbst und in den Hinterhalten von allen die unbedeutendste, schwächste und der Zahl nach geringste, es kommt aber oft vor, wenn die Truppen der Muslimen sich in Feindes Land wie in ein Meer hineingewagt haben und die Wogen plötzlich über ihnen zusammenschlagen, so dass sie mitten darin sind, sie dann kämpfen und nach allen Seiten hin sich vertheidigen müssen.

# Die Arabische Übersetzung der Taktik des Aelianus.

Von

F. Wüstenfeld.

(Vorgelegt in der Königl. Gesellsch. d. Wiss. am 10. Januar 1880.)

## Zweiter Theil.

Über die Glieder, ihre Namen und ihre Anzahl nach der Meinung der Alten.

Wir beginnen jetzt mit der Erklärung der Glieder, ihrer Anzahl und ihrer Form.

Nach dem, was *Aelianus* in seinem Buche sagt (Cap. III), ist das Erste, was nöthig ist, wenn Jemand sich die Kenntniss in der Taktik verschaffen will, dass er, wenn unter der Mannschaft sich viele Leute befinden, welche noch keinen Begriff von Aufstellung und keinen Sinn für Ordnung haben, unter ihnen eine Auswahl trifft und einen jeden von ihnen an den Platz stellt, für welchen er passend ist, d. h. in die Glieder, von welchen in den vorangehenden Abschnitten gehandelt ist, damit sie eine angemessene schöne Form bekommen. Denn viele von den Soldaten wissen in der Schlacht nicht, wie und wo sie stehen sollen und manche von ihnen haben das 50ste und 60ste Lebensjahr überschritten, aber noch nie eine Schlachtordnung gesehen, und wenn auch manche von ihnen jeden Tag die fünf vorgeschriebenen Gebete verrichten, aber in der Schlacht nicht ordentlich in Reih und Glied zu stehen wissen, was nützt da ihr hohes Alter, wenn sie noch keine Heeresaufstellung gesehen haben. Jedem Vernünftigen und Einsichtigen wird es also nöthig erscheinen, sich die Kenntniss dieser Wissenschaft zu erwerben, damit er die

*Histor.-philolog. Classe. XXVI. 2.*

F

Feinde Gottes bekämpfe nach dem Worte des Propheten: Wer stirbt und nicht von selbst das Verlangen nach dem Kampfe hat, der stirbt an einer Art von Heuchelei. So ist von den beiden Scheichen<sup>1)</sup> in ihren Traditionssammlungen überliefert, weil ein solcher seinen Sold verzehrt, den er zu seinem Unterhalt bekommt, um sich dafür den Muslimen nützlich zu machen, aber nicht um den Contract zu brechen, der auf dem Blatt in der Armeeliste über ihn niedergeschrieben ist, und er soll seinen Sold nicht auf eine Weise verzehren, welche noch mehr verboten ist als das Fleisch von gefallenen Thieren und von Schweinen. Die Erlernung der Taktik gehört nun zu den Dingen, welche den Muslimen von grösstem Nutzen sind und sie muss erlernt werden, damit man sie beim Ausbruche des Krieges kennt.

*Nämlich die Ordnung des Heeres ist für den Aufbruch, für den Marsch und für das Zusammentreffen mit dem Feinde sehr wichtig zur Erlangung des Sieges und wir finden in den Geschichtsbüchern, dass grosse Heere von kleinen Heeren mit Gottes Willen besiegt und in die Flucht geschlagen sind wegen der schlechten Ordnung jener und der guten Ordnung dieser, wie Gott spricht (Sure 2, 250): wie oft hat ein kleines Heer ein grosses besiegt mit Gottes Willen und Gott ist mit den Standhaften; und wie es in einer oben angeführten Tradition vorkommt, und wie Châlid ben el-Walid bei Mûta die Schlacht ordnete, wo 100000 Griechen standen, welche noch von 100000 Christlichen Arabern unterstützt wurden, während die Muslim nur 3 bis 4000 Mann stark waren, denen die Ungläubigen nichts anhaben konnten, nachdem Châlid die Truppen geordnet hatte, so dass der Prophet die (oben angeführten) Worte sprach.*

*Nach dem, wie Aeneas die Taktik definiert hat, so ist sie die Kennt-*

---

1) So werden bekanntlich Bochâfi und Muslim genannt. Indess nach einer Benachrichtigung des Herrn Prof. Kroll kommt eine solche Stelle bei Bochâfi nicht vor, wohl aber bei Muslim, Bulaker Ausg. IV. S. 314, Calcuttaer Ausg. II, S. 236, und in dem Commentar *Mubârik el-ashâr* des Ibn Mâlik zu dem Traditionsverzeichnisse des Sagâni ist die Erklärung: war auf diese Weise stirbt, der gleicht den Henschlern, welche sich von dem heiligen Kampfe zurückziehen.

niss der militärischen Bewegungen<sup>1)</sup>; was Polybius betrifft, so behauptet er, ihre Definition sei, „eine Masse von Soldaten zusammen zu fassen, sie abzutheilen, ihre Glieder zu ordnen und sie zu unterweisen, wie sie sich bei der Schwenkung nach rechts und links zu verhalten haben, bis ihnen dies zur Gewohnheit geworden ist.“

Der Sammler dieses Buches bemerkt hierzu: Was Polybius angeht, das sind die Anfangsgründe, welche die Lehrer aufgestellt haben, damit durch sie dem Krieger die Kenntniss beigebracht werde; dann haben die Lehrer daraus eine Spielerei gemacht und eine Einrichtung um dadurch den Unterhalt zu haben, und nachdem sie dies so eingeführt haben, hat es aufgehört, aufrichtig den Absichten Gottes zu dienen, vielmehr ist es nur des schnöden Gewinnes wegen beibehalten und deshalb vergessen, so dass nur noch wenige eine Kenntniss davon besitzen und diesen wenigen sind die Anfangsgründe unbekannt; denn wenn sie sie kennen und zu Gottes Ehren lehrten, so würden sie gegen die Feinde Gottes aufrichtig unterstützt werden, ohne dass sie von anderen Menschen gegenseitige Hilfe verlangten, und dies wäre eine grosse Wohlthat für den, der es wollte oder verstände, für diese und für jene Welt.

Einer der älteren Schriftsteller macht bemerklich, dass eine Zusammenziehung und Zusammenordnung der Truppen eine unerlässliche Pflicht des Feldherrn und ihm nicht erlaubt sei zu gestatten, dass einer von ihnen aus irgend einem Grunde sich von seiner Compagnie trenne. Ein anderer bemerkt über die geringste Anzahl derselben, ein Theil der früheren Könige sei der Meinung gewesen, die geringste Anzahl, welche unter einen gemeinschaftlichen Namen zusammengefasst werden könne, müsse sechs Mann sein, und sie bewiesen dies damit, dass 6 eine vollkommene Zahl sei, weniger als diese könnten es also nicht sein; (Cap. IV) andere sagen dagegen, die kleinste Zahl sei 10, noch andere sagen, sie bestehe aus 12 Mann, und einige von ihnen behaupten, es könnten nicht weniger als 16 Mann sein. Ich selbst bin der Ansicht, dass es 8 sein müs-

1) Durch die Verkennung des Namen *Aeneas* ist der Arabische Text S. 11 Z. 7 entstellt und zu lesen *والذى حدّ به ايناس صناعة التعبية فهو العلم*

sen, denn in unsrer Zeit hat der Eifer in allen Dingen nachgelassen, warum nicht auch hierin? Denn gewöhnlich, wenn man die Rotte zu 16 annimmt, sind darunter 8 streitbare (voll ausgerüstete) Reiter und 8 geringere von den Leichtbewaffneten, welche dahinter aufgestellt sind, welche nur mit kurzen Lanzen, Schleudern, Pfeilen u. dgl. werfen, und hinter ihnen die Trabanten. Jede Abtheilung von diesen heisst λόχος صف Rotte und jede von ihnen hat zwei Führer, der erste heisst Hauptmann der geschlossenen Rotte, der andere in der zweiten Reihe heisst Führer des hinteren Gliedes, und jede von diesen Rotten hat zwei nach dieser Aufstellung.

(Cap. V) *Man hat auch die geschlossene Rotte so definirt, sie sei eine Zusammenordnung von Führern und Anschliessenden, welche sich nach dem Grade ihre Tapferkeit anschliessen.* (Cap. VI) *Die Verbindung bei der Bildung der Reihen geschieht auf die Weise, dass neben der ersten Rotte eine eben solche zweite aufgestellt wird, nämlich neben den Rottführer der ersten Reihe der Rottführer der zweiten Reihe, neben den folgenden Mann in der ersten Reihe der folgende Mann in der zweiten Reihe und nach dieser Weise wird in den Folgenden die Verbindung geordnet, und wenn in dieser Ordnung diese Reihen geordnet werden, so heisst diese Aufstellung die Verbindung bei der Bildung der Reihen oder φάλαγγξ جماعة الصفوف المتقاطرة.*

(Cap. VII) *Man gebraucht auch die Ausdrücke Stirn (Front), Gesicht, Randeinfassung, verbundene Linie, Mund, Centrum, Herz, Richtung, Vorderglied der geschlossenen Rotte. Was den Theil des geordneten Heeres hinter der Front und dem Gesicht bis an die Stelle der Mannschaft des hintersten Gliedes betrifft, so wird er βάθος عرض Tiefe genannt, und wenn das erste Glied und die darauf folgen der Länge nach gerade gerichtet sind, so heisst dies ζυγείν اقترانا verbunden sein, und wenn die Hauptleute der geschlossenen Rotten und die Hauptleute des Hintergliedes reihenweise der Tiefe nach gerade gerichtet sind, so heisst dies στοιχεῖν تقاطرًا geschlossen sein.*

*Die Armee wird in zwei grosse selbständige Theile getheilt von der Front bis zur äussersten Tiefe, einer von diesen beiden Theilen heisst der rechte Flügel oder Kopf, der andere der linke Flügel oder Schwanz; ihre Theilung in der Länge wird Nabel, Mund oder Herz (Centrum) genannt.*

Die hinter der Linie der Schwerebewaffneten aufgestellten Fußsgänger heißen *ψιλοὶ* *سيف* *Leichtbewaffnete*, ein einzelner von ihnen *سيف*, und diese werden zuweilen auch an anderen Punkten aufgestellt, je nachdem es die Umstände nöthig machen, und die Bestimmung hierüber hängt von dem Feldherrn ab, und wir werden dies, so Gott will, in der Folge angeben. Jetzt werde ich über die Anzahl der Schwerebewaffneten, der Leichtbewaffneten und der Reiter handeln, wie viel es sein müssen, wie jedes von diesen Corps geordnet werden muss, je nachdem die Umstände es erfordern, wie, wenn es nöthig ist, die Form der Schlachtordnung mit Schnelligkeit geändert werden kann, und was sonst noch über die Bewegungen jedes einzelnen dieser Corps beschrieben werden muss.

Ich sage also: (Cap. VIII) Man kann sich nicht damit begnügen, die Anzahl der Truppen, welche ein Corps enthalten soll, bestimmt festzustellen, der Taktiker muss die Bestimmung hierüber nach dem Verhältniss der Anzahl der Soldaten der ganzen Armee treffen und eine solche Zahl wählen, welche gestattet die Form der Armee, je nachdem die Umstände dazu nöthigen, zu verändern, d. h. wenn er die Länge der Linie verdoppeln will, so dass sie zweimal so lang wird, als sie war, oder um mehrere Male erweitern, oder wenn er von der Länge etwas abziehen will, die Anzahl, welche er ordnet, muss hierzu geeignet sein. Aus diesem Grunde haben schon die Älteren eine Zahl gewählt, welche es gestattet, sie immer in zwei Hälften zu theilen, bis sie zur Einheit kommt. Aus dieser Ursache haben die meisten, welche etwas über Taktik geschrieben haben, die Zahl der Schwerebewaffneten zu 16384 angenommen, die Linie der Leichtbewaffneten zur Hälfte von dieser Zahl und die Linie der Reiter zur Hälfte der Linie der Leichtbewaffneten, weil nämlich diese Zahl sich immer in zwei Theile theilen lässt, bis man zur Einheit kommt. Diese Zahl ist nur gewählt, um als Norm und Beispiel zu dienen, weil, da wir die geschlossene Rotte zu 16 Mann angenommen haben, in dieser Zahl 1024 geschlossene Rotten vorhanden sein müssen. Diese Rotten werden in verschiedene Arten getheilt, deren jede ihren besonderen Namen hat, wie folgt.

Über die Namen. Je sechzehn Mann heißen eine Rotte, (Cap. IX) je zwei Reihen von diesen geschlossenen Rotten heißen *διλοχα* *عصبة*

eine Schaar, die Anzahl der Leute darin beträgt 32 Mann und der Vorgesetzte derselben heisst Schaarführer; je vier geschlossene Rotten heissen τετραρχία *مقنب* eine Section, der, welcher an ihrer Spitze steht, wird Sectionsführer genannt und die Anzahl der Leute darin beträgt 64 Mann. Je zwei Sectionen heissen τάξις *كردوس* ein Zug, die Anzahl der Leute darin besteht aus 128 Mann oder aus 8 geschlossenen Rotten und der Vorgesetzte derselben heisst εκατοντάρχης *صاحب الملية* Centurio oder er wird ταξιάρχης *رئيس الكردوس* Hauptmann des Zuges genannt. Je zwei Züge heissen σύνταγμα *فيل* oder auch *فيئة* eine Compagnie, die Anzahl der geschlossenen Rotten darin beträgt 16 Rotten und der Mannschaft 256 Mann, und der Vorgesetzte derselben ist συνταγματάρχης *رئيس الفيئة او الفيل* der Hauptmann der Compagnie; jede Compagnie enthält zu dieser Zahl noch fünf Mann besonders, nämlich σημειοφόρος *صاحب الراية* einen Fahnenträger, οὐραγός *صاحب الساقة* einen Zugschliesser, σαλπικτιής *صاحب البوق* einen Trompeter, ὑπηρέτης *الخادم* einen Adjutanten, —<sup>1)</sup>. So wird es angegeben; ich bemerke dazu, dass diese fünf in unserer Zeit zu der *كشافة* (? nächsten Umgebung des Feldherrn) und zu denen gehören, welche er auswählt, um als seine Bedienung ihm unmittelbar zu folgen; sie sind wie die geschlossenen Rotten geordnet, so dass sie nicht aus den Linien heraustreten. — Die Form der Compagnie ist quadratisch, so wie das Schachbrett 8 mal 8 Felder hat, so hat diese 16 Mann in der Länge und 16 in der Breite. Je zwei Compagnien werden *كوكبة* eine Division<sup>2)</sup> genannt, die Anzahl der Mannschaft darin beträgt 512 Mann und die der geschlossenen Rotten 32 und der Anführer derselben heisst πεντακοσιάρχης *رئيس الكوكبة* Hauptmann der Division. Je zwei Divisionen bilden χιλιαρχία *زمرة* ein Bataillon, die Anzahl der Mannschaft darin beträgt 1024 Mann und die der geschlossenen Rotten 64 Rotten und ihr Inhaber wird χιλιάρχης *رئيس الزمرة* Batallionscommandant genannt. Je zwei Batallione bilden eine δυοχιλιαρχία oder μεγαρχία *طليقة* Halbbrigade, die Anzahl der Mannschaft darin beträgt 2048

1) Der fünfte Name für *σφραγιστὴρ* Herold fehlt im Arabischen.

2) Im Griechischen fehlt hier das Wort *πεντακοσιαρχία* und kommt erst in dem folgenden Satze vor.

Mann, der Anführer derselben heisst *μεράρχης* رئيس الطايفة Commandant der Halbbrigade, und darin sind 128 geschlossene Rotten; einige nennen die Halbbrigade *τελος* الجماعة التامة (die volle Truppe) ein Regiment, der Anführer desselben heisst *τελάρχης* رئيس الجماعة التامة Regimentscommandeur. Je zwei Regimenter werden *φαλαγγαρχία* جيش eine Brigade genannt, die Anzahl der Mannschaften darin beträgt 4096 Mann und darin sind 256 geschlossene Rotten und ihr Anführer heisst *φαλαγγάρχης* رئيس الجيش Brigadier; einige nennen es *στρατηγία* عسكر Corps und den Anführer nennen sie *στρατηγός* قائد الجيش Brigade-Commandeur. Je zwei Brigaden heissen *διφαλαγγαρχία* Doppelbrigade خميس fünftheiliges Corps<sup>1)</sup>, die Anzahl der Mannschaft darin beträgt 8192 Mann oder 512 geschlossene Rotten; einige nennen das fünftheilige Corps *μέρος* طايفة Armee corps, andere *πέρας* Flügel كافلة Colonne und der Commandirende heisst *رئيس القافلة* Colonel. Je zwei fünftheilige Corps heissen *τετραφαλαγγαρχία* vierfache Brigade العسكر الاعظم die grosse Armee, darin sind 1024 geschlossene Rotten und an Mannschaft 16384 Mann, und dies ist die zuerst genannte Zahl. Die ganze Armee besteht also aus 2 Colonnen, das sind 4 Brigaden oder 32 Divisionen, 64 Compagnien, 128 Züge, 256 Sectionen, diese Menge sind 512 Schaaren und die Zahl der Rotten, wie vorhin angegeben ist, nämlich 1024.

(Cap. X) Der beste der Brigadiers wird auf den rechten Flügel gestellt, der ihm an Tapferkeit der nächste ist, auf den linken Flügel; dann der an Tapferkeit dritte an die Seite des rechten Flügels und der vierte an die Seite des linken Flügels, so werden zu Anführern der ersten und vierten Brigade diejenigen, welche in der Tapferkeit die erste und vierte Stelle einnehmen, und zu Anführern der zweiten und dritten Brigade diejenigen, welche in der Tapferkeit die zweite und dritte Stelle einnehmen, da sie im zweiten und dritten Range stehen. Es wird weiterhin vorkommen, dass die erste und vierte *δυναμὶς* قوة Stärke der zweiten und dritten gleich ist, und folglich die Stärken der ersten Führer gleich sind. Unter den Führern der Halbbrigade findet dasselbe Verhältniss statt: der erste an Tapfer-

1) Nämlich aus Vortrab, Centrum, zwei Flügeln und Nachtrab bestehend.

2) Anstatt *ومن الجيش* ist sicher zu lesen *ومن الناس من يسمى الخميس طايفة*

keit wird auf den linken Flügel der ersten Brigade gestellt, der zweite auf den rechten Flügel der zweiten Brigade, der dritte auf den linken Flügel der dritten Brigade und der vierte auf den rechten Flügel der vierten Brigade. Die Aufstellung der Führer der geschlossenen Rotten geschieht in jeder Section in gleicher Weise, nämlich der tapferste unter ihnen für die erste Rotte, der zweite an Tapferkeit für die vierte Rotte, der dritte an Tapferkeit für die dritte Rotte und der vierte an Tapferkeit für die zweite Rotte. Nach diesem Muster werden nämlich ihre Stärken in den Schaaren gleich werden, weil der erste und vierte an Tapferkeit unter den Führern zu der ersten Schaar kommen und zu der zweiten Schaar der zweite und dritte. Denn die Wissenschaft der Mathematik zeigt, dass wenn vier Grössen in gleichem Verhältniss stehen, das Product der ersten und vierten gleich ist dem Product der zweiten und dritten; weil jede Compagnie aus vier Sectionen besteht, — <sup>1)</sup>

Z. B. Wenn vier Zahlen in gleichem Verhältniss stehen, so dass das Verhältniss der ersten zur zweiten gleich ist dem Verhältniss der dritten zur vierten, so ist das Product der ersten und vierten gleich dem Product der zweiten und dritten, und die Theilung der ersten in die zweite gleich der Theilung der dritten in die vierte und ebenso die Theilung der zweiten in die erste gleich der Theilung der vierten in die dritte. Z. B. bei 2 3 4 6, da das Verhältniss der ersten d. i. 2 zur zweiten d. i. 3 ist wie das Verhältniss der dritten d. i. 4 zur vierten d. i. 6, weil zwei  $\frac{2}{3}$  von drei und vier  $\frac{2}{3}$  von sechs ist, so ist das Product aus der ersten und vierten gleich dem Product aus den beiden mittleren, man sieht, dass die Summe in beiden Fällen 12 ist; ebenso ergiebt die Theilung der ersten durch die zweite ebensoviel als die Theilung der dritten durch die vierte, man sieht, dass der Quotient in beiden Fällen  $\frac{2}{3}$  von eins ist; und ebenso ergiebt die Theilung der zweiten durch die erste ebensoviel als die Theilung der vierten durch die dritte, weil der Quotient in beiden Fällen  $1\frac{1}{2}$  ist. Wenn also hiernach vier Zahlen in

---

1) Die Arabische Uebersetzung bricht hier ab, um das Gesagte erst noch an ein Paar Zahlen-Beispielen zu beweisen.

dem Verhältniss stehen, dass sich die erste zur zweiten verhält wie die dritte zur vierten, so ist das, was wir behauptet haben, richtig. Ein anderes Beispiel. Wenn vier Zahlen in einem Verhältniss stehen und sie werden versetzt, so bleiben sie in einem Verhältniss. Z. B. Wenn vier Zahlen  $a b c d$  in dem Verhältniss stehen  $a$  verhält sich zu  $b$ , wie  $c$  zu  $d$ , so sage ich, dass sie, auch wenn sie versetzt werden, in einem Verhältniss stehen,  $a$  verhält sich zu  $c$ , wie  $b$  zu  $d$ .

Die Absicht ist, dass die Rotten an Stärke gleich sein sollen, und weil in jeder Compagnie vier Sectionen sind, so ist es nöthig, die Sectionen nach diesem Verhältniss so zu ordnen, dass bei jeder Compagnie, welche aus vier Sectionen zusammengesetzt ist, in der ersten Section unter den Führern der erste an Tapferkeit auf dem rechten Flügel steht, der Führer der vierten Section auf dem linken Flügel steht und der zweite an Tapferkeit ist, der Führer der dritten Section auf dem rechten Flügel steht und der dritte an Tapferkeit ist, und der Führer der zweiten Section auf dem linken Flügel steht und der vierte an Tapferkeit ist.

(Cap. XI) Es wird jetzt nöthig sein, über die Entfernung zu handeln, welche zwischen den Schwerbewaffneten stattfinden muss, und über die Entfernung des Abstandes, in welchem sie der Länge und Tiefe nach von einander stehen. Es giebt davon drei verschiedene Arten; nämlich erstens ist ihre Aufstellung in sehr weiter Entfernung unter gewissen Umständen, welche dazu nöthigen; dann können sie in geringerer Entfernung aufgestellt werden, so dass sie sich gleichsam schon auf einander drängen, endlich in noch geringerer Entfernung, so dass sie sich gleichsam gegen einander drücken. Alles dieses wie es die Umstände erfordern. Der in Schlachtordnung aufgestellte Mann nimmt an Platz vier Ellen in der Linie ein, der gedrängt stehende nimmt einen Platz von zwei Ellen, der gedrückt stehende einen Platz von einer Elle ein. Die gedrängte Stellung ist diejenige, wenn die gewöhnlich angenommenen Entfernungen für den Neben- und Hintermann nach der Länge und Tiefe verkürzt werden, jedoch so, dass es noch möglich ist in der Rotte die Wendung zuzulassen; die gedrückte Stellung ist die, wenn die Armee noch mehr als in der eben beschriebenen gedrängten Stellung in den anstossenden Neben- und Hintermännern zusammengedrängt wird, so dass

*Histor.-philolog. Classe. XXVI. 2.*

G

darin eine Wendung weder nach rechts noch nach links möglich ist. Die gedrängte Stellung wird angenommen, wenn man dem Gegner nahe kommt, die gedrückte, um sich gegen einen plötzlichen Angriff des Feindes zu vertheidigen, und ebenso bei einem nächtlichen Überfall.

Da nun die Zahl der Anführer der geschlossenen Rotten, welche in der Front der Armee aufgestellt sind, 1024 Führer beträgt, so ist es klar, dass sie in der Schlachtordnung in der längsten Ausdehnung einen Raum von 4096 Ellen einnehmen, das beträgt 10 στάδια Stadien غارات Pfeilschussweiten und 96 Ellen, wenn sie gedrängt stehen, nehmen sie einen Raum ein, dessen Ausdehnung 5 Pfeilschussweiten und 48 Ellen beträgt, und wenn sie gedrückt stehen, ist die Ausdehnung ihres Raumes  $2\frac{1}{2}$  Pfeilschussweiten und 24 Ellen.

(Cap. XII) Was die Art der Waffen für die Armee betrifft, so bestehen sie in Schild und Lanze; der beste Schild ist der aus Erz, die Macedonier bedienten sich desselben und diese waren in der Kriegskunst erfahren; es ist nicht nöthig, dass der Schild sehr stark ausgehöhlt sei, damit man ihn leicht handhaben kann; die Lanze muss acht Ellen lang sein, dies ist أقل das wenigste<sup>1)</sup>, was zulässig ist, damit der Soldat leicht damit stossen und sie bewegen kann.

(Cap. XIII) Die Anführer der geschlossenen Rotten müssen so beschaffen sein, dass sie Niemand in der Armee übertrifft, die ausgezeichnetsten darin an Körpergrösse, Kraft und Fülle der Erfahrung und welche am besten im Stande sind, ihre Zungen gegen schöne Reden im Zaume zu halten. Denn dieses ζυγόν المقترن verbundene Glied ist die Stütze der ganzen Armee und sein Nutzen für sie grösser als irgend etwas anderes. Denn sowie das Schwerdt wuchtig wird, wenn das Eisen, welches zu dessen Schneide verwandt wird, schwer ist und dadurch seine Kraft hervortritt, so muss man auch annehmen, dass die Armee eine Schneide habe und dass diese Schneide die Führer der geschlossenen Rotten seien, und man muss annehmen, dass das, was die Kraft, Fülle, Schwere und Grösse dieser Linie vermehrt, der Heerhaufen sei, welcher hinter ihr aufgestellt ist.

1) im Gegentheile μήκιστον das längste.

*In gleicher Weise ist es nöthig, dass der Feldherr für das dahinter stehende zweite verbundene Glied Sorge trage, nämlich dadurch, dass ihre Lanzen vorgestreckt werden, so dass sie den Lanzen der Munnschaft des ersten Gliedes nahe sind, dem Feinde grade entgegen, und die demselben am nächsten sind, können in vielen Fällen von grossem Nutzen sein; und wenn einer aus dem ersten Gliede von seinem Pferde stürzt oder fällt, so nimmt sein Hintermann seine Stelle in der Linie wieder ein, so dass er dadurch die Glieder in Verbindung hält und darin keine Lücke entsteht. Das dritte verbundene Glied und die übrigen, welche dahinter folgen, werden aus den Leuten geordnet, welche nach der Abschätzung in der Stärke jenen am nächsten kommen.*

(Cap. XIV) *Die Macedonier pflegten die Linien ihrer Schlachtordnung aus einer geringen Anzahl von Truppen zu bilden, aber wegen der Vortrefflichkeit ihrer Aufstellung war es Niemandem möglich in sie einzudringen, und ich werde, so Gott will, in dem Folgenden ihre Aufstellung erklären<sup>1)</sup>.*

*Nämlich jeder Mann von ihnen stand in seinen Waffen zur Zeit des Kampfes und der gedrängten Stellung auf einem Platze von zwei Ellen, und die Länge einer von ihren Lanzen wurde zu 16 Ellen angenommen, (die Magribiner haben noch bis auf diese unsre Zeit diese Länge sorgfältig beibehalten,) in Wahrheit betrug sie nur 14 Ellen und sie ging unter die Hand des Kriegers und dehnte sich hinter ihm aus eine Strecke von vier Ellen, so dass sie vor ihm 10 Ellen über das erste verbundene Glied hervorstand. Die Mannschaft des zweiten Gliedes blieb [mit ihren Lanzen] hinter ihnen die Strecke von zwei Ellen zurück, nämlich hinter den Lanzenspitzen des ersten Gliedes, das dritte Glied hinter den Lanzen des zweiten um zwei Ellen, das vierte hinter den Lanzen des dritten um zwei Ellen, das fünfte hinter den Lanzen des vierten um zwei Ellen vor dem ersten Gliede. Das sechste Glied und die noch weiter zurückstehenden Reihen konnten ihre Lanzen nicht über das erste Glied hinausbringen. Ich glaube, dass das sechste Glied aus den Bedienten, Paucken und Gepöck bestand, weil*

1) Anstatt اميل lese ich ايين.

man sich in unsrer Zeit um diese Reihen nicht mehr bekümmert, deshalb haben wir uns auf fünf Glieder beschränkt. Wenn nun der Feldherr diese Glieder in der Weise, wie ich es beschrieben habe, ordnet, so kann, so Gott will, keiner von dem Feinde ihm etwas anhaben; *weil er jeden einzelnen von ihnen zwischen fünf Lanzen sieht, welcher Anblick könnte dem Feinde furchtbarer sein als dieser? und der Mann, welcher sich von fünf Lanzen umgeben sieht, fühlt sich ungemein stark, wenn er bedenkt, dass sein Leben durch fünf Lanzen und durch die Kraft von fünf Männern geschützt wird*, und er verlässt sich somit auf Gott in allen seinen Lagen; denn die Aufstellung, weil sie beständig —<sup>1)</sup> und lässt den Gedanken an die Flucht in ihm gar nicht aufkommen. *Einige haben die Spitzen der Lanzen dieser fünf Glieder bis auf den gleichen Endpunkt gebracht*, dies ist von dem vorigen abweichend, indess zweckmässiger und wirksamer. Dann hält das erste Glied die Spitzen der Lanzen zwei Spann über der Erde, das zweite Glied zwei Spann darüber, das dritte zwei Spann über diese, das vierte zwei Spann darüber und das fünfte zwei Spann darüber; auf diese Weise sind ihre Lanzen überall, so dass, wenn Jemand vor ihnen mit kurzen Lanzen, Steinen oder etwas ähnlichem werfen sollte, dies an den Spitzen ihrer Lanzen abprallen und zur Erde fallen würde und dadurch keine Stelle bliebe, durch welche der Feind eindringen könnte, gleichviel ob es ein Reiter oder Fussgänger sei.

Wenn nun der Feldherr die gedrängten Rotten vermehren will, damit das Heer in den Augen des Feindes einen furchtbaren Anblick bekommt, so (Cap. XV) *bringt er die Leichtbewaffneten hinter den Rotten nach der Form der vorhin beschriebenen Aufstellung auf die gleiche Anzahl von 1024 wie die Rotte des Hauptcorps, so dass die erste von den Rotten der Leichtbewaffneten sich der ersten der gedrängten Rotten des Corps anschliesst, die zweite der zweiten und in dieser Weise weiter, nur dass es nicht nöthig ist, dass die Anzahl der Rotten der Leichtbewaffneten 16 sei, sondern es können deren weniger sein nach dem Gutdünken des Feld-*

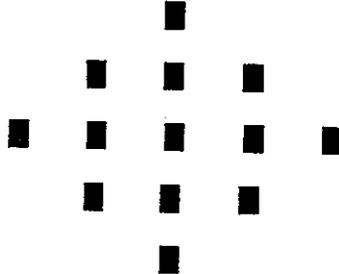
---

1) Hier ist etwas ausgelassen, der Text zeigt keine Lücke.

herrn, und wenn er für jede Rotte acht Mann bestimmt, so ergiebt dies für 1024 Rotten der Leichtbewaffneten 8192 Mann.

(Cap. XVI) Die Namen derselben sind folgende: Je vier Rotten der Leichtbewaffneten heissen eine Schaar und die Anzahl der darin befindlichen Leute beträgt 32 Mann; je zwei Schaaren heissen eine Section und die Anzahl der darin befindlichen Leute beträgt 64 Mann; je zwei Sectionen heissen ein Zug und die Anzahl der darin befindlichen Leute beträgt 128 Mann; je zwei Züge heissen eine Compagnie und die Anzahl der darin befindlichen Leute beträgt 256 Mann; je zwei Compagnien werden eine Division genannt und die Anzahl der darin befindlichen Leute beträgt 512 Mann; je zwei Divisionen heissen ein Batallion und die Anzahl der darin befindlichen Leute beträgt 1024 Mann; je zwei Batallione heissen ein Regiment und die Anzahl der darin befindlichen Leute beträgt 2048 Mann; je zwei Regimente werden eine Brigade genannt und die Anzahl der darin befindlichen leichtbewaffneten Leute beträgt 4096; je zwei Brigaden werden ein Armeecorps genannt und die Anzahl der darin befindlichen Leute beträgt 8192 Mann, welche 1024 Rotten bilden. Zu Führern dieser Rotten werden auserwählte Männer genommen, welche in allen Stücken erfahren sind und in allem, was ihnen befohlen wird, ihren Vorgesetzten gehorchen.

Über einige Stellungen, welche die Sachkundigen nach den Figuren des Euklides angewandt haben. Hierzu gehört (Cap. XVIII) die dem Rhombus ähnliche Form, deren sich die Thessalier bedienten, welche kräftige Reiter waren. Der erste, welcher ihnen die Anweisung zur Anwendung dieser Form gab, war ein Mann Namens Jason, sie ist auch wirklich eine für alles Nöthige geeignete Form und gestattet den Reitern, welche sich ihrer bedienen, sich rasch nach jeder Seite, von welcher der Feind sich zeigt, zu drehen und zu wenden, ohne von der Wendung etwas zu fürchten zu haben und ohne dass dadurch das Verderben der Reiter herbeigeführt wird. Die besten Reiter werden nämlich an die Seiten der Form gestellt, die Führer auf die Ecken und zwar stellt sich der Corpsführer auf diejenige Ecke, welche nach vorn ist, die Beschützer der Seiten werden auf die rechte und linke Ecke gestellt und auf die noch übrige Ecke der Commandant der Rückseite. Danach entsteht diese Figur



Diese Aufstellung ist schön und der Ursprung der unter dem Namen *el-bucca* (der Spiegel oder das Carré) bekannten Schlachtordnung, woraus man zu allen beliebigen Schlachtordnungen übergehen kann, wie es der Feldherr für gut findet. Die übrigen Figuren, welche Euclides erwähnt, sind nach dem bisher Gesagten für jeden Sachverständigen bei weiterem Nachdenken die Grundlagen der Schlachtordnungen.

*Die quadratischen Formen sind diejenigen, deren sich die Perser, Sicilianer und viele von den Griechen bedienten, weil sie glaubten, dass das Reiten in dieser Form von Anfang an am leichtesten sei, und die Reitkunst und die Geschicklichkeit, um sich den Sieg zu verschaffen, kann sich in vielen Formen zeigen. Die Aufstellung ist nämlich in dieser Weise leichter für die geschlossene und verbundene Form und in ihr stehen die Führer mit ihrer ganzen Armee dem Feinde in einer Schlachtordnung gegenüber. Die beste Aufstellung eines Corps ist so, dass die Anzahl der Mannschaft in der Länge doppelt so gross ist als in der Tiefe, z. B. dass in der Länge zehn und in der Tiefe fünf sind; diese Aufstellung nämlich ist zwar an Zahl in der Länge und Tiefe verschieden, in der Form aber quadratisch, weil die Länge des Pferdes vom Kopfe bis zum Schwanze im Verhältniss zu seiner Breite bei der gedrängten Stellung in der Rotte einen grösseren Aufstellungsplatz erfordert. Einige haben auch die Anzahl der in der Länge aufgestellten dreimal so gross angenommen als die in der Tiefe aufgestellten in der Meinung, dass dies die quadratische Form ergebe, weil die Länge des Pferdes in den meisten Fällen dreimal so gross als seine Breite anzunehmen sei, und danach haben sie in der Front neun und in der Tiefe drei aufgestellt. Nämlich bei den Schwerbewaffneten hat die Menge*

der Reiter nicht den Nutzen, welcher aus einer tiefen Aufstellung des Fussvolks erwächst, welches von hinten auf die Vordermänner drängt; denn die Reiter können in manchen Fällen nicht nach dem Grade ihrer Stärke mit Nutzen verwandt werden, weil sie auf ihre Vordermänner nicht zugleich aufdrängen wie bei dem Fussvolk.

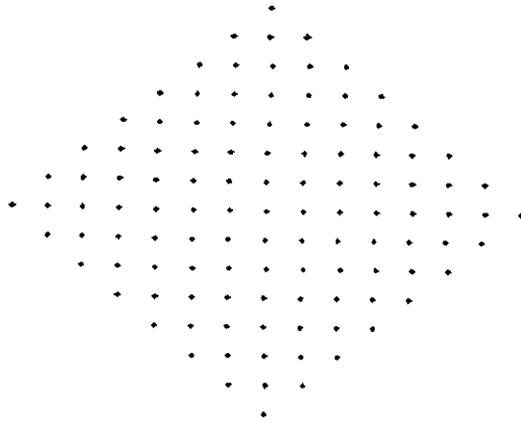


Ich bemerke hierzu: Aus diesem Grunde muss ein jeder der Emire einen Lehrmeister annehmen, welcher die jungen Leute unterrichtet, bis sie in der Führung der Lanze so geübt sind, dass es ihnen zur Gewohnheit geworden ist, damit, wenn etwas ausgeführt werden soll, wozu ihre Mitwirkung nöthig ist, sie dazu im Stande sind und nicht als unbrauchbar zurückbleiben; oftmals werfen sie ihre Lanzen von sich und der Sinn der Worte des Aelianus ist der, dass das ganze Corps einen gemeinschaftlichen Angriff machen soll. Diese quadratische Form ist diejenige, aus welcher die erste Rennbahn und die Doppelringe hervorgegangen sind, welche man Doppelreihe nennt, dies<sup>1)</sup> ist eine quadratische Form mit zwei Rundungen, welche vor zwei Kreisen voraufgehen (?); auch sind noch viele andere Formen daraus hervorgegangen, wie oben erwähnt ist. — Hieraus folgt immer, wenn die Anzahl der Reiter in der Länge gleich ist ihrer Anzahl in der Tiefe, dass die Zahl quadratisch und

1) In der Handschrift steht *وذكر شكر مربع مقربين*

die Form quadratisch ist, der Unterschied in der Quadratur liegt nur in dem, was oben über den Unterschied der Länge und Tiefe gesagt ist.

(Cap. XIX) Man glaubt, dass die dem Rhombus ähnliche Formation des Heeres aus einer Nothwendigkeit entstanden sei. Wenn nämlich der Corpsführer sich selbst als den ersten aufstellt, so ist es nicht nothwendig, dass die an seiner Seite aufgestellten Reiter in gleicher Richtung sich an ihn anschließen, sondern sie müssen hinter ihm bleiben, so dass die Köpfe (der Pferde) dieser Reiter nahe an die Schultern des Corpsführers heranreichen und einer gegen den anderen zurücksteht d. h. sowohl die auf der linken und rechten Seite, als auch die dahinter befindlichen, damit nicht unter ihnen Verwirrung entsteht, weil die Pferde öfter einander schlagen, so dass aus diesem Grunde die Reiter öfter abgeworfen werden. Von denen, welche die Pferde in den dem Rhombus ähnlichen Formen geordnet haben, sind einige der Ansicht gewesen, dass die Reiter in verbundenen Reihen, andere, dass sie in geschlossenen Reihen, noch andere, dass sie weder in gebundenen noch geschlossenen Reihen stehen müssten. Eine jede von diesen Stellungen wird auf folgende Weise ausgeführt.



Diejenigen, welche die gebundene und geschlossene Form der Reiter annehmen, stellen das längste Glied des Corps in der Mitte auf, wie oben gesagt ist, und setzten für die darin befindlichen Reiter eine ungerade Zahl fest, z. B. 11 13 15 u. d. gl. und ordnen auf den beiden Seiten dieser ge-

*bundenen Linie zwei Reihen, eine vor und eine hinter dieselbe, und machen jede von diesen beiden gegen die vor ihnen befindliche Reihe um zwei kürzer; z. B. wenn die grösste gebundene Reihe aus 15 Reitern besteht, so kommen in jede der beiden ihr zunächst stehenden Reihen 13 Reiter, in die darauf folgende 11 Reiter und in dieser Weise erfolgt die Verkürzung in den folgenden Reihen immer um je zwei, bis dass nur einer übrig bleibt; die Summe des ganzen Corps beträgt dann 113 Reiter.*

#### Beschreibung der Stellungen beim Zusammenstoss.

Wenn die Aufstellung der Ungläubigen quadratisch ist und die der Muslimen mondsichelförmig, so muss der Feldherr darauf achten, ob die Anzahl der Ungläubigen eben so gross ist als die Anzahl seiner eigenen Leute, dann ist er sicher, so Gott will, zu siegen; er muss auf die beiden Seiten des Bogens mit der grössten Sorgfalt achten und die Truppen müssen mit der grössten Ausdauer Stand halten. Das beste ist, wenn er die vorderen Glieder des Centrums nach den Seiten des Bogens dirigirt, um den Leuten auf den Flügeln zu Hülfe zu kommen und der Mannschaft der beiden mondsichelförmigen Reihen zur Stütze zu dienen, damit sie den rechten und linken Flügel der Ungläubigen durchbrechen, wobei er sich von dem Centrum derselben zurückhält, Zweikämpfe unterlässt, ruhig aushält, den Kampf gegen sie aber mit aller Kraft führt in einer Weise, die dem Feinde seine Überlegenheit deutlich zeigt, und besonders die Ecken und die Flügel in die Flucht zu schlagen sucht, denn dies ist das grösste und wichtigste; die Mannschaft des Centrums dehnt sich so weit aus, dass sie wo möglich die Hälfte der Front einnimmt und dadurch wird dann die Action zu Ende geführt, selbst wenn die Ungläubigen ihre Aufstellung in die Rhombus-Form umändern, und nichts darf daran hindern, dass die Mannschaft des Centrums sich ausbreite, weil sie vor allem anderen mit dem Kampfe beschäftigt ist, was bei der ersten Aufstellung nicht der Fall war. Das Verfahren dabei ist, dass die beiden Enden des Bogens sich verengern in der Absicht, die Aufstellung der Ungläubigen zu umfassen, und dass die Mannschaften des

*Histor.-philolog. Classe. XXVI. 2.*

H

Vortrabs, des Vordertreffens und des Nachtrabs bis an die Ecken der hinteren Linie des Feindes vorgehen und ihm von beiden Seiten Schaden zuzufügen suchen und seine Schlachtordnung in Unordnung bringen. Ebenso wenn die Aufstellung der Ungläubigen lang ausgedehnt ist, so wird sie dadurch geschwächt wie vorhin und die Action der Muslimen ist dabei ganz dieselbe wie vorhin. Wenn die Aufstellung der Ungläubigen knaul- oder ringförmig ist, so ist sie gegen die mondsichelförmige viel schwächer und diese jener überlegen. Wenn die Schlachtordnung der Ungläubigen mondsichelförmig und die der Muslimen quadratisch ist, so ist das richtige, dass sie alles daran setzen, um auf beiden Seiten über die Seiten der mondsichelförmigen Aufstellung des Feindes hinauszukommen; wenn dieses gelingt, so ist damit die Übermacht gewonnen, die Mannschaften des rechten und linken Flügels müssen die Enden der Bogen zu durchbrechen suchen, dies ist eine der schwierigsten Unternehmungen. Was die Mannschaft des Centrums betrifft, so ist es ihre Aufgabe, den Auftrag, welcher ihr zu Theil geworden ist, gut auszuführen, nämlich die Mannschaft der äussersten Enden der Bogen stützig zu machen und wenn es ihr durch einen gemeinschaftlichen Angriff gelingt, sie zu werfen, so dass sie die Fersen zeigt, so ist es am besten, wo nicht, so ist die äusserste Anstrengung zu machen, um die beiden Enden der Mondsichel zu durchbrechen, wie es auch gehen mag. Wenn die Muslimen im Rhombus aufgestellt sind, so ist diese Form überlegener als die erste, weil die beiden Ecken desselben gewöhnlich weit ausgedehnt sind und die Stellung seiner beiden Seiten und des Hintertreffens ein Centrum von äusserster Stärke bilden.

Wenn ihre Aufstellung *dabbât* (die verdeckte) ist, so geschieht der Vormarsch in der Weise, dass sie das ganze Vordertreffen in zwei Theile theilen nach rechts und nach links und die Nachhut näher kommen lassen, bis sie in der Richtung, wo die Lücke zu beiden Seiten entstanden ist, in die Linie des Hintertreffens eintritt, damit die Mannschaft der beiden Corps auf den beiden Flügeln sich nach und nach mehr als die anderen an dem Kampfe betheiligen kann. Sollte die Aufstellung der Muslimen die lang gestreckte Form haben, so ist sie zum Widerstande

zu schwach, weil die vorderen Reihen den Kampf nicht aushalten können, und ihre Deckung muss so wie bei der *dabbābī* Aufstellung erfolgen. Die schlechteste aller Schlachtordnungen ist die Ring- und Knaul-Aufstellung, und wenn es irgend möglich ist, muss sie behutsam und vorsichtig in eine andere verändert werden in einer Weise, dass ihre Reihen nicht in Unordnung gerathen und der Feind nichts davon merkt, das ist die Hauptsache, und wenn dies nur langsam geschehen kann, so werden sämmtliche Reserven und Hintertreffen nach der rechten und linken Seite dirigiert, das ist noch das wirksamste, was man dabei thun kann.

Wenn die beiden Schlachtordnungen in gleicher Weise aufgestellt sind, quadratisch oder anders, mit Ausnahme der mondsichelförmigen und Ring-Stellung, so ist die Action darin gleich, nur dass der Kampf und die gute Ausführung den Gliedern in der Front obliegt, und wenn der Angriff oder die Annäherung erfolgt, so dass z. B. die eine Partei quadratisch, die andere lang ausgedehnt oder in Rhombus-Form oder ähnlich aufgestellt ist, so ist die Action dabei nahe zu so, wie wir beschrieben haben. Von der Mondsichelform ist oben schon die Rede gewesen und was die Knaulform betrifft, so wird es selten vorkommen, dass beide Heere in dieser Weise zugleich auftreten; sollte es aber der Fall sein, so ist die Aufgabe des Feldherrn der Muslimen die, dass er den Gegner umzingelt und eine mondsichelförmige oder eine andere z. B. die Rhombus-Bildung ausführen lässt, dies sind Grundlehren der Taktik. Wenn die Armee sich in einer Ebene befindet und rund aufgestellt ist, so soll man sie nicht für gering halten, weil die Kreisfigur geringer erscheint, als sie in Wirklichkeit ist, wenn man ihre Ausdehnung berechnet und den Raum, welchen der Kreis umgibt. Im anderen Falle, wenn die äusseren Seiten einer Armee lang gedehnt sind, oder ein Theil derselben gepresst oder gekrümmt ist oder viele Ecken hat, so soll man sie nicht für zahlreich halten. Wenn eine Armee auf einem Berge oder auf einer Anhöhe ist, so erscheint sie grösser, als wenn sie auf ebenem Boden steht, und man muss sehen nach der vorhin angedeuteten Berechnung die Wahrheit zu ermitteln oder dem richtigen Ver-

hältnisse nahe zu kommen, denn das ist die Hauptsache im heiligen Kampfe. —

Wenn der Feldherr die angenommene Schlachtordnung verändern will, (Cap. XXIV) so muss er dazu ein bestimmtes Zeichen festsetzen, damit, wenn er dieses Zeichen giebt, die Truppen in der Weise ihre Stellung ändern, wie er es bezeichnet. Einige der früheren Heerführer haben dafür bestimmte Benennungen angenommen, wie Wendung, Umkehr, Schwenkung, Graderichtung der Schwenkung<sup>1)</sup>, kleine Drehung, grosse Drehung, Rotten schliessen, Glieder verbinden, Rückkehr zu der vorigen Stellung, der entwickelte Rundgang, Verdoppeln, dem rechten und linken Flügel folgen, flankirte Colonne, rechteckige Colonne, schräge Colonne, Einordnen, Vorgehen, Ausfüllen, Hinterstellung, ein Glied nach dem andern, Anschliessen.

(Cap. XXV) Mit dem Ausdruck *κλιση* مَيْل Wendung bezeichnen einige die freie (einzelne) Wendung und zwar die nach der rechten Seite heisst die Wendung nach der Lanzenseite und die nach der linken Seite heisst die Wendung nach der Schildseite; zwei Arten. Die freie Wendung ist die Drehung nach den anderen Seiten. *Μεταβολή* انقلاب Umkehr ist die Wendung nach rückwärts und dies ist die Wendung zur Flucht. *Ἐπιστροφή* انقتال Schwenkung hat die Bedeutung, wenn die Schwerebewaffneten sich so zusammengedrängt haben, dass sie wie ein Körper geworden sind, und sie wenden sich dann nach der rechten oder linken Seite, als wenn sie sich um den ersten Hauptmann der geschlossenen Rotte im Kreise drehen, und schwenken sich und bleiben auf dem Platze, der vor ihnen ist. *Ἀναστροφή* الانتقال Das Umwechselln ist die Umstellung des hinteren Gliedes nach vorn und der Rückgang der vorderen Reihen auf den Platz des Hintertreffens; dabei findet die Wendung zweimal statt, einmal auf der Stelle, (?) das andere Mal, dass sie dem Feinde gerade ins Gesicht sehen und die Abtheilung, welche bisher im Kampfe war, sich ausruht. Darin liegt nach meiner Ansicht eine Schwäche, weil der Feind, wenn er ihre Umstellung

1) Das Arabische deckt sich hier und weiterhin nicht genau mit dem Griechischen, es hat eine Umstellung mit einem Schreibfehler stattgefunden und müsste danach والتسوية والانتقال heissen: Gradausmachen, Umwechselln.

bemerkt, oftmals in dieser Lage plötzlich auf sie einen Angriff macht und über sie einen Vortheil erreicht; es darf also nur eine solche Wendung sein, welche der Feind nicht wahrnimmt. Ἐς ὀρθὸν ἀποδοῦναι التسوية Gradausmachen ist die Schwenkung und Rückkehr der Compagnie auf den ersten Platz. Περισπασμός الصغرى الاستدارة die kleine Drehung ist eine Bewegung von zwei Schwenkungen des Zuges, bis dass er den Platz einnimmt, welcher hinter ihm ist. Ἐκπερισπασμός العظمى الاستدارة die grosse Drehung ist die Bewegung des Zuges in drei Schwenkungen hinter einander, wodurch er die Stellung nach der Seite des Kampfes bekommt, wenn sie nach rechts erfolgt, steht er dem Feinde nach rechts gegenüber, und wenn sie nach links erfolgt, steht er nach links gegenüber.

(Cap. XXVI) Στοιχεῖν التقاطر in Rotten geschlossen sein sagt man, wenn jeder einzelne Mann, welcher sich in der Rotte befindet, zu dem Hauptmann der geschlossenen Rotte und zu dem Inhaber der letzten Stelle in gerader Richtung steht, indem die Entfernung zwischen ihnen gleich ist; ζυγεῖν الاقتران in Rotten verbunden sein sagt man, wenn jeder einzelne Mann, welcher sich in der Rotte befindet, mit seinem Nebenmanne in der Front in gerader Richtung steht, indem die Entfernung zwischen ihnen ebenfalls gleich ist, so dass die Hauptleute der Rotten in gerader Linie stehen. ἀπλασιασμός التصعيف die Verdoppelung geschieht dadurch, dass die Anzahl derer, welche in den Rotten stehen, vermehrt wird, sei es in der Länge oder in der Tiefe; wenn der Feldherr verdoppeln will und es bestehen die geschlossenen Rotten z. B. aus acht Mann, so commandirt er, dass vier von diesen zwischen den Rotten eintreten, dann bleiben in der Länge jeder Reihe der geschlossenen Rotten vier Mann und die Rotten sind doppelt so stark, als sie anfangs waren, und auch die Verbindung unter den Hauptleuten der Rotten ist eingetreten. Wenn man dann die Verminderung unter ihnen wieder herstellen will, so commandirt man, dass diejenigen, welche zwischen getreten sind, wieder auf ihren vorigen Platz zurückkehren. Einige halten dies nicht für zweckmässig, sondern lassen die Leichtbewaffneten auf dem rechten und linken Flügel sich ausbreiten und ebenso die Reiter.

(Cap. XXVII) Ἐξελιγμός الاستدارة المطلقة der entwickelte Rundgang. Davon giebt es zwei Arten, die eine in der Schlachtordnung der

geschlossenen Rotten, die andere in der Schlachtordnung der verbundenen Rotten, wie oben bemerkt ist; jede dieser beiden Arten hat drei Formen, die eine ist nach den Makedoniern benannt, die andere nach den Lakedämoniern, und die dritte ist unter dem Namen der Persischen oder auch der Kretischen bekannt und heisst auch (χόριος die im Reigen geführte) البلدى die ländliche<sup>1)</sup>. Die erste ist diejenige, wobei die Truppe, wenn sie vorwärts geht, den Platz vor der Linie einnimmt und sich mit dem Gesicht nach vorn wendet; die zweite ist diejenige, wobei die Truppe den Platz hinter der Linie einnimmt mit verbundenen Rotten, welche auf den Plätzen, welche sie anfangs einnehmen, Halt machen, d. h. wenn sie Halt machen, stehen die ersten auf dem Platze der letzten und die letzten auf dem Platze der ersten.

(Cap. XXX) Πλάγιος مخرف (quer) flankirt heisst die Colonne, wenn ihre Länge doppelt so gross ist als ihre Tiefe; παραμήκης oblong مستقيم rechteckig heisst sie, wenn sie nach einer von beiden Seiten geht und ihre Tiefe doppelt so gross ist als ihre Länge, und im Allgemeinen sagt man von jeder Art, sie sei lang, wenn ihre Länge grösser ist als ihre Tiefe, und sie sei rechteckig, wenn ihre Tiefe grösser ist als ihre Länge. Αοξός مورب Die schräge Colonne ist diejenige, deren rechter oder linker Flügel, welcher von beiden es sein mag, dem Feinde genähert und im Kampfe begriffen ist, während die andere Seite in der Entfernung vereinigt zusammen bleibt.

(Cap. XXXI) Παραμβολή الرص Einordnen ist, wenn Leute geordnet sind und man zwischen sie in die Zwischenräume, welche zwischen jedem einzelnen von ihnen gelassen waren, andere von den hinter ihnen geordneten eintreten lässt, bis sie mit ihnen in eine gerade Linie kommen. Πρόσταξις الجنبيه Seitenstellung ist, wenn auf beiden Seiten der Schlachtordnung oder auf einer derselben Leute hinzugenommen werden, so dass sie über den rechten oder linken Flügel hinaus mit der Linie in Front stehen. Ένταξις Einschieben الحشو Ausfüllen heisst, wenn der Feldherr die Leichtbewaffneten einen Mann nach dem anderen in die Zwischenräume der Linie einordnet.

1) Der Arabische Übersetzer hatte also anstatt χόριος in seinem Griechischen Texte χώριος von χώρα بلد Land.

Ἰνὸταξις البرادعة Hinterstellung heisst, wenn er die Leichtbewaffneten hinter die Flügel der Linie ordnet, so dass ihre Aufstellung eine in einander greifende wird, und ihr Verhältniss das Verhältniss von etwas, was drei Thüren hat, bekommt.

Dies sind die Commandos der Älteren, so dass, wenn sie sich nach irgend einer Seite wenden sollten, der Hauptmann der Compagnie eins von diesen Commandos gab, dann wandten sie sich nach der Seite, wohin sie commandirt waren. Die Späteren haben dies alles auf zwei Worte abgekürzt und ihre Commandos lauten *hūguwwā* und *hūbarrā*, das ist also kürzer als alle die anderen Worte, so ruft der Hauptmann und die Soldaten müssen ihn sorgfältig im Auge haben, damit sie, wenn er sich nach einer Seite wendet, mit ihm dieselbe Wendung machen, ohne dass einer von ihnen zurückbleibt, sondern einer muss dem andern nachfolgen. Im Laufe der Zeit hat man dann vergessen, was *hūguwwā* und *hūbarrā* ursprünglich bedeutet hat, einige sagen, *hūguwwā* habe den Sinn [? nach dem Anklang von *wuḡūh tuḡāh*], dass die Gesichter sich gegen einander kehren und *hūbarrā*, dass die Rücken sich gegen einander kehren sollen; man weiss nicht mehr, aus welchem Grunde dies ursprünglich so festgesetzt wurde. Andere dagegen behaupten, die Ausdrücke seien vom Spielen hergenommen und hätten ursprünglich die Bewegungen bezeichnet, welche, wie oben angegeben ist, im Kriege zu machen sind. Auch ich hatte dies angenommen, bis der Gross-Emir el-Muḡāhid N. N. el-Bāsītī mich belehrte, dass jedes von diesen beiden Wörtern eine bestimmte Bedeutung für sich habe, wie ich es nachher, so Gott will, auseinandersetzen werde.

Die Kreisstellung ist nämlich eine bekannte Formation in der Schlacht, bei den Darstellern finde ich aber die Kreisstellung nicht abgebildet und die Formation nicht beschrieben, sie reden nur davon als von etwas unbekanntem. Desshalb will ich mit Gottes Hülfe erwähnen, was die Älteren darüber gesagt haben, damit man wisse, was die Kreisstellung sei. Die Sache verhält sich im Wesentlichen so: Wenn ein Corps den Kreis formiren soll, so ruft der Commandirende *hūbarrā*, das verstehen die Soldaten und führen es aus, und wenn er ruft *hūguwwā*,

ebenso<sup>1)</sup>, so dass es einer langen Rede nicht bedarf; denn sie befinden sich in einer Lage, in welcher es nicht angebracht ist, viele Worte zu machen, weil jeder einzelne mit sich selbst beschäftigt ist aus Furcht vor dem Tode oder aus Liebe zum Leben. Wenn also das Commando in dieser Weise erfolgt, so müssen es die Soldaten von ihren Instructoren annehmen, bis sie es lernen und ihre Glieder mechanisch sich daran gewöhnen, damit ihre Wendung zur Kreisformation wie von einem Manne erfolge. Denn dies ist eine Action, welche in der Schlacht ihren Nutzen hat, und wer das ausser Acht lässt, der hat keine Kenntniss davon, und wer keine Kenntniss davon hat, der ist wie ein Esel, der die Säcke mit Datteln trägt, er trägt sein Gepäck und seine Waffen, und weiss nichts von dem, was wir gesagt haben. Gelobt sei Gott, der uns lehrt, was wir nicht wussten.

---

1) d. h. sie verstehen es und öffnen den Kreis.

---

## Über den Zweikampf

und was darin Grosses geleistet worden ist im Gegensatz zu dem bisher Gesagten.

Wenn die Reihen von beiden Seiten in Schlachtordnung aufgestellt waren und längere Zeit einander gegenüber standen und die Reiter zu kämpfen verlangten, so pflegten die Truppen seit alter Zeit im Heidenthum und Islam sich zum Kampfe herauszufordern, dies war der Anfang der Schlacht, und wenn beide Heere damit einverstanden waren, so fanden nur Zweikämpfe statt. Einer der Gelehrten sagt: der Zweikampf ist zweierlei Art, *gewünscht* und *erlaubt*; gewünscht wird, wenn ein Mann von den Ungläubigen vortritt, dass sich ihm einer von den Muslimen gegenüber stellt, gemäss der Überlieferung<sup>1)</sup>, wonach am Tage der Schlacht bei Badr 'Otba und Scheiba, die Söhne des Rab'ā, und el-Walid ben 'Otba vortraten und 'Otba sprach: wer will den Kampf wagen? Da ging ihm ein junger Mann von den Ançâr<sup>2)</sup> entgegen, den fragte er: wer bist du? er antwortete: einer von den Ançâr. Jener entgegnete: dich kann ich nicht gebrauchen, ich verlange einen von den Söhnen meines Oheims<sup>3)</sup>. Nach einer anderen Überlieferung sagte er: ich kenne keine Ançâr, wo sind statt deiner die Kureischiten? Jetzt sprach der Prophet zu Ḥamza, 'Obeida ben el-Ḥārith und 'Alī ben Abu Ṭālib:

1) Vergl. *Ibn Hišām*, Leben Muhammed's, S. 443.

2) d. i. Hülfsgenossen, die mit Muhammed aus Mekka nach Medina geflüchtet waren.

3) d. i. einen von meinen näheren Verwandten.

gehet zu ihnen hinaus. Da trat Ḥamza dem 'Oṭba, 'Alī dem Scheiba und 'Obeida dem Walīd entgegen, Ḥamza tödtete den 'Oṭba und 'Alī den Scheiba, zwischen el-Walīd und 'Obeida war der Kampf nach zwei Gängen unentschieden, jeder von beiden hatte seinen Gegner schwer verwundet. 'Alī erzählt weiter: da wandten wir uns gegen el-Walīd, tödteten ihn und nahmen 'Obeida mit uns. Dies war also der erste Zweikampf im Islam auf Befehl des Propheten. Es wird auch erzählt, dass 'Alī ben Abu Ṭālib den 'Amr ben 'Abd Wudd el-'Āmirī herausgefordert habe; da sprach zu ihm 'Amr: wer bist du? er antwortete: ich bin 'Alī ben Abu Ṭālib. Jener erwiederte: ich möchte nicht gern dich tödten, mein lieber Vetter; worauf 'Alī entgegnete: aber ich möchte gern dich tödten. Darüber wurde 'Amr aufgebracht und griff ihn an, aber 'Alī tödtete ihn<sup>1)</sup>.

Ein anderer Zweikampf und zwar der grösste, welcher auf dem Erdboden stattgefunden hat, ist der zwischen dem Gottgesandten und Obeij ben Chalaf. Dieser Obeij hatte nämlich in Mekka ein Pferd, welchem er täglich zu fressen gab um es recht herauszufuttern und so oft er den Propheten sah, sagte er: auf diesem Pferde werde ich dich tödten; worauf der Prophet erwiederte: im Gegentheil, ich werde dich tödten. Am Tage von Oḥod nun, als der Gottgesandte einen Hieb über den Kopf erhalten hatte und viele von den Muslimen getödtet und verwundet waren, schritt der Prophet vor, da sprach zu ihm einer der Anḡār: da kommt Obeij ben Chalaf auf dich zu, erlaubst du, dass einer von uns sich ihm entgegen werfe? Er antwortete: lass ihn; und damit nahm der Gottgesandte dem Ḥārith ben el-Ḡimma eine kurze Lanze aus der Hand, schwang sie und traf ihn damit an der Kehle und ritzte ihm die Haut, indess konnte er sich nicht auf seinem Pferde halten. Seine Kameraden sagten ihm: wenn einer von uns eine solche Wunde bekommen hätte, die würde ihm nicht schaden; er aber erwiederte: wenn er (Muḥammed) auf den Bergen von Tihāma stände, so würden sie zerschmelzen. Er starb auf dem Rückzuge in Sarif. So erzählt el-Buchārī

1) Vergl. *Ibn Hišām* S. 677 fg.

in dem Çahfîh, und Hâssân ben Thâbit hat darüber einige Verse gedichtet, unter denen dieser ist:

Geerbt hatte den Irrthum von seinem Vater

Obeij am Tage, da der Gesandte den Zweikampf mit ihm bestand<sup>1)</sup>.  
Heil dem, der so handelt, wie der Prophet gehandelt hat.

Erlaubt ist es, dass der Muslim zuerst zum Zweikampfe herausfordert, denn wenn er in sich die Kraft zum Kampfe fühlt, so stärkt er dadurch den Muth der Muslimen; wir sagen nur, dass es nicht erwünscht ist, weil es doch vorkommt, dass ein solcher getödtet wird, und dann wird dadurch der Muth der Muslimen gebrochen. Es knüpft sich daran die Frage, ob der Zweikampf gestattet sei ohne Erlaubniss des Vorgesetzten oder dessen Stellvertreters; wenn der Vorgesetzte oder dessen Stellvertreter ihn erlaubt, so findet keine Meinungsverschiedenheit darüber statt, dass er gestattet sei, aber darüber ist man verschiedener Meinung, wenn er nicht mit Erlaubniss stattfindet. Die meisten halten ihn auch dann für gestattet und beweisen dies damit, dass, als 'Otba zum Zweikampfe herausforderte, mehrere der Ançâr noch vor Hâzma, 'Alî und 'Obeida ohne Erlaubniss gegen ihn vorgingen. Diese Frage zerfällt noch in mehrere Unterabtheilungen, über welche wir, so Gott will, in der Folge handeln werden.

Ein anderer Zweikampf fand statt am Walle von Medina, wo 'Amr ben 'Abd Wudd dazu aufforderte.

Ein anderer bei Cheibar zwischen Marhâb und 'Alî<sup>2)</sup>.

Einen anderen Zweikampf erwähnt der Korankundige Ibn Manda

1) Vergl. *Ibn Hîschâm* S. 575. Die Erzählung selbst findet sich bei Bochrîf und Muslim nicht, sondern die Worte der Überlieferung bei *Bokhari* par Krehl III. S. 86 und *Mustim*, Bulaker Ausg. IV. S. 241. Calcuttaer Ausg. II. S. 175 »Gottes Zorn entbrannte über einen Mann, welchen der Gesandte Gottes für seine Sache getödtet hatte«, werden von den Commentatoren auf Obeij bezogen.

2) Der erste ist der schon oben nach *Ibn Hîschâm* S. 67 erwähnte Zweikampf, hier in anderer Ausschmückung wiederholt; bei dem zweiten bezieht sich der Verfasser auf *Ibn Ishâk*, indess kommt bei *Ibn Hîschâm* S. 760 nichts davon vor, dass auch hier 'Alî mit Marhâb gekämpft und ihn erlegt habe.

in seiner Chronik von Içpahân<sup>1)</sup>). Abdallah ben Bureik ben Warcá erhielt von dem Chalifen Omar ein Schreiben mit der Weisung: Marschiere nach Içpahân. Er marschierte hin und der Fürst el-Fadusabân kam heraus; als sie auf einander stiessen, sprach zu ihm der Fürst: ich will deine Leute nicht tödten, tödte du auch die meinigen nicht, sondern lass uns beide kämpfen, wenn ich dich tödte, so kehren deine Leute um, und wenn du mich tödtest, so werden meine Leute mit dir Frieden schliessen. Abdallah willigte ein und der Fürst fragte: willst du zuerst mich angreifen, oder soll ich dich angreifen? Abdallah erwiderte: greife du mich an. Da stürzte sich der Fürst auf ihn, haute zu und traf den hervorragenden Theil des Sattels, so dass er ihn zerbrach und die Riemen am Halse des Pferdes und die Gurte durchhieb. Abdallah fiel herunter, stand aber sofort wieder auf den Füssen, schwang sich auf das Pferd ohne Sattel und rief: steh! Der Fürst wandte sich gegen ihn und sprach: ich möchte nicht gern dich tödten, denn ich sehe, dass du ein tapferer Mann bist; kehre deshalb zu deinen Truppen zurück, ich will mit dir Frieden machen und dir die Stadt übergeben unter der Bedingung, wer will, kann bleiben, und wer will, kann gehen.

Einige Fragen in Bezug auf den, welcher einen Zweikampf unternehmen will.

1. Frage. Wie muss der Ritter beschaffen sein, welcher zum Zweikampf vorgehen will?

Antwort. Er muss das Herz auf dem rechten Fleck haben, eine grosse Kraft besitzen, voll Verlangen nach seinem Feinde, äusserst vorsichtig sein, körperlich vollkommen gesund, behände mit seinem Thiere, vollständig bewaffnet als Reiter auf dem Rücken des Pferdes, in allen Waffen geübt, geschützt durch seine Kleidung und Rüstung, er muss Geistesgegenwart, einen klaren natürlichen Verstand und viel Erfahrung besitzen und die Jahre der Jugend schon überschritten haben. Die

---

1) Vergl. *Beladsori liber expugn. regionum* ed. de Goeje. S 312.

Frage bezieht sich auf die Wissenschaft der Soldaten und wer das nicht weiss, der ist kein Soldat.

2. Frage. Wie soll der Ritter zu seinem Gegner zwischen die beiden Schlachtreihen hinausziehen?

Antwort. Er soll nicht rennen, wenn er zu seinem Gegner hinauszieht, —<sup>1)</sup>.

3. Frage. Wie soll er sich verhalten, wenn zwei Reiter auf ihn los kommen, sich dann trennen und beide ihn angreifen?

4. Frage. Wie soll er sich verhalten, wenn einer von den beiden besser bewaffnet ist und ein behänderes Thier hat? welchen von beiden soll er zuerst angreifen?

5. Frage. Wie soll er sich verhalten, wenn einer von beiden mit der Lanze, der andere mit Pfeilen bewaffnet ist?

6. Frage. Wer muss sich angreifen lassen und wer muss zuerst den Angriff zu machen suchen? und wie ist dabei seine Bewaffnung?

### Zehnte Unterweisung.

Über die Kriegslisten durch Anwendung von Feuer, Rauch u. d. gl.

In dieser Unterweisung habe ich die Kriegslisten von Alexander und anderen kundigen Männern wie Bariufâ<sup>2)</sup>, Aristoteles und anderen gesammelt, es ist nützlich, dies zu wissen, es anzuordnen und damit zu operiren.

Erste List. Nimm gestossenen gelben Schwefel, thue ihn in einen *خَرَّةَ خَضْرَاءَ* Wasserkrug mit grüner Glasur, thue dazu ebensoviel dunkle Naphtha, binde die Öffnung des Kruges fest zu und vergrabe ihn in frischen Dünger 40 Tage und tausche diesen um, so oft er er-

1) Ich habe es für genügend gehalten, nur die gestellten Fragen anzugeben, ohne die zum Theil sehr ausführlichen Antworten hinzuzufügen.

2) Ein entstellter nicht zu errathender Name.

kaltet, bis die bestimmte Zeit verflossen ist; dann nimm gestossenen grünen Eisenstein, thue ihn in einen eben solchen grünen Krug, thue dazu ebensoviel Urin von Knaben, binde den Krug fest zu, vergrabe ihn gleichfalls 40 Tage in frischen Dünger und vertausche diesen, so oft er erkaltet. Wenn du dann dies herausnehmen willst, so binde dir die Nasenlöcher zu und nimm dich vor dem Geruch in Acht; und wenn du es herausnimmst, wirst du finden, dass alles eine Masse geworden ist von schwarzer ins Grüne schlagender Farbe; auch der Eisenstein ist schwarz geworden wie verbrannt; nun klüre den Urin besonders und die Naphtha besonders durch ein Haarsieb und mische dann beides zusammen in einem passenden Gefäss und thue dazu ebensoviel alten scharfen Wein (d. i. Weinessig), als eins von den beiden Gefässen enthält; dann stelle es zur Seite bis zu der Zeit, wenn es gebraucht werden soll.

Zweite List. (Ein in ganz ähnlicher Weise bereitetes Mittel)<sup>1)</sup>.

Wenn du nun eine Burg oder eine Mauer von fester Bauart zerstören willst, so befiel den *zarrákún* Mischkrug-Schleuderern<sup>2)</sup> oder andern, welche mit dieser Sache vertraut sind, das sie von dieser zubereiteten Flüssigkeit in *صناجات* (? Büchsen) füllen und diese nach dem Orte werfen, welchen du zerstören oder verbrennen willst, dann befiel den Naphthaschleuderern, dass sie Feuer werfen und wenn dann das Feuer die Gerüche dieser Flüssigkeit riecht, nimmt das strahlende Licht desselben zu, setzt es in Flammen, man hört davon ein starkes Knuttern und heftiges Summen und sieht schreckliche Gestalten, deren Anblick man nicht ertragen kann. Alles dieses wird ausgeführt, wenn man den Wind im Rücken hat, und man muss sich hüten, dass er nicht von vorn ins Gesicht kommt, sonst ist man unfehlbar verloren. Wenn dieses so geschieht, so siehst du, wie die Festung zerstückt wird, ein Theil über den andern schlägt und Stücke wie Berge herunterfallen mit einem Getöse wie der Donner; und wenn sie von Lehm- und Backsteinen ist,

1) Über die dabei angewandte Geheimschrift vergl. das Vorwort.

2) Vergl. S. 13.

siehst du sie in Zeit einer Stunde wie Staub zusammenstürzen. Bei jedem Orte, der dir beschwerlich ist, wende diese zubereitete Flüssigkeit an und hüte dich, dass du selbst den Geruch davon riechst, sonst wirst du zu Grunde gehn.

Wenn du die Burg menschenleer machen willst, so nimm zu der zubereiteten Flüssigkeit Rebenholz, dann warte einen Tag ab, an dem der Wind heftig ist, und befehl nun den Naphthaschleuderern über dies Holz diese zubereitete Flüssigkeit zu giessen und schiess damit Naphtha-Pfeile ab. Sobald die Leute in der Burg den Geruch hiervon riechen, kommen sie sämmtlich um, es wird nicht einer von ihnen gerettet, ausser wer nichts davon riecht. Wenn das Thor von Eisen ist, so wende dagegen diese Flüssigkeit an, zünde sie an, so wird es verbrennen und augenblicklich zur Erde fallen.

[Es werden sechs übliche Mittel angegeben.]

### Über die Räuchermittel.

Diese Mittel sind sehr nützlich in Engpässen, wenn Jemand den Rauch riecht, stirbt er sofort auf der Stelle, und wenn Jemand etwas davon vorsichtig auf Holz thut und dies dem Feinde zuschickt, so steigt, wenn er es zur Bereitung der Speisen oder sonst benutzt und die Flamme hinzutritt, ein Geruch davon auf, welcher jeden, der ihn riecht, tödtet.

Erstes Räuchermittel. Man nimmt von dem Baume *el-kákát* die Zweige, Blätter und Wurzeln und besprengt sie mit Camel-Urin drei Tage lang fortwährend, so oft der Urin trocken wird, wiederholt man es täglich mehrere Male; dann nimmt man Mist von Camelen, welche mit ausgepressten Ölkuchen gefuttert sind, zerreibt ihn sehr fein, schüttet Camel-Urin darüber und lässt dies drei Tage lang in der Sonne stehen, so dass sich ein starker Gestank entwickelt; während der drei Tage wird der Urin, so oft er abnimmt, erneuert. Dann mischt man sorgfältig حلتيت متن *Assa foetida* darunter und rührt es mit einem Holz

um, dann mengt man das aus dem zuerst genannten Baum Hergestellte nach und nach dazwischen, bis sich alles genau mit einander vereinigt hat; hierauf nimmt man von den Wurzeln der Tamarinde etwas, nachdem der Baum so ziemlich vertrocknet war, streicht über die Wurzeln etwas von dem zubereiteten Mist, so dass sie ganz davon umgeben werden, lässt es etwas trocken werden und bewahrt es auf. Wenn man dann damit Feuer anzündet, so muss Jeder, welcher den Geruch davon riecht, augenblicklich oder nach einem Tage sterben. Will derjenige, welcher damit operirt, vorsichtig sein, damit es ihm nicht schadet, so nimmt er zwei Lappen; trünkt sie mit Veilchenöl, nachdem Kampfer und etwas Sandelholz in Rosenwasser zerrieben dazu gethan ist<sup>1)</sup>, dann nimmt er das zum Räuchern zubereitete Holz theilweise d. h. eine Handvoll nach der anderen, und lässt es am Feuer anbrennen; auf diese Weise riecht keiner diesen Rauch, er kann in seine Nasenhöhlen eindringen und einige Zeit sein Gehirn einnehmen, ohne dass er stirbt.

[Es folgen noch vier andere solcher Räuchermittel. Auf welche Eintheilung sich die folgende Überschrift »Fünftes Capitel« bezieht, ist nicht ersichtlich.]

### Fünftes Capitel.

Über die Vorbereitung zu einer Reise. Unterweisung für unterwegs und Bequemlichkeit bei der Einkehr.

[Den näheren Inhalt von sechs Seiten glaube ich übergehen zu dürfen.]

### Über Verwundungen.

Wenn eine Wunde frisch und nicht von grossem Umfange und nicht tief ist, so muss man die beiden Ränder derselben genau mit einander vereinigen und zubinden und sich vorsehen, dass weder Salbe noch Haare damit in Berührung kommen, denn dies verhindert, dass

1) Hier ist hinzuzudenken: und bindet sich diese Lappen vor die Nasenlöcher.

sie zuwächst. Wenn sie tief ist, so muss man ein Pflaster darauf legen, wovon das Fleisch wieder wächst, und muss dies ausfüllen und zubinden. Wenn sich die beiden Ränder der Wunde wegen der Grösse derselben nicht vereinigen lassen, so muss sie an einer, zwei, oder drei Stellen zusammen genäht werden, je nach dem Umfange, so dass die Ränder nicht mehr auseinander stehen; *وَإِذَا بَطَّطَتْ خِرَاحًا* und wenn sie auf gewöhnlichem Wege nicht geheilt werden kann, so muss man sie bis auf den Grund aufstechen, damit der Eiter nicht zurückgehalten wird.

Beschreibung eines Pulvers, welches den Schnitt mit einem Schwert, Messer u. d. gl. zusammenzieht und das Blut stillt. *انزروت Sarcocolla* zwei Theile, *sanguis draconis*, *جلنار* Granatapfelblüthe, *تشور کندر* Weihrauchrinde von jedem ein Theil, dies wird gemischt, durchgeseibt und aufgelegt.

Ein blutstillendes Mittel bei Wunden. *صبر* Aloe, Weihrauchrinde, von jedem zehn Drachmen, *كزبرة يابسة* getrockneter Coriander sieben Drachmen, *زاج* Kupfervitriol vier Drachmen, verbranntes Papier ebensoviel, *terra sigillata* sieben Drachmen, Drachenblut acht Drachmen, *اقتيا* Saft aus der Schote der *spina Aegyptiaca* und Saft von *قسطيداس Castida*s von jedem sechs Drachmen, Myrrhen zehn Drachmen, dies wird gestossen, Hasenhaare und Eiweiss genommen, das Mittel darauf gestreut und auf die Stelle befestigt, nachdem Spinnwebgewebe darauf gelegt war.

[Fünf andere Mittel zu ähnlichen Zwecken.]

Über die Pflaster. Zur Verhütung von Blasenziehen beim Verbrennen mit Feuer, wird Gummi arabicum gestossen, mit Eiweiss zu einer Masse gerührt und damit bestrichen.

[Zwei andere Pflaster gegen Brandwunden.]

بسم الله الرحمن الرحيم رب يسر يا كريم

## التعليم الثامن

في عقْد الجيوش وجمعها وولاتها وامراءها وقوادها وعدد اجنادها  
على الوجه المامون الغائلة من الرهن وما يتعلف بذلك

فنقول من شرط الناظر على الجنود الحمة ان لا يجعل آحاد الامراء اعداءهم مهملّة ولا طائفة منهم بل يحتاج في سياستهم الى نظرٍ عامٍ وحِفظ تامٍ فالطريف في ذلك قد حَقَّقَه الاوائلُ بانواع من الصبِّط على اختلاف بينهم فيه

الباب الاول من التعليم الثامن فيما يجب على الملك ان ينظر في امر الجيش وان يوق امرم قايديا يكون اميرا مقدما جلدًا بصيرا ذا تجربة وخبرة فيقلده امر الجيش وليكن هذا الامير تام النهضة كافي الجلادة سريع الاقدام قليل الحباية غير مهمل للليل يجب النظر فيه فالليل من الاهال في حق العارض فساد لجمهور الجيش لانه متى ساهلهم في شيء من العدد ربما اعاد بعض الامراء بعض اصحابه مرتين او ثلاثة وربما حاباهم بالضعيف والقرس الاعرج وغير ذلك مما يجب الاهتمام به انج

الباب الثاني من التعليم الثامن فيما ظهرت به اللغة واتصل به العرف والهل من ذلك غريب اللغة فيه ونحن الان ذاكرون ذلك على رؤسهم ذكرا يشتمل على استيفاء في اقتصار

الباب الثالث من التعليم الثامن في الفراسة فيما يستدّ به على الرجل في جميع احواله دلائل الشعر اللين يدّد على الجبين والحشيش على الشجاعة كثرة الشعر على البطن يدل على الشبّك كثرة الشعر على الصلب دليل على الشجاعة الج

دلائل الجبهة — الحاجب — الانف — العين — الفم والشفة والاسنان وغير ذلك — دلائل الوجه — الضحك — الاذن — العنق — الصوت والنفس واللامر — السمن والهزال — دلائل الظهر والبدن والقدمين — الجبان — الشجاع — الجيد الطبع —

*Histor.-philolog. Classe. XXVI. 1 u. 2.*

a

فصل في منزلة الملك والجيش في الحصار  
ومنزلة كل واحد منهم في منزلته على رأى الملوك المتقدمين  
والتحرز فيه

فصل في شرح منزل السلطان والجيش ومنزل كل واحد منهم

يحتاج الى ذلك في اخذ الحصون والقلاع وما اشبهها فان اخذ الحصون يحتاج الى اشياء لا بد له منها ولا يحل بشيء من ذلك ان الامير الموكل بذلك يكون رجلا ناعما مجتريا بصيرا مجذبا على من فيه من فطانة ومقاتلة يصلح العمل وبوقوفه على ما ينبغي العمل به ويوعدون اليه ايعادا شديدا ويتقدمون اليه ابلغ التقدم في الحذر والحفظ بعد الشحنة له بكل آلة وعدة تعين على الحصار اذا حصروا يعنى عند الحاجة الى الدفع وشكى عند المناهضة على اوفر الحال واتمه واحكمه من القسى الحكة الصنعة الوثيقة والنشاب والحسابان والجراد والمجاري والترسة والدرى والمكاتل صغارها وكبارها والجراد والمراكن والمجانيف والعرادات والقاليح والقسى الهندية التى تبقى على الندى والدودانية بمراميتها وأنجارية المهياة لانواع الرمى والقذف والسلاليم بادواتها والته حديد يقطع بها الالهاق وجبازات مرتعات ذوات قوايم اربع ومعاول ومسلّة حى ومرور وفوس وشفار وخطاطيف حجن وقدور لذوب الصفر والنفط والحل الحادى وادوات ينصح بها الصفر المذاب ويرمى بها النفط بالنار والزفت والقار والخشب والمحطب واصحاب الحرف مثل التجارين والسراجين والعراشين والنشابين والحاديين والصقارين بعدددهم والتجارين والنقابين وامر كل جماعة من هؤلاء الى مقدمهم وامر اللد الى المهندسين وامر المهندسين الى الامير الموكل بامر الحصار والتجارين والاساكفة واللبادين وجميع ما يستعد به في الحصون من المون والاعلاف ويحتاج اليه ما يقوت ويقوى واحراز القناطر والحنادى والفارقينات بحيطانها وشرفها وسترها وحواجزها والحارس والمراتب بحراسها ورتبائها والبوابين والابواب والمفاتيح واصحابها والموكلين بها من الثقات واقامة الرجال في كل ناحية وطرف وتذكية النيران الساطعة اللتيقة الابدار وتوقيف كل رجل في موقعه على عمله فهذه الاشياء لا يحل بها ولا بشيء منها



## التعليم التاسع

في تعبئة الامير الصفوف في القتال

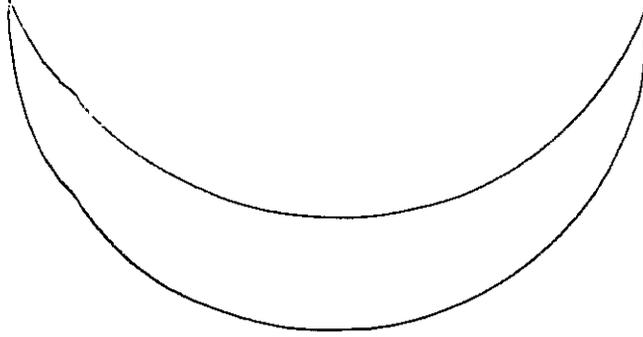
فصل يجب على الملك ان يشار الاكابر من الامراء وقايد الجيش في امر الحرب كما قال الله تعالى وشاورهم في الامر روى ابن اسحاق في المغازي قال لما خرج رسول الله من وادي الصفراء وسمع بمسير قريش اليه فاستشار الناس فقال ابو بكر فاحسن ثم قال عمر فقال واحسن ثم قام المقداد بن عمرو فقال يا رسول الله امض لما امرت به فحن معك والله لا تقول كما قالت بنو اسرائيل لموسى اذهب انت وربك فقاتلا انا هاهنا قاعدون ولكن اذهب انت وربك فقاتلا انا هاهنا قاعدون فوالذي بعثك بالحق لو سرت بنا الى برك الغمام لجالدنا معك من دونه حتى تبلغه فقال رسول الله له خيرا ودع له ثم قال اشيروا علي وانا يريد الانتصار وذلك انه مر عدد الناس فقال سعد بن معاذ والله لاناك يا رسول الله تريدنا فقال اجل فقال سعد قد امنتا بك وصدقتناك وشهدتنا ان ما جيتت به الحق واعطيناك على ذلك عهدا وموثيقا على السمع والطاعة فامض يا رسول الله لما امرت به فحن معك فوالذي بعثك بالحق لو استعرضت بنا هذا البحر لخضناه معك ما تخلف منا رجل واحد وما نكره ان تلقى بنا عدونا غدا انا لصبير عند الحرب صدق عند اللقاء لعل الله يريك منا ما تقر به عينك فسر بنا على بركة الله فسر رسول الله بذلك من سعد ونشط قوله ثم قال سيروا وابشروا فان الله قد وعدني احدى الطائفتين والله فكانى انظر الان الى مصارع القوم قال عمر فوالذي نفسى بيده ما اخطاوا مصارعهم

وكانت الملوك الاوائل يعلمون انواعا من التعبئة فانها في المكيدة العظيمة في امر الحرب ونشرع الان فيما ذكرته الاوائل من تعبئة الجيش من غير ان يزيد في قولهم او انقص منه فصاحب السرى البصير باحوال الحرب اذا طالع هذا الكتاب وقهه استعمل ما فيه من الصور واقترح منه اشياء اخر على قدر ما يحتاج اليه مصافه على اى نوع شاء مما يوافق الحالة التي هو فيها والحمد لله الذي علمنا ما لم تعلم فله الحمد والمنة على ذلك

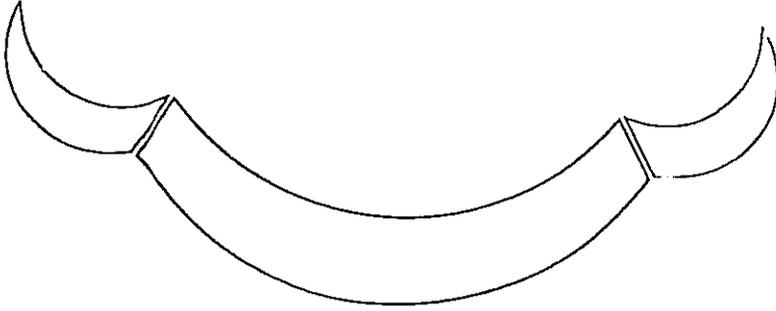
القسم الاول في التعبئة وفيه سبعة اشكال

ذكر بعض المتقدمين في صفة الصفوف للقتال منها ان يجعل كل صف في فصل بخصه وصورته

ومقامات احبابه في ذلك الشكل الهلالى وهو اجود الصفوف فيما كان المتقدمون من ملوك الفرس  
يذكرونه وله صورتان احدهما الهلالى المرسل ويسمى الأجر ويسمى ايضا الهلالى الحاد وهو الهلالى  
الذى يجتمع قوسى جنبتيه وساقنته زاويتان حادتان على شكل الهلال سوا بهذه الصورة



وهذا الشكل هو الذى يكون لآل قوس من صفى جنبتيه وساقتيه طرفان منفردان ويكون طرفا  
القوس الاكبر يزيد على الاصغر بمقدار ربع ما بين طرفى القوس الاصغر يكون الشكل بهذه الصورة



واى الصقيين منهما كان الجيش محتاج اليه وعدده قليل فليكثر عدد الصفوف في صدره وان  
يكون امر الاجحة الحادة والمنتشرة من اعيان الامراء وابصرهم واقومهم بالصبر والثبات والبأس  
والخجدة ويكون بينهم وبين المرتبين في الكين الى جانب الكشف ربع ميل تقريبا والى ما يلى صف  
العدو مقدار ميل ويكون بين هذا الكين وبين سعيده الذى يتقدمه الى ناحية العدو مقدار  
نصف ميل ويجب ان يكون قوس الهلال الذى تحويه الصفوف المرسومة نصف الجيش مقدار ميل

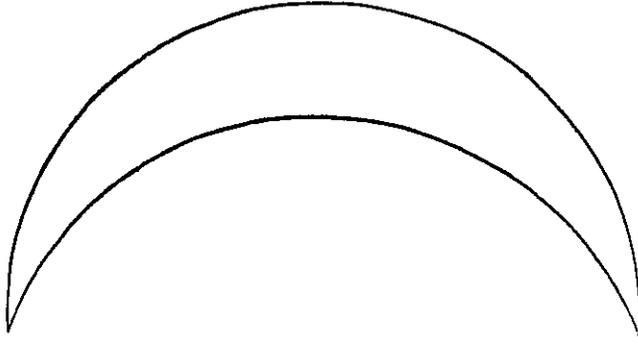
ونصف الى ميلين ويكون بين صدر قوسه ووسط وتره ربع ميل تقريبا او اكثر على ما يحتمله الجيش من التقويس والانفراج في الطرفين ويكون بين قطع وتره وبين مقام الطليعة الوسطى التي تليها مقدار ميل ويكون بين هذه الطليعة والطليعة الاولى مقدار نصف ميل ويكون مجال الفرسان من الصفوف المقدمة فيما بين وسط قوسه ومقطع وتره وعلى هذا الترتيب يقع زحف الصفوف وتقدمها على وجه لا يتغير ترتيبها عما هي عليه واذا واقعا العدو بهذا الصف فلا تزال اصحاب القلب ثابتين في مقاماتهم لا يتحركون فاما اصحاب الميمنة والميسرة فانهم يزحفون قليلا قليلا واما اصحاب اطراف الجناحين يزحفون اكثر من الذين يلونهم قليلا مثاله اذا زحف اصحاب الميمنة والميسرة خطوة زحف اصحاب الاجنحة الحادة خطوتين على الحراف الى داخل مقدار قدم ونصف الى داخل ويكون ذلك على اعتدال وصحة حتى اذا اقترن العسكر الاعظم فيه بطائفة من اطرافه وقع الثبات وانصتت فيه الطلائع في الجوانب الى امراء الطرف الاقصى من الاجنحة واصحاب الصدر يعنى القلب لا يتقدمون خطوة واحدة الا اذا بان انكشاف عسكر العدو فانه يزحف قليلا برؤس وذلك على نصف ما يزحف اصحاب الميمنة والميسرة والوقوف خير لهم ما كانت الحرب مشتبكة او ترقب لها رجعة او يخاف من كمين ولا يزالون على الصبر والثبات واصحاب الجناحين يزحفون ما أمكنهم قليلا قليلا بحيث لا يظهر أثر تقدمهم الى ان ينتهي به الى ان يستديروا على العدو حلقة بأصل الجيش وانضمام اصحاب الكمين وحصل العدو في اوساطهم حتى أخذوا بشيء مما ذكرته فسد نظامهم وتغيرت صفوفهم الى غير ما فرضوه ولعله يتغير ويفسد جدا فليراع قائد الجيش هذا الترتيب ويدور بنفسه عليهم ويعرف المقدمين عليهم حال التقدم خطوة او خطوتين خطوتين يعرفهم ذلك وجنهم على ذلك ويشجعهم على المقام والاقدام في الاماكن وبلغنى ان الملك الظاهر لما صاف التتار عند دخوله قيسارية كان على هذه الصورة حتى اخذهم في الحلقة وقتلهم المقتلة المشهورة التي في التواربخ ولم يستعجئ بمثلها ولم يجل الى هذه الا كل بطل لتجاع مقدمهم جرى لا يهاب الموت بل يبيع نفسه لله عز وجل كما قال الله تعالى ان الله اشترى من المؤمنين اموالهم وانفسهم الاية فانه يتألف في العلم بهذه المصاف لانها اصول المكيدة في الحرب والجيله في أخذ العدو والنصرة عليه ٥

الشكل الثالث وهو شكل عظيم القدر كثير النفع كانت الفرس تستعمله واهل سقليّة لا يخلون به في مصافقتهم وبلغ بهم الى مرادهم وذلك الصفّ يجب ان يكون طوله مثل عرضه مثل ان يكون طوله ميلين وعرضه ميلا وهذه صورته تأتي في النصفحة الثانية ان شاء الله تعالى ۞

واما اراد ان يكون طوله مثل عرضه مرتين مع تسميته مربعا وهو شكل من اشكال اقليدس يقال له مربع قائم الزوايا مختلف فجعلوا عرضه مقدم الخيل وحتاج ان يكون اعداد الصفوف في الطول مقام الفرس عرضا مثل نصف مقامه طولاً فاذا فرض على ما ذكر خرج تعديل الصفوف مربعا بالنسبة في بنائهم وهذا الصف لا يضرب صفّ العدو واذا كان هلالياً الا ان يكون صفّ العدو اوسع فسبيل صاحب النظر في العساكر ان يتقدم الى احزاب الكمين الاعلى ان يخرجوا من اخر طول الصف مقدار ما يقابل طرف جناح صف عسكر العدو وقد يكون ذلك في التقريب نصف ميل او ربع ميل ولا يزيد في الغالب حتى يحتاج الى ان ينتهي الى ميل بالاضافة الى ما قرّضناه من ان يكون امتداد احد الجيشين ميلين فيزيد عليه مثليّه من الجانبين كان ابرن ذلك في بعض الاحوال فسبيل مدبر الجيوش ان يجعل كمناء الاطراف ثلاثة اقسام او اربعة او خمسة بمقدار ما تدعو اليه الحاجة وان تصت الى اكثر من ذلك جعله حتى لو احتاج ان يجعل الكناء نصف الجيش فعل ذلك واستظهر فيه ويجعل بين الكمين الاول الذي يلي عسكره وبين عسكره في سمت طوله ربع ميل وبعده الى قدام نصف ميل ثم الكمين الثاني الذي يليه يخرج عنه ذات اليمين زيادة ربع ميل ويتقدم فرقه الى قدام مقدار نصف ميل او اكثر ان امكن ذلك من كل جانب فهذا يحصل الحراسة التامة لهذا الصفّ ويكون امرآه باعلامه صفّا مستديرا حوله على ما رسمناه ويكون في صدر القلب رحبة مثل نصف قوس صغيرة يكون فيها قائد الجيش يحرض الجيش على القتال ويكون ينتظر من الملك ليشرف على حال الجيش وبين يديه جماعة من الخلع والاموال والخيول وغير ذلك فيما بينه وبين قائد الجيش في وسط الجيوش في تقسيم القلب لا يحول بينه وبين قائد الجيش الذي في قلب القوس حايل ليشاهد احزاب العنا والمستحقين للصلات وغير ذلك وربما يقدم الملك الى ان يقف على احوال الجيش وأن يقف في صدر القوس لتقوى به نفوس

اصحاب الصفوف في الجنين ومن يتلوم في الصفوف المتقطرة وربما يكلمهم بنفسه ويشجعهم ويعدم الحسنى من الله في الاخرة ومنه بالخلع السنيّة وان يمدّم بطايفة بعد طايفة وزمرة بعد أخرى واذا اصاب بعض الكفاء ضعف امدّم من غير ان يتخلوا مكانهم ومعاونة الكفاء وغير ذلك من الاحوال المتجددة وذلك ما يقوى نفوسهم ويشدّ ازهم سماعها منه

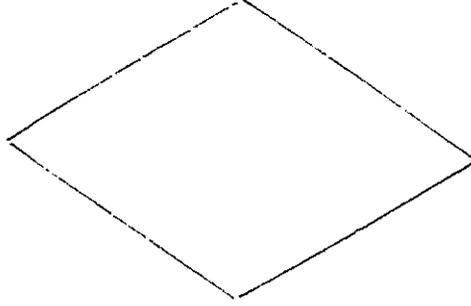
الشكل الرابع من التعبية وما يصف في الحرب هذا الصف لانه في الجود والاستظهار في القوة الصف الموسوم بالصف الدبالي عرضه في العادة في مقدار صف ساقية وصف ساقية مثلي طول صف جنبيه وهو يراد لتخفية تارة لتخفية حزره على الاعداء وتارة لاضهار القلّة في صدره وتارة لتغير ذلك ورسمه على هذه الصورة



وهذا الصف تامر الاستظهار وخصوصا اذا كان قد أخذ على العدو فيه راس درّب من الدروب وسبيل هذا ان يكون كمنائه المقدمة اكثر من الاويل ويجب ان يكون خروج الكين الاول من احد جانبيه عن نهاية حيف جنبيه مقدار نصف ميل ويقدمه الى قدام نصف ميل ويعتمد في ذلك ان يكون آخر كمنائه زابدا في مقامه على سمت آخر صف ساقية جنبيه وسبيل هذا الصف ان يستتر فيه من الكفاء مهما امكن ولو جعل الكفاء في هذا الصف على عدد صف مرتين لكانوا الثلثين لان جايزا او اكثر نفعاً واحداً وهذا الصف في نظامه يقارب عكس معنى الصف الهلال في بنائه

الشكل الخامس من التعبية ايضا شكل المعين وصف يكون طويلا مقوّما وهذا الصف يكون قليل

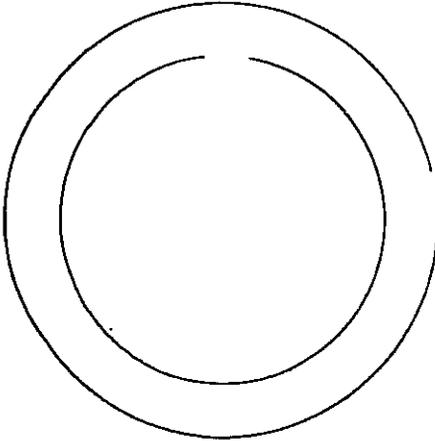
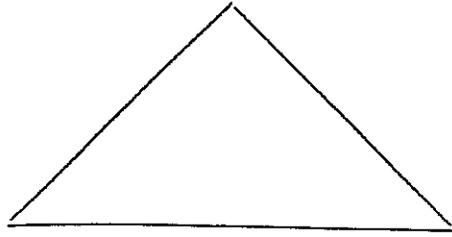
العرض تأمر الطول وهو من اسهل الصفوف ترتيبا وابعدها من التغيير عند الاضطراب والانقلاب وعليه يكون جمهور الصفوف في زماننا هذا الا انه قل ما يحتاج الى كثير مرتب مجرب في المقام وانما الوقوف فيه داعية الحال في المجلة وهذه صورته



وهذا الصف فيه نفع كبير لارهاب العدو بامتداد طوله وبنائه بكثرة العدد وهذا هو وكنناؤه اقل من غيره ولو كثروا فالصواب ان يقسموا ثلاثا فيكون الثلث مقدمة في اربعة مواضع وثلثهم الثاني في مجنبتى اوساط العسكر في موضعين وثلثهم الباقي وراء الساقة في ثلاث مواضع في ركبي صف الساقة واوسطه وان اختاروا ان يكون كل الكناه ثلث كل العسكر جاز وان اقتصروا على ان يكون ربع العسكر جاز ولا اقل من ذلك وقد يتخذ هذا الصف عند كثرة العدو الى غاية ان يظهر من المسلمين الفشل فيتشجعون وينبسطون هذا البسط حتى تقوى نهبتهم بانبساطهم وبرهيبهم العدو بذلك ولا يكون عرضهم اقل من متبعة ثلاثة جيوش وربما لم يزدادوا على ذلك فرسانا ويكون معهم مثلهم من الرجالة والعزل فتكون المجلة ستة صفوف لستة امراء وقد يتخذ مثل هذا صف مع الثثرة والقوة لشيين احدهما ان ياخذ اصحاب العسكر على العدو بجامع الطرق من جهة اليمين والشمال بامتداده والثاني ربما كان امتدادهم بقدر امتداد السهل ويلحق طرفا للجيش من جانبيه الخزون واطراف الجبال والحشونات وفي حفظ مثل هذا صلاح كثيره

الشكل السادس من التعبئة ومن الصفوف صف يقال له المستطيل ويكون طوله اقل من عرضه جدا مثل ان يكون مقدار صف جنبيه مهمل ومقدار صف عرضه ستة اميال او اكثر وهذا الصف صدوره

المعروف بشرط المعين ومنفعته كثيرة اذا كان حافظا لدرب من الدروب ولو كان عدة كمنائه اكثر من كمناء الجميع لكان جدًا نافعًا في الغاية لاصحابه وكذلك اذا ارادوا ان يكونوا بما يلي العدو اكثر مثل ان يكونوا ثلاثة ارباعهم مما يلي عسكر العدو وربعهم الباقي مقسوم خمسة اقسام في كمنائه النجدة احدها عن اليمين والاخر عن اليسار واثنان في زاويتي صف الساقة والخامس في مقابلة امير الساقة في الوسط ويكون خروج اول كمين من كل جانب من جوانب هذا العسكر مما يلي العدو وزايدًا على طرف صف الجبين بمقدار ميل ويتقدمه بمقدار ميل وعلى مثل ذلك حتى يكون الكفاء قد زادوا على طرفي صف جبين عسكر العدو وليس لهذا الصف غائلة تخاف الا اذا دخلهم الفشل والانكسار والهزيمة فان قساده ينال لا يتدارك برجه من الوجوه وتغير اضطرابه قساد لاهله في نفوسهم جدًا فليحذر من استعماله في مثل ذلك ٥



الشكل السابع من التعبيات ومن الاشكال شكل القرية وطائفة تسميه التنورة وهذا الصف انما يتخذ هكذا لاشياء احدها ان يكون العدو كثيرا يزيد عدده على عدد المسلمين مرات والغصاء واسع اذا اتسبوا فيه بأخذ هذه الصفوف المقدمة تفرقوا ولانتم شوكتهم في اعين العدو ووقفوا على حزمهم سرعة والثاني انه ربما يفسد امور طلايعهم ويشتمل عنهم كمنائهم

بكناه العدو وما أشبه ذلك فيحتاجون إلى اتقاء الحرب من كل جانب فننعتد صفوفهم على هذه الصورة ليكون أسلم لهم من كل الجوانب وامكن لهم في التطاخر والتطاهر وهذا الصف الين الصفوف واضعها وأقلها عددًا في نفسه وكمناثه وأكثر ما يتفق إذا لجم جيوش المسلمين في بلاد العدو واغرقوا في الهجوم عليهم فيصبرون فيهم وسطًا فيحتاجون إلى القتال والحراسة من جميع جوانبهم والله اعلم ٥

## القسم الثاني

في الصفوف واسماؤها واعدادها على قول المتقدمين

نشرع الآن في شرح الصفوف وعددهم وهيئاتهم ٥ على ما ذكر البيهقي في كتابه اول ما ينبغي ان يقصد إلى معرفة تعبئة الحروب انه اذا حضر الانسان كثيرًا من الجند لا تعبئة لهم ولا نظم امكنه ان ينتخبهم ويرتب كل واحد منهم في الموضع الذي يليق به أعني في الصفوف التي مر ذكرها في الفصول المتقدمة حتى تصير لهم هيئة مريحة حسنة ٥ وان كثيرًا من الجند عند القتال لم يعلم كيف يقف واين يقف هذا ومنهم من تجاوز سنة الخمسين والستين ولم ير مصافًا ومع ذلك ان منهم من يصلي كل يوم خمس صلوات ولم يحسن الوقوف في الصف للقتال وكيف حال من عمره ما رأى صف جيش فجب على كل ذي عقل وقهم انه يتعلم هذا العلم حتى يقاتل اعداء الله تعالى لقوله صلعم من مات ولم يجد نفسه بالغزو فقد مات على شعبة من النفاق رواه الشيخان في الصحيحين لأنه يأكل اقطاعه لاجل علمه بذلك عند حاجته اليه حتى ينفع المسلمين به وان لم يقم بما شرط عليه في الرقة التي كتبت عليه بديوان الجيش وآلا اكل اقطاعه حرامًا آخرًا من لحم الميتة ولحم الخنزير فتعلم علم التعبئة من اكبر المنافع للمسلمين فوجب عليه علم ذلك حتى يعلم عند القتال ٥

وذلك ان تعبئة انعسكر عند المسير في وقت الرحيل وعند الموافقة نافع جداً في الظفر فقد وجدنا في التواريخ كثيراً من العساكر غلبت من عساكر قليلة باذن الله وهزمت لسوء تعبئتهم وحسن تعبئة هذا كما قال الله تعالى كم من فيئة قليلة غلبت فيئة كثيرة باذن الله والله مع الصابرين وكما جاء في الحديث كما تقدم وكما عبا خالد بن الوليد رضى الله عنه موتة والروم كانوا مائة الف ومعهم من نصارى العرب مائة الف والمسلمين ما بين الثلاثة الاف الى اربعة الاف ولم ينالوا الفأر منهم شيئاً بعد تعبئة خالد حتى قال النبي صلعم كما تقدم ۞

والذى جربه الناس من صناعة التعبئة والعلم بحركات الحرب واما بولوبيس فزعم ان حدها معرفة الانسان باخذ جماعة من الجند ويميزهم ويرتب صفوفهم ويعلمهم كيف يكونوا في حالة الانعطاف ينة ويسرة حتى يبتقى ذلك لهم عادة ۞

قال جامع هذا الكتاب ان ما ذكره بولوبيس هو أصل الناوردات الذى جعلوها المعلمين حتى يحصل بها العلم للحارب فجعلوها المعلمين ملعبة ومالكة فلما جعلوها كذلك خرجت عن ان تكون لله خالصة بل بقيت للسحت لاجل ذلك نسيت ولم يعلمها الا القليل والقليل غير معلوم الاصل عندهم فلو علموا وعلموا لله تعالى لينتصروا على عدو الله خالصا من غير تلكب عوص من المخلوق وكان ذلك خيرا كثيراً لمن اراده او فهمه في دنياه وأخرته ۞

فصل ذكر بعض المتقدمين انه لا بد من اجتماع وانضمام يكون مفروضا من قائد الجيش لا يجوز له ان يتفكك واحداً منهم عن قرانه بحال من الاحوال وقد ذكر بعض المتقدمين اقل عدد يكون لهم فذهبت طائفة من ملوك الاوائل الى انه يجب ان يكون اقل عدد ما ينضم باسم يختص بها ستة انفس ودليلهم ان الستة عدد تام فلا يمكن اقل من ذلك وقال اخرون بل اقل عدد يكون عشرة وقال اخرون بل يكون من اثني عشر نفسا وقال قزم منهم لا يكون اقل من ستة عشر نفسا والذى اراه ان يكون ثمانية فان اهل زماننا تركوا الجد في كل شيء فكيف هذا لانه كثيراً لان يجعل الصف ستة عشر يكون منها ثمان فرسان مقاتلة وثمانية حشو بالعزل الذين يعيون من خلف مع انهم يرمون بالتيارز والمقاييع والسهام وغيرهم وبعدهم الغلمان ۞ وكل صف من هؤلاء يسمى صفاً ويقدم عليهم اثنان الاول يسمى رئيس الصف المتقاطر والاخر في ساقته يسمى صاحب

الساقطة وكل صف يكون من هذه الصفوف يكون له اثنان على هذا الترتيب، وقد حدوا الصف المتقاطر فقالوا انه مولف من قواد وتولى يتلونهم في الفضيلة، واما اقتتران التقاطر فيكون اذا قرب الى الصف الاول صف آخر مثله وقرن الى صاحب الصف الاول صاحب الصف الثاني وقرن الى القيم التالي في الصف الاول القيم التالي في الصف الثاني ونسق الاقتران فيما يتلوا ذلك على هذه الصفة واذا رتب هذه الصفوف على هذا الترتيب سميت هذه التعبئة اقتران التقاطر وسميت جماعة الصفوف المتقاطرة وقد يسمى جبيناً ووجهها وتخشية وصفاً مقترباً وقاً وقلباً وفواذاً وقواماً ومقدمة الصف المتقاطر، واما الجزء من الجيش المرتب خلف الجبين والوجه الى موضع اصحاب الساقطة فيدعى عرضاً واذا كان القوام الاول والذين يتلونهم في الطول على استقامة سمي ذلك اقترباً واذا كان رؤساء الصفوف المتقاطرة ورؤساء الساقطة منتظمين على استقامة في العرض يسمى ذلك تقاطراً،

والجيش ينقسم الى قسمين عظيمين تامين من الجبين الى منتهى العرض ويسمى احد القسمين ميمنة ورأساً والقسم الاخر يسمى ميسرة وذنباً واما قسمته طولاً فيدعى سرّة وقاً وقلباً والرتبين خلف جيش اصحاب السلاح من الرجالة يسمون العزل واحدهم اعزل وربما رتبوا في مواضع اخر على قدر ما يحتاج اليهم ويرتبهم قائد الجيش ونذكره فيما بعد ان شاء الله تعالى، وانا مخبر بعدد المتسلحة وعدد العزل وعدد الفرسان كم ينبغي ان يكونوا وكيف يجب ان يعبأ كل جمع منهم على قدر الحاجة الداعية اليه وكيف ينبغي ان يغير شكل التعبئة بسرعة وما الذي ينبغي ان يوصف عليه من حركات كل واحدة من هذه الجماعات،

فأقول انه ليس ما يقتنع به ان يجعل عدد من في الجيش عدداً محدوداً وذلك انه ينبغي لصاحب التعبئة ان يجعل رسم ذلك على قدر عدد جند كل عسكر وان يختار عدداً يوافق تغيير شكل العسكر على قدر الحاجة التي تدعوا الى ذلك اعني ان اراد ان يضعف طول الجيش حتى يصير مرتين مثل ما هو او يصاعفه مرارا كثيرة وان اراد ان ينقص من طوله كان العدد الذي القه موافقاً في ذلك ولهذه العلة اختار القدماء عدداً يمكن ان ينقسم بنصفين الى ان ينتهي الى الواحد ولهذا السبب تجد اكثر من وضع شيئاً في تعبئة الحروب جعل عدد اصحاب السلاح

١١٣٨٤ ويجعل جيش العزل نصف هذا العدد وجيش الفرسان نصف جيش العزل وذلك ان هذا العدد ينقسم بقسمين الى ان ينتهي الى الواحد وانما اختير هذا العدد ليكون رسماً ومثالاً لانه اذا جعلنا الصف المتقاطر ستة عشر رجلاً يجب ان يكون في هذا العدد من الصفوف المتقاطرة الف صف واربعة وعشرون صفًا وهذه الصفوف تنقسم الى انواع وكذا واحد منها اسم على ما يليق، فصل في الاسماء كل ستة عشر تسمى صفًا وكل صفين من هذا الصفوف المتقاطرة تسمى عصابة وعدد من فيها من الرجال اثنان وثلاثون رجلاً والمقدم عليهم يسمى صاحب العصابة وكل اربع صفوف متقاطرة تسمى مقنبًا والذي يروسه يدعى صاحب المقنب وعدد من فيها من الرجال اربعة وستين رجلاً وكل مقننين يسميان كُردوسًا وعدد من فيه من الرجال مائة وثمانية وعشرون رجلاً من الصفوف المتقاطرة ثمانية والمقدم عليها يسمى صاحب المائة ويدعى رئيس الكردوس وكل كردوسين يسميان تحفلاً ويسميان ايضاً فيئة وعدد من فيها من الصفوف المتقاطرة ستة عشر صفًا ومن الرجال مائتان وستة وخمسون رجلاً والمقدم عليهم رئيس الفية او الجفلة وكل جفلة يجتمع من هذا العدد خمس رجال مختارون وهم صاحب الراية وصاحب الساقة وصاحب البوق والخدام كذا ذكره قلت انما تكون هذه الخمسة مع الكشافنة في زماننا والذي اختاره ان يكون غلمانه خلفه يرتبون كترتيب الصفوف المتقاطرة حتى لا يخرجوا عن الصفوف وشكل الجفلة مربعاً كُرُفعة الشطرنج ثمانية في ثمانية وهذا ستة عشر طولاً وستة عشر عرضاً وكل جفلة يدعيان كوكبة وعدد من فيها من الرجال خمس مائة واثنان عشر رجلاً ومن الصفوف المتقاطرة اثنان وثلاثون صفًا ويسمى المقدم عليهم رئيس الكوكبة وكل كوكبتين زُمرة وعدد من فيها من الرجال الف واربعة وعشرون رجلاً ومن الصفوف المتقاطرة اربعة وستون صفًا ويسمى صاحبها رئيس الزمرة وكل زمرة طائفة وعدد من فيها من الرجال الفان وثمانية واربعون رجلاً والمقدم عليهم رئيس الطائفة وفيها من الصفوف المتقاطرة مائة صف وثمانية وعشرون صفًا ومن الناس من يسمى الطائفة الجماعة الثامنة ويسمى المتولى عليها رئيس الجماعة الثامنة وكل طائفتين يسميان جيشاً وعدد من فيه من الرجال اربعة الاف وستة وتسعين رجلاً وفيه من الصفوف المتقاطرة مائتان وستة وخمسون صفًا والمتولى لامره يدعى رئيس الجيش وبعض الناس يسميه عسكرياً ويسمى المتولى عليها قائد

الجيش وكل جيشين يُدعيان خميساً وعدد من فيه من الرجال ثمانية آلاف رجل ومائة واثنان وتسعون رجلاً ومن الصفوف المتقاطرة خمسمائة صفٍ واثنان عشر صفاً ومن الجيش طابقتهم ومنهم من يسميه قافلة والمتروى عليه يدعى رئيس القافلة وكل خميسين يدعيان العسكر الاعظم وفيه من الصفوف المتقاطرة الف صفٍ واربعة وعشرون صفاً ومن الرجال ستة عشر ألفاً وثلاثمائة واربعين وثمانون رجلاً وهو العدد الاول فيصير جميع العسكر قائلتين وهما اربعة جيوش والاربعة جيوش اثنان وثلاثون كوكبة وفي اربعة وستون حَقلاً وذلك مائة وثمانية وعشرون كُرْدوساً وفي مائتان وستة وخمسون مقبلاً وذلك المجمع خمسمائة واثنان عشر عَصْبَةً وعدد ذلك من الصفوف ما تقدم وفي ٢١٥٣٢

وافضل قواد الجيش يرتب في الميمنة والذي يتلوه في القضيلة يرتب في الميسرة ثم الثالث في القضيلة يرتب في جنبه الميمنة والرابع في جنبه الميسرة فيصير رؤساء الجيش الاول والجيش الرابع اصحاب القضيلة الاول والقضيلة الرابعة ورؤساء الجيش الثاني والجيش الثالث اصحاب القضيلة الثانية والثالثة اذ كانوا في المرتبة الثانية والثالثة وسياتي فيما بعد ان القوة الاول والرابعة مساوية للثانية والثالثة فيصير قوى الرؤساء الاول متساوية وأما رؤساء الطرايف فن بينهم ايضاً على هذا المثال اولهم في القضيلة يرتب في ميسرة الجيش الاول والثاني في ميمنة الجيش الثاني والثالث في ميسرة الجيش الثالث والرابع في ميمنة الجيش الرابع وترتيب رؤساء الصفوف المتقاطرة في كل مقب على هذا المثال وذلك من افضلهم في الصف الاول والثاني في القضيلة في الصف الرابع والثالث في القضيلة في الصف الثالث والرابع في القضيلة في الصف الثاني وذلك ان قوادهم على هذا المثال تكون متساوية في العصبات لان الاول في القضيلة والرابع من الرؤساء يكونان في العصبه الاولى ويكون في العصبه الثانية الثاني والثالث وقد يتبين في علوم الهندسة انه متى كانت اربعة اقدار متساوية فحزب الاول في الرابع كحزب الثاني في الثالث لان كل حقل اربع مقاب

مثاله اذا كانت اربعة اعداد متساوية وكانت نسبة الاول الى الثاني كنسبة الثالث الى الرابع فان حزب الاول في الرابع كحزب الثاني في الثالث وقسمة الاول على الثاني كقسمة الثالث على الرابع وكذلك قسمة الثاني على الاول كقسمة الرابع على الثالث مثال ذلك  $\frac{4}{3} = \frac{4}{3}$  ان نسبة الاول وهو

٢ الى الثاني وهو ٣ كنسبة الثالث وهو ٤ الى الرابع وهو ٥ لان الاثنين ثلثا الثلاثة والاربعة ثلثا الستة فضرب الاول في الرابع كضرب أحد الاوسطين في الاخر الا ترى ان المجتمع في الحالتين ١٢ كذلك قسم الاول على الثاني كقسم الثالث على الرابع الا ترى ان الخارج من القسمة في الحالتين ثلثا واحد وكذلك قسمة الثاني على الاول كقسمة الرابع على الثالث لان الخارج من القسمة في الحالتين واحد ونصف فعلى هذا اذا كانت اربعة اعداد متناسبة كانت نسبة الاول الى الثاني كنسبة الثالث الى الرابع فصح ما ادعينا «<sup>١</sup>» مثال آخر ان كل اربعة اعداد متناسبة فلها بدلت تكون متناسبة مثاله ان اربعة اعداد ا ب ج د متناسبة نسبة آ الى ب كنسبة ج الى د فاقول انها اذا بدلت تكون متناسبة نسبة آ الى ج كنسبة ب الى د ابجد ان نسبة آ الى ب كنسبة ج الى د فالجزء او الاجزاء التي هي آ من ب هو الجزء او الاجزاء التي هي ج من د واذا بدلنا كان الجزء او الاجزاء التي هي آ من ج هو الجزء او الاجزاء التي هي ب من د فنسبة الف الى جيم كنسبة ب الى د وذلك ما اردنا ان نبين «

والمراد ان تكون الصفوف متساوية في القوة لان في كل تحفل اربعة مقناب يجب ان تعبأ المقناب على هذه النسبة حتى يصير كل تحفل مؤلف من اربع مقناب يكون في المقناب الاول من الروساء الاول في الفضيلة في الميمنة ويصير رئيس المقناب الرابع في الميسرة ويكون الثاني في الفضيلة ويصير رئيس المقناب الثالث في الميمنة ويجعل الثالث في الفضيلة ويصير رئيس المقناب الثاني في الميسرة ويجعل الرابع في الفضيلة «

وقد ينبغي ان يخبر الان بالبعد الذي يجب ان يصير بين اصحاب السلاح وبعد المسافة التي يضع فيها بينهم في الطول والعرض واصناف ذلك فثلاثة وذلك ان تعبيتهم اولا تكون على بعد ابعد لبعض الجوايج التي تدعو الى ذلك ثم يضع بعد ذلك على بعد اقرب فيكون كالمزدهجين ثم على بعد اقل من ذلك فيصيرون كالمتضاعطين وكل ذلك بحسب ما تدعو الحاجة والرجل المرتب على التعبية ياخذ من المكان اربعة اذرع في الصف واما المزدهم فياخذ مقدار ذراعين والمتضاعط مقدار ذراع فالازدهام هو ان يصير الابعاد المتصرفة قريبة في القوام الاول والقوام المتوالى طولاً وعرضاً واما يكون ذلك ليسكن في الصف قبول التغيير واما المتضاعط فيكون اذا ازدهم الجيش اكثر

من الازدحام الذى تقدم وصفه فى القوام المتجاورين والقوام الاول والتوالى وقد بلغ من تصاغط العسكر الا يمكن فيه الميل يمنة ولا يسرة والازدحام انما يُراد اذا كانوا قريبا من المخالفين واما التصاغط فللتحزُّز من هجمات العدو التى تكون مفاجئة والبيات كذلك ء

ولان عدد رساء الصفوف المتقاطرة المرتبين فى جبين الجيش الف واربعة وعشرون رئيسا فن البين انهم عند التعبئة ياخذون فى اطول مكان مساحته اربعة الاف ذراع وستة وتسعين ذراعا يكون ذلك عشر غلوات وستا وتسعين ذراعا واذا كانوا مزدحمين اخذوا مكانا مساحته خمسة غلوات وثمان واربعون ذراعا واذا تصاغطوا كانت مساحة موضعهم غلوتين ونصفا واربع وعشرين ذراعا ء

فصل واما مقادير السلاح الذى للجيش يكون تراسا ورمحا واقضل التراس ما كان من نحاس وان اهل ماقرونيا كانوا يستعملوه وهم بصيرون باحوال الحرب وليس ينبغي ان يكون الترس شديد التقعر ليسهل الارتباط به واما الرمح فينبغى ان يكون طوله ثمانية اذرع وهذا اقل ما يمكن ليسهل على الجندى ضبطه وحركته ء

وينبغى ان يكون قواد الجيوش المتقاطرة ان كان لا يتقدم احد من الجيش افضل من فيه فى اجسامهم وشدتهم وكثرة تجاربهم وشجاعتهم وضبطهم السننهم عن اللام الفاحش فان هذا الصف المقترن هو قوام العسكر والحاجة اليه اعظم منها الى غيره فكما ان السيف ثقيل ثقل الحديد الذى يوضع على حده وعن ذلك تظهر قوته كذلك ايضا ان يتوهم فى الجيش ان له حدا وان ذلك الحد هو رساء الصفوف المتقاطرة ويتوهم ان الذى يزيد فى قوة هذا الصف وفى ارتفاعه وثقله وعظمة الجماعة التى ترتب وراءه ء

وما ينبغى ان يعنى بالصف الذى وراءه المقترن الثانى وذلك ان رماحهم تمتد حتى تصير قريبة من رماح اصحاب الصف الاول فى وجه العدو واقربهم منه كثير ما يعينونهم فى اشياء كثيرة واذا سقط احد من دابته من الصف الاول او سقط تقدم فأخذ مكانه من الصف الذى خلفه فيتصل بذلك الصف ولا يقع فيها خلل واما الصف المقترن الثالث ومن بعده من ساير الصفوف التى تتلوه فتعبا من رجال دون هولا فى القياس والقوة وان اهل ماقرونيا كانوا يعنون الصفوف تعبىة بجماعة قليلة لم يمكن ان يدخل اليهم احد من حسن تعبيتهم واميل تعبيتهم بعد ان

شاء الله تعالى ء

وذلك ان الرجل منهم يَقِفُ بسلاحه في اوقات الجهاد والازدحام في مقدار ذراعين وكان عظم  
الرجح من رماحهم يتوقم انه ست عشرة ذراعا، والمغاربة يعتنون بالطويل في زماننا هذا واما بالحقيقة  
يكون اربع عشرة ذراعا ويذهب منه تحت يد الحارب ويمتد الى خلفه مقدار اربعة اذرع وتبعا  
ثانياً بين يديه عشرة اذرع من الصف الاول المقترن واحساب الصف الثاني دونهم بمقدار ذراعين  
يعنى عن روس رماح الصف الاول والصف الثالث دون رماح الثاني بمقدار ذراعين ء

والرابع دون رماح الثالث بمقدار ذراعين والخامس دون رماح الرابع بمقدار ذراعين بين يدي الصف  
الاول واما الصف السادس ومن ورائه من الصفوف فلم يجعل رماحهم تُجَاوِزُ الصف الاول ء وانا أرا  
ان الصف السادس يكون الغلمان واليوسات والانتقال لان اهل زماننا لم يعتنوا بأمر الصفوف لاجل  
ذلك اقتصرنا على خمس صفوف فاذا عبا تأيد الجيش هذه الصفوف على ما ارسمهم له لم يَقْدِرْ  
عليها احد من العدو ان شاء الله تعالى لان كل واحد منهم يراه بين خمسة رماح اى منظر تراه  
أقول من ذلك عند العدو والرجل الذى يحيط به خمس رماح يَقْرَى نَفْسَهُ قُوَّةً عَظِيمَةً اِذَا تَفَكَّرَ  
في انه قد احرز نفسه خمسة من الرماح وقُوَّةً خَمْسَةَ مِنَ الرِّجَالِ وَتَعْتَبِدُ بَعْدَ ذَلِكَ عَلَى اللِّدِّ فِي  
جميع احواله فان هذه التعبية لأنهم ابدا ولا يطمع نفسه بالهرب ومن الناس من يجعل أسنة رماح  
هذه الصفوف الخمسة على حد سواء وفي تخالف ما قبلها وأحسن وأمكن ثم يجعل الصف الاول  
روس رماحهم فوق الارض بمقدار شبرين والصف الثاني فوق ذلك بمقدار شبرين والثالث فوقه  
بشبرين والرابع فوقه بشبرين والخامس فوقه بشبرين وعلى هذا تكون رماحهم ابداً حتى لو رمى  
من قدامهم بالزاريق والحجارة او ما اشبه ذلك سحب على روس الرماح ولا يبقى منه مكان يدخل  
منه العدو سوا كان فارساً او رجلاً ء

فصل ‏ واذا اراد تأيد الجيش ان يزيد الصفوف المتقاطرة حتى يصير الجيش ذا منظرٍ نبي في اعين  
العدو يصير العزل خلف الصفوف على هيئة التعبية المتقدم ذكرها يكون ١.٣٤ متساوية لصفوف  
الجيش ليكون الصف الاول من صفوف العزل يتلو الصف الاول من الصفوف المتقاطرة في الجيش  
ويكون الثاني يتلو الصف الثاني وعلى هذا المتوال الا انه ليس ينبغي ان يكون عدد صفوف العزل

*Histor.-philolog. Classe. XXVI. 1 u. 2.*

c

١١ بل يكون أقل من ذلك على قدر ما يراه قائد الجيش فان جعل في كل صف ثمانية يحصل في

الالف والاربعه والعشرين الصف من صفوف العزل ٢٧١٢

وهذه اسماؤهم كل اربع صفوف من العزل تسمى عصابة وعدد من فيها من الرجال ٣٣ رجلا وكل

عصبتين تسميان مقنبا وعدد من فيها من الرجال ٦٤ رجلا وكل مقنبتين يدعيان كُردوسا وعدد

من فيه من الرجال ١٢٨ رجلا وكل كردوسيين يسميان خنقلا وعدد من فيه من الرجال ٢٥٦ رجلا وكل

خنقلين يدعيان ثمة وعدد من فيها من الرجال ٥١١ رجلا وكل ثمتين تسمى زمرة وعدد من فيها

من الرجال ١٠٣٤ رجلا وكل زمرتين تسميان طايقة وعدد من فيها من الرجال ٢٠٤٨ وكل طايقتين

يدعيان جيشا وعدد من فيه من الرجال العزل ٤٠٩١ وكل جيشين يدعيان خبيسا وعدد من

فيه من الرجال ٨١٨٢ رجلا ومن الصفوف الف صف واربعه وعشرون صفًا ويكون رساء هذه الصفوف

من الرجال المختارين المحجيين للامور مطيعين لرسائهم في كل ما يؤمرون به ٢

فصل في بعض الصفوف الذي استعملته الحكاء على اشكال اقليدس منهج الشكل الشبيه بالمعين

استعمله اهل تاساليا وذلك انهم كانوا فرسانا اقرباء فكان اول من اشار عليهم باستعمال هذا الشكل

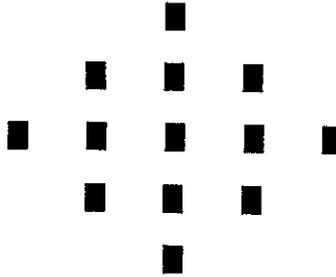
رجل يقال له اياسن لانه شكل موافق للكلما يحتاج اليه والفرسان الذين يعنون فيه يمكنهم الانقلاب

والدوران فيه بسرعة الى كل جهة يظهر منها العدو ولا يخاف من الدوران فيها ولا يحصل فيها

مطب الفرسان وذلك ان الفصل الفرسان يعنون في جوانب الشكل والقواد في الزوايا وذلك ان

قائد الجيش يرتب في الزاوية التي تكون قدامه واما حفظه الجوانب فيرتبون في الزاوية اليمنى

واليسرى ويرتب صاحب الساقة في الزاوية التي تبقى فتكون على هذه الصورة



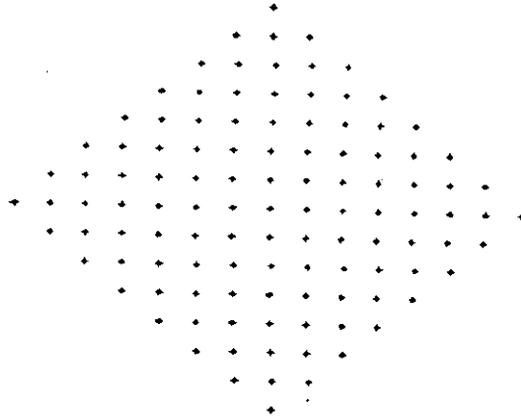
وهذه التعبئة ملاحظة وهي أصل الناورد المعروف بالبقجة ثم يُخْرَج منه الى ما شاء من الناوردات على ما يراه قايديم وباقي الاشكال التي ذكرها اقليدس في اصول الناوردات لمن علم تدبيرها على ما تقدم، واما الاشكال المربعة التي استعملها الفرس واهل سقلية وكثير من اليونانيين لانهم راوا في هذا الشكل ان الركوب فيه اسهل مآخذاً والفروسية والتظافر في اشكال كثيرة وذلك ان التعبئة فيه تكون اسهل في حال التقاطر والاعتزان وفي هذه التعبئة تعباً القواد بأجمعهم للعدو تعبياً وافضل الكتايب ما كان عدد من في طولها من الرجال ضعف من في العرض مثال ذلك ان يكون في الطول عشرة وفي العرض خمسة وذلك ان هذه التعبئة تكون اما في العدد فتختلف في الطول والعرض واما في الشكل فربعة وذلك ان طول الفرس من راسه الى ذنبه اذا قيس الى عرضه وجب ان يكون المقترن من في الصف مَعَباً اكثر. ومن الناس من جعل عدد من يرتب في الطول ثلاثة اصعاف من يرتب في العرض وراوا ان ذلك شكلاً مربعاً لان طول الفرس يترق في اكثر الامر ثلاثة اصعاف عرضه وكذلك يعبون في الجبين تسعة وفي العرض ثلاثة وذلك ان كثرة الفرسان من احساب السلاح لا ينتفع بهم المنفعة التي ينتفع بها من عرض الرجال الذين يشتدون احسابهم من خلف



وذلك ان الفرسان لا ينتفع بهم في بعض الاشياء منفعه قوته لانهم لا يدفعون على من بين ايديهم واحد مثله في الرجالة.

ثلث لاجل هذه العلة وجب لكل امير من الامراء ان يتخذ معلماً يعلم غلمانه حتى يكونوا معتادين لنقل الرمح حتى تبقى لهم عادة حتى اذا ارادوا العجل به عند احتياجهم اليه امكنهم العجل والا بقوا مختلفين وربما ألقوا رماحهم من ايديهم وهذه اشارة قول اليانوس حتى يكون الجميع ثقلاً ثقلاً واحداً وهذا الشكل المربع الذي استخرجوا منه الميدان الاول والمحلقتين المعروفة بالصقير وذلك شكل مربع مقرنين سابقين قدام حلقتين ويخرج منه انواع كثيرة على ما تقدم، ولهذه العلة يعرض دايماً اذا كان عدد الفرسان في الطول مساوياً لعدد في العرض ان كان العدد مربعاً

والشكل مربعا والاختلاف في ترتيبه على ما تقدم في اختلاف طوله وعرضه  
وقد يظن بالتتابع الشبيهة بالمعين انها استعملت ضرورة وذلك ان رئيس التتبية اذا رتب الاول  
لم يجب ان يكون الفرسان المرتبين عن جنبته مقترنين معه بل يجب ان يكونوا دونه ويكون  
روس هؤلاء الفرسان قريبة من منكبى رئيس التتبية ويكون بعضهم يقعد عن بعض اعنى الذين في  
الجانب الايمن والذين في الجانب الايسر والذين من خلف كيبا لا يحدث لهم اضطراب لانه  
كثيرا ما تراجع الدواب بعضها بعضا فيسقط عنها بذلك السبب كثيرا من الفرسان وقد راي  
بعض من عبا الخيل تعبئة الاشكال الشبيهة بالمعين ان يكون الفرسان مقترنين وراى بعضهم ان  
يكونوا متقاطرين وقال بعضهم لا يقترنون ولا يتقاطرون وكل واحد من هذه التعبئة يكون على هذه  
الصفة اما الذين راوا تقاطير الفرسان واقترانهم في الاشكال المعينة فعبروا اعظم صفوف التتبية في  
وسطها كما تقدم وجعلوا عدد من في ذلك فردا مثل آ آ آ هـ وحو ذلك وعبروا عن جنبتي هذا  
الصف المقترن صفين احدهما بين يديه والآخر خلفه وجعلوا كل واحد من هذين ينقص من الصف  
الذى قدامه اثنين مثال ذلك اذا كان الصف المقترن الاعظم هـ فارسا ففى كل واحد من الصفين  
الذين يتلوان هذين آ فارسا وفي اللذين يتلوان هذين آ فارسا وعلى هذا المثال يكون النقصان  
فيما يتلوان الصفوف اثنين اثنين حتى يبقى واحد ويكون جماعة التتبية آ آ آ فارسا



## صَفَةُ الصَّفُوفِ عِنْدَ الْقِتَالِ

اذا كان صفُّ المشركين مَرَبَعًا ووصف المسلمين هَلَالِيًّا فَلْيَنْظُرْ قَائِدُ الْجَيْشِ اِنْ كَانَ عِدَدُ الْمَشْرُكِينَ مِثْلَهُمْ فِي الْعِدَدِ فَهِيَ جَدِيرَةٌ بِالنَّصْرِ اِنْ شَاءَ اللّٰهُ تَعَالَى وَبِحُجُبِ مُرَاعَاةِ طَرَفِ قَرَسِهِ غَايَةً مَا يَكُونُ مِنَ الرِّعَايَةِ وَيَثْبُتُونَ غَايَةَ الثَّبَاتِ وَالْاِجْوَادِ اِنْ يَنْقَلِ طَوَالِحُ الْقَلْبِ اِلَى اطْرَافِ الْقَوْسِ لِتَكُونَ مَعُونَةً لِاصْحَابِ الْاِجْحَاةِ وَيَكُونُ اعْتِمَادُ اصْحَابِ الصَّفِّ الْهَلَالِيِّينَ كَسْرَ مَيْمَنَةِ الْمَشْرُكِيْنَ وَمَيْسَرَتِهِمْ وَالتَّمَسُّكُ عَنِ الْقَلْبِ وَتَرْكُ الْمُبَارَاةِ وَالصَّبْرُ وَالْجِدُّ فِي قِتَالِهِمْ عَلَى وَجْهِ يَظْهَرُ اَثَرُهُ فِي الْعَدُوِّ وَخُصُوصًا كَسْرُ اصْحَابِ الزَّوَابِ وَالْاِجْحَاةِ فَهِيَ الْمُهْمُ الْاَكْبَرُ وَيُوسِعُ اصْحَابُ الْقَلْبِ صَنْعَ الْمَجِيْبِيْنَ مَا امْكُنْ فِيهِ يُتَمَّ الْعَمَلُ وَاِنْ صَرِبَ الْمَشْرُكُونَ صَنْعَهُمُ الشُّطْرَ الْمَعِيْنَ وَلَا بَأْسَ بِنَهْضَةِ اصْحَابِ الْقَلْبِ لِشُغْلِهِمْ بِقِتَالِ بَاطِرٍ مَا يَخْلُفُ الصَّفِّ الْاَوَّلَ وَالرَّجْعُ فِيهِ اِنْ يَصِيْقُ طَرَفًا قَوْسَهُ بِقَدْرِ يَشْمَلُ صَفَّ الْمَشْرُكِيْنَ وَتَقْدَمُ اصْحَابُ السَّرَايَا وَالطَّلَايِعُ وَالْكُنَاهُ اِلَى اَرْكَانِ سَاقَةِ الْعَدُوِّ وَيُؤَثِّرُونَ فِي جَنْبَتَيْهَا بِالنِّكَايَةِ لِيَتَضَعَّضَ تَرْتِيْبُهُمْ، وَكَذَلِكَ اِذَا كَانَ صَفُّ الْمَشْرُكِيْنَ مُسْتَطِيلًا فَهُوَ يَضَعُفُ كَمَا قَبْلَهُ وَتَهْلُ الْمُسْلِمِيْنَ فِيهِ مِثْلُ الَّذِي قَبْلَهُ سِوَا مَا كَانَ صَفُّ الْمَشْرُكِيْنَ عَلَى شَكْلِ الْاَلَّةِ وَالْمُخَلَّفَةُ فَهِيَ مَعَ الشَّكْلِ الْهَلَالِيِّ ضَعِيْفٌ جَدًّا وَالْهَلَالِيُّ اَظْهَرُ مِنْهُ، وَاِنْ كَانَ صَفُّ الْمَشْرُكِيْنَ هَلَالِيًّا وَصَفُّ الْمُسْلِمِيْنَ مَرَبَعًا فَالْحَرَابُ اِنْ يَجْتَهُدُوا اِنْ يَجْعَلُوا صَفَّ جَنْبِيهِ يَخْرُجُ طَرَفًا عَنْ طَرَفِي هَلَالِي صَفِّ الْعَدُوِّ فَاِنْ كَانَ صَارَ كَذَلِكَ فَهُوَ الْاَصْلُ الْقُوَّةُ وَيَعْتَمِدُ اصْحَابُ الْاِجْحَاةِ وَالْمِيَاثِرُ وَالْمِيَاثِرُ كَسْرَ اطْرَافِ قَسِيْمِهِمْ وَذَلِكَ مِنْ اَهْمِ الْاَعْمَالِ، فَاِذَا اصْحَابُ الْقَلْبِ فَسَيَبْلُغُهُمْ تَجْوِيْدُ الْعَمَلِ بِمَا يُسْتَعْتَمَلُ بِهِ اصْحَابُ الْقَلْبِ مِنَ مَعُونَةِ اصْحَابِ اطْرَافِ الْقَسَى وَاِنْ امْكُنَّهُمْ رَدَّتْ عَلَى اَعْقَابِهِمْ تَمَلَّةٌ وَاَحَدَةٌ فَجَيِّدٌ وَاَلَّا يَكُونَ الْاِجْتِهَادُ فِي كَسْرِ طَرَفِ الْهَلَالِيِّ كَيْفَ كَانَ، فَاِنْ كَانَ صَفُّ الْمُسْلِمِيْنَ الشُّطْرَ الْمَعِيْنَ فَهُوَ اَظْهَرُ مِنَ الْاَوَّلِ لِانْ طَرَفًا يَمْتَدُّ فِي الْغَالِبِ وَصَفُّ جَنْبِيهِ وَسَاقَةُ قَلْبٍ فِي غَايَةِ الْقُوَّةِ،

وَاِنْ كَانَ صَفُّهُمْ الذُّبَابِي فَسَيَبْلُغُهُمْ اِنْ يَجْعَلُوا الطَّلَايِعَ لَهَا فَيَسْمَعُونَ عَلَى الْيَمِيْنِ وَالشِّمَالِ وَيَقَارِبُوا الْكُنَاهُ حَتَّى يَكُوْنُوا فِي مُقَابِلَةِ مَا نَقَصَ مِنْ صَفِّ جَنْبِيَهُمْ عَنْ صَفِّ سَاقَتِهِمْ لِيَكُونَ الْقِتَالُ فِيهِ مُتَوَاتِرًا مِنَ اصْحَابِ رِجْلِي الْجَنْبَتِيْنِ اَكْثَرَ مِنْ غَيْرِهِمْ، وَلَوْ كَانَ صَفُّ الْمُسْلِمِيْنَ الشَّكْلَ الْمُسْتَطِيْلَ فَهَذَا يَضَعُفُ عَنِ الْقِيَامِ بِوَاجِبِ الْعَمَلِ عَنِ الصَّفُوفِ الْاَوَّلِ وَاحْتِرَاسِهِ كَالذُّبَابِيِّ وَارْتَدَى الصَّفُوفِ لَهُمْ اِنْ يَكُوْنُوا صَفًّا

المحلقة والكرة فان امكن نقله الى غيره نقلوه على رُفْبٍ وتودية على وجه لا يقسد نظامهم ولا يشعُر به العدو فهو الاصل وان تعدد ذلك نقل الكناه والطلايع الى الجوانب من الميامن والمياسر بأسرهم فهو أقوى العمل فيه وان تماثل الصقان في التربيع وغيره سوى الهلالى والمحلقة فالعمل فيه سواء الا ان القتال وتجريد العمل فيه على صف الحيين ومضى وقع التماثل او التقارب مثل ان يكون احدهما مرتباً والآخر مستطيلاً او الشطر المعين وما اشبه ذلك فالعمل فيه قريب مما قد مناء فاما الهلالى فقد قدمنا القول فيه واما الكرة فقد ان تقع من الجيشين سواء فاذا وقعت فسيبى لا يد جيش المسلمين ان يدور بها ويخرج لها طرفاً هلالى او غيره مثل شطر المعين فهذه اصول فى التعبئة واذ كان الجيش فى ارض مستوية والجيش مستدير فلا يظن به القلة لان شكل الكرة اقل من حقيقتها اذا حسبت مساحتها والسعة التى تحيط بها الدائرة فان كانت اضلاع احاطة العسكر مستطيلة او كان بعض اجزائه صبيقة او معوجة او كثير الزوايا فلا يظن به الكرة واذ كان العسكر على جبل او تشي من الارض فان العسكر يبين اكثر مما هو على البسيط من الارض فليُنظر فى ذلك بحسب ما تقدم بالتحقيق او ما يقارب الاصابة فهو الاصل فى الجهاد فيما اذا اراد القايد للجيش ان يعبىه تعبئة غير ما فى عليه فلجعل له اشارة حتى اذا اشار بها مالوا الى الجهة المشار اليها من المتقدمين من جعل له اسماء الميل والانقلاب والانفتال وتسوية الانفتال واستدارة صغرى واستدارة كبرى وتقاطر واقتران ورجوع الى الاستقبال واستدارة مطلقة واضعاف واتباع الميمنة والميسرة وجيش منحرف وجيش مستقيم وجيش مورب ورض وتقدم وحشو وراخنة وترتيب بعد ترتيب ووصايا

واما اسم الميل فمنهم من جعل اسم الميل المطلق وجعل الذى الى جهة اليمين ميلاً الى جهة اليمين والميل الى جهة الشمال ميلاً الى جهة الترس ٣ فاما الميل المطلق هو التوج الى ساير الجوانب والانقلاب هو ان يعيلوا الى وراء وهو ميلاً القرار والانفتال عبارة عن ان يترجم اصحاب السلاح حتى يصيروا كجسم واحد ويعيلوا الى جهة اليمين او الشمال كأنهم قد داروا على الرئيس الاول من الصف المتقاطر وانفتلوا واحتوتوا على الموضع الذى قد امهم والانتقال هو انتقال مؤخر الى قدام وتاخير المتقدمين الى مكان الساقة فيكون الميل مرتين واحدة فى اثر اخرى حتى تصير وجوههم

تبالغة وجه العدو وتستريح الطائفة المقاتلة وهذا عندى فيه ضعف لان العدو اذا راي انتقالهم ربما هاجم عليهم في تلك الحالة ونال منهم الا ان يكون انقتالا لا يشعربه العدو، واما التسوية في الانقتال ورجوع الجحفل الى مكانه الاول، واما الاستدارة الصغرى فحركة من انقتالين للردوس حتى تحتوى على الموضع الذى من ورائه، واما الاستدارة العظمى فحركة الردوس من انقتال ٣ متصلة تحتوى معها على القتال ان كانت الى جهة اليمين يكون مقابلا الى جهة اليمين وان كانت الى جهة الشمال يكون مقابلا من جهة الشمال، واما التقاطر فيكون اذا حازا كل واحد من الرجال الذى في الصف لرئيس الصف المتقاطر ولصاحب الساقة على ان يكون بعد ما بينهم متساويا الاقتران اذا كان كل واحد من الرجال الذين في الصف حازا من تقاربه في الطول ويكون بعد ما بينهم ايضا متساويا حتى يتساوى رساء الصفوف، واما التضبيب هو ان يزيد عدد من في الصفوف اما طولا واما عرضا فان اراد تايد الجيش يصاعفه عرضا وكانت الصفوف المتقاطرة مثلا في صفين ان يدخل منها اربعة بين الصفوف فتبقى الصفوف المتقاطرة طول كل صف منها ٣ وتكون قد تصاعقت الصفوف مثل ما كانت عليه اولا ويكون ايضا قد حصل الاقتران في رساء الصفوف واذا اردنا ان ننقص منهم امرنا الذين كانوا قد دخلوا بينهم ان يعودوا الى ما كانوا عليه ومن الناس من لم ير ذلك بل يبسط العزل في الميمنة والميسرة وكذلك الفرسان،

واما الاستدارة المطلقة فاجناسها جنسين احدهما في تعبئة الصفوف المتقاطرة والاخر في تعبئة الاقتران كما تقدم والجنس منها ثلاثة انواع نوع يعرف بأهل ماقدونيا والاخر يعرف بأهل لاثونيا والاخر يعرف بالفارسى وايضا بالاقريطشى ويُدعى البلدى فالاول هو الذى اذا استنقل يأخذ الموضع الذى من قدام الجيش ويقبل بوجهه الى قدام واما الثاني هو الذى يأخذ الموضع الذى من وراء الجيش المقترنين المتدلين الاماكن التى كانوا فيها اولا يعنى اذا تدلوا صار اوليتهم أخراهم واخراهم اوليتهم، واما المخرف فهو الذى طوله اضعاف عرضه واما المستقيم هو الذى يسير الى احد الجانبين وعرضه اضعاف طوله وبالجملة يقال في كل جنس انه طويل اذا كان طوله اكثر من عرضه وانه مستقيم اذا كان عرضه اكثر من طوله والجيش المورب هو الذى ميمنته او ميسرته ايها كان قريبة من العدو تجاهد والجانب الاخر بالبعد ملتف مجتمع، واما الرص فيكون اذا

رتب قوم ثم ادخل بينهم اماكن للفرج التي بين كل واحد منهم من المرتبين خلفهم حتى يصيروا معهم على خط مستقيم فاما الجنبية فتكون اذا اخذ من جانبي الصف او من احدهما قوم فواقفوا قدام الميمنة او الميسرة في وجه الجيش ، واما الحشوة فيكون اذا رتب القاييد العزل في فرج الجيش رجلاً بعد رجل ، واما الرادفة فتكون اذا رتب العزل تحت اطراف الجيش حتى تكون تعبيته تعبية ملتفة وتصير نسبتها نسبة شكل ما له ٣ ابواب ،

فهذه اشارات المتقدمين حتى اذا ارادوا ان يبلوا الى جهة قال لهم رئيس المجحفل أحد هذه الاشارات فالوا الى جهة المشار اليهم واما المتأخرون فانهم اختصروا ذلك كله في كلمتين وهى اشاراتهم وهو قوله هُوجُوا وهُوتُوا فهذا اخصر من جميع هذا اللام وهذا كلام رئيسهم ويحتاج الى مراعاة الرئيس باعينهم حتى اذا مال الى جهة مالوا معه من غير ان يتأخر منهم احد بل يتبع بعضهم بعضا ثم تهادى الرومان على هذا حتى جهل هُوجُوا وهُوتُوا ما علم الرومان بهما فقال بعض الناس ان قوله هُوجُوا مرادُه ان تقبل الرُجوة تجاه بعضها بعضا وهُوتُوا ان تقبل الظهور بعضها الى بعض وما علموا اصل هذا لآى امرٍ وُضِعَ بل زعموا انه من باب اللَّعِبِ وانما اصله الحركات التي تكون في الحرب كما تقدم ، وكننتُ انا أفعل ذلك الى ان اتادى الامير الكبير المجاهد كذا الباسطى رحمه الله ان كل واحدة من هذه الللمتين لها معنى تأمناً بذاته على ما أبينته بعد ان شاء الله تعالى ، وان الدوران يكون عدّة معلومة في الناورد والذى صوروه لم اجد منهم الدوران ولا عدتهم وانما ذكره مبهماً فاردت ان اذكر اقوال المتقدمين حتى يفهم الدوران ما هو وبالله التوفيق ، فالخاصل ان الجيش المراد منهم عمل دورانهم اذا قال لهم تايد الجيش هُوتُوا علموه وعلموه واذا قال لهم هُوجُوا مثل ذلك حتى لا يطول الكلام فانهم في موطن ما يسع اللام الكثير لان كل واحد منهم مشتغل بنفسه حذراً من الموت او جرحاً على الحياة فاذا ذكر الامر على هذا وجب اتخاذ المتعلمين حتى يعلموا ذلك وتبترون اعصابه على ذلك على ما قدّمتم ذكره ليكون انقلابهم في دورانهم كدوران رجل واحد فهذا هو العمل الذى يفيد عند القتال ومن أقبل هذا فليس عنده علم واذا لم يكن عنده علم فهو كمثل الجمار يحبل اسقاراً وهو حامل عدته وسلاحه فلم يعلم مما قلناه شيئاً فالحمد لله الذى علّمنا ما لم نكن نعلم ۞

## باب المِبارزة

وما جاء فيها من الجدِّ خلاف ما تقدّم

إذا ترتبت الصفوف من الجانبين وطال الوقوف وطلبت الفرسان البراز فان العساكر من قديم الزمان في الجاهلية والاسلام لم يفخروا الا بالمبارزة وهي مبدأ القتال واذا توافق الجيشان لم يبق سوى المبارزة وقال بعض العلماء المبارزة على ضربين مستحبة ومباحة فيستحب اذا برز رجل من المشركين ان يبرز اليه رجل من المسلمين لما روى انه تقدم يوم بدر برز عتبة وشيبة ابنا ربيعة والوليد بن عتبة وقال عتبة من يبارز فخرج اليه شاب من الانصار فقال من انت فقال من الانصار فقال لا حاجة لي فيك واتما اريد بنى عمى وروى انه قال لا اعرف الانصار اين اكفواك من قريش فقال النبي صلعم لحنزة وعبيدة ابن الحرث وعلى بن ابي طالب اخرجوا اليهم فخرج حمزة الى عتبة وعلى الى شيبة وعبيدة الى الوليد فقتل حمزة عتبة وقتل على شيبة واختلف الوليد وعبيدة بضربتين فأتحن كل واحد منهما صاحبه قال على ثلنا على الوليد فقتلناه واخذنا عبيدة فهذه اول مبارزة في الاسلام بامر النبي صلعم وروى ان علياً بارز عمرو بن عبد ود العامري فقال له عمرو من انت فقال انا على بن ابي طالب فقال ما احب ان اقتلك يا ابن اخي فقال على انا احب ان اقتلك فغضب عمرو وبارزة فقتله على كرم الله وجهه

مبارزة اخرى اعظم مبارزة وقعت على وجه الارض وهي مبارزة رسول الله صلعم ابي بن خلف

والمباحة فهو ان يدعو المسلم أولاً الى المبارزة فاذا عرف في نفسه شدة في القتال لان فيه تقوية لقلوب المسلمين وانما قلنا انها ليست مستحبة لانه ربما قتل فانكسرت قلوب المسلمين مسئلة هل تجوز المبارزة بغير اذن الامام او نايبه فاما اذا اذن الامام او نايبه لم يختلفوا في جوازها واختلفوا فيها اذا لم تكن عن اذن فحوزها ايضاً جماعة ودليلهم في ذلك لما طلب عتبة المبارزة وخرج اليه جماعة من الانصار قبل خروج حمزة وعلى وعبيدة من غير اذن ولهذه المسئلة تقاسيم نذكرها بعد ان شاء الله تعالى

مبارزة اخرى في غزوة الخندق برز عمرو بن عبد ود

مبارزة اخرى قال ابن اسحق — يوم خيبر — فخرج مرحب الخ

مبارزة اخرى ذكر المحافظ ابن مندة في تاريخ اصفهان قال قدم كتاب عم الى عبد الله بن بريتك  
 بن ورتاء ان سراً الى اصفهان فسار فخرج الملك وهو الفادوسبان فلما التقوا قال له الملك لا تقتل  
 اصحابي ولا اقتل اصحابك ولكن ابرز فان قتلتك رجع اصحابك وان قتلتني سألك اصحابي فبرز له  
 عبد الله وقال اما ان تحيد عليّ واما ان احمّل عليك فقال له عبد الله احمّل عليّ فحمل الملك عليه  
 فبطعته فأصاب قوس السرج فكسره وقطع اللبب والخزام فوقع عبد الله تايماً على رجليه ثم استوى  
 على الفرس عرباً وقال له اثبت فحاجزه وقال ما أحب ان اقتلك فاني رايتك رجلاً كاملاً ولكن ارجع  
 الى عسكرك فأصلحك وادفع المدينة على شرط من أحب اقام ومن أحب ذهب، والذين برزوا  
 في القروسية وبرزوا الفرسان من هذه الأمة من السلف كثير ومقاماتهم مشهورة وجماعة منهم قتل  
 الواحد منهم مائة رجل مبارزة وهو البراء بن مالك ونُبئنه بعد ان شاء الله تعالى ولما كانت  
 المبارزات على الملوك والفرسان من كل او جماعة او عسكري او فريقد وكان فيها دلالة على الشجاعة  
 والقوة وهما من الاخلاق الحميدة ومحاسن الشيم ومكارم الاخلاق اذا طلب احد البراز خرج اليه  
 مجيباً لتكبيده

فصل في المسائل التي يحتاج اليها المبارزة مسئلة كيف يكون صفة الفارس الذي يخرج الى البراز  
 الجواب ان يكون حاضر القلب شديد البطش الج  
 مسئلة كيف يخرج الفارس الى قرنه بين الصقن  
 مسئلة كيف يصنع اذا برز اليه فارسان فتفرقا وتظاهرا عليه  
 مسئلة كيف يصنع اذا كان احدهما اجرد سلاحاً وأقره دابة على ايها يبدأ بالحملنة الج

## Zusatz zu S. 12 Note 1.

In dem ersten Theile unseres Werkes „über die Reitkunst“ findet sich ein besonderer Abschnitt über die Schwerdter. Schon die alten Araber bezogen das beste Eisen oder Stahl aus Indien und China, entweder war es dort schon zu Schwerdtern fertig gemacht, oder es wurde in Jemen dazu verarbeitet und danach erhielten sie ihre Namen: البيانية die Jemenischen von Stahl aus Beilamán in Indien und Sarandib (Insel Ceylon), und in Jemen verarbeitet; القلعية aus قلعة Kal'a d. i. der Burg der Stadt كله Kaleh in Indien<sup>1)</sup>; الهندية die Indischen; aus Chorásán wurden Schwerdter eingeführt und zwischen den Indischen und Kal'aïschen für solche ausgegeben; البيلمانية aus Beilamán; السرنديبية aus Sarandib, zuweilen in Persien gefertigt mit Goldverzierungen. Diese Arten hiessen *die alten* d. h. nicht vor alten Zeiten, sondern nach alter, solider Weise hergestellten, im Gegensatz zu den weniger geschätzten neueren, wie die sogen. Blanken البيض, welche in Kufa gefertigt wurden und von den eigentlich Persischen nicht sehr verschieden waren; الفرجية die Fränkischen mit einem goldenen Kreuz; البصرية aus Baçra; الدمشقية die Damascener, unter den neueren die besten, und المصرية die Aegyptischen oder in Miçr gefertigten. Es werden noch besondere Unterschiede und Eigenschaften angegeben und ich lasse hier den Arabischen Text ohne Uebersetzung folgen, weil wegen der grossen Incorrectheit der Sprache und einer Menge wenig oder gar nicht bekannter technischer Ausdrücke sich zu viel Schwierigkeiten bieten.

1) Nach *Caswini* Th. II. S. 69, wenn dies nicht eine Vermuthung der Araber ist und beide Namen ein und denselben Ort bezeichnen.

باب العجل بالسيوف وجوهره الجيّد من السيوف

ومما دُبِرَها وقدّودها وبعض ما ذكره من امورها

ارْفَعُ السيوف من كل جنس العتيق منها وليس العتيق من السيوف سيف واحد اما تذهب في عتقها الى الترم في دهر طبع ، والمحدث لا يُعَدُّ من العتيق فهو ضدّه في المعنى اعنى باعذر خواص العتق فلذلك سُمي لصدّ اسمه اعنى محدثا وان كان قد طُبع قبل زمان عاد الا ترى السيوف اما يُنظَر الى جواهرها وفرندانها لقُرْب عهد وهو اشدُّ من ان يُجَلّ قدم الزمان ، والعتيق ينقسم ثلاثة اقسام على جواهر هذا الاسم تأولها واجودها السيف اليماني ثم ثانيها الفلّعي ثم الثالث الهندي ، ومن السيوف المحدثّة المتوسّطة من السيوف لثّة تسميها الصياقلة غير محدثة بالسّطع باليمن من الحديد اليماني فيقال غير مؤلّد وفي من السيوف حكي بها اليمانية

صفة السيوف اليمانية وفي ان ترى جوهرها متساوي العقد اكثر من بعض ابيض الجوهر اهر الارض اخضر الارض قبل الطرح قرب سيلانه من اثار ابيض شبيهه بالدُّود يتلو بعضه بعضا شبيها بالفضة ومنها العريض الاسفل المخروط الراس المربع السيلان تربيعا مخروطا الى طرف السيلان واكثر ما يكون من علامات العتيق التي طُبعت في الجاهلية نقيين في السيلان بسنّبك ونقب السنّبك من احدى جهتيه اوسع او جهته مستويتان ووسطه ضيق منها مشطّب اربع شطّب ومنها الحفور وهو الذي شطبه شبيها بالابهار مدور الجفن حفرا بالبرد مربعه من داخل الشطّب تكون هذه الشطرب متساوية في وجه السيف ومنها ذو ثلاث شطّب واحدة في الوسط وتنتان في المضربين واكثر ما يكون منها عرض ثلاث اصابع تامّة واقل ما يكون منها اصبغين ونصف وفي الخفاف القتورية تكون سواد حالا شطّب فيهن مختلفه في الطول ما بين الثلاثة الاشبار واربع اصابع الى اربعة اشبار فاما العرض فيكون كذلك وطولها ثلاثة اشبار ونصف ويكون اوزانها ما بين الرطلين ونصف الى ثلاثة اربال غير ربع ولثّة فيها ثلاثة غير ربع مضطّرة القدود شديدة الالتواء بالانكاد يسلم اليمانية من العروق المفتوحة وقد يوضع على العروق التماثيل وتكتب عليها الاسماء لِحْفَها فكلّ كتابة تُصاب في سيف اسفل السيلان اكثر من اربع اصابع مضبوطة بالعرض فهو على كسر

واى خطّ او غلظ فهو على عرق وان وُجد على سيف فمثال رجل وحيوان مذهب فهو على عيب يسمى البلاكى وهو ينكسر من هذا الموضع واذا رايت اليماني ايضا شبيها بالصبيان نقب سمى السومك يابس اذا جلى اذا اتمّر ولا يصاب هذا الفن الا في اليمانية الفتورية وما يخوّف ان يضرب به في الوقت النادر من الزمن وهو العروق في السيوف تكون من الدواء الذى يطرح على الحديد في وقت الطبع لا يختلط بالحديد على الاستواء فيبقى موضع العرق لينا لا فرند فيه واذا وقع في الشهرة فضرب به يجلس ومنها ما دخل عليه الماء فصار شبيها بالعروق ولا فرند له والعروق لا تصرّ السيوف الا ما كان في الحدّ فانه لا يشرب الماء ولا يقطع شيئا ابدا والعروق الحقيقية للحد كانت في الحديد والماسات وصفت لك منها مقدارا صغيرا ونحوه والكبير فهو عرق او ما بين يكون قوم المصرب الى القيام تقديرا صغيرا فانه لا يصرّ السيوف شيئا ومن اليمانية الموصولة السيلان ومنها الموصول الصدر وانما يكون ذلك الحادث من ضرب وتطبع بالبين سيوف تكون بها شطب صغار دقت كثيرة وما فيه شطبة واحدة سوادج طولها اربعة اشبار واكثر واقلّ وعرضها اربع اصابع اقلّ واكثر وليس ايضا جديدها يمانى بل تيملمانى وسرندنى واكثرها مستوية القدود عرض اعاليها واسافلها واحدة ولا يكاد يمانى يكون فيه ثلاثة ارطال ابدا ء

صفة السيوف القلعية ليس يكون في القلعية ما يكون عرضها اربع اصابع ولا ثلاثة تامة ولا معقول واطولها ما يكون اربعة اشبار الى خمسة اشبار وقدودها مستوية عاليها واسفلها واحد وسيلانها ارض من سيلان اليمانية ومكاسرها ومكاسر اليمانية كالفضة البيضاء ء فاما المعول عمل فياتى على غير سبك ويوجد على الطول الا انه يكون منها شطب وفي اصغر فرند من اليمانية واكثر تعصيد لا وهن واشدّ اختلاف عقد اشدهم جوهر وارص توجد نقيّة من العروق ء

صفة السيوف الهندية جوهرها شبيه بجوهر اليماني الا انه جوهر يضرب الى السواد ومكاسرها تنضرب وتقع من المولدة وما جاء من خراسان اجناس تدخل في القلعي واليماني فاذا رايت سيفا في قد القلعي اشدهم تعقدا من القلعي تداخل الفراند بعصه في بعض يضرب الى السواد لحلف الفرند من اوله الى اخره موضع فرند صغار وموضع كبار ووجد الموضع الذى يتركه الصياقلة بلا سقى وهو على قدر شبر من السيلان فرند صغار شبيها بالشليم فاعلم انه مولد فاجل منه قطعة

فانك ترى مخرج الزيت من تحت النصلة مثل الرصاص وتبين القطعة للثة لا جوهر فيها ويبين آثار المصقلة فيها خفى وترى الفرند الذى وصفت لك فى صدر البار اليمانية شبيهاً بالدود الذى يتلو بعضه بعضاً فى المولّد كده يضرب الى السواد واشقار المولدة عند مس اليد عليها خشونة وتمل اليمانية والقلمية يخرج احمر كالححاس والهندية يخرج احمر يضرب الى السواد والزيت الذى يخرج من تحت مداوسها وخناً قليلاً والمولدة يخرج سمها ومكاسرها مثل الرماد والزيت الذى يخرج من تحت مداوسها اسود ۴

والبيلمانية صنفان البار والصغار فاما البار فطولها اربعة اشبار وعرضها ما بين اربع اصابع مضمومة الى ثلاث اصابع طول طواهر الجوهر من غير طرح حادة المتون حسنة الروس سيلاناتها تشبه سيلانات القلعيات اوزانها ثلاثة اربطال الى ثلاثة ونصف والصغار منها لطاف العرض طاهرة الجوهر توجد حمراء بعد الجلا والفرند منه مقدار واحد ونصف من فرند القلى اكثر من فرند اليماني قليلاً وترى فرنده بعد الطرح غير متصل فى مواضع عدة ليس فى كده وربما وجد قد الحكم فاردى هذا الصنف من السيوف ما وجد فرنده عريضا ليس بظاهرة لها حمرة ۴

صفة السرنديبية طبع هذا الصنف الذى يسمى وفرند هذه السيوف رقائق صفر خفيفة اكثر عرضها ثلاث اصابع تشبه حديدتها باليمانية الا انه لا يتخلوا فرنده من الرقة والهزال وارضه قبل الجلا احمر يضرب الى الغبرة وبعد الجلا احمر وفرنده صغار منقر وتداولها تشبه قنود اليمانية السوادج ومنها ما طبع بفارس عليها تماثيل مذهبة ۴

صفة البيص وهن سيوف قصار عرض ما يكون وصلاتها دقاق اعاليها ادق قليلاً فى سيلانها نقبتين بالسنيك روسها اقل من اسافلها تصرب روسها الى التدوير رقائق الاطراف وفرنداتها تشبه الامكنة فى القلمية كلها مستوية ومنها ما يكون فرنداتها مستحرة كله فا كان فيه موضع مستحرة فذلك غير مولد والبيص كوفى اقطع له من الفارسى ومنها ما يكون له وشاحان على الحد وهو اصبر السيوف على الصربية واطعتها لها وعلامة الفارسى انه اطول من اللوقى وليس يظهر فرنده الا بعد الطرح لا بشىء خفى وفي ارق الحديد تصرب الى البياض والخضرة والفارسية اسافلها اقل من روسها فاعلم ذلك ان شاء الله تعالى ۴

صفة الفرنجية وهنّ عراض الاسافل دقان الروس في قدّ اليمانية العتق واحد عريضه كالبحر الظاهر وجوهها تشبه بالثياب الطبرية وتركيب حلق الدرع ابيض الوشّى احر الارض قبل الطرح وبعده في صدرها تمثال او صليب مذهب محشو وبعض يكون فيه مسمار مذهب او سنة واحدة يشبه الداسكين ما يلي شطبه لا يخرج فيهما فرند والشطبة مقصره عن طرف الذباب بثلاث اصابع او اقل لا يظهر في هذا الموضع وهو اخرط رؤسا من اليمانية

صفة اليمانية تجد حديدها على مثال الفرنجية الا انها اصغر وشما واحلى واغرب صنعة واول السيف واخره مستوى بمخروط وليس فيهن تمثال ولا صليب وسيلاناتها تشبه سيلانات اليمانية وكذلك الفرنجية اوفر معانيها سوا

المولدة في كل طبع فرنده معقدة عقدا صغارا واحدة الى جنب اخرى تشبه القلعي وحديده اعرض ما يكون اصبعين ونصف ولا يظهر الا بعد الطرح فان ظهر منه شيء قل رابت حديده منتظما بعضه يتلو بعضا وعلامته ان نقب سيلانه دقان

المحدثه البصرية يظهر حديده قبل الطرح معقدا تعقدا يشبه تعقدا اليماني وجوهه ناعم تنبين الرخاوة فيه مع سواد وظلمة تنبينه في الشمس اضعاف ما تنبينه في الظل حسن الشفر تنبو اليد عنه تظهر اثار المصاقل فيه مختلفة القدود عراض ورقاق وقصار وطوال

الدمشقية هنّ قواطع اذا كان فيهن سقاية الاولى وهن طوال حديدها ابيض الا انها مختلفة الجوهر وقدودها اربعة اشبار وعرضها اربع اصابع وقل قليلا وهي اقلع المحدثه كلها

المصرية من السيوف في طولانية مستوية لاستوائه قطعته ووجه السيف حده من الجانبين وله وجهين وله شارفين عرضه البرماهن والرومية فن البرماهن بعضها هندية والهندية تعرف باصطراب قدودهن والوانهن واثار المبرد في شفرتهن والرومية فسوانج مصرية رقاق موضع خارج وموضع داخل وليس بظاهر في البرماهن كله قليلا وكثره جوهرهن باشكالهن بقصارهن اذا حادت متونهن واستوت طروجهن وتحتهن فلم يكن فيهن موضع داخل ولا موضع خارج احتي من موضع وغلظت اشغارهن ما خلا نفس الحديد ينبغي ان يكون رقيق الحد قد الشفرة من كل جانب هذه اقلع السيوف للكرابة فاما اقلعها للثياب واللحم ارقهن اشقارا وليس ذلك محمود ان تعرض الدقة في الشفرة

32 F. WÜSTENFELD, DAS HEERWESEN DER MUHAMMEDANER.

فإنها إذا فُخنت الصريرة الصلبة أثبت واعتدال السعى عون للقطع وذلك انه إذا اشتد سقيهن  
ثبتت عند الصرب وان لا خلس، والمصرى من السيوف على قدره سير من الذباب وزعم بعض  
الناس ان السيوف عند خروجها من طبعها وبعده اعرف واروح واجودها ما كان رايخته رايحة  
دهن الدفلى والنيونفر ورايحة السمن والزعفران والرديئة ما كان رايحتها رايحة ابوال السبقر وارواح  
القردة والصفادع والحماة واللحم وشرها ما كان رايخته كرايحة شحم السلحفاة والدم فافهم ذلك ان  
شاء الله تعالى ۱۵

Das Heereswesen der Araber  
zur Zeit der Omaiaden  
nach Tabarî

---

INAUGURAL-DISSERTATION

ZUR

ERLANGUNG DER DOKTORWÜRDE

EINER

HOHEN PHILOSOPHISCHEN FAKULTÄT

DER

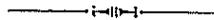
CHRISTIAN-ALBRECHTS-UNIVERSITÄT ZU KIEL

VORGELEGT

VON

NICOLAUS FRIES

AUS SÜDERENDE AUF FÖHR



TÜBINGEN

DRUCK VON G. SCHNÜRLEN

1921

175

Referent Prof. Dr. Jacob.  
Tag der mündlichen Prüfung: 29. Januar 1921.

KIEL, den 1. März 1921.

Zum Druck genehmigt:

Dr. A. O. Meyer  
z. Z. Dekan.

## Inhalt.

	Seite
Einleitung . . . . .	5
I. Die Heeresfolge . . . . .	6
II. Die Heeresverwaltung . . . . .	8
III. Das omajjadische Heer . . . . .	14
IV. Die Befestigungen . . . . .	34
V. Die Waffengattungen . . . . .	40
VI. Die Waffen . . . . .	46
VII. Die Taktik . . . . .	63
Literatur . . . . .	93
Lebenslauf . . . . .	95

Muhammed war der erste, der die arabischen Stämme zu einem Reich vereinigte. Das arabische Reich war die islamische Gemeinde. Kirche und Staat war eins. Der Dienst am Staate war zugleich Gottesdienst und verdienstlicher Gottesdienst war es, das Reich der islamischen Theokratie vergrößern zu helfen. Durch diesen Gedanken gewann die junge Macht die ungeheure Stoßkraft, die sie befähigte das Reich der Sāsāniden zu zertrümmern, dem römischen Reich seine besten Provinzen zu entreißen und selbst seine Hauptstadt anzugreifen. Unter Muhammeds Nachfolgern traten eine Reihe hervorragender Heerführer auf, wie Ḥalid b. el-Walid, 'Amr b. el-ʿÂṣ, Sa'd b. Abi Waqqas, die die glaubenseifrigen Muslime von Sieg zu Sieg führten. Als Mu'awija der Wahlmonarchie ein Ende machte und für sein Haus die erbliche Ḥalifen-Würde in Anspruch nahm, waren diese Eroberungskämpfe noch nicht abgeschlossen. Im Westen drang der Islam noch unaufhaltsam vor, im Osten hatte er sich gegen äußere und innere Feinde zu behaupten. Die ganze Zeit der omaijadischen Ḥalifen ist von diesen Kämpfen ausgefüllt. Ein starkes Heer war die Hauptstütze der omaijadischen Dynastie, ein sehr wichtiger, vielleicht der wichtigste Faktor für die Sicherheit ihres Staates.

Die folgenden Ausführungen stellen einen Versuch dar, eine Skizze von dem Heerwesen des omaijadischen Reiches zu entwerfen. Die Quelle hierfür ist die Chronik des Tabari († 923), die den Titel: ta'riḥ er-rusul wa'l-mulūk führt<sup>1)</sup>.

Die Araber selber haben schon früh angefangen, ihre Wissensschätze schriftlich niederzulegen, darunter auch Angaben über das Heerwesen. Die national-arabischen Wörterbücher, die dieses Material

1) Wenn in dem Folgenden Tabari genannt wird, ist — falls nicht ausdrücklich anders angegeben — immer der Teil seines Werkes gemeint, der die omaijadische Zeit behandelt. (Serie II der Leidener Ausgabe.)

enthalten, nennen als ihre Quellen meist die Grammatiker der Schule von Basra und Kâfa, die im 8. oder 9. Jahrhundert (n. Chr.) lebten. Diese legen ihren Sammlungen aber lediglich die alten Dichter zugrunde, ihre Angaben beziehen sich also auf die beduinischen Verhältnisse, die für sie das Ideal reinen, unverfälschten Arabertums in Sprache und Lebensweise darstellen. Tabari dagegen schreibt politische Geschichte ohne derartige Nebentendenzen. Sein Werk ist also in ungleich höherem Maße geeignet, einer Untersuchung wie dieser über das Heereswesen zugrunde gelegt zu werden und seine Angaben dürfen den Anspruch erheben, dem Ideal einer objektiven und wahrheitsgetreuen Darstellung am nächsten zu kommen.

Die Anregung zu der vorliegenden Arbeit ist von Herrn Geh. Regierungsrat Professor Dr. Jacob ausgegangen. Es ist mir ein Bedürfnis, ihm an dieser Stelle meinen aufrichtigen Dank auszusprechen für die mannigfaltige Unterstützung, die er mir bei der Abfassung derselben hat zuteil werden lassen.

## I. Die Heeresfolge.

Im alten Orient galt der Grundsatz: Waffenpflichtig ist wer waffentüchtig ist. Auch für die Araber bestand er als ein ungeschriebenes Gesetz. Unternahm der Stamm eine *gazwa*, so war jeder freigeborene Stammesangehörige im waffenfähigen Alter verpflichtet, daran teilzunehmen. Unter seinem *saijd* die Waffen gegen den gemeinsamen Feind zu führen, war für den Freien zugleich eine Ehre<sup>1)</sup>.

Zur Zeit der Omajjaden hatten sich die Verhältnisse insofern geändert, als die Araber die Herren waren über Völker nicht-arabischer Abstammung, denen sie die Verpflichtung zur Heeresfolge auferlegten. Den Kern der omajjadischen Heere bildeten jedoch noch immer die Araber, vornehmlich die in Kâfa und Basra angesiedelten und die Syrer: Leute aus Himz, Damascus, vom Jordan, aus Palästina und Kinnésrin<sup>2)</sup>. Gegen die Romäer stellte auch Antiochia Truppen<sup>3)</sup>. Araber aus anderen Gebieten scheinen nur selten unter den Omajjaden gefochten zu haben; erwähnt werden Leute aus Ḥadramaut<sup>4)</sup> und 'Umân<sup>5)</sup>.

1) II, 322, 7. — 2) II, 849, 5; 1831, 19. — 3) II, 1495, 2. Vgl. Belâdori 187, 6, wo Leute von Ḥurâsân genannt werden. — 4) II, 930, 5. — 5) II, 587, 9.

Die unterworfenen Völker traten in das *ḍimma*-Verhältnis, d. h. sie hatten eine Kopfsteuer *gizia* und eine Grundsteuer *ḥarāg* zu entrichten<sup>1)</sup> und mußten Heeresfolge leisten, dafür hatten sie ihre persönliche Sicherheit und den Nießbrauch ihres Besitzes garantiert<sup>2)</sup>. Als solche *'ahl 'ed-ḍimma* werden die Einwohner von *Suḡd*<sup>3)</sup>, ferner die Bewohner von *Buḥārā*, *Samarḳand*, *Kiss* und *'Uṣrūsana* unter den Truppen der *Omaijaden* genannt<sup>4)</sup>. Der Wert der *'ahl 'ed-ḍimma* als Kampftruppe war ein recht zweifelhafter. Wenn es möglich war, suchten sie sich ihrer Dienstpflicht zu entziehen, so daß *el-Ḥaggāg* i. J. 76 sie unter Androhung des Verlustes ihres *ḍimma*-Rechtes zum Eintritt in sein Heer zwingen mußte<sup>5)</sup>. Auch andere omaijadische Führer waren gezwungen, diese Maßregel gegen sie anzuwenden<sup>6)</sup>.

Nicht zum Dienst mit der Waffe verpflichtet waren die Sklaven. Sie nahmen wohl an den Kriegszügen teil, blieben aber während des Gefechts im Lager zurück<sup>7)</sup>. Schon zur Zeit *Muḥammeds* war das so<sup>8)</sup>. Trat der Fall ein, daß die Muslime geschlagen wurden und der Feind ins Lager eindrang, so verteidigten sie sich durch Steinwürfe<sup>9)</sup> oder schlugen mit Zeltstangen auf den eindringenden Gegner ein<sup>10)</sup>. Jedenfalls trugen sie keine Waffen. Nur im Notfalle entschloß man sich, ihnen Waffen in die Hand zu geben<sup>11)</sup>. Vor der Schlacht bei *Samarḳand* zwischen *Gunaid b. 'Abd er-Raḥmān* und den Türken versprach *Gunaid* jedem Sklaven, der mitkämpfte, die Freiheit<sup>12)</sup>.

Die *Mawālī*, Hörige oder Klienten von einzelnen Leuten oder Stämmen, waren dienstpflchtig<sup>13)</sup>. Unter ihnen gab es tüchtige Leute, die höhere Führerstellen innehatten. Als sehr zuverlässig galten sie aber auch nicht. Bezeichnend ist das Urteil, das *'Abdallāh b. Waḥb* i. J. 67 *Ibn Šumaiṭ* gegenüber über die *Mawālī* und Sklaven fällt: Die *Mawālī* und Sklaven sind Schwächlinge was die Kriegstapferkeit anbelangt. Aber es sind viele Berittene bei ihnen, darum geh und befehl ihnen, daß sie bei dir absitzen, denn deine Anwesenheit spornt

1) *Belāḍori* 309, 13. — 2) Vgl. *Juynboll*, Handbuch d. isl. Rechts 345 ff. — 3) II, 1439, 12; vgl. 996, 14 (Aushebung in *Raij*). — 4) II, 1690, 4. — 5) II, 902, 16 ff. — 6) II, 621, 6; 911, 6; 930, 16. — 7) II, 1598, 9. — 8) *Wākidi-Wellhausen* 109, Abs. 1, ed. v. *Kremer* 221, 15 ff. — 9) *Wākidi* a. a. O. nach einer andern Tradition; II, 1628, 3. — 10) II, 1941, 11. — 11) II, 958, 2, 8. — 12) II, 1543, 11. — 13) *Wellhausen*, Arab. Reich 309.

sie an. Aber ich fürchte, daß, wenn sie angegriffen werden und sollen Stoß und Hieb ertragen, sie dann auseinanderstieben. Aber dir sind sie ergeben, darum; wenn du sie zu Fuß kämpfen läßt, haben sie keine andere Möglichkeit als auszuharren<sup>1)</sup>).

Vereinzelt rekrutierten sich auch omaijadische Truppen aus Freiwilligen *mutatawi'an*<sup>2)</sup>).

Einen Fahneneid kannte man nicht. Als ein omaijadischer Heerführer seine Truppen, auf die er sich nicht verlassen zu können glaubte, einen derartigen Eid schwören lassen wollte, erregte das allgemeines Befremden. Der Eid wurde aber geschworen<sup>3)</sup>).

## II. Die Heeresverwaltung.

Innerhalb eines arabischen Stammes war eine Heeresverwaltung nicht nötig, denn die waffenfähigen Männer des Stammes bildeten sein Heer. Als die durch den Islam herbeigeführte Entwicklung es mit sich brachte, daß sich die Begriffe Stamm und Heer nicht mehr deckten, mußte man daran denken, eine Verwaltung einzuführen. Das machte z. B. die Regelung der Beuteverteilung unter die Teilnehmer an einem Kriegszuge erforderlich. Die ersten Anfänge dieser Entwicklung lassen sich auf Muhammed zurück verfolgen. *Waḳidi*<sup>4)</sup> erzählt, daß die Krieger, die an dem Zuge gegen Tabūk teilnahmen, zu zahlreich waren, um ihre Namen aufzuzeichnen. Muhammed pflegte das also sonst vor seinen Expeditionen zu tun. Nach *Ṭabarī*s Angabe wurde eine geordnete Verwaltung des Staats- und damit auch des Heerwesens von *Mu'awija* eingeführt<sup>5)</sup>. Nach den Angaben von *Belāḍori* und *Ibn eṭ-Ṭiḳṭakā*<sup>6)</sup> fand dieses unter 'Abd 'el-Malik statt. Nach einer Version bei *Belāḍori*<sup>7)</sup> übernahm sie *el-Ḥaggāg* von den Persern. Hierzu stimmt die Ueberlieferung von *Ibn eṭ-Ṭiḳṭakā*. Nach der andern Version bei *Belāḍori*<sup>8)</sup> führte 'Abd el-Malik sie selber nach romäischem Muster ein. Der Schreiber, den 'Abd el-Malik mit der Ausführung dieser Maßnahme beauftragt, heißt *Sargūn* und ist Romier, ebenso wie der Schreiber des *Mu'awija*, den dieser mit der gleichen Sache beauftragt nach *Ṭabarī*s Ueberlieferung. Hier kollidieren zwei Ueberlieferungen, von denen die eine nach dem Osten,

1) II, 721, 10 ff. — 2) II, 948, 5 ff.; 1318, 4. — 3) II, 1482, 4. — 4) Uebers. Wellhausen 391, 1. Z. — 5) II, 205, 15 ff. — 6) ed. Ahlwardt 146, 8. — 7) p. 300. — 8) p. 193.

die andere nach dem Westen führt und der wohl die Tatsache zugrunde liegt, daß am Hofe der omaijadischen Kalifen das Verwaltungswesen sich unter byzantinischem Einfluß entwickelte, während im Irak und den östlichen Provinzen persische Einflüsse zu verspüren waren. Was die zeitliche Datierung anbelangt, so ist wohl der Angabe Tabarts der Vorzug zu geben, denn zur Zeit des Haggâg war das Verwaltungswesen schon ein so sicher funktionierender Apparat, daß man nicht annehmen darf, er sei erst vor kurzer Zeit eingerichtet worden<sup>1)</sup>. Für das Heer stellte man z. B. in Kâfa und Baṣra Listen, Stammrollen auf, die die Namen der wehrpflichtigen Männer enthielten. Schon von Jazid I. wird berichtet, daß er i. J. 65 den diwân — so ist der arabische Ausdruck für eine solche Liste — von Baṣra von 70 000 auf 80 000 erhöhte<sup>2)</sup> und als i. J. 74 el-Muhallab den Befehl bekam, gegen die Azrakiten zu ziehen, ließ er sich den diwân vorlegen und suchte sich danach geeignete Leute aus<sup>3)</sup>. Wurde eine Truppe mobilisiert, so wurde auch ein diwân, eine Stammrolle aufgestellt. Im Jahr 121 hatte der Schiitenführer Zaid b. 'Alī einen diwân von 15 000 Mann<sup>4)</sup>. Eintreffender Ersatz wurde auch in den diwân aufgenommen<sup>5)</sup>. Genauer beschrieben wird die Stammrolle — hier daftar<sup>6)</sup> —, die i. J. 129 'Abū Muslim, der Parteigänger der Abbasiden in Ḥurāsān aufstellte. Er verzeichnete darin die Leute mit ihrem Namen, dem Namen ihres Vaters und einer nisbe nach ihrem Heimatsort<sup>7)</sup>. Ein im Feld befindlicher Heerführer beschränkte seinen Verwaltungsapparat auf das Notwendigste, er hatte einen Schreiber kâtib<sup>8)</sup> bei sich, der in einer Schreibstube maktab arbeitete<sup>9)</sup>. Befehlshaber auf Außenposten hatten auch einen Dolmetscher turgumân<sup>10)</sup>. Formationen, die im Innern des Landes standen, wie die šurṭa, hatten dort auch ihre Verwaltungsstellen, 'imra<sup>11)</sup>. Diese 'imra der šurṭa ist wohl identisch mit dem unter der Abbasidenzeit genannten maglisu's-šurṭa<sup>12)</sup>.

Von dem erwähnten 'Abū Muslim berichtet Tabart, daß er nach seiner Stammrolle auch die Löhne an seine Truppen auszahlte<sup>13)</sup>. Bei den omaijadischen Führern wird derselbe Brauch geherrscht haben.

---

1) Vgl. z. B. II, 902, 16 ff. — 2) II, 433, 17. — 3) II, 856, 3; vgl. 902, 16 ff. — 4) II, 1685, 13. — 5) II, 591, 13. — 6) vgl. Belādori 450, 4. — 7) II, 1968, 8. — 8) II, 1064, 4; 2001, 15. — 9) II, 1060, 9. — 10) 1467, 5. — 11) II, 615 l. Z. — 12) cf. Tab. Gloss. Belādori 340, 6. — 13) II, 1969, 2 ff.

Daß das Rechnungswesen schon recht hoch entwickelt war, lehrt die Ueberlieferung von el-Ḥaggāg, der mit Hilfe der Unteroffiziere den el-Muhallab dazu zwingen mußte, seine Rechnungsbücher in Ordnung zu bringen<sup>1)</sup>. Die Staatskasse, die die Löhnungen ausbezahlte, war das baitu'l-māl<sup>2)</sup>. Auch ein im Felde befindliches Heer hatte diese Kasse mit sich, sie wurde bei Operationen in gefährdetem Gebiet unter Bedeckung an einem sicheren Ort gelassen<sup>3)</sup>. In der Garnison im Innern des Reiches wurden die Löhne und Gehälter im muḥarram, dem ersten Monat des muslimischen Jahres ausbezahlt<sup>4)</sup>. Im Felde ließ sich ein solcher Termin nicht immer innehalten. War die Kriegskasse nicht in der Lage die Zahlungen zu leisten, so wurden die Truppen durch die Beute entschädigt<sup>5)</sup>. Ueber die Höhe der Löhnung läßt sich nach Ṭabarīs Angaben kein klares Bild gewinnen. Von den Leuten des 'Abū Muslim in Ḥurāsān i. J. 129 bekam jeder 3 Dirhem und später 4<sup>6)</sup>. Ob diese Summe nun aber einen Tages-, Wochen- oder Monatslohn darstellt, wird nicht gesagt. Wenn an einer andern Stelle<sup>7)</sup> von 800 Dirhem oder von 600 und 300 Dirhem<sup>8)</sup> die Rede ist, so könnte man das als eine Jahreslöhnung ansehen, deren Zahlungs-termin der muḥarram war. Es werden auch Fälle genannt, in denen die ganze Löhnung gleich zu Beginn eines Feldzuges ausbezahlt wurde<sup>9)</sup>. Die Auszahlung der Löhnung scheint nicht immer ohne Schwierigkeiten vor sich gegangen zu sein, denn i. J. 63 ließ Muslim b. 'Ukba bei der Anwerbung eines Heeres als Lockmittel verkünden, daß den in das Heer Eintretenden sofort der volle, unverkürzte Lohn ausbezahlt würde<sup>10)</sup>. Gelegentlich wurde den Truppen auch außer ihrem regulären Lohn ein Zuschuß bewilligt<sup>11)</sup>. Unterworfenen Städten oder Völkern legte man Kontributionen auf, die den Truppen als Zuschuß zur Löhnung gewährt wurden<sup>12)</sup>. Unter 'Abd el-Malik wurden den Verwundeten oder Leuten, die persönliche Verluste erlitten hatten, Entschädigungen gezahlt<sup>13)</sup>. Schon Muḥammed setzte solche Pensionen fest, die zum Teil noch unter den ersten Omaijadien bis zu 'Abd el-Malik gezahlt wurden<sup>14)</sup>. Auch die 'ahl 'eḍ-ḍimma, die Kriegsdienste taten, wurden

1) II, 866, 6; 870, 4. — 2) II, 439, 10 ff. u. ö. — 3) II, 1395, 8. — 4) II, 1326, 15. — 5) II, 1144, 10. — 6) II, 1969, 5. — 7) II, 1144, 9. — 8) II, 1518, 14. — 9) II, 852, 14; 1043, 1. Z. — 10) II, 407, 17. — 11) II, 874, 11. — 12) Belādori 187, 1. Z. — 13) II, 972, 12. — 14) Wālkidi-Wellhausen 288, Abs. 4, vgl. Belādori 450 ff. für 'Umar I.

gelöhnt. Was die Höhe des Lohnes anbelangt, so wird aus dem Jahre 116 ein Fall berichtet, wo die Leute aus Merw 1 Dinar bekommen und, da sie damit unzufrieden sind, 3 Dinare<sup>1)</sup>. Keinen Lohn bekamen dagegen die Mawālī, auch stand ihnen kein Anteil an der Beute zu. Der Patron hatte für den Unterhalt seiner Mawālī zu sorgen, dafür bekam er Lohn und Beute<sup>2)</sup>. Daß die Mawālī mit dieser Regelung durchaus nicht immer einverstanden waren, wird auch berichtet<sup>3)</sup>.

Ueber die Verteilung der Beute bestimmte Muḥammed nach der Schlacht bei Badr: Wenn jemand einen Feind getötet hat, so gehören ihm die Spolien und wenn jemand einen Gefangenen gemacht hat, so gehört ihm dieser. Was aber im Lager gefunden oder ohne Kampf erbeutet wurde, wurde gleichmässig verteilt<sup>4)</sup>. Mit der Verwaltung und Verteilung dieser Beute beauftragte er den Ka'b b. 'Amr<sup>5)</sup>. Ähnlich verfuhr er nach der Schlacht am 'Uḥud. Er selber behielt zu seiner Verfügung  $\frac{1}{5}$  der gesamten Beute. Zur Zeit der Omajjaden verfuhr man analog dieser Praxis. Im Jahre 98 schrieb Jazīd b. el-Muhallab an den Helfen Sulaimān, daß er ihm 6 Millionen als Beute mitbringen werde, nachdem jeder Heeresangehörige „sein Recht“ erhalten habe<sup>6)</sup>. Mit der Verteilung der Beute und ihrer Verwaltung, solange sie noch nicht verteilt war, wurde ein besonderer Mann beauftragt<sup>7)</sup>. Hatte jeder Mann den ihm zustehenden Teil erhalten und war ein Rest geblieben, so stand es den Truppen frei, davon zu kaufen<sup>8)</sup>. Von einem Truppenführer wird erzählt, daß er  $\frac{1}{5}$  der gesamten Beute für sich behielt, nachdem er seinem Vorgesetzten eine Probe davon geschickt hatte<sup>9)</sup>. Wie die Verteilung der Beute vor sich ging, wird aus dem Jahre 98 berichtet. Nach der Eroberung von Gurgān ließ Jazīd b. el-Muhallab die in Weizen, Gerste, Reis, Sesam und Honig bestehende Beute so verteilen, daß jeder Sack (giwālīk), der zur Fortschaffung der Beute verwendet wurde, vorher mit seinem Fassungsvermögen bezeichnet wurde und dann die Beute (auch Kleider und anderes) darin geholt und so die Menge bestimmt

---

1) II, 1569, l. Z. — 2) II, 649, 15 ff.; 650, 7. — 3) II, 1354, 2. — 4) Wā-kidi-Wellhausen 65 Abs. 5, ed. v. Kremer 93, 15. — 5) Wā-kidi-Wellhausen 66, Abs. 4, ed. v. Kremer 95, 12. — 6) II, 1334, 15 vgl. Wellhausen, das arabische Reich 18—20. — 7) II, 1188, 12; 1595, 4. — 8) II, 1446, 14. — 9) II, 1447, 15 ff.

wurde. Hierbei wurde jeder Mann kontrolliert und die Beute des Einzelnen notiert<sup>1)</sup>.

Militärische Depots werden mehrfach in Verbindung mit der Kriegskasse genannt<sup>2)</sup>. Welcher Art der Inhalt dieser Depots *ḥazā'in* war, wird nicht gesagt. Einmal ist von einem ungetreuen Depotverwalter die Rede<sup>3)</sup>. Ein reichhaltiges Waffenlager befand sich i. J. 126 in der Moschee in Damaskus<sup>4)</sup>. Im Jahre 87 wurde ein Magazin von Kriegsgerät verschiedener Art in Balkand erbeutet<sup>5)</sup>. Proviantämter gab es in Kūfa und Baṣra. Ersteres hieß *dāru'r-rizk*<sup>6)</sup>, letzteres *madīnatu'r-rizk*<sup>7)</sup>.

Eine wichtige Rolle spielte auf den Kriegszügen der Omaidjen die Verproviantierung. Im Allgemeinen waren die Heere auf die Naturalleistungen der unterworfenen Länder angewiesen. Fürsorgliche Führer betrieben planmässig die Beschaffung des nötigen Proviant<sup>8)</sup>. El-Ḥaggāg bediente sich hierfür der Kaufleute<sup>9)</sup>. Maslama b. 'Abd el-Malik läßt i. J. 98 auf dem Vormarsch gegen Konstantinopel jeden Reiter ein bestimmtes Quantum auf der Kruppe seines Pferdes mitführen und deponierte dieses als eisernen Bestand in der Wüste *fi's-ṣahrā'*. Für den laufenden Bedarf requirierte er im Lande und ließ das Feld bestellen<sup>10)</sup>. Der auf Märschen mitgeführte Proviant *ṭa'ām* oder *rizk* (aus dem Persischen) wurde auf der Rast und während des Gefechts im Lager aufbewahrt<sup>11)</sup>. Zur Verproviantierung mit Fleisch wurden Schafherden mitgenommen<sup>12)</sup>. Die übrige Verpflegung bestand aus Mehl, *daḳīk*<sup>13)</sup>, Brot, *raḡīf*<sup>14)</sup>, einem Gebäck, genannt *ka'k*<sup>15)</sup>. An Getränken führte man Wasser mit<sup>16)</sup>, wovon ein Kamel 20 Schläuche tragen konnte, ferner *sawīk* und *nabīd*. Letzteres ist ein aus Datteln gewonnener Wein, dessen Genuß manchmal üble Folge hat<sup>17)</sup>. *Sawīk* sind aufgeweichte und dann geröstete Gerstenkörner, die mit auf die Reise genommen und mit Butter und Honig, vermischt genossen werden. (Buhl, Muhammeds Liv nach Burtou, A Pilgrimage to el Medinah and Meccah 1857 2,19.) Nach Ṭabarts Angaben genoß man den *sawīk* mit Wasser vermischt<sup>11)</sup> oder mit

---

1) II, 1325, 14 bis 1326, 3. — 2) II, 477, 14; 1395, 8; 1410, 1. — 3) II, 1326, 4. — 4) II, 1791, 2. — 5) II, 1189, 7 ff. — 6) II, 966, 3; 1706, 11, 12; 1707, 4. — 7) II, 681, 2. — 8) II, 1316, 12. — 9) II, 1061, 13. — 10) II, 1315, 1 ff. — 11) II, 1598, 14. — 12) II, 1585, 1. Z.; 1597, 4. — 13) II, 690, 16. — 14) II, 1710, 12. — 15) II, 831, 8. — 16) II, 1479. — 17) II, 1229, 5 ff. — 18) II, 1631, 12.

Dattelsaft gesüßt muḡannad<sup>1)</sup>). Jazid b. el-Mufaddal hatte i. J. 112 100 mit sawtk beladene Kamele bei seinem Heere<sup>2)</sup>). Vielleicht war er bei dieser großen Menge auch dazu bestimmt, als Viehfutter zu dienen. Die Mitführung von Futter für die Tiere wird nirgends erwähnt. Ein muslimisches Heer trieb in Feindesland seine Tiere in die junge Saat, die gerade Halme bildete<sup>3)</sup>). Es kam auch vor, daß den Heeren der Proviant ausging und eine Hungersnot ausbrach, so i. J. 108 auf dem Zuge des 'Asad b. 'Abdallah gegen Ḥuttal<sup>4)</sup>). Selbst das Heer des Maslama b. 'Abd el-Malik erlitt auf dem Zuge gegen Konstantinopel i. J. 98, trotz der oben geschilderten weitblickenden Maßnahmen des Führers dieses Schicksal. Die Muslime nährten sich von ihren Lasttieren, deren Fell, Baumwurzeln und Blättern und allem andern außer Erde<sup>5)</sup>). Ueber die Art der Proviantverteilung berichtet Waḡidī<sup>6)</sup>): die Proviantanweisungen wurden bis zum Ḥalifat Mu'awijas nach dem Scheffel ṣā' des Propheten gemessen. Jahja b. el-Ḥaḡam aber vergrößerte den Scheffel um  $\frac{1}{6}$  Maß mudd und 'Aban b. 'Uṭmān vergrößerte ihn nochmals.

Gleichzeitig eine taktische und verwaltungstechnische Maßnahme war bei einem Feldzuge die Schaffung eines sicheren Etappengebiets als Basis für weitere Operationen. Geradezu mustergültig verstand dieses 'Abd' er-Raḡmān b. Muḡammed b. 'el-'Aṣ'at auf seinem Zuge gegen den Rutbtīl von Sigistān i. J. 80. „Er sandte jedesmal, wenn er eine Landschaft genommen hatte, dorthin einen 'amil, gab ihm eine Hilfstruppe bei, verband alle Landschaften untereinander durch Reiterrelais, legte Postierungen auf Aufstiege und Engpässe und Besatzungen an jeden gefährdeten Ort, bis er einen erheblichen Teil seines (Rutbtīls) Landes besaß. Dann füllte er seine Hände mit Rindern und Schafen und reicher Beute und hinderte seine Leute, weiter in das Land des Rutbtīl einzudringen<sup>7)</sup>.“ Es kam auch vor, daß Etappenstationen vom Gegner angegriffen wurden, so daß sie Hilfe vom Hauptheer in Anspruch nehmen mußten<sup>8)</sup>.

Ein außerhalb des Reiches kämpfendes Heer blieb stets in Verbindung mit der Heimat und wurde, wenn nötig, durch Nachschub von dort unterstützt. Meist bestand die Unterstützung in Truppen<sup>9)</sup>,

1) II, 579, 6. — 2) II, 1537, 6. — 3) II, 1590, 10. — 4) II, 1494, 9. — 5) II, 1317, 1; vgl. Šanfarās Lāmija v. 22. — 6) Uebersetz. Wellhausen 288, Abs. 4. — 7) II, 1045, 10 ff. — 8) II, 1321, 10 ff. — 9) II, 591, 13 u. ö.

dann waren aber auch Pferde und Lebensmittel bei der kämpfenden Truppe sehr begehrt<sup>1)</sup>. Dem i. J. 112 von den Türken bei Samarkand geschlagenen Gunaid b. 'Abd er-Rahmán schickte der Halife Hisám außer 20 000 Mann Verstärkungen noch je 30 000 Lanzen und Schilde<sup>2)</sup>.

### III. Das omaijadische Heer.

#### a) Die Führer.

Das moderne Heer kennt eine große Anzahl von Führern und Unterführern, die, als Ganzes betrachtet, eine lückenlose Reihe von Befehlsinstanzen bilden, deren eine immer der andern über — bzw. untergeordnet ist. Auch die arabischen Heere zur Zeit der Omaijaden hatten Führer verschiedener Grade und Unterführer, aber sie bilden, für die moderne Anschauungsweise, keine lückenlose Reihe von Befehlsinstanzen. Der Führer eines omaijadischen Heeres teilte seine Truppe ein in Vorhut, zwei Flügel, Zentrum, Nachhut, Fußvolk, Reiterei — die Art der Einteilung war fast jedesmal verschieden s. unten — und bestimmte für die einzelnen Teile Führer, die sicher noch als Führer größerer Verbände zu betrachten sind. Neben diesen erwähnt Tabarí nur die 'urafa' (plur. von 'arif), die eine 'irafa d. i. eine Abteilung von 10 Mann führten. Hier steht — modern ausgedrückt — der Korporalschaftsführer direkt unter dem General. Die mittleren Instanzen fehlen. Hätte es sie gegeben, so hätten Tabarí oder seine Gewährsmänner sie in den zahlreichen Kampfschilderungen sicher gelegentlich genannt. Wird beispielsweise von einem 12 000 Mann starken Heere — es werden weit höhere Zahlen genannt — berichtet, daß es in eine Vorhut, zwei Flügel und ein Zentrum eingeteilt sei, so wäre jeder dieser Teile durchschnittlich 3000 Mann stark gewesen. Daß ein Führer nur mit Hilfe von Unteroffizieren eine Truppe von 3000 Mann — ein kriegsstarke Infanterieregiment — ins Gefecht führt, ist selbst bei der damaligen Gefechts-taktik schlechterdings unmöglich<sup>3)</sup>. Diese Tatsache ist sicherlich ein Grund, den Zahlenangaben der arabischen Ueberlieferer zu mißtrauen.

Die höheren Führer in den omaijadischen Heeren werden bei Tabarí mit großer Regelmäßigkeit mit Namen genannt. Die ara-

1) II, 1079, 5; 1346, 1 ff. — 2) II, 1545, 13. — 3) Vgl. Wellhausen, Prolegomena zur ältesten Geschichte des Islams 79, Anm. 1.

bische Bezeichnung für dieselben ist 'amr. „'Amīr bedeutet ursprünglich ganz allgemein Befehlshaber, ist später aber der gewöhnliche Titel der Statthalter und aller Generale, welche ein selbständiges Kommando führen <sup>1)</sup>.“ Bezeichnend für die Stellung des 'amr und die arabische Auffassung von derselben sind die Aussprüche: „Er ist der 'amr und tut was er will“ <sup>2)</sup> und: „du bist der 'amr“ = du hast zu befehlen <sup>3)</sup>. Wie innerhalb seines Heeres so war der 'amr auch nach außen hin vollkommen selbständig. Er schloß Frieden und bestimmte die Bedingungen für den Gegner <sup>4)</sup>. Ebenso schloß er nach eigenem Ermessen Bündnisse <sup>5)</sup>.

Neben den Heerführern werden gelegentlich Männer erwähnt, die selber keine Kommandostelle innehaben, sondern deren Aufgabe ist, den Führer in taktischen Angelegenheiten zu beraten, oder sie werden von dem 'amr dem Führer einer kleineren Truppe mit selbständigem Auftrage beigegeben, wenn es sich um besonders verantwortungsvolle Unternehmungen handelt. Die Bezeichnung für diese Leute ist *ṣāhibu 'r-ra'jī fī'l-ḥarb*. Man könnte sie vielleicht nicht unpassend mit den heutigen Generalstäblern vergleichen. Bei *Ḡunaid b. 'Abd er-Rahmān* auf seinem Zuge gegen *Samarḳand* i. J. 112 bekleidete der *Maulā 'Abdallāh b. 'Abī 'Abdallāh* diesen Posten. Der Rat, den er dem *Ḡunaid* nach seiner Niederlage gibt, zeugt von großem taktischen Verständnis <sup>6)</sup>. Außer diesem *Maulā* hatte *Ḡunaid* drei Generalstäbler bei seinem Heere, von denen der eine die Formationen zusammensetzte und ihnen Unterkünfte zuwies und ein anderer die Kampfformation *ta'bija* regelte, während die Funktionen des dritten nicht genannt werden <sup>7)</sup>. Von beigeordneten Ratgebern selbständiger Führer kleiner Verbände wird aus den Jahren 98 <sup>8)</sup> und 110 <sup>9)</sup> berichtet. Von *Salāma b. Saijār* (i. J. 76) wird gesagt: *Kāna fī 'd-diwāni wa'l-maḡāzi*, vielleicht ist hierbei auch an einen Generalstäbler zu denken <sup>10)</sup>. Bei größeren Heeren lag die Leitung der Kampfformation meist in den Händen von Leuten, die hiermit besonders beauftragt waren, ohne daß sie selber eine Truppe führten <sup>11)</sup>: *wakāna 'alā 't-ta'bija* ist der gebräuchlichste Ausdruck hierfür.

1) A. Müller, *der Islam im Morgen- und Abendland* I, 363, Anm. — 2) II, 1356, 13. — 3) II, 319, 18. — 4) II, 1185, 6; 1320, 7, 16; 1325, 9 ff.; 1329, 8. — 5) II, 1323, 10 ff. — 6) II, 1548, l. Z. ff. — 7) II, 1544, 4. — 8) II, 1328, 3. — 9) II, 1512, 12. — 10) II, 893, 2. — 11) II, 543, 4; 1609, 4; 1774, 2 u. ö.

Die Führer der einzelnen Unterabteilungen eines Heeres wurden von dem 'amir ernannt, auch hierin war er selbständig. Welche Faktoren bei der Verteilung dieser Posten ausschlaggebend waren, läßt sich aus Tabarts Berichten nicht ersehen. Meist mag hier die Stammeszugehörigkeit oder persönliche Freundschaft mitgespielt haben, auf jeden Fall kam auch die persönliche Tapferkeit und Tüchtigkeit in Betracht, wie die Ernennung des Halil b. 'Aus zum Führer der taminitischen Reiterei i. J. 102 — trotz seiner großen Jugend — zeigt<sup>1)</sup>. Der Terminus für solche Ernennungen ist: ga'alahu 'alā er setzte ihn über . . . Bestimmte Bezeichnungen für diese Führer gab es nicht. In einigen Fällen, wo ein Heer 4 Unterabteilungen hatte, werden die Führer dieser 'arba' 'umarā' (plur. von 'amir) genannt<sup>2)</sup>, daneben findet sich aber auch ru'usu 'l-'arbā'<sup>3)</sup>. Wird der Führer einer einzelnen Abteilung genannt, so wird er mit ṣāhib der Vorhut etc. bezeichnet<sup>4)</sup>. Ist von einem 'amir und seinen Offizieren die Rede, so heißt es ru'usu 'aṣḥābihi<sup>5)</sup>, auch der Ausdruck wuḡūh (plur. von wagh) ist nicht selten, besonders in der Verbindung wuḡūhu 'n-nās<sup>6)</sup>. Wuḡūh wird allerdings meist von den Führern der Truppen einer bestimmten Stadt oder Landschaft gebraucht (z. B. von Baṣra oder dem 'Irāq). Selten ist der Ausdruck kā'id plur. kuwwād<sup>7)</sup>. Die Führerstellen, die am häufigsten genannt werden sind naturgemäß die der bei jeder Truppe vorkommenden Formationen: die Führer der Vorhut, der beiden Flügel, des Zentrums, der Nachhut, des Fußvolkes und der Reiterei. Kommandostellen, deren Inhaber zuweilen genannt werden, sind ferner: der Führer der gepanzerten Reiterei<sup>8)</sup>, der oder die Führer der Aufklärer<sup>9)</sup>, der Führer der Belagerungsmaschinen<sup>10)</sup> und der Führer des Trosses<sup>11)</sup>. Treten ganze Stämme geschlossen als Kampftruppe auf, so haben sie auch ihre eigenen Führer<sup>12)</sup>. Ein verantwortungsvoller Posten war der des Kommandeurs der Grenzgarnisonen<sup>13)</sup>. In den Berichten über die Kämpfe gegen die Römer, in denen auch die Flotte in Aktion trat, werden die Führer derselben genannt<sup>14)</sup>. Der Ausdruck kāna 'alā gnaīsi

1) II, 1429, 13. — 2) II, 552, 18; 709, 8; 904, 4, 5. — 3) II, 648, 15; 541, 17. — 4) II, 726, 4, 10; 748, 11 u. ö. — 5) II, 890, 4; 900, 6; 947, 8; 988, 13 u. ö. — 6) II, 874, 15; 907, 5; 1247, 14. — 7) z. B. II, 1945, 15; 1939, 7, 12. — 8) II, 1076, 6; 1534, l. Z.; 1704, 4. — 9) II, 1550, 1. — 10) II, 1582, 14. — 11) II, 1794, l. Z. — 12) II, 696, 2; 1429, 4. — 13) II, 1071, 13; 1099, 13. — 14) II, 1201, 3; 1495, 8; 1507, 1; 1526, 16; 1769, 2.

'l-bahr läßt erkennen, daß diese Führer ihre Aufgabe weniger in der Navigation als in der Landkriegführung sahen.

Im Innern des Reiches war der wichtigste militärische Befehlshaber der Führer der *šurṭa*, einer Polizeitruppe, die für Ordnung und Sicherheit im Lande zu sorgen hatte. Von jedem Ḥalifen und jedem Statthalter wird erzählt, wem er diesen Posten überträgt und jede Aenderung in der Besetzung wird sorgfältig verzeichnet. Ebenfalls ein recht wichtiger Posten war der des Führers der Leibwache *ṣāhibu 'l-ḥaras* <sup>1)</sup> des Ḥalifen oder eines Statthalters. Der Inhaber desselben war zugleich Kommandeur der Palastwachen, Vorsteher des *dtwān* und Siegelbewahrer <sup>2)</sup>.

Die höheren Führer der Romäer nennt Ṭabart *bitrk* plur. *batariḳa* <sup>3)</sup>. Die griechische Würdenbezeichnung *καρτίκιος*, deren wohl manche höhere Führer der Romäer teilhaftig waren, wurde von den Arabern für diese alle gebraucht: eine ähnliche Verallgemeinerung wie die, wenn unsere Landbevölkerung jeden, der sich mit der Heilung von Krankheiten beschäftigt, „Doktor“ nennt.

Der einzige Unterführer, den die omaijadischen Heere hatten, war der 'arif plur. 'urafa'. Die von dem 'arif geführte Abteilung war die 'irafa, die 10 Mann stark war. Diese Einteilung soll schon zur Zeit des Propheten bestanden haben <sup>4)</sup>. Vor der Schlacht bei Kadistja führte Sa'd b. 'Abi Waḳḳās sie auf Befehl des Ḥalifen 'Umar bei dem muslimischen Heere durch <sup>5)</sup>. Daß diese Art der Einteilung schon alt war, erscheint glaubwürdig. 'Abdallāh b. Mu'tamm, ein Mitkämpfer bei Kadistja erzählt, daß er unter Muḥammed mit 9 andern eine 'irafa gebildet habe <sup>6)</sup>. Zur Zeit der Omaijaden spielt die 'irafa als taktische Einheit keine Rolle, sie scheint mehr für den inneren Dienst von Bedeutung gewesen zu sein <sup>7)</sup>. Nach Belādoris <sup>8)</sup> Angaben betrug ihre Stärke später 10—15 Mann. Der 'arif war die Hauptstütze für den inneren Zusammenhalt des Heeres. El-Ḥaggāg nahm die Hilfe der 'urafa' in Anspruch, um el-Muhallab zu zwingen seine Rechnungsbücher in Ordnung zu halten. Dem 'amtr gegenüber waren die 'urafa' für den guten Geist und die Zuverlässigkeit ihrer

1) II, 1821, 4. — 2) II, 1649, 4; 1650, 9. — 3) II, 16, 16; 1316, 3; 1338, 8, vgl. Wākidi-Wellhausen 436, 1 (Patrizier) Belādori 191, 6. — 4) I, 2224, 6. — 5) I, 2223, 1. Z.; 2224, 5. — 6) I, 2224, 1. Z. ff. — 7) II, 690, 17; vgl. 361, 2. — 8) 187, 17.

Leute verantwortlich. Als 'Ubaidallāh b. Ziyād i. J. 60 die schiitische Bewegung in Kūfa unterdrückte und er dabei Zweifel an der Zuverlässigkeit seiner Truppen hatte, nahm er sich die 'urafā' und Mannschaften gewaltig vor — fa'ahāda 'l-'urafā'a wa'n-nāsa 'ahḍan šadīdan — und befahl den letzteren, verdächtige Leute sofort schriftlich zu melden. Sollten trotzdem in einer 'irāfa unzuverlässige Elemente gefunden werden, so würden den 'arf die schwersten Strafen treffen<sup>1)</sup>. In ganz ähnlicher Weise machte i. J. 93 Kutaiba b. Muslim bei der Belagerung von Samarqand die 'urafā' für die Zuverlässigkeit ihrer Leute verantwortlich<sup>2)</sup>. Für wichtige taktische Aufgaben, wie den Schutz rückwärtiger Verbindungen, verwandte man 'urafā'<sup>3)</sup>. Der Ausfall vieler 'urafā' im Gefecht durch den Tod wurde als besonders schwerer Verlust empfunden<sup>4)</sup>. Eine ähnliche Stellung wie der 'arf hatten der šurfi und der mankib. Diese drei Kategorien werden auch bei Tabari nebeneinander genannt<sup>5)</sup>. Alle drei waren Inhaber der 'irāfa. Dieser Ausdruck bezeichnet ursprünglich nicht eine Truppe von bestimmter Stärke, sondern die Würde des 'arf<sup>6)</sup>. Ibn Sida<sup>7)</sup> nennt sie auch nebeneinander und bezeichnet den mankib als 'aunu 'l-'arf, Helfer des 'arf, also wohl Stellvertreter, wenn der 'arf im Dienste ausfiel. Der šurfi war der Unterführer bei der šurfa.

### b) Die Truppe.

Wollte Muḥammed einen Kriegszug unternehmen, so genügte sein Ruf, um die Gläubigen um seine Fahne zu scharen. Seine Nachfolger dagegen, die Ḥalifen geboten über ein großes Gebiet, dessen Grenzen von dem Mittelpunkt des Reiches weit entfernt waren. Es war für sie nicht möglich, ein stehendes Heer zu unterhalten, das bald an dieser, bald an jener Reichsgrenze und oft weit über diese hinaus, kämpfen konnte. Sie stellten im Bedarfsfalle ein Heer, dessen Grundstock allerdings meistens die arabischen Truppen aus Kūfa und Baṣra bildeten, in der bedrohten oder als Operationsbasis für ihre Unternehmungen dienenden Provinz auf. Nach Erledigung seiner Aufgabe wurde dann das Heer entlassen. Im Jahre 72 stellte auf Befehl des Ḥalifen 'Abd el-Malik 'Umar b. 'Ubaidallāh b. Ma'mar in Kūfa

1) II, 242, 12 ff. — 2) II, 1244, 2 ff. — 3) II, 1478, 13. — 4) II, 938, 11. — 5) II, 260, 7; 1701, 5. — 6) Vgl. Belādori, Gloss. s. v. 'rf. — 7) Kitāb el-muḥaṣṣaṣ III, 132.

und Bašra ein Heer auf, für das jede Stadt 10 000 Mann stellte<sup>1)</sup> El Ḥaggāg ließ i. J. 76 den 'Abd er-Raḥmān b. Muhammed 6000 Mann gegen den Ḥāriḡiten Šābīb ausheben<sup>2)</sup> und i. J. 80 betrieb er selber mit großer Energie die Aufstellung eines Heeres gegen Rutbil von Sigistān. Er gab den Leuten sofort den vollen Lohn, dazu vorzügliche Pferde, eine vollständige Ausrüstung an Waffen und fing an Besichtigungen abzuhalten wa'ahada fi 'ardi 'n-nās<sup>3)</sup>. Im Jahre 83 mußte Kūfa wieder ein Heer gegen Ḥurāsān stellen<sup>4)</sup>. Hišām stellte i. J. 112 für den bei Samarḡand geschlagenen Gunaid b. 'Abd er-Raḥmān 20 000 Mann Ersatz in Kūfa und Bašra auf, denen er noch für das Feldheer je 30 000 Lanzen und Schilde mitgab<sup>5)</sup>. Auch Kutaiba, der i. J. 86 nach Transoxanien zog, rüstete sein Heer mit Waffen silāḥ und Reittieren kurā' aus<sup>6)</sup>. Unter 'Umar II. wurde in Raḡḡa ein Heer von Syrern ausgerüstet<sup>7)</sup>. Heere, die in den äußeren Provinzen kämpften, zogen diese zur Leistung von Unterstützungen an Truppen und Material heran. Bukair b. Wišāḥ, der i. J. 77 ein Heer für einen Zug gegen Transoxanien aufstellte und mit Pferden und Waffen ausrüstete, machte eine Anleihe bei den Bewohnern von Suḡd und den dortigen Kaufleuten, wa'ddāna min riḡāli 's-suḡdi watigārihim<sup>8)</sup>. Kutaiba b. Muslim hob sogar i. J. 94, als er gegen Šāš (Taschkent) ziehen wollte, in Buḡārā, Kiss, Nasaf und Ḥwārezm ein Heer von 20 000 Mann aus<sup>9)</sup>: farada 'alā 'ahli buḡārā etc. Mag auch die Zahl übertrieben sein, so läßt doch der Text keinen Zweifel daran, daß die genannten Landschaften in weitgehendem Maße für die Aufstellung von Streitkräften herangezogen wurden.

Aus allen Berichten Ṭabarīs und seiner Gewährsmänner geht hervor, daß, besonders bei Operationen im Osten des omaijadischen Reiches, die Einwohner von Kūfa und Bašra die größten Kontingente zum Heeresdienst stellen mußten. In diesen beiden Städten hatten sich, als sich das Zentrum des Reiches von Medina nach dem 'Irāḡ verschob, viele Araber angesiedelt, die dann die Hauptstütze der Ḥalifen und den Kern ihrer Heere bildeten. Schon zur Zeit Mu'āwijās hatten sich hier arabische Garnisonen gebildet von solcher Größe, daß man daran ging, sie militärisch zu organisieren. Zijād

1) II, 852, 10. — 2) II, 930, 2. — 3) II, 1043 l. Z. — 4) II, 1125, 14. — 5) II, 1545, 11. — 6) II, 1179 l. Z. — 7) II, 1348, 2. — 8) II, 1022, 9. — 9) II, 1262, 11.

führte in Kûfa die Einteilung in 4 Gruppen, rub' plur. 'arbâ' ein<sup>1)</sup>. In analoger Weise wurden die Araber in Bašra in 5 Gruppen, ĥums plur. 'aĥmâs eingeteilt. In Bašra, wo das Stammesprinzip stärker hervortrat als in Kûfa, wurden i. J. 67 die 5 Gruppen gebildet von den 1. Baĥr b. Wa'il, 2. 'Abd el-Kais, 3. Tamîm, 4. 'Azd, 5. 'ahl el-'âlija<sup>2)</sup>, d. i. die Stämme Kurais, Kinâna, Teile der 'Azd, die Bagtla, Ĥaĥ'am, Kais 'Ailân und Muzaina<sup>3)</sup>. In Kûfa waren folgende Stämme vertreten: Tamim, Hamdân, Maġĥig, 'Asad, Râbi'a und Kinda<sup>4)</sup>. Außer diesen beiden scheint es nach Ṭabarîs Angaben keine größeren Garnisonen im Innern des Reiches gegeben zu haben. Dagegen gab es in den äußeren Provinzen und besonders an den Grenzen Garnisonen. Die unsicheren Verhältnisse in diesen Grenzdistrikten machten eine militärische Besetzung der wichtigsten Plätze nötig. Als Sa'îd Ĥudaina i. J. 103 in Samarkand seine Absetzung erfuhr, reiste er sofort ab und beließ dort 1000 Reiter als Besatzung. Damit war Samarkand ornajjadische Garnison geworden<sup>5)</sup>. Ein besonders deutliches Beispiel einer Garnisongründung wird aus dem Jahre 107 berichtet. 'Asad b. 'Abdallah, der Statthalter von Ĥurâsan verlegte die Garnison von el-Bartkân nach Balĥ. Hier teilte er den neu angesiedelten und den schon dort befindlichen Truppen Plätze ab, aĥta'a miskanan, wo sie sich anbauen konnten in 5 Bezirken 'aĥmâs. Zum Ausbau der Garnison zog er die Bewohner der umliegenden Landstriche als Arbeiter heran<sup>6)</sup>, entsprechend der Höhe des von ihnen gezahlten Tributs<sup>7)</sup>. Einen ganz ähnlichen Fall einer Garnisongründung erzählt Belâdori aus dem Jahre 129<sup>8)</sup>. Ṭabarî hat für „Garnison“ zwei verschiedene Bezeichnungen: er versteht unter maslaĥa plur. masâliĥ eine Garnison im Innern einer Provinz. Solche existierten z. B. in Ĥurâsan, das i. J. 96 eine Besatzung von 40 000 Basrensern und 14 000 Kufensern hatte<sup>9)</sup>. Als Garnisonort in Ĥurâsan wird Nasâ genannt, von dessen Kommandanten, ṣâhibu maslaĥa die Rede ist<sup>10)</sup>. Im Jahre 112 nahm Mugašsir b. Muzâĥim eine Neueinteilung der gesamten Besatzung und Neubelegung aller Garnisonen in Ĥurâsan

1) Vgl. Wellhausen, das arabische Reich 79. — 2) Vgl. Maġâtîĥ el-'ulûm ed. v. Vloten 121, wo zu den 'Azd noch die Kinda hinzugefügt werden. — 3) II, 720, 4 ff., vgl. II, 1381, 11 ff., wo 'Abû Miĥnaf in einem etwas unklaren Bericht auch diese Stämme nennt. — 4) II, 644, 3 ff.; 701, 6 ff. — 5) II, 1436, 17. — 6) Vgl. Belâdori 187, 8. — 7) II, 1490, 2 ff. — 8) 190, 17 ff., vgl. 166, 9. — 9) II, 1290, i. Z. ff. — 10) II, 1951, 13.

vor<sup>1)</sup>. Am Hofe des Statthalters gab es einen besonderen Kommandeur der Garnisonen, unter el-Haggäg bekleidete Zijād b. Ġunaim diesen Posten: kāna 'alā masālihin<sup>2)</sup>. Die andere Bezeichnung, die Ṭabarī für „Garnison“ gebraucht, ist taġr plur. tuġūr. Das Wort bedeutet eigentlich „Lippen, Vorderzähne“. Bei Waḳidī<sup>3)</sup> wird es für die Eingänge eines Lagers gebraucht, bedeutet also etwa: „Eingangstor, Einlaßpforte“. Nach den Maḳāthir el-'uḷūm<sup>4)</sup> bedeutet et-tuġūr die syrischen Städte an der römischen Grenze, bei Belādori<sup>5)</sup>: tuġūru 'l-gazra (Malatia, Tarsus u. a.). De Goeje<sup>6)</sup> erklärt es als confinium, locus in finibus situs. Ṭabarī versteht unter tuġūr die Grenzgarnisonen, die eine Provinz nach außen hin zu schützen hatten. Sie unterstanden besonderen Kommandanten 'umarā<sup>7)</sup>. Unter dem Jahre 126 werden die Grenzgarnisonen Armeniens erwähnt<sup>8)</sup>.

Formationen, die etwa den Regimentern, Bataillonen etc. des modernen Heeres entsprechen würden, kannten die omajjadischen Heere nicht. Es gab wohl aus der Beduinenzeit verschiedene Bezeichnungen für Reiterabteilungen, von denen bei der Besprechung der verschiedenen Waffengattungen die Rede sein wird. Unter „Formationen“ sind in diesem Zusammenhang einige Bezeichnungen von Truppenteilen zu verstehen, die sich auf die Art ihrer militärischen Verwendung oder Verpflichtung beziehen.

Der meist übliche und oft gebrauchte Ausdruck für eine im Kampf verwendete Truppe ist muḳātila. Ṭabarī bezeichnet damit die waffenfähige Mannschaft, die aktiv am Kampf teilnimmt, oft im Gegensatz zu den Nichtkombattanten: Weiber und Kinder. Die muḳātila des geschlagenen Gegners wird getötet, die durrta, Weiber und Kinder in die Sklaverei geführt<sup>9)</sup>. Im Jahr 76 bot Ḥaggäg die muḳātila von Kūfa gegen die Ḥarigīten unter Šabīb auf, außerdem forderte er zum Eintritt in das Heer auf „wer zum Ausrücken Lust hatte von ihrer Jugend“, min sabābihim<sup>10)</sup>. Letzteres sind also die jungen Leute, die ihrem Alter nach noch nicht zur muḳātila gehören. Im engeren Sinne bezeichnet muḳātila die Kampftruppe der Ḥalfen, deren spezielle Aufgabe der Kampf gegen den äußeren Feind war oder die ihnen durch ihre Eroberungszüge ihr Reich vergrößern helfen

1) II, 1544, 6. — 2) II, 1099, 13. — 3) Ed. v. Kremer 228, 2. — 4) Ed. v. Vloten 124. — 5) 183 ff. — 6) Belādori, Gloss. s. v. frġ. — 7) II, 1211, 5. — 8) II, 1871, 8. — 9) II, 1036, 13 u. ö. — 10) II, 948, 5 ff.

mußten. Der Schauplatz ihrer Tätigkeit lag daher gewöhnlich außerhalb der Reichsgrenzen. Bei schweren Unruhen im Innern wurde auch die muḫātıla dort verwandt, so z. B. i. J. 66 zur Bekämpfung der Schiiten unter el-Muṭanna b. Muḥarriba<sup>1)</sup>).

Oft wird neben der muḫātıla die šurṭa genannt<sup>2)</sup>. Die šurṭa<sup>3)</sup> war eine Truppe, die für Ruhe und Ordnung im Innern des Landes zu sorgen hatte<sup>4)</sup>. Das Wort bezeichnet auch eine Abteilung dieser Truppe, deren an größeren Orten mehrere stationiert waren, z. B. in Kūfa, wo i. J. 119 eine šurṭatun min šurāṭi 'l-Kūfa zur Bekämpfung des Ḥarigiten Bahlāl aufgeboden wurde<sup>5)</sup>. Die šurṭa unterstand dem Statthalter des Bezirks, in dem sie stationiert war, z. B. in Kūfa<sup>6)</sup> und Medina<sup>7)</sup>; er ernannte nach seinem Ermessen den Führer derselben. Bei Kriegszügen mußte die šurṭa den Statthalter auch außerhalb der Reichsgrenzen begleiten, so i. J. 98 den Jazīd b. el-Muḥallaḅ nach Gurgān<sup>8)</sup> und i. J. 104 den Sa'īd b. 'Amr el Ḥarast auf seinem Zuge gegen Suḡd<sup>9)</sup>. Ueber die Stärke der šurṭa finden sich bei Ṭabarī keine direkten Angaben. Es wird jedoch berichtet, daß i. J. 66 bei dem Schiitenaufstand in Kūfa 'unter el-Muḫṭār der Statthalter von Kūfa, Ibn Muṭī' dem Rašīd b. 'Ijās mit 4000 Mann von der šurṭa einen besonderen Kampfauftrag erteilte. Die šurṭa zählte also mehr als 4000 Mann. Neben dem gewöhnlichen Ordnungsdienst war auch die Strafvollstreckung an Verurteilten Sache der šurṭa. Im Jahr 109 vollzog sie in Bašra die Exekution an 'Umar b. Jazīd, der zu Tode gepeitscht wurde<sup>10)</sup> und i. J. 102 mußte sie die gefangenen Muḥallaḅiden bewachen und schließlich hinrichten<sup>11)</sup>. Zur šurṭa muḡaffafa vgl. unter Waffen.

Eine andere Formation, von der in Ṭabarīs Berichten oft die Rede ist, ist die Leibwache, ḥaras der Ḥalifen, Statthalter oder Feldherren. Der erste, der sich diese Leibwache einrichtete und sie

1) II, 681, 4. — 2) II, 510, 7; 534, 12; 681, 4. — 3) Nach den Maḡāṭilī el-'ulūm ed. v. Vloten 118 bezeichnet šurṭa Leute, die ein schwarzes Abzeichen trugen, 'aṣḥābu 'a'lāmin sūdīn. Ibn Sīdā, Kitāb el-muḥaṣṣaṣ III, 133, 1: „Katāda sagt: sie werden so genannt, weil sie sich durch Abzeichen kenntlich machen; nach andern sind sie die ersten einer Schwadron, die im Kampfe zugegen sind und sich auf den Tod vorbereiten.“ Bei Ṭabarī findet sich ein Hinweis hierfür nicht, auch läßt sich ein solcher nicht in der Bedeutung des Wortes erkennen. — 4) II, 1481, 8. — 5) II, 1624, 6; 1628, 7. — 6) II, 182, 10; 345, 2; 1380, 5. — 7) II, 226, 5. — 8) II, 1331, 9. — 9) II, 1444, 7. — 10) II, 1495, 5. — 11) II, 1407, 13.

einem besonderen Führer unterstellte, war Mu'awija<sup>1)</sup>. Später war der Kommandant der Leibwache auch gleichzeitig Befehlshaber der Palastwachen, Verwalter der Kanzlei<sup>2)</sup> und Siegelbewahrer<sup>3)</sup>. Der Dienst dieser Truppe drehte sich also um die Person des Fürsten oder Feldherrn: sie mußte ihn schützen und ihn bei der Ausübung seiner amtlichen Obliegenheiten unterstützen. Auf Reisen oder Feldzügen mußte sie ihn begleiten, so z. B. den Ḥalifen Sulaimān b. 'Abd el-Malik i. J. 90 auf seiner Wallfahrt nach Mekka<sup>4)</sup>. Von 'Asad b. 'Abdallāh wird erzählt, daß er sich auf seinem Zuge gegen Ḥuttal i. J. 119 auf einer Rast während des Marsches im Schatten eines Baumes niederließ und sein Haupt auf die Schenkel eines Mannes von der Leibwache legte<sup>5)</sup>. Die persönliche Bedienung war also — jedenfalls im Felde — auch Sache der Leibwache. — Bei dem Aufstand des Tabit b. Nu'aim in Armenien i. J. 126 wurden die den Aufständischen abgenommenen Waffen und Pferde der Leibwache des Statthalters zur Aufbewahrung übergeben<sup>6)</sup>. Auch zur Bewachung Gefangener wurde sie verwandt<sup>7)</sup>. Im Jahr 128 ließ der Ḥalife Marwān II. von seiner Leibwache nachts die Leiche des ed-Dahḥāk mit Fackeln und Kerzen suchen<sup>8)</sup>. Ob die Wache (ḥaras), die i. J. 65 in der Moschee in Baṣra stationiert und mit Lanzen und Schilden ausgerüstet war<sup>9)</sup>, eine selbständige Moscheewache darstellte oder von der Leibwache des Statthalters gestellt wurde, wird nicht gesagt. Wahrscheinlich ist das letztere, denn die Postierung dieser Wache war wohl nur vorübergehend durch die unruhigen Verhältnisse notwendig geworden. Bei schweren Entscheidungskämpfen, die den Einsatz möglichst großer Truppenmassen erforderten, wurde auch die Leibwache ebenso wie die šurṭa im offenen Gefecht verwandt. 'Asad b. 'Abdallāh stellte beide i. J. 119 bei seinem Kampf gegen Ḥuttal in die Vorhut ein<sup>10)</sup>. Von dem Ḥalifen Jazid b. el-Walid wird erzählt, daß er i. J. 126 eine Wache hatte, die mit naubatun min na-wā'ibi 'l-ḥaras bezeichnet wird<sup>11)</sup>. Nauba sind Soldaten, die sich in ihrem Wachdienst gegenseitig ablösen. Hier ist also die gerade im Dienst befindliche Wachmannschaft gemeint, die die Leibwache ḥaras zu stellen hatte. Zur Abbasidenzeit scheint nauba die Bezeichnung

1) II, 205, 10. — 2) II, 1650, 9. — 3) II, 1649, 4. — 4) II, 1338, 9. — 5) II, 1631, 13. — 6) II, 1873, 10. — 7) II, 693, 15. — 8) II, 1940, 9. — 9) II, 448, 1. — 10) II, 1609, 1 ff. — 11) II, 1842, 19.

für eine besondere größere Truppe geworden zu sein, die auch el-gundu 'n-nawā'ib genannt wurde<sup>1)</sup>).

Unter farḍ plur. furūd sind bei Ṭabarī Truppen zu verstehen, die, obwohl sie nicht dienstpflichtig sind, sich für einen bestimmten Sold farīda zum Heeresdienst anwerben ließen. El-Ḥaggāg schickte i. J. 76 ein Heer unter el-Ḥarīṭ b. 'Umaira b. Dī'l-Miṣ'ar gegen die Ḥarigiten. Dieses Heer bestand aus 3000 Mann, von denen 1000 der muḳātila angehörten, während 2000 sich freiwillig zum Heeresdienst verpflichtet hatten 'alfaini min el-farḍi 'lādī farāḍa lahum<sup>2)</sup>). El-Ḥaggāg pflegte auch sonst Leute einzustellen, die nicht verpflichtet waren, Heeresfolge zu leisten<sup>3)</sup>. Zur Abbasidenzeit war es allgemein üblich, auf diese Weise der privatvertraglichen Verpflichtung Truppen anzuwerben<sup>4)</sup>. Belāḍorī gibt in zwei Fällen die Höhe des vereinbarten Soldes an auf 10 Dinare und 40 Dinare<sup>5)</sup>. Er berichtet gleichzeitig davon, daß diese Leute angesiedelt wurden; das eingegangene Verhältnis war also ein länger dauerndes: an die Stelle der allgemeinen Wehrpflicht trat das Söldnerwesen. Ṭabarī gebraucht farāḍa auch in dem Sinne von: Löhnung zahlen überhaupt, z. B. von der Lohnerhöhung, die 'Abd el-Malik i. J. 76 den Banū 'Anaza nach der Vernichtung des Šabib bewilligte<sup>6)</sup>).

Die mit šakirīja bezeichneten Leute sind solche, die ein bestimmter Mann für sich persönlich in Sold genommen hatte<sup>7)</sup>. Auf dem Zuge des 'Asad b. 'Abdallah gegen Ḥuttal wird ein šakirī des Suḡdī b. 'Abd er-Raḥmān erwähnt<sup>8)</sup>. Der Ausdruck šakirījun lahu läßt keinen Zweifel daran, daß dieser Mann ihm persönlich unterstand und die Umstände, unter denen von ihm die Rede ist, zeigen, daß er sein persönlicher Diener war. In anderem Zusammenhange wird erzählt, daß der šakirī im Hause seines Herren wachen oder ihm ein Feuer anzünden mußte<sup>9)</sup>. Der šakirī ist also — modern ausgedrückt — der Offiziersbursche. Die Führer scheinen sich solche persönlichen Diener in großer Zahl gehalten zu haben, so daß man aus ihnen eigene Formationen — die šakirīja — zusammenstellte, die auch aktiv am Kampfe teilnahmen<sup>10)</sup>. Es werden 300 Mann einer šakirīja genannt<sup>11)</sup>. In späterer Zeit erscheint sie neben den furūd und der nā'iba<sup>12)</sup>.

1) Vgl. III, 1661, 13 u. ö. — 2) II, 890, 11. — 3) II, 948, 5 ff. — 4) III, 1609, 15; 1661, 16; 1664, 4. — 5) 166, 12; 190, 17. — 6) II, 839, 12. — 7) Wellhausen, Arab. Reich 309. — 8) II, 1631, 9. — 9) II, 1155, 11; 1159, 17. — 10) II, 965, 4. — 11) II, 1082, 7. — 12) III, 1661, 13.

Ebenfalls mit *šakirija* wird eine Truppe bezeichnet, die i. J. 119 unter ihrem Führer *Gūzagān* b. *el-Gūzagān* auf der Seite des 'Asad b. 'Abdallah gegen die Türken fochten, als ein Teil seines rechten Flügels<sup>1)</sup>. Es heißt von diesen Leuten, daß sie sich dem *Gūzagān* völlig zu eigen gegeben hätten: 'aradā 'alaihi 'anfusahum. Sie bildeten also eine Art Freikorps. Oefter genannt wird ein anderes Freikorps: die *Waddāhija*, so genannt nach ihrem Führer *el-Waddāh*, einem Klienten des 'Abd el-Malik, berberischer Abstammung. Seine Truppe scheint so zahlreich gewesen zu sein, daß er selbständig Kriegszüge unternahm. *Ṭabari* berichtet, daß *Maslama* b. 'Abd el-Malik i. J. 97 im Lande der Romäer eine Festung eroberte, die schon vor ihm *el-Waddāh* einmal genommen hatte<sup>2)</sup>. Im Jahr 102 beteiligte er sich am Kampfe gegen *Jazīd* b. *el-Muhallab*<sup>3)</sup>. Seine Truppe führte nach seinem Tode sein Sohn 'Amr, i. J. 127 war sie etwa 3000 Mann stark<sup>4)</sup>. Auch eine Art Freikorps scheint die *kaikānija* gewesen zu sein, eine Truppe von Bogenschützen, die sich i. J. 122 an dem Kampf gegen den Rebellen *Zaid* b. 'Alī beteiligte<sup>5)</sup>. Sie wird auch zusammen mit den als vorzüglich bekannten Bogenschützen aus *Buhārā* genannt<sup>6)</sup>. Nach *Belādori*, 'Ansāb<sup>7)</sup> wurde die *kaikānija* von Leuten aus *Sind* gebildet, einer Provinz zwischen *Indien*, *Kirmān* und *Sigistān*<sup>8)</sup>, die einem *omaijadischen* Statthalter unterstand<sup>9)</sup>. Schließlich wird eine i. J. 126 auftretende Truppe von Bogenschützen, die *Dakwānija* genannt, die aus *Mawālī* des *Sulaimān* b. *Hišām* bestand<sup>10)</sup>.

Bei jeder selbständigen arabischen Truppenabteilung befand sich eine Fahne *liwā'* oder *rāja*. Auf dem Marsch und bei Paradeaufstellungen<sup>11)</sup> wurden die Fahnen entfaltet vorangetragen, im Gefecht dagegen — jedenfalls zur Zeit *Muhammeds* — auch wohl aufgebunden, d. h. die Fahnentücher am Schaft festgebunden<sup>12)</sup>. Die Fahne war schon in vorislamischer Zeit Abzeichen des Stammes. In der *Mu'allaqa* des *Ḥarīṭ* (V. 49) heißt es: *likulli haijin liwā'un* — jeder Stamm hat ein *liwā'*. (Vgl. *Jacob*, das Leben der vorislamischen Beduinen 255 zu: *katiba* und *Procksch*, Ueber die Blutrache bei den vorislamischen Arabern 1899, 4.) Auch zur Zeit der *Omaijadien* führten

1) II, 1609, 1 ff. — 2) II, 1306, 4. — 3) II, 1401, 1. Z. ff. — 4) II, 1893, 15. — 5) II, 1702, 11. — 6) II, 1708, 12. — 7) cod. Schefer, fol. 676 v. — 8) TA s. v. *snd.* — 9) II, 1721, 5; 1729, 10. — 10) II, 1830, 10; 1892, 12. — 11) II, 1397, 9. — 12) *Wākidī* ed. v. *Kremer* 45, 17, Uebers. *Wellhausen* 47.

die Stämme noch ihre eigenen Fahnen, so die Kudāfa<sup>1)</sup>, die Banū Jaškur<sup>2)</sup>, die Bakr b. Wa'il<sup>3)</sup> die Kais<sup>4)</sup> und die 'Azd<sup>5)</sup>. Schon zur Zeit Muḥammeds wurde neben der Bezeichnung liwā' die andere: rāja gebräuchlich. Wāḥidī<sup>6)</sup> erzählt, daß die Muslime bei der Belagerung von Ḥaibar i. J. 7 unter drei rājāt kämpften, während sie vorher unter 'alwija (plur. von liwā') fochten. Zwischen beiden Bezeichnungen wird aber gewöhnlich kein Unterschied gemacht. Die Fahne, die Muḥammed an 'Alī übergibt, wird in demselben Zusammenhange<sup>7)</sup> erst rāja, dann liwā' genannt. Das liwā' war gewöhnlich weiß, die rāja rot, grün oder schwarz<sup>8)</sup>. Als später der Islam viele Stämme auch bei kriegerischen Unternehmungen zusammenführte, wurden diese auch unter einer Fahne vereinigt — neben ihren Stammesfahnen. In der Schlacht bei Šiffin hatte das ganze syrische Heer eine gemeinsame Fahne<sup>9)</sup>. Bei der Neuaufstellung von Truppenverbänden bildete die Fahne für den einzelnen Verband das Symbol der Zusammengehörigkeit<sup>10)</sup>. Die Führung der Fahne war Sache des Befehlshabers, er mußte mit ihr belichen werden ('aḡada li), als mit dem äußeren Zeichen seiner Kommandogewalt<sup>11)</sup>. Nazala oder galasa tahta rājati fulān<sup>12)</sup> heißt: unter der Führung jemandes stehen, sein Untergebener sein. In den Kämpfen Muḥammeds bezeichnete seine Fahne seinen Aufenthaltsort<sup>13)</sup>. Oft führte der Befehlshaber im Gefecht die Fahne selber. Fiel er, so nahm sie sein Nachfolger zugleich mit der Befehlsgewalt<sup>14)</sup>. Trat in ruhigen Zeiten ein Wechsel der Führer ein, so fand eine feierliche Uebergabe der Fahne statt<sup>15)</sup>. In den meisten Fällen hatte der Führer seinen Fahnenträger ṣāhibu 'liwā'<sup>16)</sup>, der sich aber auch aktiv am Kampfe beteiligte. Es wird von einem Fahnenträger berichtet, der als Bogenschütze focht<sup>17)</sup>. Ging der Fahnenträger mit der Fahne vor, so war das ein Zeichen zum allgemeinen Vorrücken. Darum rief 'Ibrāhīm b. el-'Aštar seinem Fahnenträger zu: izdalif birājatika imḍi bihā ḡadaman ḡadaman! (Trage deine Fahne vor, rücke vor mit ihr, vorwärts, vorwärts!)<sup>18)</sup>.

1) II, 478, 4. — 2) II, 799, 5. — 3) II, 1382, 18. — 4) II, 1377, 5. — 5) II, 1536, 6; 1926, 6. — 6) Wāk.-Wellhausen 269, Abs. 4. — 7) Wāk.-Wellhausen 271, Abs. 1. — 8) Wāk.-Wellhausen 269, Anm. 2; 357, Anm. 3; 333, Abs. 5. — 9) Lammens, Mu'awija 5. — 10) II, 1544, 6. — 11) II, 257, 9; 261, 1; 521, 1. — 12) II, 521, 19; 522, 4; 454, 3; 879, 1; 880, 8; 1119, 7. — 13) Wāk.-Wellhausen 49, ed. v. Kremer 51, 6. — 14) II, 560, 11 ff.; 711, 11 ff. — 15) II, 1478, l. Z. — 16) II, 1830, 6; 1705, 11; 326, 2, 19. — 17) II, 335, 5. — 18) II, 625, 8.

Ehrenpflicht des Fahnenträgers war die Verteidigung seiner Fahne, für die er sein Leben einsetzen mußte. In dem Kampf des Gunaid b. 'Abd er-Rahmān gegen die Türken bei Samarqand i. J. 112 fielen in einem Gefecht 18 Fahnenträger der 'Azd nacheinander<sup>1)</sup>. Auch Aufrührer führten Fahnen und zwar meistens von schwarzer Farbe<sup>2)</sup>. Schwarz war die Farbe der Gerichtspersonen und öffentlichen Beamten, wer also die schwarze Farbe führte, wollte dadurch andeuten, daß er die staatliche Gewalt für sich beanspruchte. Die Fahne diente auch dazu, auszudrücken, daß ihr Träger friedliche Absichten hegte<sup>3)</sup>. Sie heißt dann rājatu 'Amān. Als 'Abbās b. Sahl im Kampf gegen die Schiiten unter Šurāḥbil b. Wars i. J. 66 sah, daß der Kampf gegen ihn für seinen Gegner aussichtslos war, ließ er die rājatu 'Amān hissen (rafa'a), um anzuzeigen, daß er gewillt war, den Kampf einzustellen und Pardon zu geben<sup>4)</sup>. Die Annahme liegt nahe, daß die rājatu 'Amān eine bestimmte Farbe gehabt hat, Angaben darüber finden sich bei Ṭabarī nicht. Der Ausdruck „Fahne“ wird, ganz entsprechend dem deutschen „Fähnlein“ auch für kleinere Truppenabteilungen gebraucht<sup>5)</sup>. Von den Türken wird berichtet — aus dem Jahre 119 — daß sie als Feldzeichen sog. Roßschweife ṭāḳ plur. ṭāḳāt führten<sup>6)</sup>.

Recht spärlich sind bei Ṭabarī die Angaben über die Ausrüstung und Bekleidung der omajjadischen Krieger. Von der Bewaffnung ist häufiger die Rede, sie wird in einem besonderen Abschnitt behandelt werden.

Das wichtigste Stück in der Ausrüstung eines arabischen Kriegers war sein Reit- oder Lasttier. Sofern er nicht zu Fuß marschierte (vgl. unter „Marsch“) bediente er sich zum Reiten eines Pferdes oder Kamels. Das Pferd wurde im Gefecht geritten, das Kamel auf dem Marsch, daneben wurde letzteres als Lasttier zur Fortschaffung des Gepäcks verwandt.

Besonderer Wertschätzung scheinen sich die arabischen Pferde erfreut zu haben<sup>7)</sup>. Für das Gefecht verwandte man das Pferd ebenso wie es nach Eutings<sup>8)</sup> Beschreibung noch heute üblich ist.

---

1) II, 1536, 10. — 2) II, 1575, 10 (vgl. 1570, 9); 1624, 10; 1919, 3. Vgl. Tab. Gloss. s. v. swd. — 3) II, 356, 2; 1413, 2. — 4) II, 691, 10. — 5) Wākidi-Wellhausen 267, Abs. 3, II, 312, l. Z.; 1067, 1 ff. — 6) II, 1598, 16. — 7) II, 2012, l. Z.; 2014, 8. — 8) Tagebuch einer Reise in Innerarabien II, 1 ff.

Man führte es während des Marsches neben dem Kamel und bestieg es erst, wenn man auf den Gegner stieß. Dieses Verfahren wurde i. J. 102 von Musaijib b. Bišr ausdrücklich den Kriegern befohlen<sup>1)</sup>. Sehr häufig wird erzählt, daß man vor dem Beginn des Gefechtes den Pferden Wunden beibrachte (‘aḡara), um sie anzufeuern. Um ihre Schnelligkeit im Laufen zu erhöhen, beschnitt man ihnen den vorderen Rand der Hufe<sup>2)</sup>. Von Maslama b. ‘Abd el-Malik wird berichtet, daß er i. J. 98 auf seinem Zuge gegen Konstantinopel die Reiter auf ihren Pferden (‘alā ‘aḡzi farasihi auf der Kruppe) auch Getreide mitnehmen ließ<sup>3)</sup>. Man ritt auf einem Sattel sarg, der vorn einen Stützbogen ḡarabás hatte<sup>4)</sup>, also wohl auf einem sog. Bocksattel, der aus einem mit Leder überzogenen Holzgestell bestand. Unter dem Sattel lag eine Schabracke libd, die festgurtet wurde<sup>5)</sup>. Geübte Reiter ritten auch wohl ohne Sattel auf dem gegurteten Pferde ‘alā farasin muḡzamin — „auf Decke“ —, während es auch andererseits vorkam, daß schlechte Reiter sich im Sattel festbinden ließen<sup>6)</sup>. In einem Falle wird ein chinesischer Sattel erwähnt<sup>7)</sup>, auf eine weitere Verbreitung dieser Sättel darf man hieraus aber wohl kaum schließen. Am Sattel befanden sich Steigbügel, rikáb<sup>8)</sup>, die meist von Metall waren, seltener auch von Leder, garz<sup>9)</sup>. Von Našr b. Saijār wird erzählt, daß er i. J. 112, als in der Schlacht bei Samarḡand sein Schwert zerbrochen war, einen Gegner mit einem zerrissenen Steigbügelriemen erschlug<sup>10)</sup>. Das Pferd, das el-‘Abraš i. J. 126 ritt und das den Namen el-‘adim hatte, trug eine spitze Mütze, die mit 2 Ohren versehen war und mit einer um den Hals gelegten Schnur befestigt wurde, wohl zum Schutze gegen Verwundungen ‘alaihi ḡalansuwatun dātu ‘udnaini<sup>11)</sup>.

Kamele wurden meist als Lasttiere verwandt, ihre Bezeichnung ist bei dieser Verwendungsart dábba plur. dawább. Reitkamele konnten zwei Reiter gleichzeitig tragen. Der zweite Reiter, der hinter dem Lenker des Tieres saß, hieß radíf<sup>12)</sup>. Von den Kamelen der Muslime, die i. J. 110 in Kamarga eingeschlossen wurden, wird berichtet, daß sie 35 Tage lang nicht getränkt wurden<sup>13)</sup>. Von einem

1) II, 1424, 5. — 2) II, 561, 15. — 3) II, 1315, 2. — 4) II, 910, 2 vgl. Boeheim, Waffen 208, Abb. 228. — 5) II, 1830, 1. — 6) II, 495, 11 ff. — 7) II, 1846, 17. — 8) II, 337, 14; 368, 1. — 9) II, 1265, 8. — 10) II, 1546, 1. — 11) II, 1805, 1, vgl. Boeheim, Waffen Abb. 247, S. 223. — 12) II, 1524, 3. — 13) II, 1525, 5 ff.

Kamelsattel ist nirgends die Rede, dagegen von den Packtaschen *burg*<sup>1)</sup>, von denen jedes Tier wohl meistens zwei trug, auf jeder Seite eine: *burgāni*<sup>2)</sup>. Diese Packtaschen müssen recht umfangreich gewesen sein, denn es wird berichtet, daß in einer Packtasche 40000 Dinare transportiert wurden<sup>3)</sup>. Nach Eutings<sup>4)</sup> Angaben ist die Bezeichnung für Packtaschen — *Khörg* — noch heute in Arabien dieselbe. Zum Mitnehmen von Futter belud man die Kamele auch mit einem Futtersack *muḥālī*<sup>5)</sup>.

Die omaijadischen Heere führten ferner als Gebrauchstiere Esel mit sich, die die Türken nur als Schlachttiere verwandten<sup>6)</sup>. Neben den Eseln wurden auch Maultiere in größerer Anzahl gebraucht. Im Jahre 102 wollte *Jazīd b. el-Muḥallab* ein feindliches Lager auf die Weise überrumpeln, daß er nachts den Befestigungsgraben zuschüttete, um in das Lager eindringen zu können. Hierfür sollten 12000 Mann, mit Esels- und Maultiersätteln und Körben ausgerüstet, verwandt werden<sup>7)</sup>. Mag auch die Zahl übertrieben sein, so läßt doch dieser Bericht den Schluß zu, daß Esel und Maultiere in größerer Menge bei dem Heere vorhanden waren. *Zijād* hatte i. J. 42 einen Elefanten, der aber nicht im Kampf verwandt wurde<sup>8)</sup>. Eine rastende oder in einem festen Standort liegende Truppe ließ ihre Tiere frei in der Nähe weiden<sup>9)</sup>. Daß i. J. 110 eine türkische Truppe einen Ueberfall auf eine solche Herde plante, läßt erkennen, ein wie wertvoller Besitz die Tiere für eine Truppe waren<sup>10)</sup>. Die Gewohnheit, die Tiere ihr Futter selbst suchen zu lassen, war wohl eine Beduinen-sitte, die die Araber in den eroberten Ländern beibehielten, auch wenn es dort nicht landesüblich war. Von den Persern erzählt *Konstantinos Porphyrogenetos* in seinem *στρατηγικόν* (*Meursii opera ed. Lamius, Florentiae 1745, vol. VI, 1412*), daß sie ihre Pferde nicht weiden ließen, sondern ihnen mit den Händen Futter sammelten und vorwarfen.

Die Bekleidung der omaijadischen Krieger unterschied sich, soweit sie nicht zugleich ihre Bewaffnung war, nicht von der Bekleidung anderer Personen, denn eine militärische Uniform kannte man noch nicht. Als Untergewand wurde die *gubba* getragen, ein

---

1) II, 1190, 3, 16. — 2) II, 298 l. Z. — 3) II, 2015, 7. — 4) Tagebuch einer Reise in Innerarabien I, 48; II, 224. — 5) II, 556, 18. — 6) II, 1595 l. Z. — 7) II, 1399, 10 ff. — 8) II, 27, 9. — 9) II, 1590, 10. — 10) II, 1512, 11.

lang herabwallendes Kleidungsstück, dessen unteren Rand man, wenn es auf schnelle, ungehinderte Bewegung ankam, unter dem Gürtel feststeckte<sup>1)</sup>. Ueber dieser wurde der *kaṃṣ* (chemise, Kamisol) getragen<sup>2)</sup>, der mit Ärmeln kumm versehen war, oder statt des *kaṃṣ* der *ḡabā'*, ein ebenfalls mit Ärmeln versehenes Kleidungsstück von ziemlicher Länge, so daß man es auch gelegentlich aufschürzte<sup>3)</sup>. Unter den Kleidungsstücken, die dem erschlagenen Ḥusain b. 'Alī geraubt wurden, werden der *burnus*<sup>4)</sup>, ein noch heute im Orient viel getragener Ueberwurf, und der *'izār*<sup>5)</sup> eine Art von weitem Schleier genannt. Die Oberkleider und gegebenenfalls auch der weite Kettenpanzer wurden von dem Gürtel *miṭṭaḡa*<sup>6)</sup> zusammengehalten. Der Gürtel des 'Ibrāhīm b. el-'Aštār bestand aus einer Borte von gestreiftem roten Stoff<sup>7)</sup>. Im allgemeinen dürften die Gürtel recht stark, etwa von Leder gewesen sein, wenn es möglich war, daß ein Krieger einen anderen am Gürtel vom Pferde riß<sup>8)</sup>. Als Bekleidung des Unterkörpers trügen die Krieger Hosen *sirwāl plur. sarāwīl*<sup>9)</sup>. Zur Herstellung derselben verwandte man ein sehr grobes Tuch *miṣḥ*<sup>10)</sup>, (das bei Quschairi (S. 145) als Kleid des Sufistandes erscheint Jacob). Unter dem *sirwāl* wurde noch der *tubbān* getragen<sup>11)</sup>, der aus einem Haargewebe hergestellt wurde. Ein weiter Mantel, der auch über den Waffen getragen werden konnte, hieß *riḏā'*<sup>12)</sup>. Die Perser trugen einen Umhang, *ṭailasān* genannt<sup>13)</sup>. Als Fußbekleidung dienten Sandalen *na'l dūal. na'lān*<sup>14)</sup>, die mit einem ledernen Riemen *sis'* festgeschnürt wurden<sup>15)</sup>, oder Stiefel *ḥuff*<sup>16)</sup>. Letztere müssen mit einem Schaft versehen gewesen sein, denn es wird berichtet, daß ein Krieger einen Dolch aus seinem Stiefel zog, um seinen Gegner zu töten<sup>17)</sup>. Auch im Weltkriege diente der Stiefelschaft unsern Soldaten oft als Aufbewahrungsort für derartige Gegenstände. Die Kopfbedeckung war entweder der Turban *'imāma*<sup>18)</sup>, der auch über dem Metallhelm getragen wurde<sup>19)</sup>, oder eine Mütze *ḡalansuwa*<sup>20)</sup>. Nach Ibn Sīda<sup>21)</sup>

1) II, 848, 4. — 2) II, 358, 8; 848, 4. — 3) II, 845, 2; 629, 15; 963, 4. — 4) II, 359, 11. — 5) II, 358, 8. — 6) II, 587, 3; 845, 2; 848, 4; 963, 4; vgl. Schwarzlose, Waffen 337. — 7) II, 629, 15. — 8) II, 1384, 2. — 9) II, 1445, 1 ff.; 1477, 1. — 10) II, 1170, 1. — 11) II, 1170. Zu *sirwāl* und *tubbān* vgl. Ibn Sīda, K. el-muḡaṣṣaṣ IV, 83 und Vullers, Lex. I, 464 (zu *tubbān*). — 12) II, 1201, 16. — 13) II, 1515, 4. Ibn Sīda IV, 78. — 14) II, 358, 8; 384, 10; vgl. Wākidi-Wellhausen 373, Abs. 3. — 15) II, 358, 8 bei Ibn Hišām 414, 5 *širāk*. — 16) II, 1156, 15; 1225, 3. — 17) II, 1093, 15. — 18) II, 963, 4. — 19) II, 1041, 1. Z. — 20) II, 1234, 1. — 21) K. el-muḡaṣṣaṣ IV, 81, VI, 72, vgl. Schwarzlose, Waffen 351.

wurde die *kalansuwa* über dem Lederhelm getragen. Hierdurch wird auch der Bericht verständlich, nach dem *Su'aid b. el-Mug'älid* i. J. 76 in einem Gefecht, wo er doch zweifellos einen Helm trug, seine Mütze abnahm und die Seinen durch einen Zuruf anfeuerte<sup>1)</sup>. In einem Falle wird eine Art Hirtentasche erwähnt, die zum Mitführen von Gebrauchsgegenständen diente, ihre Bezeichnung ist: kurz<sup>2)</sup>.

Bei einem Heere, das, wie das omajjadische, die Hauptstütze eines jungen, aufblühenden Staatswesens ist, ist es von Interesse, Einblicke zu tun in die inneren Verhältnisse desselben d. h. das Verhältnis zwischen Führern und Untergebenen, und die Disziplin kennen zu lernen. Natürlich wäre es falsch, den Begriff von Disziplin, wie sie im preußischen Heere zur Königszeit bestand, als Maßstab für die Verhältnisse im omajjadischen Heer zu gebrauchen, aber der Satz, daß ohne Disziplin und Unterordnung kein Heer bestehen kann, hat zu allen Zeiten gegolten, auch zur Zeit der Omajjaden. Was hier an straffer Organisation fehlte wurde durch die religiöse Begeisterung ersetzt, die im rechten Augenblick zu entflammen, Sache eines gewandten Führers war. Ein anderes moralisch weniger hohes Moment, das die Krieger die Gefahren und Strapazen langer Feldzüge auf sich zu nehmen bewog, war sicher die Hoffnung auf Beute: Vorteile im Jenseits — Vorteile im Diesseits.

Der Einfluß der Führer auf den einzelnen Mann war recht gering. Männer wie die *Ĥarigitenführer el-Muĥtâr* oder *Šabib* haben die omajjadischen Heere nicht gehabt. Von einer schneidigen Führertat des *Ĥarit b. Suraig* wird aus dem Jahre 110 berichtet. Als es galt den Zugang zu einer lebenswichtigen Wasserstelle zu erzwingen, rief er: O ihr Leute, der Kampf mit dem Schwert ist das Edelste in der Welt und bringt, bei Allah, mehr Lohn als der Tod des Verdurstens! und begeisterte hierdurch seine Leute so, daß der Durchbruch gelang<sup>3)</sup>. Ausschlaggebend für die Ernennung zum Führer war auch die persönliche Tapferkeit des Betreffenden, der als Vorbild für seine Untergebenen dienen sollte, so daß man gewisse Nachteile, z. B. große Jugend, in Kauf nahm<sup>4)</sup>. Ein solcher Führer konnte es auch wagen, einem seiner Leute, der ohne Waffen aus dem Kampf kam, ein „Pfui, 'uffin laka“ zuzurufen<sup>5)</sup>. Daß ein deutlich ausgeprägtes Gefühl

1) II, 910, 2 ff. — 2) II, 1222, 9. — 3) II, 1513, 14 ff. — 4) II, 1429, 13. — 5) II, 1707, 1.

der Unterordnung des Untergebenen unter seinen Führer bestand, zeigt die Anrede „der 'amir“. „Wo befiehlt mir der 'amir, daß ich stehe?“<sup>1)</sup> und „Wenn der 'amir mir erlaubt, so möchte ich sprechen“<sup>2)</sup> wird z. B. el-Ḥaggāg von seinen Untergebenen angeredet. Bezeichnend ist auch die Erwiderung auf einen gegebenen Befehl: sam'an wa-tā'atan<sup>3)</sup> (ich höre ein) Hören und (gehorsche ein) Gehorchen! vgl. unser „Zu Befehl“. Auch sonst wird die Verbindung von samī'a und tā'a häufig als Ausdruck der Ergebenheit und des Gehorsams verwandt. Im Gefecht feuerte der Führer seine Leute durch Zurufe an und gebrauchte dabei die Anrede: jā 'ahla 's-sam'i wa't-tā'a<sup>4)</sup>, ihr Leute des Hörens und Gehorchens d. h. ihr treu Ergebenen. Auf der andern Seite finden sich recht zahlreiche Anzeichen dafür, daß die Disziplin oft sehr zu wünschen übrig ließ. Häufig mußten die Führer ihre Entschlüsse weniger von der taktischen Lage als von der Stimmung ihrer Truppe abhängig machen. Gunaid b. 'Abd er-Rahmān schickte Leute durch das Lager, die die Stimmung des Heeres erkunden und ihm darüber berichten mußten<sup>5)</sup>. Muslim b. Sa'īd überließ seinen Leuten die Entscheidung darüber, ob ein Lager aufzuschlagen sei oder nicht<sup>6)</sup>. Als recht bedenklich ist auch ein Mittel anzusehen, das gelegentlich angewandt wurde, um die Kampfeslust anzureizen, nämlich das Aussetzen von Prämien für den Kopf eines erschlagenen Gegners. Zwischen 100 und 300 Dirhem schwankte die Höhe dieser Prämien<sup>7)</sup>. Desertion kam in den omaijadischen Heeren nicht selten vor, trotz Versprechungen und Drohungen der Führer. Eine große Anzahl von Deserteuren hatte Musajjib b. Bišr auf seinem Zuge gegen die Türken in Ḥurāsān i. J. 102. Eine Rede, in der er den Muslimen Belohnungen bzw. Strafen im Jenseits für ihr Verhalten im Kampf in Aussicht stellte, hatte die Wirkung, daß ihn 1300 Mann verließen. Nachdem er eine Parasange marschiert war, hielt er dieselbe Rede, worauf ihn wieder 1000 Mann verließen; nach einer weiteren Parasange wiederholte sich der Vorgang und wieder gingen 1000 Mann fort<sup>8)</sup>. Ṭabarī berichtet von mehreren derartigen Fällen

1) II, 959, 1. — 2) II, 962, 13. — 3) II, 995, 5; 1128, 4; 1480, 7; 1485, 5. — 4) II, 648, 7; 960, 10, 18, vgl. ferner: II, 635, 13; 914, 10; 959, 4, 12; 973, 3; 994, 8; 1018, 11; 998, 2; 1002, 2; 1054, 4; 1214, 11; 1218, 14; 1900, 9. Ibn eš-Šakā' ed. Ahlwardt 160, 16; Sura 2, 285. — 5) II, 1547, 4. — 6) II, 1479, 2 ff. — 7) II, 1203, 5; 1579, 14; 1884, 18; 1922, 19. — 8) II, 1422, 9 ff.

von Desertion<sup>1)</sup>. Auch kam es vor, daß in Gegenden, die ein Entfernen möglich machten, Leute in eigenen Lager plünderten und sich mit Heeresgut entfernten<sup>2)</sup>. Auch vor Verrätern mußte ein Heerführer auf der Hut sein<sup>3)</sup>. Ebenso waren Ueberläufer nicht ganz selten<sup>4)</sup>, besonders wenn sich die Truppe aus den Bewohnern unterworfenen Provinzen rekrutierte<sup>5)</sup> oder auf der Gegenseite ein höherer Sold zum Ueberlaufen verlockte<sup>6)</sup>. Im Jahre 125 beauftragte Salm b. 'Aḥwaz bei seinem Kampf gegen den Rebellen Jahja b. Zaid einen Muḥammed mit der Anordnung der Schlachtaufstellung. Dieser entzog sich seiner wohl nicht ungefährlichen Aufgabe dadurch, daß er sich krank stellte<sup>7)</sup>. Also auch bei einem Führer eine recht minderwertige Pflichtauffassung. Unregelmäßigkeiten bei der Versorgung mit Lebensmitteln<sup>8)</sup> und der Verteilung der Beute<sup>9)</sup> kamen auch vereinzelt vor. Aus dem Jahre 66 wird ein Fall von Wachvergehen berichtet: Leute, die ein Gefängnis bewachen, schlafen bei ihrem Dienst<sup>10)</sup>.

Von nicht unwesentlicher Bedeutung waren bei den Kriegszügen der Araber das religiöse Moment und der Aberglaube. Daß der rechtgläubige Muslim auch im Felde seinen kultischen Verpflichtungen nachkam, war für ihn eine Selbstverständlichkeit. Selbst erbitterte Kämpfe wurden unterbrochen, um die vorgeschriebenen Gebete zu verrichten<sup>11)</sup>, und bei militärischen Erfolgen versäumte man nicht, Allāh für seinen Beistand zu danken<sup>12)</sup>. Den Krieger, der im Kampf gegen Andersgläubige fiel ('uṣhida = das Martyrium erleiden), erwarteten die Freuden des Paradieses<sup>13)</sup>. „Flieht ihr denn das Paradies?“ rief i. J. 113 'Abd el-Wahhāb b. Buḥt seinen wankenden Genossen zu<sup>14)</sup>, und der Dichter Ṭābit Kuṭna rief, als er (i. J. 110) tödlich verwundet am Boden lag: „O Allāh, heute morgen war ich bei Ibn Bisṭām zu Gaste, heute abend bin ich dein Gast; bereite mir als Gastmahl zur Belohnung das Paradies<sup>15)</sup>!“ Feldherrn, die für ein bestimmtes Ziel kämpften, legten in einzelnen Fällen ein Gelübde ab, das sich auf die Erreichung dieses Zieles bezog, so Sulaimān b.

1) II, 830, 9; 1386, 15 ff.; 1473, 1 ff.; 1515, 15; vgl. Nöldeke, *Delectus* 62, 12 und Périer, *Vie d'al-Hadjjād* S. 30, Abs. 3. — 2) II, 1479, 2 ff. — 3) II, 1598, 14. — 4) II, 1402, 9. — 5) II, 1397, 7. — 6) II, 1382, 1. Z. ff. — 7) II, 1774, 2. — 8) II, 1494, 9 ff. — 9) II, 1189, 14 ff. — 10) II, 693, 15. — 11) II, 559, 9. — 12) II, 156, 12 ff., 961, 8. — 13) II, 1514, 1. Z. — 14) II, 1560, 5. — 15) II, 1515, 5 ff.

‘Abd el-Malik auf seinem Zuge gegen Konstantinopel i. J. 98<sup>1)</sup>. Jazīd b. el-Muhallab gelobte, daß er sein Schwert nicht eher von Gurgān zurückziehen werde, als bis er mit dem Blute seiner Gegner gemahlen und von dem so gewonnenen Brote gegessen hätte: ein Gelübde, das er nachher wörtlich einlöste<sup>2)</sup>. Ein mehr abergläubischer Brauch war es, vor Beginn eines Entscheidungskampfes die Scheiden der Schwerter zu zerbrechen<sup>3)</sup>. Der Brauch existierte schon zur Zeit Muḥammeds. Vor einem aussichtslos erscheinenden Kampfe weihten sich die Streiter dem Tode *tabāja’u ‘alā ‘l-maut’*). Allgemein verbreitet war die abergläubische Bedeutung, die dem Vogelflug beigelegt wurde<sup>4)</sup> (*taṭajjara* = er hatte ein [schlechtes] Auspicium). Schön der an einen Vogelnamen anklingende Name einer Person genügte, um darin eine üble Vorbedeutung zu sehen<sup>5)</sup>. Derselbe Aberglaube war bei den Türken verbreitet<sup>7)</sup>.

#### IV. Die Befestigungen.

Seit alter Zeit gab es im vorderen Orient Befestigungen und der Belagerungskrieg war dort, wie die assyrischen Bildwerke zeigen, eine sehr bekannte Kampfesform. Daß es in Arabien schon vor dem Auftreten Muḥammeds Festungen gab, wissen wir u. a. aus der Inschrift von Ḥiṣn el-gurāb im Ḥadramaut (vgl. Z. D. M. G. 39, 230 ff.; Winckler, *Altoriental. Forsch.* 1, 327 f.) Muḥammed selber führte einen Belagerungskrieg gegen die Juden in Ḥaibar<sup>6)</sup>. Auch von der Stadt Ṭā’if wird berichtet, daß sie befestigt, d. h. mit Mauern und Gräben umgeben war<sup>9)</sup>.

Zur Zeit der Omajjaden gab es Festungen im ganzen Reiche der Ḥalifen und auch außerhalb der Reichsgrenzen. Ṭabari bezeichnet diese Festungen mit dem Worte *ḥiṣn*. Ursprünglich bedeutet *ḥiṣn* eine Mauer, mit der man einen Ort umgibt<sup>10)</sup>, dann den Ort selber. Die Mauer heißt bei Ṭabari *ḥā’iṭ* oder seltener *sūr*. Als Städte, die mit einer Mauer umgeben waren, werden genannt: Ḥimṣ<sup>11)</sup>, das bei Ḥimṣ gelegene Tadmur<sup>12)</sup>, ferner außerhalb der Reichsgrenzen Merw<sup>13)</sup>, Sa-

1) II, 1316, 8. — 2) II, 1330, 10; 1333, 2. — 3) Wākidi-Wellhausen 109, Abs. 3; 157, Abs. 2, ed. v. Kremer 222, 11; 347, 1. Tab. II, 1100, 8; 1378, 5. — 4) II, 1514, 9. — 5) II, 71, 17: 966, 11. — 6) II, 1607, 10. — 7) II, 1552, 6. — 8) Wākidi-Wellhausen 265 f.; Belādori 23 f. — 9) J. Hišām 869; 876. — 10) Belādori 139, 8. — 11) II, 1893, 12; 1894, 1, vgl. 1942, 4. — 12) II, 1896, 19. — 13) II, 1921, 12; 1932, 7.

markand<sup>1)</sup> und Hüganda<sup>2)</sup>, am linken Ufer des Jaxartes östlich Samar-  
kand. Die Zahl der Festungen ist sicher nicht unerheblich gewesen,  
denn es ist von den Festungen der Gazira die Rede<sup>3)</sup>. Ausdrücklich  
als *ḥiṣn* bezeichnet werden: Kūfa<sup>4)</sup>, Herāt (*ḥaṣina*)<sup>5)</sup>, Wasiṭ<sup>6)</sup>, el-  
'Aḫr (*ḥaṣina*)<sup>7)</sup>, el-Kāmil (hier Eigennamen)<sup>8)</sup>. Auch im Jemen gab  
es zur Zeit der Omajyaden noch Festungen<sup>9)</sup>.

Eine andere Art von Befestigungen waren die Burgen, deren  
es auch eine große Anzahl gab. Der arabische Ausdruck für Burg  
ist *ḫaṣr*. In Kūfa gab es eine Burg, die von einer Mauer umgeben  
und mit Toren versehen war. An einem dieser Tore stand ein Haus,  
das *dār er-Rūmijīna*, Haus der Romäer hieß<sup>10)</sup>. Es liegt der Gedanke  
nahe, die Romäer mit der Entstehung dieser Burg in einen Zusammen-  
hang zu bringen. Vielleicht waren sie die Lehrmeister bei der Er-  
bauung der Burg und siedelten sich dann selber unmittelbar unter  
der schützenden Mauer an. Ob dieses Haus i. J. 60 noch von Ro-  
mäuern bewohnt war, wird nicht gesagt; die Bezeichnung Romäerhaus  
könnte sich auch im Volksmunde in der Erinnerung an frühere Zeiten  
erhalten haben. Von der Stadt Ruṣāfa im Lande Kinnesrin wird  
erzählt, daß sie von den Romäuern erbaut sei und zwei Burgen ge-  
habt hätte<sup>11)</sup>. Vielleicht waren auch diese Burgen für die Araber  
Muster, nach denen sie im Innern ihres Landes Burgen anlegten.  
Die Schilderung der Kämpfe, die sich i. J. 101 in Baṣra abspielten,  
als Jazīd b. el-Muḥallab die von 'Adī b. 'Artāt verteidigte Stadt be-  
lagerte, läßt einige Schlüsse auf die Beschaffenheit der Burg von  
Baṣra zu. Die Burg lag so nahe an der äußeren Befestigungsmauer  
(*ḥā'it* s. oben) der Stadt, daß man in ihr den Lärm des draußen  
tobenden Kampfes deutlich vernehmen konnte und daß die abgeschos-  
senen Pfeile der Belagerer in die Burg fielen<sup>12)</sup>. Die Mauern der  
Burg waren so hoch, daß man Leitern heranschaffte, um sie zu er-  
steigen<sup>13)</sup>. Unmittelbar an die Burg angelehnt befanden sich Häuser<sup>14)</sup>  
vgl. das Romäerhaus in Kūfa. Das Tor der Burg öffnete sich nach  
innen, so daß man, um den Eingang zu versperren, es verrammeln  
oder sich mit dem Rücken dagegen stemmen mußte<sup>15)</sup>. Die Burg

1) II, 1532, 14. — 2) II, 1444, 41 — 1446, 11. — 3) II, 1394, 1. — 4) II,  
1417, 9. — 5) II, 491, 17. — 6) II, 1404, 12. — 7) II, 208, 3. — 8) II, 1909,  
4/5. — 9) II, 275, 1. — 10) II, 256, 2; 257, 5, vgl. 630, 12; 1885, 8. — 11) II,  
1738, 5. — 12) II, 1384, 8 ff. — 13) II, 1385, 2. — 14) II, 1385, 1 — 15) II, 1384, 15 ff.

Baĥrā', in die i. J. 126 der Ḥalife Walid II. flüchtete, wurde außer durch eine Mauer auch durch eine Kette silsila geschützt<sup>1)</sup>. Das ḵaṣr el-bāhali in Ḥurāsān war so angelegt, daß das umliegende Gelände unter Wasser gesetzt werden konnte, ein Vorteil für den Belagerten, der ihm aber auch verhängnisvoll werden konnte<sup>2)</sup>. Die Burgen in Ḥurāsān<sup>3)</sup>, die der omaijadische Statthalter als Zufluchtsorte hatte, existierten noch zur Zeit Ṭabarī<sup>4)</sup>. Im Jahre 79 als Ḥassān b. Nu'mān bei Barġa in Nordafrika gegen die Kahina kämpfte, zog er sich nach seiner Niederlage in Burgen zurück, die so dicht nebeneinander standen, daß sie eine Burg bildeten, die gewölbte Dächer hatte<sup>5)</sup>. Diese Bauart dürfte berberischen Ursprungs sein. Vielfach befanden sich Burgen im Besitz einzelner Leute. Von den Juden, die Muḥammed bekämpfte<sup>6)</sup>, besaßen mehrere ihre Ritterburg. In der Omaijadenzeit werden mehrfach Burgen genannt, die einzelnen Leuten gehörten; so gehörte z. B. die Burg in Ṭisanābaḍ bei Kādīsija dem Muḥammed b. el-'Aš'af b. Kais<sup>7)</sup>, die Burg Ḳaṭān dem 'Abd el-Malik b. Muḥammed b. el-Ḥaggāg<sup>8)</sup>. Hinter der Brücke von Kūfa hatte 'Isma'īl b. 'Abdallāh eine Burg<sup>9)</sup>, Naṣr b. Saijār eine solche in Māgān<sup>10)</sup>. Die oben erwähnte Burg, in die der Ḥalife Walid II. flüchtete, gehörte dem Nu'mān b. Baṣīr<sup>11)</sup>.

Eine dritte Art von Befestigungen sind die ḵal'a genannten. Ṭabarī erwähnt solche in Fārs<sup>12)</sup>, in Sigistān<sup>13)</sup> und in Suġd<sup>14)</sup>. Nach der Erklärung der arabischen Wörterbücher<sup>15)</sup> ist unter ḵal'a ein Kastell zu verstehen, das meistens auf einem Berggipfel angelegt war. Ṭabarī gebraucht das Wort immer nur von Festungen in den Grenzprovinzen des omaijadischen Reiches.

Zusammenfassend läßt sich sagen, daß man zur Zeit der Omaijaden drei Arten von Festungen kannte: 1. ḥiṣn d. i. eine Stadt, die ihrem ganzen Umfange nach von einer Mauer umgeben ist, 2. ḵaṣr d. i. eine Burg, die entweder innerhalb einer größeren Stadt gelegen ist und den Bewohnern derselben bei feindlichem Angriff Schutz gewährt oder die Besetzung eines einzelnen Mannes ist, meist wohl zum

1) II, 1806, 6, 11. — 2) II, 1421, 14; 1423, 10; 1424, 1. — 3) vgl. II, 696, 6 f. — 4) II, 1767, 4 ff. — 5) Belādori 229, 10. — 6) Wākidi-Wellhausen 268, Abs. 2; 270, Abs. 5; 273, Abs. 1. — 7) II, 718, 14. — 8) II, 1793, 13. — 9) II, 1813, 6. — 10) II, 1846, 6. — 11) II, 1796, 6. — 12) II, 15, 6; 1393, 10. — 13) II, 1636, 13, l. Z. — 14) II, 1431, 10; 1447, 3. — 15) TA, 'Akṛab el-mawārid vgl. Freytag,

Schutze seines Landbesitzes, 3. *ka'fa* d. h. ein schwer zugängliches Bergversteck, das den Bewohnern der äußeren Grenzprovinzen als Zufluchtsort dient.

Drohte einer Stadt eine Belagerung, so legte der Verteidiger, falls die Zeit hierzu reichte, vor der Stadtmauer einen Graben *ḥandaḳ* (persisch) an, der die ganze Stadt umgab und den Belagerern die Annäherung an die Mauer erschwerte. Auf diese Weise wurde Bašra befestigt<sup>1)</sup>, ebenso die Stadt Kamarga in Suḡd<sup>2)</sup>. Für Wāsīt wurde i. J. 102 die Anlage eines solchen Grabens in Erwägung gezogen<sup>3)</sup> und i. J. 128 wurde ein Tor von Merw auf diese Weise gesichert<sup>4)</sup>. In Ḥwārezm waren drei Städte von Gräben umgeben<sup>5)</sup>. Diese letztgenannten Gräben bezeichnet Ṭabari als *fariḳin*<sup>6)</sup>, ein Wort, das nach dem persischen *pārgin* gebildet ist und einen Graben bezeichnet, der zur Aufnahme von Wasser bestimmt ist<sup>7)</sup>.

Auch für das offene Gefecht bediente man sich des Grabens. Die Einführung dieser Feldbefestigungen wird Muḥammed zugeschrieben. Wakidi<sup>8)</sup> berichtet, wie er den Perser Salmān heranzog, die Muslime in der Anlage eines Grabens zu unterweisen und wie diese dann mit Schaufeln, Picken und Körben in 6 Tagen einen Graben aushoben, der von el-Maḳād über Dubāḥ bis Rāṭig ging. Allerdings war er nur einen Klafter breit. Daß der Grabenkrieg den Arabern vorher unbekannt war, geht aus dem Vorwurf hervor, den die Mekkaner den Muslimen machten: das sei eine unwürdige und unarabische Kriegslist<sup>9)</sup>. Muḥammeds Beispiel fand schon bald Nachahmung, denn als er i. J. 7 vor Ḥaibar anrückte, waren die dortigen Juden im Begriff, mit Schaufeln, Hacken und Körben vor die Stadt zu gehen, doch offenbar, um sich einen Graben anzulegen<sup>10)</sup>. Ueber die Art, wie zur Zeit der Omaiḡaden ein *ḥandaḳ* angelegt wurde, finden sich bei Ṭabari keine direkten Mitteilungen. Aus seinen Angaben läßt sich aber der Schluß ziehen, daß ein *ḥandaḳ* stets einen Raum umschloß, der einer Truppe als Lagerplatz diente. Ob er kreisförmig, vier- oder mehreckig verlief, war vermutlich von dem Gelände abhängig. Wenn berichtet wird, daß die Ausdehnung eines *ḥandaḳ* eine Para-

1) II, 1381, 2. — 2) II, 1517, 15. — 3) II, 1404, 10. — 4) II, 1922, 18. — 5) II, 1238, 7. — 6) vgl. Belāḡori 205, 9; 319, 18; 421, 3. — 7) Belāḡori Gloss. s. v. frk. — 8) Uebers. Wellhausen 192 ff. — 9) Wakidi-Wellhausen 201, Abs. 3, 209, l. Z. — 10) Wakidi-Wellhausen 267, Abs. 3.

sange betrug <sup>1)</sup>, so heißt das, daß der Weg, den man beim Abgehen dieses *ḥandaḳ* zurücklegen mußte, um zu seinem Ausgangsort zu gelangen, eine Parasange lang war. Ein *ḥandaḳ*, der für 1000 <sup>2)</sup> oder 6000 <sup>3)</sup> Menschen angelegt war, umschloß einen Raum, der für so viele Menschen Lagerplatz bot. Es wäre falsch, den *ḥandaḳ* der Araber mit dem modernen Schützengraben zu vergleichen. Letzterer bildet die befestigte Grenze zwischen zwei kriegsführenden Völkern und dient dabei der fechtenden Truppe als Schutz gegen die Wirkung der modernen Geschosse, während der *ḥandaḳ* den kleinen Raum, den eine rastende Truppe einnahm gegen feindliche Ueberfälle sicherte. Die Erfahrung, daß hierfür ein Graben von der Breite eines Klafters nicht genügte, mußte schon Muhammed machen. Leider fehlen Angaben über Breite und Tiefe des *ḥandaḳ* bei Tabari.

Bei der Rast auf einem Marsch einen Graben anzulegen, war die Pflicht eines gewissenhaften Führers <sup>4)</sup>. Der byzantinische Kaiser Leo VI, 886—912 nennt (in Meursii opera ed. Laurius, Florentiae 1745. vol. VI, 812) als eine Eigenart der Sarazenen, daß sie nachts schwer zugängliche Orte aufsuchten oder ihr Lager sicher umhegten (*περιφράττουσιν*), um sich gegen feindliche Ueberfälle zu schützen. Plätze, die durch ihre natürliche Beschaffenheit größere Sicherheit boten, wurden bevorzugt <sup>5)</sup>. Die „Tore“ des *ḥandaḳ* sind die Stellen, die für den Verkehr des Heeres im Lager mit der Außenwelt frei blieben und deshalb besonders gesichert werden mußten <sup>6)</sup>.

Der *ḥandaḳ* diente auch dazu, sich gegen einen Gegner, dem man nicht in offener Feldschlacht entgegenzutreten wagte, zu verschanzen <sup>7)</sup>. Der Angreifer schritt dann entweder zur Belagerung <sup>8)</sup> oder, fühlte er sich hierfür nicht stark genug, verschanzte er sich auch in einem *ḥandaḳ*. Dann begann ein Plänkeldkrieg <sup>9)</sup>, der an den modernen Stellungskrieg erinnert. Von so langer Dauer, wie im Weltkrieg, waren diese Stellungskämpfe allerdings nicht, immerhin berichtet Tabari von 6 Monaten <sup>10)</sup> und einem Jahr <sup>11)</sup>. Auch eine angreifende Truppe legte einen Graben an, um für den Fall eines Mißerfolges einen Rückhalt für die Verteidigung zu haben <sup>12)</sup>. Solche

---

1) II, 2004, 6. — 2) II, 1956, 18. — 3) II, 696, 9. — 4) II, 903, 13; 907, 2; 1397, 5; 1548, 1. Z. vgl. 1551, 5 ff. — 5) II, 932, 1. Z.; 1099, 9. — 6) II, 585, 11; 1968, 4. — 7) Beládori 213, 1. — 8) II, 1512, 8. — 9) II, 1064, 3. — 10) II, 1944, 13. — 11) II, 491, 15. — 12) II, 1901, 14 ff.

Führer, deren Ideal die alte Beduinentapferkeit war, verschmähten diese Kampfform, wie der Ausspruch des 'Abd er-Rahmān b. Miḥnaf<sup>1)</sup>: „unser ḥandaḳ ist unser Schwert“ zeigt und sein drastisches Wort: lahum 'ahwanu 'alaija min ḍarḡati 'l-gamal<sup>2)</sup>). War ein schwerer Kampf zu erwarten, so legte man außer dem Graben noch eine Mauer ḥā'iḡ<sup>3)</sup> oder einen Wall musannā<sup>4)</sup> an.

Im Jahre 112 als Gunaid b. 'Abd er-Rahmān auf seinem Zuge gegen Samarkand von einem Sandsturm raḡ überrascht wurde, ließ er absitzen und befahl dann, daß jeder Führer ḳā'id für sich einen Graben anlegen ließe<sup>5)</sup>. Der ḥandaḳ war also auch ein Schutz gegen den Sandsturm und zwar wohl in der Weise, daß der Graben an der Seite angelegt wurde, aus der der Wind den Sand herantrieb. Der Graben, hinter dem die Truppe lagerte, fing dann einen großen Teil des Sandes auf. Jeder Teilnehmer am Weltkrieg wird die Erfahrung gemacht haben, daß bei einem Schneetreiben der Wind den Schnee stets in die Schützengräben trieb, so daß diese manchmal vollständig verweht waren, während das Gelände an der der Windrichtung abgewandten Seite, fast frei blieb vom Schnee. Von einem Falle wird ferner berichtet, wo ein Graben als Schutz gegen den Sandsturm in einem trockenen Flußbett angelegt wurde<sup>6)</sup>. Dieser Graben wurde später auch zur Verteidigung benutzt<sup>7)</sup>.

Um einen in einem ḥandaḳ verschanzten Gegner mit größeren Truppenmassen angreifen zu können, mußte man den ḥandaḳ zuwerfen. Es wird berichtet, daß man hierfür Erde in Esels- und Maultiersätteln und Körben heranschaffte<sup>8)</sup> oder mit Erde gefüllte Häute in den Graben warf<sup>9)</sup>.

Von weiteren Befestigungsmitteln wird aus der Omajjadenzeit nicht berichtet. Sie dürften aber keineswegs unbekannt gewesen sein, denn Waḳidi<sup>10)</sup> erzählt, daß die Muslime i. J. 8 bei der Belagerung von Ṭā'if hölzerne Hacken ḥasak min 'idān also spanische Reiter um die Stadt legten, um den Belagerten Ausfälle zu erschweren. Ferner waren die Bewohner von Suḡd wohlvertraut mit der Anlage von Wolfsgruben. Sie hoben einen Graben aus, bedeckten ihn mit Rohr und maskierten dieses durch darauf gestreuten Sand<sup>11)</sup>. Es ist anzunehmen,

1) II, 875, 12. — 2) II, 826, 17. — 3) II, 1407, 5. — 4) II, 952, 3. — 5) II, 1538, 3. — 6) II, 1597, 15. — 7) II, 1600, 15 ff. — 8) II, 1399, 10 ff. — 9) II, 1525, 8. — 10) Waḳ.-Wellh. 370, Abs. 1. — 11) II, 1443, 7 ff.

daß die Araber, wie in vielem anderen so auch in der Uebernahme derartiger Kampfmittel gelehrige Schüler waren.

## V. Die Waffengattungen.

Den Begriff der Waffengattungen von dem modernen Heere auf das Heer der Omaiaden zu übertragen, ist nur in beschränktem Umfange möglich. Die Art der Bewaffnung, besonders das Fehlen von Fernkampfaffen im modernen Sinne, läßt uns bei dem omaiadischen Heere nur zwei eigentliche Waffengattungen unterscheiden, die Infanterie und die Kavallerie, deren hauptsächlichstes Unterscheidungsmerkmal nicht ihre Bewaffnung ist, sondern ihre Verwendung im Gefecht als Berittene oder nicht Berittene. Im Anschluß an die Betrachtung dieser Beiden wird noch von Truppenarten die Rede sein, die man nach der Art ihrer Verwendung auch als besondere Waffengattungen bezeichnen könnte.

Wie die Araber selber die verschiedenen Waffengattungen bewerteten, zeigt seine Erzählung bei Wākidi<sup>1)</sup>. Nach der Schlacht bei Badr, als die Beute verteilt wurde, meinte ein Mitkämpfer, daß ein Reiter mehr haben müsse als die andern ḡa'if (wörtlich: Schwächlinge), da er mehr geleistet habe. Muḥammed lehnte dieses Ansuchen ab. An anderer Stelle<sup>2)</sup> erzählt ein Mitkämpfer aus dem Kampf gegen den jüdischen Stamm Kuraiẓa (i. J. 5), daß er als Reiter von der Beute 45 Dinare bekommen habe: das dreifache des gewöhnlichen Anteils, und ebenso bekamen nach den Kämpfen bei Ḥaibar<sup>3)</sup> und Gir'āna<sup>4)</sup> die Reiter je drei Lose, während die andern Kombattanten je ein Los erhielten. Der Beduinenkampf war ein Reiterkampf und auch zur Zeit Muḥammeds und später hatte die Reiterei die Hauptlast des Kampfes zu tragen, daher galt sie auch mehr als die anderen Waffengattungen.

Noch zur Zeit der Omaiaden bildete man selbständige Truppenkörper, die nur aus Reitern bestanden. Im Jahre 127 stellten der Halife Marwān II. und der aufständische Sulaimān b. Ḥisām Reiterheere von je 7000 Mann auf. Von dem des Sulaimān wird berichtet, daß es in eine Vorhut und zwei Flügel eingeteilt gewesen sei<sup>5)</sup>. Im

1) ed. v. Kremer 93, 9, Wellhausen 65, Abs. 4. — 2) Wākidi-Wellhausen 221, Abs. 5. — 3) Wākidi-Wellhausen 285, Abs. 1. — 4) ib. 377, Abs. 3. — 5) II, 1920, 2 ff.

Jahre 101 schickte Jazid II. dem Jazid b. el-Muhallab eine Truppe von 4000 Reitern entgegen<sup>1)</sup>. Einen besonderen Ruf scheinen zur Zeit der Omaijsaden die Reiter von Ḥurāsān genossen zu haben<sup>2)</sup>.

Für eine Reitertruppe finden sich bei Ṭabarī mehrere verschiedene Bezeichnungen. Die häufigste derselben ist *katiba*. Der Ausdruck wird schon von den alten Dichtern, besonders 'Antara<sup>3)</sup> gebraucht<sup>4)</sup>. Wenn man die Aeußerung des 'Antara (15, 10), daß jede *katiba* eine Fahne *liwā'* führte, mit der des Ḥarīṭ (mu'al. 49), daß jeder Stamm seine Fahne hatte, vergleicht, so könnte man zu dem Schluß kommen, daß *katiba* die berittene Streitmacht eines Stammes bedeutet. Später wird dann der Ausdruck von einer Reitertruppe überhaupt gebraucht, ohne Rücksicht auf das Stammesprinzip. Die Reiterschar, die sich vor der Schlacht am 'Uḥud unter Ibn 'Ubajj von Muḥammed trennte, wird *katiba* genannt<sup>5)</sup>. Eine Truppe von bestimmter Stärke dürfte *katiba* kaum bezeichnen, denn die Angaben des TA<sup>6)</sup>, nach denen die Stärke einer *katiba* zwischen 100 und 1000 schwankt, sind doch zu unbestimmt. Bei Ṭabarī ist von einer etwa 100 Mann starken *katiba* die Rede<sup>7)</sup>, auch wird erzählt, daß i. J. 76 der Ḥarigitenführer Šabīb seine 600 Reiter in drei *karādis* teilte, die auch mit *katiba* bezeichnet werden<sup>8)</sup>. Hier wäre also die Stärke einer *katiba* 200 Mann. Für den allgemeinen Sprachgebrauch ist unter *katiba* eine Reitertruppe zu verstehen, die für einen besonderen Zweck formiert wurde (*kattaba*<sup>9)</sup>) z. B. gegen einen gefährlichen Gegner<sup>10)</sup> oder zur Verstärkung anderer Truppenteile<sup>11)</sup>. Eine ähnliche Formation wie die *katiba* ist der *miḡnab*, plur. *maḡānib*, der neben der *katiba* erwähnt wird<sup>12)</sup>. Nach dem TA und Ibn Sida<sup>13)</sup> ist er eine Reiterschar von 30—40 Mann, daneben wird seine Stärke aber auch auf 300 (TA) und 1000 oder 100 oder 200 (Ibn Ginnī bei Ibn Sida a. a. O.) angegeben.

Eine weitere Reiterformation ist die *rābiṭa*, plur. *rawābiṭ*. Der Ausdruck *ḡailun min rawābiṭihī*<sup>14)</sup>, Reiterei von seinen *rawābiṭ* zeigt, daß die *rābiṭa* von Reitern gebildet wurde. Der Umstand, daß sie mehrfach neben der andern Reiterei *fursān* erwähnt wird<sup>15)</sup>, deutet

---

1) II, 1390, 1. — 2) II, 1422, 2. — 3) 7, 8; 15, 10; 19, 13. — 4) Vgl. Jacob, das Leben der vorislam. Beduinen 255. — 5) Wākidi ed. v. Kremer 217, l. Z. — 6) s. v. *ktb*. — 7) II, 615, 5. — 8) II, 959, 8. — 9) II, 709, 1. — 10) II, 1077, 4ff. — 11) II, 888, 12. — 12) II, 554, 18. — 13) *Kitāb el-muḡaṣṣaṣ* VI, 202. — 14) II, 1939, 16. — 15) II, 1920, 1; 1970, 17.

darauf hin, daß zwischen ihr und dieser ein Unterschied bestand. Sie war eine Gardetruppe, die sich stets in der Nähe eines Kalifen<sup>1)</sup> oder Feldherrn<sup>2)</sup> befand, während mit *fursân* eine Linientruppe bezeichnet wird. Von Ziyâd wird erzählt, daß er als erster eine *râbiṭa* als Wache (*ḥarasun râbiṭatun*) um sich hatte, die 500 Mann stark war<sup>3)</sup>. 'Ašras b. 'Abdallâh führte als erster die *râbiṭa* in Ḥurâsân ein<sup>4)</sup>. Gegen Ende der omajjadischen Zeit scheint die *râbiṭa* eine reguläre Kampftruppe geworden zu sein, denn es ist kaum anzunehmen, daß ein Fürst 30 000<sup>5)</sup> oder 40 000<sup>6)</sup> Mann zu seiner persönlichen Bedeckung brauchte.

Die *kurdûsa*<sup>7)</sup> ist ebenfalls eine Reitertruppe. TA erklärt den plur. *karâdis* mit *katâ'ib*. Bei Ibn Sida<sup>8)</sup> steht der Ausdruck *kurdûs* neben *ra'il* und bedeutet demnach etwa Herde, Trupp (von Pferden). Mit *karâdis* werden die Schwadronen des Hârigitenführers Šabîb bezeichnet, in einem Falle sind sie 30 Mann stark<sup>9)</sup>, in einem andern 200<sup>10)</sup>, während an einer dritten Stelle ihre Stärke nicht genannt wird<sup>11)</sup>. Von Marwân II. wird erzählt, daß er i. J. 128 die bisher übliche *ṣaff*-Einteilung durch die *kurdûsa*-Formation ersetzte und daß bald andere Führer seinem Beispiel folgten<sup>12)</sup>. Die *ṣaff*-Einteilung war eine Tiefenstaffelung, in der angegriffen wurde. Gab man diese auf, und griff statt dessen in mehreren kleinen Formationen an, so wurde aus dem geordneten Frontalangriff ein Vorstoßen kleinerer, nicht in die Tiefe gegliederter Formationen, das den Erfolg nicht in dem wuchtigen Stoß der geschlossenen Masse, sondern in einer allmählichen Zermürbung des Gegners durch viele kleine Teilangriffe suchte.

Mehrfach wird auch eine gepanzerte Reiterei erwähnt *ḥail mugaffafa* oder einfach: *mugaffafa*<sup>13)</sup>. Sie scheint nicht sehr häufig verwendet worden zu sein, wahrscheinlich weil sie durch den schweren Panzer an Beweglichkeit einbüßte und so ihr Wert als Gefechtstruppe vermindert wurde. Der Panzer, den sie trug hieß *tiglaf*<sup>14)</sup>. Wird die *mugaffafa* neben der anderen Reiterei erwähnt, so wird die letztere

---

1) II, 1893, 11, 17; 1898, 9; 1910, 20; 1939, 5; 1970, 17. — 2) II, 1920 1. — 3) II, 79, 8. — 4) II, 1504, 14 vgl. 1518, 7. — 5) II, 1945, 15. — 6) II, 1876, 10. — 7) Zur Herkunft des Wortes vgl. Fränkel, Fremdwörter 239. — 8) *Kitâb el-muḥaššas* VI, 202. — 9) II, 890, 17 ff. — 10) II, 959, 8. — 11) II, 973, 9 ff. — 12) II, 1941, 15; 1944, 6 ff. vgl. Wellhausen, Arab. Reich 232/3. — 13) II, 958, 8; 1406, 6; 1517, 10; 1704, 5. — 14) vgl. Fränkel a. a. O. 243.

als mugarrada (garada II-privare, denudare) bezeichnet.<sup>1)</sup> In der Schilderung der Schlacht bei Kâdisija wird neben den anderen Teilen der Schlachtaufstellung auch die mugarrada erwähnt, ohne daß dabei von einer mugaffafa die Rede ist<sup>2)</sup>. Mugarrada ist hier also gleichbedeutend mit hail schlechtlin.

Bei der Reiterei waren bestimmte, formelhafte Kommandos üblich, die überliefert werden. Der Befehl zum Aufbruch, den der munâdi ausrief, lautete: jā haila 'llâhi-'rkabi<sup>3)</sup>. Meist wurde noch hinzugefügt: wa'absîri<sup>4)</sup>. Bei einem Halt hieß das Kommando: el-'arḍa, el-'arḍa<sup>5)</sup>! „Absitzen!“

Eine spezielle Aufgabe der Reiterei im Gefecht war die Verfolgung des Gegners, nachdem das Fußvolk ihn zum Weichen gebracht hatte<sup>6)</sup>.

Neben der Reiterei war das Fußvolk die Hauptwaffe. Sie war im Gefecht unentbehrlich. Griff eine Reitertruppe einen Gegner an, der auch über Fußtruppen verfügte, so war sie genötigt, einen Teil ihrer Mannschaften absitzen zu lassen und im Fußgefecht zu verwenden<sup>7)</sup>. Andererseits verstand man sich aber auch dazu, im Notfalle Fußtruppen beritten zu machen, wenn es an Reiterei fehlte<sup>8)</sup>. Im Allgemeinen war der einzelne Mann zu der einen oder andern Truppengattung gehörig und in ihrer Kampfweise erfahren. Als Ausnahme wird Muṣ'ab b. ez-Zubair genannt, der sowohl zu Pferde fârisan wie auch zu Fuß râgilan gleich vorzüglich focht<sup>9)</sup>. Daß selbständige Truppenkörper nur aus Fußvolk bestanden hätten, wird aus der Omaidendzeit nicht berichtet. Daß es möglich war, ein Gefecht nur mit Fußtruppen zu führen, zeigt das Beispiel Muḥammeds, der bei Badr über kein einziges Pferd verfügte und für den Marsch dahin auch nur 70 Kamele hatte, die von seinen Anhängern abwechselnd geritten wurden<sup>10)</sup>. Sa'd b. 'Abi Waḳḳâs legte den ganzen Weg von Medina nach Badr und zurück zu Fuß zurück<sup>11)</sup>. Es ist auch nur von einem Führer von Fußtruppen muṣât die Rede<sup>12)</sup>.

Bewaffnet waren die Fußtruppen mit Lanzen<sup>13)</sup>, Bogen<sup>14)</sup> und

1) II, 1534, l. Z. bis 1536, 6; 1552, 3. — 2) I, 2224, 10; 2225, 9; vgl. Delbrück, Geschichte der Kriegskunst III, 220. — 3) II, 284, 11. — 4) II, 317, 8; 919, 7; 949, 5; 1318, 12. — 5) II, 49, 13; 58, 15; 925, 11; 960, 16; 1538, 3; 1707, 7. — 6) II, 591, 9. — 7) II, 554, 15 ff. — 8) II, 887, 5. — 9) II, 481, 16. — 10) Ibn Hišâm 433, 3. — 11) Wâkidi ed. v. Kremer 19, 7. — 12) ib. 19, 13. — 13) II, 852, 18. — 14) II, 889, 18.

der gemeinsamen Waffe aller Truppen, dem Schwert<sup>1)</sup>. Diese drei Waffen besaß der vollständig ausgerüstete Fußsoldat, wenn er im Fern- und Nahkampf verwendet werden sollte<sup>2)</sup>. Die beliebteste Waffe, in deren geschickter Handhabung die Araber auch bei andern Völkern ein besonderes Ansehen genossen, waren Bogen und Pfeil. Von 'Abdallāh, dem Sohn Jazids II. wird erzählt, daß er zu den besten arabischen Bogenschützen seiner Zeit gehörte<sup>3)</sup>. Sufjān b. Abi 'l-Ālija verwandte Bogenschützen für seine persönliche Bedeckung. War er zu Pferde, so mußten sie vor ihm hergehen<sup>4)</sup>.

Häufig werden die Bogenschützen *murāmija*, *nāsiba* neben dem Fußvolk als besondere Waffengattung erwähnt<sup>5)</sup>. Der Unterschied zwischen beiden in der Bewaffnung und taktischen Verwendung wird der gewesen sein, daß die Bogenschützen keine Lanzen, sondern neben ihrem Bogen nur ein Schwert zur Selbstverteidigung hatten. Sie waren also eine Fernkampftruppe, während die eigentlichen Fußtruppen *rigāla*, die mit Bogen, Lanze und Schwert ausgerüstet waren, im Fern- und Nahkampf verwendet werden konnten. Daß die Bogenschützen einen hohen Kampfwert besaßen, geht daraus hervor, daß gerade sie eingesetzt wurden, wenn es galt, eine kritische Situation zu retten<sup>6)</sup>. Ihr Einsatz geschah meist nicht geschlossen, sondern in einzelnen Gliedern, *'alā hidatin*<sup>7)</sup>, die auf das übrige Heer verteilt wurden, als Plänkler zur Bedeckung der Kerntuppen<sup>8)</sup>. Bei Belagerungskämpfen wurden die Bogenschützen mit großem Vorteil verwendet. Als i. J. 110 auf dem Zuge des 'Ašras gegen Suğd und Buḥārā ein Teil der Muslime in Kamarga eingeschlossen wurde und die Belagerer einen Damm gegen die Stadtmauer bauten, schlugen die Muslime diesem Damm gegenüber Löcher in die Mauer und postierten dahinter Bogenschützen, die mit gutem Erfolg den Gegner beschossen<sup>9)</sup>. Auch besetzte man Stadtmauern oder Hausdächer mit Bogenschützen, um Stadt- und Straßeneingänge zu verteidigen<sup>10)</sup>. Ferner legte man Bogenschützen als Besatzung in eine unterworfenen feindliche Stadt, wie es von Farahšād berichtet wird<sup>11)</sup>. Als besonders gute Bogenschützen waren die Leute aus Buḥārā bekannt<sup>12)</sup>.

1) II, 589, 12; 950, 10. — 2) II, 761, 9. — 3) II, 429, 8. — 4) II, 897, l. Z. — 5) II, 344, 13, 15; 1551, 13. — 6) II, 1708, 12. — 7) II, 974 ff. — 8) II, 932, 3. — 9) II, 1521, l. Z. ff. — 10) II, 57, 5; 626, 20 ff. — 11) II, 1540, 3. — 12) II, 170, 5; vgl. 443, 9; 464, 12.

In einem modernen Heere ist nach den Fußtruppen die Artillerie die wichtigste Waffengattung. Auch die omaijadischen Heere kannten eine Artillerie; die Waffe, die sie führte war die Wurfmaschine. Aus dem Jahre 117 wird ein Kommandeur der Wurfmaschinen genannt <sup>1)</sup>. Von der Truppe, der die Bedienung der Wurfmaschinen oblag, ist dagegen nirgends die Rede. Ueber die Wurfmaschinen selber vgl. unter Waffen.

Pioniere im heutigen Sinne gab es in den omaijadischen Heeren nicht. Doch wurden Truppen gelegentlich zu Dienstleistungen verwandt, die in einem modernen Heere dieser Waffengattung zufallen würden. Jazid b. el-Muhallab bestimmte i. J. 98 Leute dazu, Bäume zu fällen und die Wege in Stand zu setzen d. h. Knüppeldämme zu bauen. Die Bezeichnung für diese Leute ist fa'ala (plur. von fa'il) <sup>2)</sup>. Auch kam es vor, daß Leute mit Aexten ausgerüstet wurden, um Bäume zum Brückenbau zu fällen <sup>3)</sup>. Die Leute, die zum Niederlegen feindlicher Befestigungswerke verwandt wurden, heißen auch fa'ala <sup>4)</sup>. An technischen Hilfsmitteln werden nur Schiffe genannt. Die Pontonbrücke, auf der i. J. 77 der Harigitenführer Šabib den Tod fand, befand sich zwar in 'Ahwáz über dem Dugail-Fluß <sup>5)</sup>, aber es besteht doch die Möglichkeit, daß die Araber auch diese Art Brücken zu bauen kannten und von ihr Gebrauch machten. Die Verwendung von Schiffen für Truppen- und Materialtransporte war allgemein üblich. Der Euphrat <sup>6)</sup>, Tigris <sup>7)</sup> und Oxus <sup>8)</sup> waren als Wasserstraßen für die Kriegführung infolgedessen von großer Bedeutung. Für ihre Flucht nach Kandábil i. J. 102 benutzten die Muhallabiden Meeresschiffe sufun el-bahríja, die im Unterschied von den Flußschiffen wohl stärker gebaut und seetüchtig waren <sup>9)</sup>. Auch Truppentransporte aus 'Umán und Bahrain mußten mit solchen Schiffen ausgeführt werden <sup>10)</sup>.

Entsprechend dem modernen Train ist auch der Troß der omaijadischen Heere als eine besondere Waffengattung zu betrachten. Der Troß bestand aus Lasttieren, Fahrzeugen, Herden von Schlachtvieh <sup>11)</sup> und den militärischen Verwaltungseinrichtungen wie der Kriegskasse und verschiedenen Magazinen <sup>12)</sup>. Ferner befanden sich bei dem Troß

---

1) II, 1582, 14. — 2) II, 1320, 14. — 3) II, 1877, 16; vgl. 1359, 10. — 4) II, 1187, l. Z. ff. — 5) II, 974, 18. — 6) II, 1401, l. Z.; 7) 1124, l. Z. — 8) II, 1024, 10; 1484, 7; 1584, 5 ff. — 9) II, 1410, 3 ff. — 10) II, 1404, 10 ff. — 11) II, 1597, 4 ff. — 12) II, 1395, 8.

die Familien der Krieger<sup>1)</sup>, Gefangene<sup>2)</sup> und Kaufleute. Die letzteren brauchte man als Marketender<sup>3)</sup> und Fouragiere<sup>4)</sup>. Zur Führung des Trosses wurde wohl meist ein besonderer Mann bestimmt, wie von einem Falle berichtet wird<sup>5)</sup>. 'Asad b. 'Abdallah ließ i. J. 119 seinen Troß vor dem Gros marschieren. Vielleicht war das auf längeren Märschen üblich, da der Troß als der schwerfälligste Teil eines Heeres die Marschgeschwindigkeit bestimmte<sup>6)</sup>. Bei größeren und länger dauernden Kämpfen blieb der Troß zurück<sup>7)</sup> und zerstreute sich in die umliegenden Ortschaften, so daß er bei einem Aufbruch wieder gesammelt werden mußte<sup>8)</sup>.

## VI. Die Waffen.

Ueber die Waffen der alten Araber liegt die Monographie von F. W. Schwarzlose vor. Schwarzloses Quellen sind die altarabischen Dichter. Nach ihren Angaben entwirft er ein Bild von der Bewaffnung der Araber vor dem Islam und zur Zeit der Entstehung des Islam. Die arabischen Philologen haben auch schon früh angefangen, über diesen Gegenstand Material zu sammeln. Es findet sich in den bekannten arabischen Nachschlagewerken z. B. im *Täg el-'arūs*, besonders ausführlich aber bei dem spanisch-arabischen Philologen Ibn Sida (gest. 1066), der einen eigenen Teil seiner Enzyklopädie „*Kitāb el-muḥaṣṣaṣ*“ unter dem Titel „*Kitāb es-silāḥ*“ (VI, 16—79) den Waffen widmet. Ibn Sidas Quellen sind die basrensischen Philologen el-'Aṣma'ī (gest. 831), 'Abū 'Ubaid (gest. 837), Ibn Duraid (gest. 934), der Kufenser Ibn es-Sikkīt (gest. 857) und der Bagdader Ibn Ginnī (gest. etwa 1000)<sup>9)</sup>. Diese schöpfen zweifellos auch direkt oder indirekt aus den alten Dichtern. Sie begnügen sich aber damit, einzelne nicht ohne weiteres verständliche Ausdrücke mit den ihnen zur Verfügung stehenden Mitteln zu erklären. Schwarzloses Verdienst ist es, das gesamte Material nach der Methode abendländischer Philologie gesammelt und zu einer kritischen Darstellung verarbeitet zu haben. Bei Ṭabarī sind die Angaben über die Waffen, da diese für ihn als Historiker kein näheres Interesse haben, verhältnismäßig spär-

---

1) II, 1275, 18. — 2) II, 1395, 8. — 3) II, 906, 1. Z. — 4) II, 1157, 3. — 5) II, 1594, 1. Z. — 6) II, 1597, 14. — 7) II, 1395, 8. — 8) II, 1538, 11. — 9) Vgl. Schwarzlose, *Waffen* 11, Anm. 1.

lich. Sie sind aber doch insofern von Wert, als sie die Angaben der Dichter bestätigen, in einigen Fällen auch ergänzen.

Wenn M. Hartmann bei der Behandlung der muslimischen Heeresverwaltung<sup>1)</sup> sagt: „Für Ausrüstung hatte jeder selbst zu sorgen“, so ist das für die vorislamische und die Zeit Muhammeds wohl zutreffend, für die Omajjadenzeit, soweit es die Waffen betrifft, nicht mehr in vollem Umfange. Die Beschaffung von Waffen gehörte schon zu den Obliegenheiten der Heeresverwaltung, wie die Tatsache zeigt, daß i. J. 112 der Halife Hišam dem geschlagenen Gunaid b. 'Abd er-Rahmān mit einem Transport von Ersatztruppen auch je 30 000 Lanzen und Schilde sandte<sup>2)</sup>. Auch Husain b. 'Alf nahm auf seinem Zuge von Mekka nach Kūfa i. J. 60 einen Vorrat von Schwertern und Schilden mit sich<sup>3)</sup> und in der Moschee in Damaskus existierte i. J. 126 ein reichhaltiges Waffendepot<sup>4)</sup>.

Nach den bei Tabarī genannten Waffen läßt sich das Bild eines vollständig ausgerüsteten arabischen Kriegers rekonstruieren. Die bei Tabarī erwähnten Waffenausrüstungen sind nie vollständig. Eine Stelle<sup>5)</sup> nennt: Schwert, Köcher, Schild, Lanze. Hier ist zu dem Köcher sicher der Bogen zu ergänzen, es fehlen aber Helm und Panzer. An anderer Stelle<sup>6)</sup> werden Helm, Schwert, Lanze und Bogen aufgezählt, wieder fehlt der Panzer. Eine leichte Bewaffnung, wohl eine Art Sturmausrüstung scheint die mit Lanze, Schwert und Schild gewesen zu sein<sup>7)</sup>. Ein Krieger der vollständig bewaffnet war, hieß šakī's-silāh oder šakin fi's-silāh<sup>8)</sup>. Für das Anlegen der Waffen ist labisa das üblich und oft gebrauchte Wort, daneben kommt der Ausdruck taḡanna'a in der Verbindung mutaḡanna'un fi's-silāh vor<sup>9)</sup>.

Als Waffen, die aus Metall verfertigt werden und daher im Sonnenschein blinken, werden genannt: Helm, Speer, Lanzenspitze, Schwert, Panzer und Armschienen<sup>10)</sup>. Hiernach wird es durchaus verständlich, daß die Waffen schwer von Gewicht sind und ihren Träger besonders in der Sonnenhitze sehr belästigen, so daß auch die Gegner der Muslime mit dieser Tatsache rechneten<sup>11)</sup>. Jazīd b. el-Muḡallab ließ sich vor der Schlacht bei Maskan i. J. 83 in voller Rüstung wiegen, um

1) In „Der Islam“ S. 125. — 2) II, 1545, 13. — 3) II, 278, 8. — 4) II, 1791, 2. — 5) II, 1550, 9. — 6) II, 1278, 6. — 7) II, 1096, 9. — 8) II, 331, 6; 362, 1. Z. 984, 3 vgl. Zuhair Mu'allaka 38. — 9) II, 437, 19. — 10) II, 411, 7 ff. Vgl. Ibn eṭ-Ṭiktākā ed. Ahlwardt 149, 9 ff. — 11) II, 1541, 1.

sich nach seinem Gewicht — es betrug 400 raṭl — ein Pferd auszusuchen, das er im Gefecht reiten wollte <sup>1)</sup>). Das Klirren der Waffen im Gefecht, das so stark war, daß die Pferde davor scheuten, hieß el-ḳa'ḳa'a <sup>2)</sup>). Nach Ibn Sida <sup>3)</sup> wird hiermit speziell das Geräusch bezeichnet, das die Schilde verursachen, nach einer bei Schwarzlose <sup>4)</sup> angeführten Stelle des Muslim, das Klappern der Pfeile im Köcher. Das Geräusch, das die aufeinander prallenden Schwerter und Keulen verursachen, wird mit dem Klopfen der Walker verglichen <sup>5)</sup>).

Bei Versammlungen legte man außerhalb des Versammlungsraumes die Waffen ab <sup>6)</sup>). In unruhigen Zeiten behielt man aber auch in Versammlungen <sup>7)</sup> und beim Besuche der Moschee <sup>8)</sup> die Waffen bei sich.

Im Folgenden werden die einzelnen Waffen getrennt nach Trutzwaffen (silāḥ zāhir) und Schutzwaffen (durū' <sup>9)</sup>) besprochen werden.

Das Schwert saif ist die am häufigsten erwähnte Waffe. Man trug es an der linken Seite an einem Gurt, der über die rechte Schulter lief. Dieses Gehenk hieß ḥamīla, plur. ḥamā'il <sup>10)</sup>). Es wurde über dem Panzer getragen <sup>11)</sup>). Bei einer Verkürzung des Gurtes zog sich das Schwert nach oben, so daß es den Anschein haben konnte, als trüge der Betreffende sein Schwert unter der linken Achsel <sup>12)</sup>). Legte man das Schwert ab, so nahm man es „von der Schulter“ <sup>13)</sup>). Das Schwert anlegen, sich mit dem Schwert bewaffnen, heißt taḳallada 's-saif <sup>14)</sup>). Von dem Hārigiten-Führer Šabīb wird erzählt, daß er gleichzeitig zwei Schwerter trug <sup>15)</sup>). Das Schwert steckte in einer Scheide ḡimd <sup>16)</sup> oder ḡaṣn <sup>17)</sup>). Wurde die Scheide überflüssig, d. h. stand ein Kampf bevor, dessen Ausgang entweder Sieg oder Untergang bringen mußte, so zerbrach man sie <sup>18)</sup>). Aus welchem Material, etwa Leder oder Holz die Scheide bestand, wird nicht gesagt. Jedenfalls bestand sie nicht aus Metall, denn sie trug am unteren Ende

1) II, 1107, 4. — 2) II, 495, 15. — 3) VI, 75. — 4) Waffen 41, Anm. 3. — 5) II, 712, 9. — 6) II, 31, 5. — 7) II, 442, 4. — 8) II, 471, 16. — 9) II, 31, 5 vgl. 1953, 15. — 10) II, 850, 1 vgl. Wākidi ed. v. Kremer 83, 18; 213, 11. Ibn Sida VI, 26. Schwarzlose 206. — 11) II, 912, 6. — 12) II, 963, 5. — 13) II, 926, 9. — 14) II, 296, 14; 408, 13; 615, 6; 1634, 2; 1858, 10. — 15) II, 912, 6. — 16) II, 1378, 5; 1806, 12 vgl. Ibn Sida VI, 26; Schwarzlose 208. — 17) II, 560, 3, 1100, 8; vgl. Ibn Sida, der ḡaṣn durch das gleichbedeutende kirāb erklärt. Wākidi ed. v. Kremer 222, 11. — 18) Vgl. unter 15 und 16. J. el-Tiḳṭāḳā 175, 3/4.

eine Verstärkung, na'l-Schuh genannt <sup>1)</sup>, die nach Ibn Sidās Angaben <sup>2)</sup> von Eisen war. Der Griff des Schwertes hieß ka'im <sup>3)</sup>. Ueber seine Beschaffenheit finden sich keine Angaben. Am oberen Ende des Griffes befand sich ein Knauf ka'bi'a <sup>4)</sup>, nach Ibn Sida <sup>5)</sup> ein breiter, eiserner Knopf. Manche Krieger hatten an ihrem Schwert — ob am Griff oder an der Scheide, wird nicht gesagt — Verzierungen hilja, die aus erbeutetem Metall hergestellt wurden <sup>6)</sup>. Von dem Schwert des 'Abū Gahl berichtet Waḳidi <sup>7)</sup>, daß es mit Silber verziert muḥallan gewesen sei. Die Verzierungen bestanden nach Ibn Sidās <sup>8)</sup> Angaben aus herabhängenden Ringen, ähnlich den Ringen, mit denen sich die Frauen schmücken. Für die Schneide des Schwertes finden sich bei Ṭabarī die Ausdrücke zuba <sup>9)</sup>, ḥadd <sup>10)</sup> und dubāb <sup>11)</sup>. Ibn Sida <sup>12)</sup> erklärt zuba und dubāb mit ḥadd. Die Bezeichnungen dürften also gleichbedeutend sein. Ueber die Güte der Schwertklingen liegen verschiedene Angaben vor. Von Burair b. Ḥuḍair wird erzählt, daß er den Jazīd b. Ma'kil derart mit dem Schwert auf den Kopf schlug, daß er dessen Helm spaltete und das Schwert in den Schädel eindrang, wo es zitternd stecken blieb <sup>13)</sup>. Nicht nur der Wucht des Hiebes, sondern auch der Güte der Klinge wird hierdurch ein sehr gutes Zeugnis ausgestellt. Andererseits wird aber auch berichtet, daß i. J. 112 in einer Schlacht zwischen Gunaid b. 'Abd er-Raḥmān und den Türken die Schwerter der Muslime so stumpf wurden, daß sie nicht mehr verwundeten und nichts mehr durchschnitten <sup>14)</sup>. Ähnlich erzählt Belāḍori <sup>15)</sup>, daß Kurṭ b. Gammāh bei Mihrān (unter 'Umar I.) kämpfte, bis sich sein Schwert verbog.

Das Schwert aus der Scheide ziehen, es zücken heißt meist in-taḏā <sup>16)</sup>. Daneben kommen noch andere Ausdrücke vor, wie 'aḥlata <sup>17)</sup>, iḥṭarata <sup>18)</sup>, garrada <sup>19)</sup> und šahara <sup>20)</sup>. Ibn Sida widmet den Ausdrücken für das Zücken des Schwertes ein eigenes Kapitel <sup>21)</sup> seines kitāb es-silāh.

1) II, 479, 12. — 2) VI, 27 vgl. Schwarzlose 208. — 3) II, 238, 17; 310, 8; 322, 13; 1030, 15; 1053, 12. J. Sida VI, 17. Schwarzlose 156. — 4) II, 1154, 17. — 5) VI, 17 vgl. Schwarzlose 164. — 6) II, 1354, 1. Z. — 7) ed. v. Kremer 85, 16. — 8) VI, 27. — 9) II, 440, 6. — 10) II, 479, 14; 1049, 1. — 11) II, 1160, 20. — 12) VI, 18 und 19, vgl. Schwarzlose 162, 163. — 13) II, 339, 7 ff. — 14) II, 1536, 12. — 15) 254, 10. — 16) II, 41, 15 u. ö. vgl. J. Sida VI, 27/28. — 17) II, 560, 5; 764, 14. — 18) II, 1093, 13, Belāḍori, 186, 1. Z. — 19) II, 1953, 15, Belāḍori, 213, 12. — 20) II, 955, 1. Z. — 21) VI, 27/28.

Berühmt waren die Schwerter aus indischem Stahl<sup>1)</sup>. Ein solches Schwert heißt muhammad; dieser Ausdruck findet sich bei Ṭabari allerdings nur in Gedichten. Worin der Vorzug dieser Schwerter bestand, ist nicht zu ersehen. Die hanafitischen Schwerter<sup>2)</sup> trugen ihren Namen nach ihrem ersten Verfertiger el 'Ahnaf. Der Kamūs gibt als seinen vollen Namen an: Ṣāḥr b. 'Ahnaf b. Kais.

Wohl ebenso wichtig wie das Schwert war die Lanze für die Kriegführung der Araber. Die arabische Bezeichnung ist rumb, hebr. romach. Man trug die Lanze wohl in der Hand oder geschultert, bei Paradeaufstellungen wurde sie, ebenso wie die Fahnen, aufrecht hingestellt<sup>3)</sup>. Wie der Lanzenschaft beschaffen war, läßt sich aus Ṭabaris Angaben nicht feststellen. Er wird von Bambusrohr gewesen sein, wie der Ausdruck kanā el-hind bei Ibn Hišām besagt<sup>4)</sup>. Der Bambus wurde aus Indien importiert. Auf das Material, aus dem man die Lanzenschäfte verfertigte, bezieht sich auch die Angabe bei Ṭabari, daß man mit der Lanze kämpfte, bis sie abbrach und dann zum Schwert griff<sup>5)</sup>. Die Lanzenspitze sinān<sup>6)</sup>, plur. 'asinna war von Metall, so daß sie im Sonnenschein glänzte<sup>7)</sup>. Waḳīdī erzählt auch, daß Muḥammed in der Schlacht am 'Uḥud eine Lanze hatte, an deren unterem Ende eine Spitze zugg<sup>8)</sup> von Messing war (ṣabh). Ibn Sida<sup>9)</sup> gibt an, daß diese Spitzen von Eisen waren. Sie dienten zum Schutz des unteren Endes der Lanze, denn man steckte sie mit dieser Spitze in die Erde, wenn man sie nicht brauchte: rakaza<sup>10)</sup>. Besonders bei einem Halt<sup>11)</sup> und bei dem Beziehen eines Grabens<sup>12)</sup> pflegte man das zu tun. Die Lanze wieder hinausziehen aus dem Boden heißt ḥalaga<sup>13)</sup>. Wollte man im Gefecht die Lanze gebrauchen, so mußte man sie, die man vorher aufrecht oder geschultert trug, in eine wagerechte Lage bringen, 'ašra'a<sup>14)</sup>. Schwarzlose<sup>15)</sup> übersetzt dieses Wort mit „neigen“ oder „strecken“, besser wäre wohl „fällen“. Folgender Vers der Ḥamāsa<sup>16)</sup> läßt auch diese Bedeutung als die richtige er-

1) II, 731, 6; 1002, 1. Z.; 1049, 1; 1431, 4; 1432, 5; vgl. Ibn Hišām 656, 9. Ibn Sida VI, 25. Schwarzlose, Waffen 128. W. Boeheim, Waffenkunde 279. — 2) II, 1223, 7 vgl. Ibn Sida VI, 26. Schwarzlose 133. Boeheim, Waffenkunde 619. — 3) II, 1392, 9. — 4) 655, 8. — 5) II, 494, 9—11; 1909, 18. — 6) II, 64, 15. — 7) II, 411, 10; Ibn et-Tiḳṭakā 149, 10 vgl. Ibn Sida VI, 29; Schwarzlose 229. — 8) ed. v. Kremer 214, 16. — 9) VI, 29, vgl. Schwarzlose 232. — 10) II, 714 1. Z.; 1493, 8. — 11) II, 1278, 9. — 12) Belādori 436, 1. Z. — 13) II, 1278, 11. — 14) 761, 9; 1115, 1. Z.; 1541, 7. Ibn et-Tiḳṭakā 173, 14. — 15) S. 241. — 16) ed. Freytag 9.

scheinen: *lā budda minhumā ḡudūru rimāhin 'uṣri'at 'au salāsilu*“, „es gibt keine Möglichkeit beiden zu entgehen, den Spitzen der Lanzen, die (schon) gefällt sind oder Ketten“. Im Defensivkampf verwandte man die Lanze derart, daß man niederkniete und die Lanze vorstreckte<sup>1)</sup>. Eine in dieser Stellung befindliche Abteilung war für den Gegner unangreifbar<sup>2)</sup>.

Neben der Lanze *rumḥ* wird der Speer *ḥarba*, plur. *ḥirāb* erwähnt. Es heißt, daß er im Sonnenschein glänzte, während von der Lanze nur die Spitze glänzte<sup>3)</sup>. Der Speer wird also ganz aus Metall bestanden haben und dürfte dementsprechend auch kürzer gewesen sein. In der Schlacht am 'Uḥud hatte Muḥammed einen Speer, den er schleuderte<sup>4)</sup>. Auch der Ḥalife 'Abd el-Malik gebrauchte i. J. 68 einen Speer dazu, um einen Menschen zu töten<sup>5)</sup>. In der weiteren Entwicklung wurde dann der Speer nicht mehr als Kampfzweck gebraucht, sondern nur von Herrschern oder hohen Beamten als Zeichen ihrer Machtstellung geführt, er war ihr Kommandostab<sup>6)</sup>. Der omajjadische Statthalter in Ḥurāsān, Naṣr b. Saijar führte ihn i. J. 130 neben der Fahne<sup>7)</sup>.

Als Nahkampfwaffe wird bei Ṭabarī auch die Keule<sup>8)</sup> *'amūd*, plur. *'umud* oder *'a'mida* häufiger erwähnt. Wahrscheinlich bestand sie aus Holz und war wohl mit Eisen beschlagen. In einem Gefecht zwischen 'Ubaidallāh b. Ziyād und 'Ibrāhīm b. el-'Aṣṭar wurden neben den Schwertern auch viele Keulen verwandt, so daß das Geräusch des aufeinander prallenden Eisens klang wie das Klopfen der Walker<sup>9)</sup>. Von dem Ḥarigitenführer Šabīb wird erzählt, daß er eine eiserne Keule hatte<sup>10)</sup>, mit der er an das verschlossene Tor von Kūfa schlug, so daß der Schlag „eine gewaltige Spur“ hinterließ<sup>11)</sup>. Das Gewicht dieser Keule wird auf 15 *raṭl* angegeben<sup>12)</sup>.

Ähnlich diesen Keulen werden auch die Stäbe gewesen sein, die mit dem persischen Wort *gurz*, plur. *giraza* oder *'agrāz* bezeichnet werden. Nach TA sind es eiserne Keulen. Man benutzte sie sowohl zum Werfen<sup>13)</sup> wie zum Schlagen<sup>14)</sup>. Bei Paradeaufstellungen

1) II, 58, 16; 959, 5. — 2) II, 337, 6 ff. — 3) II, 411, 10. — 4) Wāḳidi ed. v. Kremer 247, 3. — 5) II, 790 l. Z. ff. — 6) Vgl. Ṭab. Gloss. s. v. *ḥrb.* — 7) II, 1991, 4. — 8) II, 336 l. Z.; 346, 15; 515, 7; 833, l. Z.; 1910, 1; 1922, 12; 1926, 12; 1972, 2, vgl. Schwarzlose 319. — 9) II, 712, 10. — 10) II, 912, 6. — 11) II, 917, 13, 14. — 12) II, 966, 18. — 13) II, 1927, 2. — 14) 1928, 6.

wurden sie geschultert<sup>1)</sup>. Von Šabīb wird auch berichtet, daß er einen eisernen Stab 'ašā hatte, der 12 raṭl wog<sup>2)</sup>. Vielleicht ist hiermit ein gurz gemeint. Die Hārigiten führten i. J. 66 unter el-Muhtār Keulen, die kāfir kūbāt hießen, weil sie zum Töten der Ungläubigen bestimmt waren<sup>3)</sup>.

Als Waffe gebrauchte man auch ein Dolchmesser sakkin oder sikkīn<sup>4)</sup>, das gleichzeitig als Gebrauchsinstrument diente<sup>5)</sup>. Die Krieger trugen den Dolch im Stiefel bei sich<sup>6)</sup>. Etwas größer war der hangar. Von dem Mörder des Bahīr b. Warqā' wird erzählt, daß er vor der Mordtat seinen hangar erhitzte und mehrere Male in Eselsmilch tauchte<sup>7)</sup>.

Die bei den Arabern beliebteste Waffe war der Bogen kaus. Die arabischen Bogen scheinen in dem Rufe besonderer Güte gestanden zu haben. Wākīdī<sup>8)</sup> nennt unter der Beute, die den Muslimen i. J. 7 bei der Einnahme von Hāibar in die Hände fiel u. a. auch 500 arabische Bogen. Von dem Hālifen Jazīd I.<sup>9)</sup> und dem Schützenführer Sulāimān b. Šurād<sup>10)</sup> wird erzählt, daß die Bogen, die sie führten, arabischer Herkunft waren. Neben den arabischen waren auch persische Bogen in Gebrauch, die größer und stärker waren und infolgedessen auch eine größere Reichweite besaßen<sup>11)</sup>. Der Bogen wurde getragen, indem man ihn, ähnlich wie das Wehrgehenk, über die Schulter hängte. Es kommt daher auch derselbe Ausdruck taḡallada hierfür vor<sup>12)</sup>. Der allgemein gebräuchliche Ausdruck ist tanakkaba<sup>13)</sup>. Von den einzelnen Teilen des Bogens wird nur der Mittelteil desselben kabīd einmal erwähnt<sup>14)</sup>. Der TA erklärt kabīd als „das, was zwischen den beiden Enden des Handgriffes ist und von wo der Pfeil abgeschossen wird“. Im Gefecht ließ man die Bogenschützen zum Schießen niederknien<sup>15)</sup>, wohl weil diese Stellung ein sichereres Schießen ermöglichte. Jazīd b. Zījād erzählt, daß er i. J. 61 bei dem Untergang des Hūsain b. 'Alī 100 Pfeile in dieser Weise verschossen habe, von denen fünf ihr Ziel trafen<sup>16)</sup>. Das Treffergebnis betrug mithin 5 vom Hundert, war also recht mäßig. Andererseits wird

1) II, 1234, 1. — 2) II, 927, 17. — 3) II, 694, 15 cf. Tab. Gloss. — 4) II, 367, 2; 1693, 14. — 5) II, 1293, 1. — 6) II, 1093, 14. — 7) II, 1049, 16. — 8) Uebers. Wellhausen 278, Abs. 1. — 9) II, 408, 13. — 10) II, 540, 12. — 11) Vgl. Schwarzlose 251. — 12) II, 786, 1. — 13) II, 306, 1. Z.; 408, 13; 725, 1. Z.; 1278, 7; 1515, 4. — 14) II, 335, 5 vgl. Ibn Sida VI, 40. Schwarzlose 265. — 15) II, 727, 2. — 16) II, 255, 16 ff.

berichtet<sup>1)</sup>, daß Kināna i. J. 7 bei der Belagerung von Ḥaibar auf 300 Ellen (= ca. 150 m) mit 3 Pfeilen nacheinander ins Schwarze traf. Wenn dieser Fall sicher als eine Ausnahme zu betrachten ist, so dürfte doch Benzingers<sup>2)</sup> Behauptung, daß die Treffsicherheit des Bogens kaum über 30 m reichte und bei 150 m seine Geschosse kaum noch verwundeten, übertrieben sein. Außer als Kriegswaffe benutzte man den Bogen auch zur Verteidigung gegen wilde Tiere<sup>3)</sup>.

Der Pfeil, den man mit dem Bogen schoß, heißt allgemein sahm. Eine speziellere Bezeichnung ist nabl, und zwar für den arabischen Pfeil. In der Schilderung von Kämpfen, die auf beiden Seiten von Arabern geführt wurden z. B. bei dem Untergang des Ḥusain b. 'Alī<sup>4)</sup> wird der Pfeil stets nabl genannt. Ibn eṭ-Ṭikṭakā<sup>5)</sup> erzählt, daß in der Schlacht bei Kādisija die Perser über die Pfeile nabl der Araber lachten und sie mit Spindeln maḡāzil verglichen. Auch Wāḡidī gebraucht bei der Schilderung der Kämpfe des Propheten in Arabien entweder sahm oder nabl<sup>6)</sup>. Die arabischen Pfeile waren von Holz — daher der Vergleich mit der Spindel — und konnten auch einem Gepanzerten gefährlich werden<sup>7)</sup>. Eine andere Art von Pfeilen waren die persischen Pfeile nuṣṣāb<sup>8)</sup>, die aus Rohr verfertigt wurden. In den Berichten über die Kämpfe in den östlichen Provinzen des omajjadischen Reiches heißen die Pfeile der Gegner immer nuṣṣāb. Daß diese Art von Pfeilen doch eine recht erhebliche Durchschlagskraft besaß, beweist die Tatsache, daß der nuṣṣāb nicht nur ein Pferdell durchdrang<sup>9)</sup>, sondern bei einem Schuß in das Auge eines Gegners den ganzen Schädel durchbohrte und am Hinterkopf wieder zum Vorschein kam<sup>10)</sup>. Eine dritte Art von Pfeilen ist der ḥusbān<sup>11)</sup>, nach Ibn Sida<sup>12)</sup> ein kleiner Pfeil, der mit persischen Bogen geschossen wurde. Bei der Beschreibung eines heftigen Kampfes<sup>13)</sup> findet sich der Ausdruck: mā rumija bigummāhin. gummāh ist nach TA ein vorn abgerundeter Pfeil ohne Spitze, mit dem die Knaben das Schießen lernen. Nach Ibn Sida<sup>14)</sup> befindet sich an seiner Spitze ein

1) Wāḡidī-Wellhausen 277, Abs. 4. — 2) Hebräische Archäologie 302. — 3) II, 103, 6. — 4) II, 295—370. — 5) ed. Ahlwardt 97, 10. — 6) ed. v. Kremer 208, 5; 222, 8; 258, 8; 346, 20. — 7) II, 1407, 5 ff. — 8) II, 762, 7; 1479, 15; 1520, 5; 1522, 5; 1926, 7; vgl. Ibn Sida VI, 53, der das Wort nur in sprachlicher Beziehung bespricht. Schwarzlose 280. — 9) II, 1580, 9. — 10) II, 1244, 11 ff. — 11) II, 1689, 13. — 12) VI, 53 vgl. Schwarzlose 294. — 13) II, 439, 9. — 14) VI, 52.

Propfen von Tou, damit der Pfeil gut fliegt oder niemand verletzt, auch hat er keine Federn und oft keine Kerbe für die Bogensehne. Der Ausdruck: mā rumija bigummāhin ist dadurch recht interessant, daß er im Weltkriege seine Parallele fand in der Redensart unserer Soldaten: „Da wurde nicht mit Platzpatronen geschossen“. Von den einzelnen Teilen des Pfeils werden bei Ṭabari genannt: die Kerbe für die Bogensehne fūḵ, plur. 'afwāḵ<sup>1)</sup>, die Federn am Pfeilschaft riš<sup>2)</sup> (in einem Gedicht des Nahār b. Tausifa) und die Pfeilspitze naṣl<sup>3)</sup>. Bei dem Schiitenaufstand in Kúfa i. J. 66 wurde einem Mann namens Zaid b. Ruḵād, der sich die Hand vor die Stirn hielt zum Schutz gegen einen Pfeilschuß, die Hand von der Pfeilspitze durchbohrt und an der Stirn festgeheftet, so daß er sie nicht allein wieder ablösen konnte<sup>4)</sup>. Als er dann durch einen Bauchschuß getötet wurde, ritt sein Gegner an ihn heran und zerrte an dem in der Hand und der Stirn steckenden Pfeil, bis er ihn herauszog. Hierbei blieb aber die Spitze in der Stirn stecken<sup>5)</sup>. Aus dieser Erzählung läßt sich schließen, daß die Spitze von Metall war, denn sonst wäre sie nicht in die Hirnschale eingedrungen. Wahrscheinlich hat sie Widerhaken gehabt, da sie sehr fest haftete. Ferner scheint es Brauch gewesen zu sein, verschossene Pfeile wieder zu sammeln, um sie von neuem zu verwenden. Auch Pfeilgift wurde verwandt, wie der Ausdruck ga'ala jarmī bihā (sc. nabl) masmūmatan<sup>6)</sup> zeigt. (Die maṣīm-Salbe, die sich gegenseitig die beiden feindlichen Stämme 'Abs und Dubjān bereiteten<sup>7)</sup>, dürfte, da ihre Herstellung hier zweifellos als eine feindliche Handlung betrachtet wird, ein Pfeilgift gewesen sein. Jacob.) Wie reichlich man im Gefecht von Bogen und Pfeil Gebrauch machte, zeigt die Bemerkung, daß sowohl Ḥusain b. 'Alī<sup>8)</sup> wie ein gewisser 'Abdallāh b. Zuhair<sup>9)</sup> bei ihrem Tode mit Pfeilen gespickt waren wie ein Igel: ḵunfuḍ.

Für den Köcher finden sich bei Ṭabari die Bezeichnungen kināna<sup>10)</sup> und ga'ba<sup>11)</sup>. Im ersteren Falle wird der Köcher nur in bildlicher Redeweise genannt<sup>12)</sup>. Aus Erzählungen bei Waḵidī geht hervor, daß ein Köcher mindestens 50 Pfeile faßte<sup>13)</sup>.

1) II, 350, 18, vgl. J. Sida VI, 54. Schwarzlose 298. — 2) II, 1437, 1, vgl. I. Sida VI, 56. — 3) II, 1209, 6; 1708, 16; 1709, 8, vgl. J. Sida VI, 58. — 4) II, 677, 10. — 5) II, 677, 15 ff. — 6) II, 350, 18. — 7) Zuhair, Mu'allaka 19. — 8) II, 676, 8. — 9) II, 1429, 11. — 10) II, 864, 1. Z. — 11) II, 1550, 9. — 12) Vgl. Weil, Geschichte der Chalifen I, 430. — 13) ed. v. Kremer 240, 8; 258, 9.

Eine nicht unwesentliche Rolle spielten in den Kämpfen der Araber auch behelfsmäßige Waffen. Häufig verteidigte man sich durch Steinwürfe. Von Muḥammed wird berichtet, daß er bei der Anlage des Grabens i. J. 5 die ausgegrabenen Steine zusammentragen ließ, um sie später zur Verteidigung zu verwenden <sup>1)</sup>. Da von Schleudern nicht die Rede ist, muß man annehmen, daß sie mit der Hand geworfen wurden. Auch die in Ḥaibar eingeschlossenen Juden verteidigten sich durch Steinwürfe gegen die Muslime <sup>2)</sup>. Im Jahre 76 verteidigten sich die Banû-'l-Wirṭa gegen die Ḥarigiten dadurch, daß sie mit den Steinen von Handmühlen warfen <sup>3)</sup>. Auch die Sklaven, die keine Waffen tragen durften, benutzten Steine zu ihrer Verteidigung <sup>4)</sup> und i. J. 98 rollten die Bewohner von Ṭabaristân Steine von den Berghängen herab, um sich der muslimischen Eroberer zu erwehren <sup>5)</sup>. Als in einer Schlacht zwischen Gunaid b. 'Abd er-Raḥmân und den Türken die Schwerter der Muslime stumpf geworden waren, ließen sie sich von ihren Sklaven Holzprügel schneiden und kämpften damit weiter <sup>6)</sup>. Bei einer Belagerung waren brennende Rohrbündel, die die belagerten Muslime ihren Gegner entgegenwarfen, von guter Wirkung <sup>7)</sup> und im Gefecht brachte es ein arabischer Krieger, dessen Schwert zerbrochen war, fertig, mit einem zerrissenen Steigbügelriemen einen Gegner zu töten <sup>8)</sup>. Die unbewaffneten Sklaven, die während des Gefechtes im Lager blieben, benutzten, wenn es dem Gegner gelang, in das Lager einzudringen, Zeltstangen als Waffen <sup>9)</sup>.

Neben den Handwaffen kannte das arabische Heer zur Zeit der Omaiaden auch eine Artillerie, nämlich Belagerungsmaschinen, mit denen Steine geschleudert wurden. Leider ist der Beitrag den Ṭabarî für die Geschichte dieser wichtigen Waffe liefert, recht dürftig. Die arabische Bezeichnung für die Belagerungsmaschine ist mangânik oder magânik. Das Wort stammt, wie schon den Arabern <sup>10)</sup> bekannt war, aus dem Griechischen und ist über das Syrische in das Arabische eingedrungen.

Für die Aufnahme des Belagerungsgeschützes durch die Araber scheinen die Perser die Vermittler gewesen zu sein. Waḳidî berichtet

1) Waḳidî-Wellhausen 192, Abs. 4. — 2) ib. 274, Abs. 4. — 3) II, 915, 10. — 4) II, 1628, 3. — 5) II, 1321, 6. — 6) II, 1536, 12. — 7) II, 1517, l. Z. ff. — 8) II, 1546, 1. — 9) II, 1547, 9; 1941, 11. — 10) Mafâtiḥ el-'ulûm ed. v. Vloten 247, 3, vgl. Fränkel, Fremdwörter 243.

nämlich, daß i. J. 8 die in Tá'if belagerten Takif Geschütze hatten, die von 'Urwa b. Mas'ūd und Gailán b. Salama bedient wurden. Diese beiden Männer waren vorher in Guraš, einer jemenischen Festung im Bezirke von Mekka<sup>1)</sup>, in der Handhabung der Geschütze unterwiesen worden<sup>2)</sup>. Die Muslime dagegen unterwies der Perser Salmán in der Behandlung der Geschütze, derselbe der sie gelehrt hatte einen Graben anzulegen. Nach einer andern Ueberlieferung brachten zwei Muslime eine Wurfmaschine von Guraš<sup>3)</sup>. Vielleicht war die Kenntnis des Geschützwesens durch den Zug der Perser nach dem Jemen (um 570) unter dem Sásánidenkönig Chosrau I. Anōscharwán dorthin gelangt. Tabari berichtet noch aus dem Jahre 128 von einem Bucharensen, der zur Aufstellung von Belagerungsgeschützen verwandt wurde<sup>4)</sup>. In Buḥarā, der Heimat der rühmlichst bekannten Bogenschützen, scheint die Schießkunst mit besonderem Eifer gepflegt worden zu sein.

Die arabischen Belagerungsgeschütze wurden, ehe sie in Tätigkeit traten, aufgestellt našaba<sup>5)</sup>, wie der moderne Artillerist sein Geschütz „auffahren läßt“ oder „in Stellung bringt“. Auch den Masseneinsatz dieser Waffe kannte man, denn der Halife Marwán II. beschloß i. J. 127 die Stadt Ḥimš gleichzeitig mit 80 Wurfmaschinen<sup>6)</sup>. Als Geschosse dienten Steine<sup>7)</sup>. Ueber die Gestalt der Wurfmaschine selber lassen sich aus Tabaris Angaben nur einige Schlüsse ziehen. Jásuf b. Mähaka ergeht sich in einer ganz phantastischen Schilderung von der Tätigkeit der Geschütze, die el-Ḥaggág i. J. 72 vor Mekka auffahren ließ und erzählt dann, daß el-Ḥaggág, der bei dem Geschütz stand, sein Gewand aufschürzte, einen Stein aufhob und ihn auf das Geschütz legte. Dann sagte er: Schießt ab, irmá<sup>8)</sup>. Der Schuß wurde also auf ein Kommando abgegeben. Man darf demnach annehmen, daß das Geschütz eine Sperrvorrichtung besaß, die bei dem gespannten Geschütz gelöst werden mußte, um die Abgabe des Schusses zu bewirken. Auf das Aussehen des Geschützes deutet auch der Ausdruck el-fahgá' „die gespreizten Beine“<sup>9)</sup> hin<sup>10)</sup>. Der eine Schenkel wird zum Schuß gespannt, so entsteht das Bild des Spreizens; der andere bleibt in seiner Lage, um den Stoß des ersteren aufzufangen. In poetischer Form

1) Jákút II, 59. — 2) Wákidi-Wellhausen 368, Abs. 4. — 3) Wákidi-Wellhausen 370, Abs. 1. — 4) II, 1931, 16. — 5) II, 1443, 13; 1582, 14; 1911, 4. — 6) II, 1912, 9. — 7) II, 537, 4; 845, 2. — 8) II, 844, 14 ff. — 9) II, 1230, 4. — 10) Vgl. die Abbildungen in Diels, Antike Technik 89, 90 und Würschmidt, Kriegsinstrumente 258.

findet sich ein Bild von der Tätigkeit der Wurfmaschine in dem Regezvers<sup>1)</sup>: ḥaṭṭāratun miṭlu 'l-faniḳi 'l-muzbidi — narmi biḥā 'a'wāda ḥāda 'l-masgidi „eine vibrierende (Maschine) wie ein schäumender Beschäler, mit der wir die Zufluchtsstätten dieser Moschee beschießen. In der Ḥamāsa<sup>2)</sup> findet sich die Variante: ḥaṭṭāratun ka'l-gamali 'l-faniḳi „wie ein Kamelhengst“. TA erklärt diesen Vers: „er vergleicht ihren (der Wurfmaschine) Schuß mit dem Sprung des Beschälers. In einem anderen Vers<sup>3)</sup> wird die Belagerungsmaschine mit 'umm farwa bezeichnet. 'Umm farwa bedeutet (nach TA) den oberen Teil des Kopfes<sup>4)</sup>. Die Beziehung wird hier nicht klar, zumal auch der Vers selber keinen Anhalt für die Erklärung bietet.

Die 'arrāda<sup>5)</sup> war auch zur Zeit der Omajyaden im Gebrauch. Nöldeke, Delektus 108, 9 zeigt, dass das Wort 'arrāda aus dem Aramäischen stammt und ursprünglich den Wildesel bezeichnet, für den das Aufwerfen von Steinen beim Lauf charakteristisch ist. Ṭabarī's Angaben lassen erkennen, daß sie eine recht große Tragweite besaß, man konnte mit ihr in das feindliche Lager schießen<sup>6)</sup>. Die Geschosse, die man mit der 'arrāda schleuderte, scheinen die Größe eines Menschenkopfes gehabt zu haben<sup>7)</sup>.

Ebenfalls verwandte man die daṛrāga<sup>8)</sup>, die wie die mangāniḳ in Stellung gebracht werden mußte (wada'a<sup>9)</sup>). Ueber ihr Aussehen und die Art ihrer Tätigkeit finden sich keine Hinweise.

Schließlich erwähnt Ṭabarī eine Art von Wurfmaschinen, die ḥaḍḍāfāt hieß. Das Wort findet sich in einer Aufzählung zusammen mit Männern, Waffen und Pferden, also den Dingen, die zum Kriegführen nötig waren. TA erklärt das Wort mit mangāniḳ, nach 'Abū Ḥira bezeichnet es eine Schleuder. Vielleicht hatte sich der Ausdruck mundartlich für mangāniḳ eingebürgert, wie nach Belādori<sup>10)</sup> auch der Ausdruck 'arūs.

Reichlichen Gebrauch machten die Araber von Schutzwaffen. Als solche werden genannt: Schild, Helm, Panzer, Bein- und Armschienen.

Der Schild turs, plur. tirās oder tirasa wird bei Ṭabarī zwar nicht sehr häufig genannt, er war aber nichtsdestoweniger ein wichtiges

---

1) II, 426, 13 vgl. Ibn eṭ-Ṭiktakā ed. Ahlwardt 143, 1. — 2) ed. Freytag 319, 5 v. u. — 3) II, 426, 17. — 4) Vgl. II, 596, 5; Fischer in der Nöldekefestschrift S. 41. — 5) Vgl. Maḥāṭib el-'ulūm 249, 1. Wüschmidt a. a. O. 261. — 6) II, 1927, 17. — 7) II, 1692, 10 ff. — 8) II, 1547, 5. — 9) II, 1630, 14. — 10) II, 437, 1.

Ausrüstungsstück. Fürsorgliche Führer legten ihr Augenmerk darauf, daß ihre Truppe mit Schilden gut ausgerüstet war<sup>1)</sup>. Schon in alten Zeiten pflegte man im Orient die Schilde meist aus Leder zu verfertigen. Diese Lederschilde mußten, damit sie elastisch und widerstandsfähig blieben, mit Oel eingefettet werden. Die Stelle II. Sam. 1, 21 „Der Schild Sauls, der nicht mit Oel gesalbt war“ ist so zu verstehen, daß Saul als König einen Schild besaß, bei dem das Salben nicht nötig war, d. h. einen Schild von Metall, vgl. Jesaja 21, 5 „Erhebet euch, ihr Fürsten, salbet den Schild“. Wākidi<sup>2)</sup> erzählt, daß auf dem Zuge der Muslime gegen Mu'ta i. J. 8 ein Mann von den himjarischen Hilfstruppen sich einen Schild aus der Haut eines geschlachteten Kamels verfertigte. Er schnitt ein passendes Stück heraus, dörnte es, beschlug den Rand mit Nägeln und machte eine Handhabe daran. Nach Nuwairi<sup>3)</sup> verwandte man zur Verfertigung von Schilden gern das Fell einer Antilopenart von der Größe des zierlichen Pferdefüllens. Der Name des Tieres ist lamt. Diese Schilde hielten den Stich der Lanze und den Schuß des Pfeiles aus, Pfeile von Eisen bogen sich um. Aus Ṭabarī's Angaben läßt sich entnehmen, daß der Schild gewölbt war, denn man konnte ihn zum Wasserschöpfen benutzen<sup>4)</sup>. Auch wird berichtet, daß man die Köpfe erschlagener Gegner in einem Schilde transportierte<sup>5)</sup>. Ein Teil des Schildes hieß kalb (Herz)<sup>6)</sup>. Hierunter ist sicher die am meisten gewölbte Stelle des Schildes also die Mitte zu verstehen<sup>7)</sup>. Die dem hebräischen māgin entsprechende Bezeichnung des Schildes maginn findet sich bei Ṭabarī nicht<sup>8)</sup>. Dagegen wird an einer Stelle<sup>9)</sup> der Schild mit daraḳa bezeichnet. Die daraḳa<sup>10)</sup> war ein Schild, der nur aus Rindshaut, ohne Verwendung von Holzteilen verfertigt wurde. Das Wort daraḳa ist in die abendländischen Sprachen übergegangen<sup>11)</sup> und findet sich noch als Tartſche im Deutschen. Die Bezeichnung gaub, plur. gawāb für den Schild, die sich bei Ṭabarī in einem Verse<sup>12)</sup> findet, erklären TA und Ibn Sida<sup>13)</sup> als turs.

1) II, 278, 8; 596, 14; 1545, 13. — 2) Uebers. Wellhausen 314, Abs. 4. — 3) Vgl. E. Wiedemann in Sitzungsberichte der phys.-mediz. Societät zu Erlangen Bd. 48 (1916), 236. — 4) II, 156, 12. — 5) II, 1125, 6. — 6) II, 286, 2. — 7) Vgl. Boeheim, Waffenkunde 184, Abb. 197. — 8) Vgl. Wākidi ed. v. Kremer, 245, 18; 246, 15. — 9) II, 1325, 1. — 10) Schwarzlose 352. Ibn Sida VI, 74 behandelt das Wort nur sprachlich. — 11) Vgl. Reinaud im Journal asiatique 1848, 223. Boeheim, Waffenkunde 182. — 12) II, 684, 2. — 13) VI, 74.

Von Helmen kannten die Araber zwei Arten. An erster Stelle stand der Metallhelm *baiḍa*, der seinen Namen — *baiḍa* bedeutet Ei — wohl seiner Form verdankt. Er wird mit unter den Teilen der Bewaffnung genannt, die im Sonnenschein glänzen<sup>1)</sup>, also von Metall waren. Im Gefecht gewährte er einen wirksamen Schutz. Von Salm b. 'Aḥwaz wird erzählt, daß er i. J. 128 bei dem Aufstand des Ḥārīt b. Suraig in Merw einen Helm trug, der 10 Hiebe aushielt<sup>2)</sup>. Selbst sehr kräftig geführte Hiebe durchschlugen den Helm nicht, sondern die Klinge blieb in dem Helm stecken<sup>3)</sup>. Bei der Schilderung eines Zweikampfes wird erwähnt, daß einem der Kämpfenden ein Teil des Helmes, 'anf, Nase genannt und die Nase abgeschlagen wurden<sup>4)</sup>. Unter diesem 'anf ist jedenfalls das Naseneisen zu verstehen, das sich schon in früher Zeit an orientalischen Helmen findet<sup>5)</sup>. In späterer Zeit wurde es so angebracht, daß es verschiebbar war. Die Haitaliten, Tibetaner und Türken, gegen die i. J. 85 Mūsā b. 'Abdallāh b. Ḥāzim kämpfte, hatten teilweise Helme ohne Spitze, teilweise Helme mit Spitze *ḵaunas*<sup>6)</sup>. Es ist das griechische *κωνος* und bezeichnet die Helmspitze, s. Fleischer, Kleinere Schriften, 3. Band, S. 450 nebst Abbildung Tafel 6. In der Ḥamāsa ed. Freytag S. 217, V. 2 wird *ḵaunas* als 'a'lā 'l-baiḍa „Spitze des Helmes“ erklärt und hinzugefügt, daß auch die zwischen den Ohren stehenden Mähnenhaare der Pferde *mā bainā 'uḍnaihi* so genannt werden, vgl. ebenda S. 283, V. 4. Nach Ṭabaris Angaben pflegte man sowohl im Gefecht wie in ruhigen Zeiten über dem Helm den Turban *'imāma* zu tragen<sup>7)</sup>.

Die andere Helmart war der *mīḡfar*<sup>8)</sup>. Er wurde aus Leder gefertigt. Muḥammed trug in der Schlacht am 'Uḥud einen *mīḡfar* und zwar unter der *baiḍa*<sup>9)</sup>. Er mußte deshalb aus einem elastischen Stoff bestehen. Wellhausen<sup>10)</sup> übersetzt daher *mīḡfar* mit Kappe. Nach Ibn Sida<sup>11)</sup> bestand der *mīḡfar* aus einem Panzergewebe, das der Form des Kopfes angepaßt wurde und unter dem man eine Mütze *ḵalansuwa* trug. Dieses scheint eine ältere Form des *mīḡfar* zu sein. Später wurde sie wohl ersetzt durch eine Lederkappe, auf die Panzerringe

1) II, 411, 7 ff.; vgl. Ibn eṭ-Ṭikṭakī 149, 9 f. — 2) II, 1926, 14. — 3) II, 1319, 5. — 4) II, 1383, l. Z. — 5) Vgl. Boeheim, Waffenkunde 164 u. Abb. 175. — 6) II, 1153, 15. — 7) II, 850, 5; 1041, l. Z. — 8) II, 1377, 15; 1704, 15. — 9) Wākidi ed. v. Kremer 217, 17; 223, 18 vgl. 273, 13. — 10) Wākidi 107, Abs. 3. — 11) VI, 72.

oder Stahlplättchen aufgenäht wurden. Von 'Uṭmān b. Mas'ūd heißt es, daß er i. J. 85 einen miġfar trug, der mit roter Seide und oben mit einem himmelblauen Hyazinthen verziert war<sup>1)</sup>. Die Ḥarigiten, die i. J. 65 gegen el-Muhallab kämpften, trugen maġāfir (plur. von miġfar), die „an die Brust stießen“<sup>2)</sup>. Hier ist wohl an einen „Helmfall“ (Wellhausen) zu denken, wie ihn Wākidi<sup>3)</sup> unter dem Namen raḫraf erwähnt, „ein Panzergewebe, das am Helm befestigt wird und das der Mann auf seinen Rücken legt“<sup>4)</sup>. Mit „Brust“ ist bei Ṭabari wohl allgemein der Brustkorb gemeint. Seiner Beschaffenheit entsprechend gewährte der miġfar nicht so viel Schutz wie die baiḍa, einem wuchtigen Schwerthieb hielt er nicht Stand<sup>5)</sup>.

Sehr häufig wird im Zusammenhang mit dem Helm der Panzer genannt<sup>6)</sup>. Die arabische Bezeichnung für Panzer ist dir', plur. durāf', ursprünglich für das Gewand, auch von Frauen gebraucht<sup>7)</sup>. Bei Ṭabari bedeutet dir' immer Panzer. Daneben findet sich auch der vollere Ausdruck dir' ḥaṣīna<sup>8)</sup>, den Ibn Sida<sup>9)</sup> mit muḥkama, fest, solide erklärt. Ein Krieger, der nicht mit Helm und Panzer bekleidet ist, heißt ḥāsir<sup>10)</sup>. Es war durchaus nicht die Regel, daß jeder einen Panzer hatte, nur der geringere Teil der Streiter befand sich in dem Besitz eines solchen. In der Schlacht bei Badr hatten von den 950 Kuraischiten, die an dem Kampf teilnahmen nur 200 einen Panzer und zwar die 100, die auch ein Pferd besaßen und 100, die kein Pferd hatten<sup>11)</sup>. Ein Panzer war ein Wertgegenstand, den sich nur Wohlhabende beschaffen konnten. In dem ganzen omaijadischen Heer, das i. J. 86 unter Kūtaiba in Transoxanien kämpfte, waren nur 350 Panzer vorhanden, wie durch eine Zählung festgestellt wurde<sup>12)</sup>.

Ueber die Beschaffenheit der Panzer läßt sich sagen, daß sie sehr schwer und daher bei schneller Bewegung hinderlich waren. Bei Badr warfen die fliehenden Mekkaner ihre Panzer von sich, um schneller fort zu kommen<sup>13)</sup>, und 'Abd er-Raḥmān b. Ṣubḥ befahl

1) II, 1163, 1. — 2) II, 587, 1. — 3) ed. v. Kremer 224, 16. — 4) Ibn Sida VI, 72; hier ist allerdings von der baiḍa die Rede, vgl. Bocheim 164 und Abb. 175 und Schwarzlose 335. Ibn Sida IV, 76, 7; 74, 1. — 5) II, 339, 7 ff. — 6) II, 354, 6; 688, 3; 831, 5; 847, 15; 998, 13. — 7) Wākidi ed. v. Kremer 178, 6. — 8) II, 787, 3. — 9) VI, 71. — 10) II, 1906, 9, 14. — 11) Wākidi-Wellhausen 44, ed. v. Kremer 33, 1. — 12) II, 1180, 1. Z. — 13) Wākidi-Wellhausen 64, Abs. 5; ed. v. Kremer 90, 13.

i. J. 102 auf einem Feldzuge in Sügd, als das Heer an einen Fluß kam, auf dessen anderer Seite der Feind vermutet wurde, daß kein Gepanzerter oder Fußsoldat den Fluß überschritte<sup>1)</sup>. Also selbst wenn sie beritten waren, wie hier aus dem Zusammenhange deutlich wird, waren die Gepanzerten so schwerfällig, daß sie einem schnellen Gegner leicht zum Opfer wurden. Der Panzer war so lang, daß er auf die Beine herabhing<sup>2)</sup>. Er war dadurch beim Gehen hinderlich und man mußte ihn aufschürzen, um frei ausschreiten zu können<sup>3)</sup>. Er schützte jedoch nicht immer die Füße und es war eine sehr häufig vorkommende Art der Verwundungen, daß den Kriegern die Füße abgeschlagen wurden. Wāqidi berichtet aus der Zeit Muhammeds viele Fälle<sup>4)</sup>. Die Aermel kumm des Panzers waren halb so lang wie der Panzer selber<sup>5)</sup>. An der Stelle, wo der Aermel am Panzer befestigt war, mußte er gelenkig sein. Daher war hier die Panzerung nicht durchgehend und so konnte es kommen, daß durch einen solchen Spalt<sup>6)</sup> des Panzers ein feindliches Geschöß eindrang.

Eine andere Art von Panzern hieß tigfäf<sup>7)</sup>, der Träger eines solchen entweder sāhibu 't-tigfäf<sup>8)</sup> oder mugaffaf<sup>9)</sup>. Ueber die Beschaffenheit des tigfäf läßt sich einiges aus einer Erzählung des Tābit, eines Maulā des Zuhair schließen, der im i. J. 102 unter el-Mufaddal b. el-Muhallab focht<sup>10)</sup>. Dieser Tābit, der mit einem tigfäf ausgerüstet war, kam an einem Orte vorbei, der mit Graben und Mauer befestigt war. Auf der Mauer standen Leute, die Pfeile nabl bei sich führten. Als sie ihn anriefen, erwiderte er nicht, sondern entfernte sich eiligst. Erst als er in einiger Entfernung von diesen Leuten war, wagte er es anzuhalten. Er stieg vom Pferde, legte den Panzer ab und machte sich eiligst davon. Hieraus ergibt sich, daß einem mugaffaf eine Beschießung mit Holzpfeilen gefährlich werden konnte und diese Tatsache legt die Vermutung nahe, daß der tigfäf ein Kettenpanzer war, durch dessen einzelne Ringe ein Pfeil sehr wohl eindringen konnte, während er gegen Schwerthiebe und Lanzenstiche schützte. Ferner war sein Gewicht so beträchtlich, daß er einer Bewegung in schneller Gangart hinderlich war. Auch Pferde rüstete man mit einem solchen

1) II, 1428, 14. — 2) II, 963, 6; vgl. 587, 2. — 3) Ibu Hišām 678, I. Z. — 4) ed. v. Kremer 78, 16; 81, 16; 86, 14; 224, 2; 273, 15 u. ö. — 5) II, 1354, 6. — 6) II, 1624, 10. — 7) II, 1926, 6. — 8) II, 1407, 7; III, 235, 9. — 9) II, 924, 12; 1295, 10; I, 1541, 1. — 10) II, 1407, 6 ff.

Kettenpanzer aus<sup>1)</sup>. Von Muhammed b. 'Abdallāh b. Ḥaudān wird sogar erzählt, daß er einen Rotfuchs mit einem vergoldeten Panzer ritt<sup>2)</sup>. Die gepanzerten Reiter wurden in den omajjadischen Heeren zu einer Abteilung, der mugaffafa zusammengestellt und bildeten einen eigenen Teil der Schlachtordnung unter einem besonderen Führer<sup>3)</sup>. Schon zur Zeit Jezids I. gab es eine gepanzerte Polizeitruppe šurṭa mugaffafa<sup>4)</sup>.

Nicht selten wurden auch zwei Panzer gleichzeitig getragen<sup>5)</sup>. Schon Muhammed tat das in der Schlacht am 'Uḥud<sup>6)</sup>. Nach einer Angabe bei Ibn Sida<sup>7)</sup> trug man dann nicht einen Panzer direkt über dem andern, sondern zwischen beiden Panzern ein Gewand. Naturgemäß mußte eine so schwere Panzerung die Bewegungsfreiheit in sehr starkem Maße beeinträchtigen. Ṭabari berichtet, daß ein mit zwei Panzern versehener Krieger, als er in einen Fluß fiel, ertrank<sup>8)</sup> und 40 ebenso gepanzerte Muslime, die i. J. 102 bei der Belagerung von Ḥuganda in eine Wolfsgrube stürzten, den Suḡdiern zum Opfer fielen<sup>9)</sup>. Im Jahre 130 als Marwān II. den Ibn 'Aṭija gegen Abū Ḥanẓa schickte, der Medina genommen hatte, gab er ihm 4000 Mann mit, „unter denen Leute waren, die zwei Panzer dir'āni trugen oder einen Panzer dir' und einen tannūr und einen tigfāf<sup>10)</sup>. Der tannūr ist ein eiserner Panzer<sup>11)</sup>. Ueber seine nähere Beschaffenheit läßt sich aus Ṭabarīs Angaben nichts entnehmen, Ibn Sida erwähnt ihn nicht, scheint ihn also nicht gekannt zu haben. Es ist wohl kaum anzunehmen, daß Leute drei Panzer — dir', tannūr und tigfāf — gleichzeitig trugen, vielmehr dürfte hier für das zweimalige „und“ wa ein „oder“ 'au zu lesen sein, so daß der Sinn der Stelle wäre: Ein Teil der Leute hatte zwei Panzer, ein anderer dagegen nur einen: entweder einen dir' oder einen tannūr oder einen tigfāf<sup>12)</sup>.

Der gaušan, ein Brustpanzer<sup>13)</sup> war eine sehr geschätzte Schutz- waffe, denn dem Ḥārīt b. Suraij war der Besitz eines solchen mehr wert als 100 000 danbakanische Dinare<sup>14)</sup>. Er scheint aber selten gewesen zu sein wie das laḡab Dū 'l-gaušan vermuten läßt<sup>15)</sup>.

1) II, 1025, 3; 1517, 10, vgl. I, 1541, 1 not. — 2) II, 1537, 9. — 3) II, 1076, 6, 1406, 6; 1534 l. Z. ff.; 1704, 5. — 4) II, 341, 18; 345, 2. — 5) Vgl. Schwarzlose 330. — 6) Wākidi-Wellhausen 107, Abs. 3, ed. v. Kremer 217, 16. — 7) VI, 71. — 8) II, 1154, 18. — 9) II, 1443, 11 ff. — 10) II, 2014, 9. — 11) I, 555, 2; III, 1777, 10. — 12) Bei Firdōsi wird zere und dschözen neben einander genannt, z. B. Dschemschéd Vers 18; der dschözen wurde unter der zere getragen (Jacob.) — 13) Vgl. Schwarzlose 338. — 14) II, 1889, 4; vgl. Tab. Gloss. s. v. — 15) II, 256, 11; 370, 10 u. ö.

Ferner wurden auch Armschienen, *sá'ida* oder — da sie paarweise getragen wurden — *sá'idán* getragen<sup>1)</sup>. Da sie im Sonnenschein glänzten<sup>2)</sup>, dürften sie von Metall gewesen sein. Ein Syrer, der i. J. 102 gegen Muhammed b. el-Muhallab kämpfte, hatte seine eine Hand ganz mit Eisen gepanzert, wahrscheinlich die linke, denn er parierte mit der gepanzerten Hand die Schläge Muhammeds. Dieser schlug ihm die Hand ab und tötete ihn darauf mit den Worten: „Die Sichel wäre passender für dich“ d. h. du bist ein Bauer und kein Krieger. Er sah also wohl eine solche Panzerung nicht für ritterlich an<sup>3)</sup>.

Die *Häriten*, die i. J. 65 gegen el-Muhallab kämpften, trugen auch Beinpanzer, die mit eisernen Haken am Gürtel festgehalten wurden: *sáḡun min zaradin jašuddánaha bikalálbi 'l-ḥadidi 'ilá maná-tiḡihim*. *Zarad* ist ein Kettengewebe<sup>4)</sup>, wahrscheinlich dasjenige, aus dem der *tigfá* hergestellt wurde. Die Beinschienen wurden also, ähnlich wie ein Strumpf, über die Beine gestreift und mußten, damit sie nicht wieder herabglitten durch Spangen festgehalten werden. *Sáḡ* ist hier plur. von *sáḡ*, Bein, es ist aber in der Bedeutung: Beinschienen sonst nirgends zu belegen.

## VII. Die Taktik.

Die Taktik, nach der die Heere der omaijadischen *Ḥalifen* fochten, war die — etwas weiter ausgebildete und den jeweiligen Verhältnissen angepaßte — Taktik der arabischen Beduinen. In jeder Beschreibung einer Schlacht der omaijadischen Heere läßt sich unschwer das Bild der arabischen *ḡazwa* wiedererkennen, wie sie vor Jahrtausenden geübt wurde und wie sie *mutatis mutandis* noch heute geübt wird<sup>5)</sup>. Die Taktik, nach der eine *ḡazwa* ausgeführt wurde, war nicht für diesen Zweck eigens vorher ausgeklügelt, sondern ergab sich aus der Summe der Umstände, unter denen das Unternehmen vor sich ging. Derselbe Grundsatz herrschte zur Zeit der Omaijaden, jedoch mit dem Unterschied, daß die Umstände, unter denen ein Krieg zu führen war, von denen im arabischen Mutterlande oft nicht unerheblich abwichen und daher neue Maßnahmen nötig machten.

1) II, 998, 13. — 2) II, 411, 10. — 3) II, 1402, 10 ff. — 4) Vgl. Schwarzlose 340. — 5) Vgl. Euting, Tagebuch einer Reise in Innerarabien, 2. Teil 1914 S. 1 ff. und Jacob, das Leben der vorislam. Beduinen 1897, S. 123 ff.

So ist es verständlich, daß sich die Taktik nach und nach zu einer Wissenschaft ausbildete, deren Pflege berufenen Kräften anvertraut wurde. Die Anfänge dieser Entwicklung lassen sich zur Zeit der Omajjaden erkennen. Der *ṣāhib 'er-ra'ji fi'l-ḥarb*<sup>1)</sup> ist der Taktiker, modern ausgedrückt der Generalstäbler.

Bei Ṭabari, dem Historiker, sind die Angaben über die taktischen Verhältnisse zur Zeit der Omajjaden naturgemäß nicht derart, daß sich danach ein Abriß der Taktik zusammenstellen ließe. Seine Darstellung ist jedoch so reich an Einzelheiten, daß sich daraus vieles für die Taktik entnehmen läßt und den Versuch rechtfertigt, eine Skizze der taktischen Verhältnisse unter den Omajjaden zu entwerfen. Wir betrachten die Truppe in der Ruhe, auf dem Marsch, in den mannigfaltigen Formen des Kampfes.

#### a) Das Lager.

Bei der Anlage eines Lagers — arab. *'askar* oder seltener *fustāt* — galt der Grundsatz, hierfür einen Platz auszuwählen, der für den Unterhalt der Truppe von Wert oder der taktisch wichtig war. Das Lager, das die Einwohner von Ḥimṣ i. J. 126 auf ihrem Zuge gegen Jazid b. el-Walid zu beiden Seiten eines Hügels anlegten<sup>2)</sup>, sollte jedenfalls durch den Hügel als Rückhalt bei einem feindlichen Angriff geschützt werden. 'Abū Muslim, der i. J. 129 für die Abbasiden agitierte, verlegte sein Lager von Māḥuwān nach 'Ālīn, da bei Māḥuwān die Gefahr bestand, daß er vom Wasser abgeschnitten würde<sup>3)</sup>. In einem andern Falle verlockte eine Palmenpflanzung, deren Schatten und süße Früchte den Truppen Erfrischung gewähren sollten, zur Anlage eines Lagers<sup>4)</sup>. Taktische Gesichtspunkte bewogen i. J. 67 den Muhallab b. 'Abi Ṣufra auf seinem Zuge gegen el-Muḥtār, an der großen Tigrisbrücke, *gīr el-'akbar*, bei Baṣra sein Lager aufzuschlagen<sup>5)</sup>. Aus demselben Grunde lagerten i. J. 129 die Ḥārīgīten am Tigrisufer gegenüber Mossul und überbrückten an dieser Stelle den Fluß.

Von einer Einteilung der Lagerbesatzung<sup>6)</sup> wird aus dem Jahre 121 berichtet, wo Naṣr b. Saijār als er östlich des Oxus operierte, sein

1) II, 1544, 4; 1548, 12 ff., vgl. auch 1512, 12; 1328, 3. Ueber den *ṣāhib er-ra'j* im muslimischen Recht vgl. Sachau, zur ältesten Geschichte des moham. Rechts 708 ff. — 2) II, 1830, 8. — 3) II, 1969, 11 ff. — 4) II, 411, 2. — 5) II, 719, 8. — 6) II, 1944, 13.

Lager in fünf Gruppen 'ahmās einteilte<sup>1)</sup>. Der Grund ist darin zu sehen, daß er es für tunlich erachtete, die verschiedenen Kontingente seines Heeres räumlich zu sondern, denn außer seinen arabisch-muslimischen Stammtruppen führte er Leute aus Buḥārā, Samarḳand, Kiss und 'Uṣrāsana. Bei der Fünfteilung wird ihm die Einteilung der Garnison von Baṣra zum Muster gedient haben<sup>2)</sup>.

Wo die kriegerische Lage es irgend gestattete, schaffte man sich innerhalb des Lagers Unterkünfte, binā', Gebäude genannt. Bei der Bedächtigkeit der damaligen Kriegführung war es sehr ungewöhnlich, daß man darauf verzichtete. Aus dem Jahre 106 wird ein solcher Fall des Verzichts berichtet<sup>3)</sup>. Die Baulichkeiten im Lager waren so dicht gedrängt angelegt, daß sie keinen Raum ließen für größere Ansammlungen. Solche mußten außerhalb des Lagers stattfinden z. B. die feierliche Uebergabe der Fahne als Zeichen der Kommandogewalt an einen neuen Führer<sup>4)</sup>. Die Unterkünfte im Lager bestanden bei Feldzügen im Sommer meist aus Stoffzelten. Eine häufige Bezeichnung hierfür ist haima. Andere Bezeichnungen sind: surādik<sup>5)</sup>, fuṣṭāṭ plur. faṣāṭiṭ — ein besonders großes Zelt<sup>6)</sup>, fāza — ein Zelt mit zwei Pfeilern<sup>7)</sup>. Die von Šabīb geführten Ḥarigiten bauten i. J. 77 in ihrem Lager Hütten aus Rohr, ḥuṣṣ plur. 'ahṣāṣ<sup>8)</sup>. Als besonders üppig eingerichtet wird das Lager des 'Abū Muslim bei Māḥuwān in Ḥurāsān geschildert. 'Abdallāh b. Bistām brachte ihm Zelte, die vor den Häusern — es gab in dem Lager also auch solche — aufgeschlagen wurden 'arwiḳa, ferner große Stoffzelte faṣāṭiṭ, Küchen maṭābih, Krippen ma'ālif und Wasserreservoirs zum menschlichen Gebrauch hijādu 'l-'adami lilmā'<sup>9)</sup>. In einem Lager, das längere Zeit eine Truppe aufnehmen sollte, also besonders in einem Winterlager, maṣṭan<sup>10)</sup>, baute man dauerhaftere Unterkünfte. Unter dem Lagermaterial, das die Türken i. J. 112 von Ganaid b. 'Abd er-Raḥmān erbeuteten, werden neben surādikāt, Stoffzelten auch 'abnija, Gebäude genannt<sup>11)</sup>. Es liegt nahe, hierunter Holzbaracken zu verstehen.

Ein Lager, das in Feindesland aufgeschlagen wurde, mußte, besonders wenn mit einem feindlichen Angriff zu rechnen war, hier-

1) II, 1690, 4. — 2) cf. II, 585, 9 ff., wo dieselbe Einteilung eines Lagers erwähnt wird (i. J. 65). — 3) II, 1479, 6. — 4) II, 1478, 1. Z. — 5) II, 1927, 18; 1160, 8. — 6) II, 1968, 16 ff. — 7) II, 1159, 16; 1160, 1. — 8) II, 964, 2; 965, 5. 9) II, 1968, 16 ff. — 10) II, 1615, 10. — 11) II, 1547, 3.

gegen geschützt werden. Der gebräuchlichste, weil am einfachsten herzustellende Schutz war ein Graben *ḥandaḳ*, den man um das Lager zog<sup>1)</sup>. Das Lager des 'Abū Muslim, der i. J. 129 in Ḥurāsān für die Abbasiden agitierte, hatte eine Schutzmauer *ḥā'it*<sup>2)</sup>. Die Eingänge, die von dem Graben oder der Mauer freigelassen wurden, heißen Tore *bāb* plur. 'abwāb<sup>3)</sup>. Mit ihrer Bewachung wurden besondere Leute beauftragt<sup>4)</sup>. Erforderte es die kriegerische Lage, so wurden weitere Maßnahmen zur Sicherheit getroffen. Sehr umsichtig verfuhr hierin el-Muhallab, als er i. J. 65 im Kriege gegen die Ḥārīgiten bei Baṣra ein Lager aufschlug. Es heißt<sup>5)</sup>: „er legte sich einen Graben an, schob Sicherungsabteilungen *masāliḥ* vor, schickte Späher 'ujūn aus, stellte Posten 'ahrās und das Heer blieb in seiner Kampfformierung und die Leute bei ihren Fahnen und 'ahmās und die (Sicherheit der) Tore des Grabens wurde(n) besonderen Leuten anvertraut“. Das Lager, das Muslim b. 'Uḳba auf seinem Zuge gegen Medīna i. J. 63 aufschlug, wurde nachts von Posten *ḥaras* bewacht, die sich bei ihrem Wachtdienst ablösten<sup>6)</sup>. Zur Sicherheit eines Lagers besetzte man auch in der Nähe liegende Ortschaften und wichtige Verbindungswege<sup>7)</sup>.

Die Aufsicht über das gesamte Lager wurde einem Manne übertragen, der von Fall zu Fall hierfür bestimmt wurde — 'ista'mala 'alā 'askarihi<sup>8)</sup>. El-Kirmānī, ein Parteigänger des aufständischen el-Ḥārīḡ b. Suraig hatte i. J. 128 zwei Lagerverwalter, *mudabbir*<sup>9)</sup>. Zu den Obliegenheiten des einen, der mit Namen genannt wird, gehört die Auszahlung der Löhne.

#### b) Der Marsch.

Der Marsch einer Truppe begann, wenn er kriegsgemäß ausgeführt wurde, mit dem Einnehmen der gefechtsmäßigen Gliederung *ta'bija*. Die Einzelheiten dieser Gliederung werden aus Gründen der Zweckmäßigkeit zusammen mit der Gefechtsaufstellung in dem Abschnitt über das Gefecht erörtert werden. Daß von den Teilen der *ta'bija* die Vorhut am Anfang einer Marschkolonne marschierte und

1) II, 1944, 13 ff.; 1969, 11 ff.; 585, 9 ff. — 2) II, 1968, 13. — 3) Wie zu 1 und 2. Bei Wākidī, ed. v. Kremer S. 228, 2 *ṭugūr*. — 4) II, 1968, 4 ff. — 5) II, 585, 9 ff. — 6) II, 411, 3. — 7) II, 904, 14 bis 905, 7. — 8) II, 900, 12; 1000, 15. — 9) II, 1931, 15.

die Nachhut am Schluß<sup>1)</sup>, besagt ihr Name. Wie sich aber die übrigen Teile — die beiden Flügel, das Zentrum u. a. — in die Marschkolonnen eingliederten, ist aus keinem Hinweis bei Ṭabarī zu ersehen. Bei Märschen durch friedliches Gebiet, verzichtete man auch auf die taʿbija, wie z. B. ʿIbrāhīm b. el-ʿAštār, der auf seinem Zuge gegen ʿUbaidallāh b. Ziyād i. J. 67 erst bei der Annäherung an den Gegner die taʿbija einnehmen ließ und Späher aussandte<sup>2)</sup>. Auch über das Aussehen der Marschkolonnen im einzelnen läßt sich aus den Ueberlieferungen bei Ṭabarī nichts entnehmen. Der Marsch „in Reihen zu einem“ scheint nicht üblich gewesen zu sein. Bei der Empörung gegen den Ḥalifen Walīd II. i. J. 126 beteiligten sich auch die Relaiscouriere burud daran. Muslim b. Dakwān, der sie unterwegs traf, erzählt, sie seien einer hinter dem andern geritten: laḳaita el-buruda tatbaʿu baʿḍuhā baʿḍan<sup>3)</sup>. Die ausdrückliche Erwähnung dieser Marschformation läßt den Schluß zu, daß sie ungebräuchlich war.

Obwohl die Heere der Omaiaden auf ihren Kriegszügen gewaltige Strecken zurücklegen mußten<sup>4)</sup>, waren ihre durchschnittlichen Marschleistungen nur gering. Die Schnelligkeit bestimmte sich durch die Leistungsfähigkeit der Fußtruppen und des oft recht umfangreichen Trosses. Schon zur Zeit Muḥammeds marschierten große Teile des Heeres zu Fuß. Saʿd b. ʿAbī Waḳḳās erzählt, daß er den ganzen Weg von Medina nach Badr und zurück zu Fuß gegangen und keinen Schritt geritten sei<sup>5)</sup>. ʿAsad b. ʿAbdallāh führte auf seinem Zuge gegen Ḥuttal i. J. 119 eine Schafherde zur Verproviantierung mit, deren Schnelligkeit für das Marschtempo von bestimmendem Einfluß sein mußte<sup>6)</sup>. Gewandte und energische Führer wußten oft Abhilfe hierin zu schaffen. Als Muṣʿab b. az-Zubair i. J. 67 am Tigris entlang marschierte, lud er die Fußtruppen und ihr Gepäck, sowie die Marschkranken ḡafafāʿu ʿn-nās (Reiter) auf Schiffe<sup>7)</sup>. Muslim b. Saʿd ließ i. J. 106 auf seinem Zuge gegen die Türken bei einer Rast kurzerhand alles Entbehrliche verbrennen. Die Sachen hatten einen Wert von einer Million, fügt der Ueberlieferer bedauernd hinzu<sup>8)</sup>. Schon ohne diese Maßnahme marschierte Muslims Heer so schnell,

---

1) II, 1319, 17; 1462, 14 ff. — 2) II, 707, 15. — 3) II, 1854, 3/4. —  
4) Im Jahr 119 gelangten sie sogar bis China es-Šin (Tibet) II, 1593, 10. —  
5) Wākidi ed. v. Kremer 19, 7. — 6) II, 1597, 4. — 7) II, 724, 2. — 8) II, 1479, 6 f.

daß es an einem Tage drei Tagemärsche marāhil zurücklegte<sup>1)</sup>. Ein anderes Mittel, einen Marsch zu beschleunigen war natürlich, die Fußtruppen mit Reit- und Lasttieren auszustatten, wie es i. J. 130 der Ḥalife Marwān II. tat. Jeder Mann erhielt ein arabisches Pferd und ein Kamel für sein Gepäck<sup>2)</sup>. Habib b. el-Muhallab brachte es i. J. 78 fertig, in 20 Tagen von Baṣra nach Ḥurāsān zu reisen. Er selber ritt dabei eine besonders gute dunkelfarbige Kamelin und seine Begleiter Kourierpferde barid<sup>3)</sup>. Dieser letzte Fall ist, zumal da es sich um den Marsch einer kleinen Anzahl von Menschen handelt, wohl als Ausnahme zu betrachten.

Die Länge einer Marschkolonne wird an einer Stelle erwähnt<sup>4)</sup>. Auf dem Zuge des Kutaiba gegen Nūmuṣakat und Rāmṣtanah i. J. 88 war die Länge seines Heereszuges von der Nachhut bis zur Spitze 'awā'ilu 'l'askar eine Meile mil (= 4000 Ellen à 24 Finger = 1917,60 m).

Ein Marsch durch feindliches Gebiet machte besondere Sicherheitsmaßnahmen nötig. Dazu gehörte vor allen Dingen, daß in der kriegsmäßigen Gliederung ta'bija marschiert wurde<sup>5)</sup>. Man schied eine Vorhut, zu beiden Seiten je eine Seitendeckung und eine Nachhut aus. Ein Unterlassen dieser Maßregel konnte verhängnisvoll werden, wie ein Beispiel aus dem Jahr 112 zeigt<sup>6)</sup>. Ganz vorsichtig verfuhr Gunaid b. 'Abd er-Rahmān, als er i. J. 112 von Samarkand ausrückte, um das bedrängte Buḥārā zu entsetzen. Vor seiner Marschkolonne marschierten Aufklärer talāi' unter zwei besonderen Führern und vor diesen wieder eine Abteilung von 10 Mann unter einem Führer, der seinen jedesmaligen Aufbruch an Gunaid durch einen Mann melden mußte<sup>7)</sup>, modern ausgedrückt: eine Vorhut mit ihrer Spitze.

Der Führer der Marschkolonne befand sich wohl meist bei der Spitze. Erwähnt wird es von Kutaiba i. J. 88<sup>8)</sup> (s. o.). Musā b. 'Abdallāh ließ sich i. J. 85 auf seinem Zuge nach Rabād auf einem Sessel kursij tragen<sup>9)</sup>.

Marschquartiere bezog man entweder in Ortschaften et-ta'ris fi'l-ḵurā oder man biwackierte in Zelten, die man zum Schutz mit einem Graben umgab et-tahjim fi'l-ḥandaḵ, also in einem Lager<sup>10)</sup>.

1) II, 1478, 11. — 2) II, 2012, l. Z. — 3) II, 1035, 5. — 4) 1195, 6. — 5) II, 903, 13; 907, 2; 707, 15. — 6) II, 1546, 16 ff. — 7) II, 1550, 1 ff. — 8) II, 1195, 6, vgl. II, 1181, 3. — 9) II, 1153, 16. — 10) II, 907, 7.

### c) Das Gefecht.

#### 1. Die Schlachtordnung.

Eine Truppe, die ins Gefecht rückte, wurde zuvor in verschiedene Abteilungen eingeteilt und entsprechend der taktischen Verwendung dieser Abteilungen aufgestellt. Dieses Einteilen heißt arabisch: 'abbā oder 'abba'a<sup>1)</sup>, die dadurch erzielte Einteilung: ta'bija. Dieser Ausdruck bezeichnet nicht nur die allgemein übliche Form der gefechtsmäßigen Einteilung, sondern kann auch für jede andere Form derselben angewandt werden, so heißt z. B. die Aufstellung des Häufigsten Šābib, der i. J. 76 in seinem Kampf gegen el-Ḥaggāg seine 160 Mann in vier gleich große Haufen einteilte, auch ta'bija<sup>2)</sup>. Im allgemeinen war aber eine bestimmte Form üblich, die nie ohne Grund aufgegeben wurde. Bei Gefechten, in denen beide Gegner Araber waren, war die Aufstellung infolgedessen vollständig korrespondierend d. h. dem rechten Flügel des einen stand der linke Flügel seines Gegners gegenüber, sein linker Flügel, dessen rechtem usf.<sup>3)</sup>. Ein Angriff ohne die ta'bija war von vornherein zum Scheitern verurteilt<sup>4)</sup> und gelang es dem Gegner eine Truppe im Zustande der aufgelösten Ordnung zu überraschen, so war ihre Widerstandsfähigkeit verloren und damit ihr Schicksal besiegelt<sup>5)</sup>. Als am 9. Du 'l-Ḥigga des Jahres 66 die siegreichen Schiiten in das Lager der Kufenser eindrangen, ging ihre Ordnung verloren, die Sieger drohten Besiegte zu werden. Da gelang es dem energischen Rabi'a b. el-Muḥarik, die beiden Flügel und eine Reiterabteilung zu formieren und damit das Aeußerste zu verhüten<sup>6)</sup>.

Die Idealform einer ta'bija, die bei Ṭabari aus der Omaidenzzeit nirgends erwähnt wird, läßt sich nach seinen Angaben rekonstruieren. Sie bestand aus der Vorhut muḳaddima, dem Zentrum ḳalb (Herz), dem rechten Flügel maimana, dem linken Flügel maisara, die auch mit dem gemeinsamen Namen mugannabatāni bezeichnet werden und der Nachhut saḳa<sup>7)</sup>. In allen Fällen, in denen eine ta'bija beschrieben wird, werden nur Teile dieser Idealform genannt zum Teil mit einigen Abweichungen. Die einfachste Form der ta'bija bestand darin, daß zwei Flügel gebildet wurden<sup>8)</sup>. Diese Aufstellungs-

1) Letzteres bei Wākidī durchgehends, bei Ṭabari z. B. II, 906, 4; 911, 10. — 2) II, 903, 16 bis 904, 2; vgl. 1159, 9 ff. — 3) II, 538, 1. Z. ff.; 646, 12. — 4) II, 888, 15. — 5) II, 690, 18. — 6) II, 647, 3. — 7) Vgl. TA s. v. hms. — 8) II, 326, 1 f.; 1302, 1 ff.; 1424, 10; 1626, 11; 1707, 5; 1773, 14 ff.

form scheint üblich gewesen zu sein, wenn es sich um kleine Truppenkörper handelte, bei denen eine weitere Einteilung die Kräfte zersplittert hätte. Der Hārigite Bahlūl wandte sie an, als er i. J. 119 Ḥalid el-Kasrī mit 70 Mann angriff<sup>1)</sup>, wobei der einzelne Flügel also nur 35 Mann stark war. Bei größeren Verbänden wurde eine Vorhut ausgeschieden<sup>2)</sup>, und wenn die Kräfte dafür reichten, auch eine Nachhut<sup>3)</sup>. Große Truppenkörper bildeten ein Zentrum mit den beiden Flügeln<sup>4)</sup>. Das Heer des Ḥalifen Jazīd b. el-Walid (III.), das i. J. 126 gegen die aufständischen Bewohner von Ḥimṣ focht, war in dieser Weise formiert. Es wird berichtet, daß sein linker Flügel eine Ausdehnung von mehr als 2 Pfeilschußlängen 'aktaru min galwataini hatte<sup>5)</sup>. Zu dieser Formierung konnte dann noch eine Vorhut kommen<sup>6)</sup>. Das Heer des Gunaid b. 'Abd er-Rahmān hatte, als er i. J. 112 von Samarqand nach Buḥārā zog, ein Zentrum, die beiden Flügel, eine Nachhut und außerdem Aufklärer<sup>7)</sup>. Will man die letzteren trotz des Fehlens der Bezeichnung muḳaddima als eine Vorhut ansehen, so wäre hier das Idealbild einer arabischen Heeresaufstellung aus der Omaiadenzeit gegeben.

Die bisher über die ta'bija gemachten Angaben dürften nichts Auffälliges enthalten. Dagegen befremdet es, wenn man unter den Teilen einer ta'bija häufig auch Reiterei ḥail und Fußvolk rigāla als besondere Formationen genannt findet. Die Art, wie diese beiden Waffengattungen — denn das sind sie für unsere Anschauung — neben den Abteilungen der ta'bija genannt werden, läßt aber keinen Zweifel darüber, daß hier an Gefechtsformationen zu denken ist. Woraus bestand denn aber ein Zentrum oder der Flügel einer Truppe, wenn nicht aus Fußvolk und Reiterei oder einem von beiden? Ṭabarī gibt keinen Hinweis für die Beantwortung dieser Frage. Es bleibt nichts anderes übrig als anzunehmen, daß diese Reiter oder Fußtruppen von dem Führer zur besonderen Verwendung ausgeschieden wurden als eine Formation, durch deren Einsatz er sich seinen Einfluß auf den Verlauf des Gefechts sichern wollte. Schon in der Schlacht bei Badr bestand das Heer der Mekkaner aus den beiden Flügeln

---

1) II, 1626, 11. — 2) II, 1609, 1 ff.; 1910, 2 ff. — 3) II, 1911, 18. — 4) II, 1941, 5 ff.; 852, 14 ff., hier handelt es sich um ein Heer von 20 000 Mann; 1402, 5, wo das Zentrum mit en-nās, die Leute bezeichnet wird. — 5) II, 1829, 6 ff. — 6) II, 231, 3. — 7) ṭalā'i II, 1551, 1. Z.

und der Reiterei<sup>1)</sup>. Die Reiterei wurde in dieser Weise überhaupt häufiger verwandt als das Fußvolk, wohl weil sie für einen raschen Einsatz geeigneter war als letzteres. Die gleiche Zusammenstellung von zwei Flügeln und Reiterei findet sich auch bei Ṭabari<sup>2)</sup>. 'Abbās b. Sahl, der i. J. 66 Medīna gegen die Schiiten verteidigte, verteilte die Reiterei auf die beiden Flügel und unterstellte sie deren Führer<sup>3)</sup>. Gunaid b. 'Abd er-Raḥmān teilte, als er i. J. 112 bei Samarḳand gegen den ḫāḳān der Türken kämpfte, sein Heer ein in Vorhut, rechten und linken Flügel, Gros gamā'a und gepanzerte und ungepanzerte Reiter, mugaffafa und mugarrada. Jede dieser Formationen bestand wieder aus zwei Abteilungen, deren eine von den Tamīm und die andere von den 'Azd gebildet wurde, unter ihrem eigenen Führer<sup>4)</sup>. Der rechte Flügel, der nicht wie der linke an ein Schutz gewährendes Gebirge angelehnt war, wurde verstärkt. Diese Art der Aufstellung und Gliederung verrät schon ein nicht unerhebliches Maß von taktischer Schulung. Von dem Heer des aufständischen Jazid b. el-Walid, das i. J. 126 unter 'Abd el-'Azīz b. el-Ḥaggāg gegen den Ḥalifen Walid II. kämpfte, werden die Führer des rechten Flügels, der Vorhut und der Fußtruppen genannt<sup>5)</sup>. Die beiden Heere, die sich in dem Schiitenaufstand des Jahres 67 gegenüberstanden, hatten außer den beiden Flügeln Reiterei und Fußvolk<sup>6)</sup>. Ebenso war die Einteilung der Heere von el-Ḥaggāg und Ibn el-'As'aṭ in der Schlacht bei Dair el-Gamāgim i. J. 82. Ibn el-'As'aṭ verfügte außerdem noch über eine gepanzerte Reiterei und eine Fußtruppe der „Koranrezitatoren“<sup>7)</sup>.

Mit Ausnahme der Aufstellung des Gunaid b. 'Abd er-Raḥmān bei Samarḳand ist bei keiner andern der zuletzt besprochenen von einem Zentrum die Rede. Hierdurch wird die Vermutung nahe gelegt, daß der Standort dieser „Fußvolk und Reiterei“ eben das Zentrum der Schlachtaufstellung war, der Platz des Führers. Von einem Truppenführer el-Ḥaggāgs wird berichtet, daß er seine Streitkräfte in zwei Flügeln aufstellte und sich selbst bei dem Fußvolk aufhielt<sup>8)</sup>. Der Führer pflegte aber bei dem Zentrum seines Heeres zu sein,

---

1) Wāḳidi ed. v. Kremer 53, 3 ff.; Uebers. Wellhausen 50, Abs. 2. — 2) II, 646, 4 ff., 1402, 6 ff. — 3) II, 689, 1. Z. — 4) II, 1534, 11 ff. — 5) II, 1797, 10 ff. — 6) II, 721, 5 ff.; 725, 11 ff., vgl. außerdem II, 326, 10 ff. — 7) II, 1076, 1 ff. — 8) II, 935, 8.

also bildete wohl das Fußvolk in diesem Falle das Zentrum. Warum gab man ihm dann aber nicht die Bezeichnung Zentrum, *ḫalb*? Der Grund ist nicht durchsichtig. Nach dem oben Gesagten darf man vielleicht annehmen, daß der Gefechtsauftrag hierfür entscheidend war. Das „Zentrum“ führte den Defensiv- oder Offensivkampf nach dem vorher bekannt gegebenen Plan des Führers, während „Fußvolk und Reiterei“ für jede Gefechtslage einen besonderen Auftrag bekommen konnte. Da bei Tabari nähere Angaben fehlen, kann diese Ansicht allerdings nur eine Vermutung bleiben.

Mehrfach wird neben der *taʿbija*-Einteilung die Einteilung der Kufenser in *'arbā'* erwähnt, mit der sie scheinbar kollidiert. Der Sachverhalt ist der, daß die *rub'*-Einteilung für die Garnison galt, aber im Gefecht der *taʿbija* weichen mußte. Dieses erhellt aus der Tatsache, daß i. J. 66 der linke Flügel und die Reiterei des schiitischen Heeres von Männern geführt wurden, von denen der eine gleichzeitig das *rub'* der *Maḏḥig* und *'Asad*, der andere das *rub'* der *Rabi'a* und *Kinda* führte<sup>1)</sup>. Daß ein Mann im Gefecht zwei Formationen gleichzeitig führt, ist ein Ding der Unmöglichkeit. Ferner beweist es die Aufstellung des *'Uḡmān b. Kaṭān*, der die Kufenser i. J. 76 gegen den Schiiten *Šabiḥ* führte. Er teilte sein Heer in zwei Flügel, von denen der eine von den Medinensern, *Tamim* und *Hamḏān* gebildet wurde und der andere von den *Kinda*, *Rabi'a*, *Maḏḥig* und *'Asad*<sup>2)</sup>. Auf jedem Flügel standen also zwei *'arbā'*. Ähnlich war die Einteilung der Kufenser unter *'Umar b. Sa'd b. 'Abi Waḫḫāṣ* i. J. 61<sup>3)</sup>. Dasselbe gilt von der *'ahmās*-Einteilung der Basrener und ihrem Verhältnis zur *taʿbija*<sup>4)</sup>.

Häufig wird im Zusammenhang mit der *taʿbija* der *ṣaff* erwähnt. Die Grundbedeutung der Wurzel *ṣaffa* ist: ausbreiten, entfalten und wird so von dem Vogel gebraucht, der seine Flügel entfaltet<sup>5)</sup>. Weiter bedeutet es, eine Schar von Menschen in Reihen aufstellen, z. B. die *Beter* in der Moschee. Als erster, der diese Ordnung der Gläubigen im Gottesdienst einführte, wird *'Umar I.* genannt, *wakāna juwakkilu bi's-ṣufūfi rigālan*<sup>6)</sup>. Noch heute heißen die länglichen Gebetsteppiche, auf denen Gebetsnischen (*maḥārib*) nebeneinander eingewebt oder ein-

1) II, 646, 4. — 2) II, 934, 17 ff. — 3) II, 326, 10 ff. — 4) II, 584, 12 ff.; 1067, 1 ff. — 5) Vgl. TA s. v. *Sura* 67, 19 Tab. I, 2329, 15, wo die Flügel des Vogels *'udnāni 's-ṣaffi* genannt werden. — 6) Tab. I, 2723, 7; vgl. II, 1233 l. Z.

geknüpft sind Saff- oder Familienteppiche<sup>1)</sup>. Mit *ṣaff* werden ferner die Reihen der Zuhörer in einer Versammlung bezeichnet<sup>2)</sup>, auch die Feldherren in einem Kriegsrat unter Marwān I.<sup>3)</sup> und unter el-Ḥaggāg<sup>4)</sup>. Auch werden so Truppenkörper genannt, die zu einer Parade aufgestellt sind<sup>5)</sup> oder an der Quelle zum Trinken<sup>6)</sup>.

Wird der Ausdruck *ṣaff* oder *ṣaffa* bei der Vorbereitung zum Gefecht gebraucht, so tritt er sehr häufig in Verbindung mit *'abbā* oder *ta'bija* auf und beide erscheinen auf den ersten Blick identisch. Daß sie es nicht sein können, geht schon aus dem hervor, was bisher über diese beiden Wurzeln gesagt ist. Eine weitere Betrachtung der fraglichen Stellen wird das bestätigen. Schon von der Schlacht bei Badr erzählt bei Wākidi<sup>7)</sup> ein Kōmbattant: *'abba'annā rasūlu 'Ilāhi bilailin faṣaffanā fa'aṣbahnā wanahnu 'alā ṣufūfina*: „in der Nacht stellte uns der Gesandte Allahs in *ta'bija*-Form auf, dann in *ṣaff*-Form und wir standen in *ṣufūf* (Reihen), als es Morgen wurde.“ Das *'abbā* geht also dem *ṣaffa* zeitlich voraus. Wie schon oben erwähnt, wurde die *ta'bija* meistens schon bei dem Antritt eines Marsches formiert, der *ṣaff* immer erst bei dem Eintritt ins Gefecht<sup>8)</sup>. Am besten illustriert den Unterschied zwischen *ta'bija* und *ṣaff* eine Gefechts-schilderung aus der Zeit des Ḥaggāg<sup>9)</sup>: *fa'abbā 'l-ḥaggāgu 'aṣḥābahu ṭumma zaḥafa fi ṣufūfihī — el-Ḥ. stellte die ta'bija her und rückte dann in einzelnen ṣufūf vor — waḥaraga 'bnu muḥammadin fi sab'ati ṣufūfin ba'duhā 'alā 'aṭari ba'din — und Ibn Muḥammed rückte aus in sieben ṣufūf, eins in der Spur des andern. Die ṣufūf sind die einzelnen Glieder, deren dieses Heer sieben hat. Wākidi<sup>10)</sup> erzählt, daß der Medinenser Kuzmān am 'Uḥud erst ankam, als Muḥammed schon die Glieder formiert hatte; er drang von hinten durch jedes einzelne Glied, bis er ins vorderste gelang, wo er dann mitkämpfte. Das Durchbrechen der Glieder bei feindlichem Angriff ist fast gleichbedeutend mit einer Niederlage<sup>11)</sup>, des Feindes Reihen zu durchbrechen, ist eine Heldentat, die nur besonders Tapferen gelingt<sup>12)</sup>.*

Durch diese Angaben über den *ṣaff* dürfte auch das Verhältnis

---

1) Neugebauer und Orendi, Handbuch der orient. Teppichkunde S. 111, 125, Abbildung 65. — 2) II, 298, 8. — 3) II, 577, 9. — 4) II, 962, 12, 15, 17. — 5) II, 1392, 9; 1524, 12. — 6) II, 1551, 14. — 7) ed. v. Kremer 82, 20. — 8) II, 707, 15; 852, 14 ff. — 9) II, 1077, 3. — 10) ed. Kremer 222, 6—7. — 11) II, 714, 13. — 12) II, 696, 11 (hier ironisch zu verstehen).

von ta'bija und şaff klar werden. Ta'bija bezeichnet die Marschordnung eines Heeres, wenn es kampfbereit ist und şaff die für das Gefecht eingenommene Tiefengliederung. Bei einem Uebergang von einem Marsch ins Gefecht mußte also die Truppe in den schon vorher eingeteilten ta'bija-Formationen aufmarschieren. Dieses Aufmarschieren ist das 'abbâ, wenn es mit şaffa zusammen genannt wird. Nach dem Aufmarsch wurde die Tiefengliederung eingenommen. Die verschiedenen Glieder, deren Anzahl sich nach der Stärke der Truppe richtete, mußten in dem richtigen Abstand voneinander stehen. Wâkıdî<sup>1)</sup> und Ibn Hişâm<sup>2)</sup> erzählen, daß Muḥammed vor der Schlacht am 'Uḥud die einzelnen şufuf seiner Streiter ausrichtete ('addala bei Ibn Hişâm jusauwâ bei Wâkıdî). Er nahm es dabei sehr genau und rief den einzelnen Leuten zu: taḳaddam jā fulân, „etwas vor, der da!“ oder ta'ahḥar jā fulân, „etwas zurück, der da!“ und dem Sawâd b. 'Azijja, der wohl etwas beleibt war, versetzte er mit einem Pfeil einen Schlag vor den Bauch<sup>3)</sup>. Ein preußischer Unteroffizier aus der Königszeit hätte von dem Propheten Allâhs lernen können. Bei Ṭabarî wird von einer derart peinlichen Formierung nicht berichtet, sie dürfte auch kaum allgemein üblich gewesen sein. Meist wird nur die Tatsache der şaff-Formierung erwähnt<sup>4)</sup>, an einer Stelle<sup>5)</sup> wird als Tiefe der Aufstellung 7 şufuf genannt. Das Fußvolk des 'Attab b. Warḳâ', der i. J. 76 gegen die Ḥârigiten kämpfte war in drei Gliedern aufgestellt und zwar so, daß das erste Glied von Leuten gebildet wurde, die Schwerter führte, das zweite von Lanzenträgern und das dritte von Bogenschützen<sup>6)</sup>. Eine Vorwärtsbewegung konnte, nachdem die Gliederung in şufuf eingenommen war, naturgemäß nur in geringem Umfange und langsam vor sich gehen. Dalafnâ 'ilaihi fi şufufu — wir rückten langsam in Gliedern gegen ihn vor, heißt es in einem Gedicht des 'A'sâ Hamdân aus dem Jahre 83<sup>7)</sup>. Ein Durcheinander der einzelnen Glieder taḳauwaḍa zerstörte die Ordnung und konnte verhängnisvoll werden<sup>8)</sup>.

Der Platz des Führers war außerhalb der Reihe. Kif 'anta fi'ş-şaff, „tritt in die Reihe!“ sagte i. J. 76 Su'aid b. Muḡâlid zu el-Gazl b. Sa'îd, der sich unfähig gezeigt hatte, Führer sein<sup>9)</sup>.

1) ed. v. Kremer 219, 20; übers. Wellhausen 108, Abs. 4 — 2) ed. Wüstenfeld 444, 3. — 3) Nach Ibn Hişâm. — 4) II, 921, 11; 1386, 15 ff.; 1395, 12; 1412, 1. Z. u. ö. — 5) II, 1077, 3 s. o. — 6) II, 950, 10 ff. — 7) II, 1115, 7. — 8) II, 1064, 8; 1095, 1. — 9) II, 908, 14—17.

Der häufig<sup>1)</sup> vorkommende Ausdruck *baina 's-saffaini* bedeutet: zwischen der eigenen und feindlichen Schlachtreihe das „no mans land“. Dieses war der Platz, wo vor Beginn des Kampfes aufreizender Zuruf von hüben und drüben herüberschallte und wohin die Streiter vorritten, um einen Gegner zum Zweikampf herauszufordern. Der Ausdruck wird auch gebraucht, wenn der Gegner, wie z. B. die Türken<sup>2)</sup> garnicht in der *saff*-Aufstellung fechten. In dieser Bedeutung wird er auch noch im heutigen Sprachgebrauch geführt, wie eine Kampfschilderung des in Kairo erscheinenden Journals „*Liwâ*“ vom 20. Rabi' 1330 d. H. zeigt. (Vgl. Schwally, Mohammed. Städter, Fellachen und Beduinen im heutigen Aegypten in: Sitzungsber. der Heidelberger Akad. der Wissensch. Philos.-histor. Klasse. Jahrgang 1912, 17. Abhandlg. S. 43.)

## 2. Der Führer.

In allen Schilderungen der arabischen Ueberlieferer von Gefechts-handlungen, nehmen die Beschreibungen der Einzelkämpfe einen verhältnismäßig großen Raum ein. Die Beschreibung des Verlaufes eines Gefechtes im Großen und der Tätigkeit der Führer tritt dagegen zurück. Erwähnt werden die Führer fast immer, besonders gern, wenn sie sich aktiv am Kampfe beteiligen. Die eigenartigen Plänkelmanöver des Mufaddal b. el-Muhallab in der Schlacht am 14. Safar 102 werden mit großer Lebendigkeit beschrieben<sup>3)</sup>, ebenso wie die Bravourtaten des Muhammed b. el-Muhallab, der i. J. 101 bei der Belagerung von Basra einem Tamimiten Helm und Nase spaltete und einen andern am Gürtel vom Pferde riß<sup>4)</sup>. Im Jahre 72 wurde Musà b. 'Umar b. 'Ubaidallah, der in al-Bahrain den linken Flügel von seines Vaters Heer führte, tödlich verwundet und dann von seinen Leuten, die ihren Führer nicht missen wollten, in das feindliche Lager getragen<sup>5)</sup>: ein schönes Beispiel von Mannentreue der Untergebenen gegen den Führer. Es-Saksaki, der Reiterführer des Sulaimân b. Hisâm i. J. 127 sieht seine Aufgabe darin, über die Beibehaltung der *ta'bija* im Gefecht zu wachen<sup>6)</sup>. Diese Auffassung seiner Pflichten als Führer steht entschieden höher als die der vorher erwähnten: er will nicht eigenen Ruhm erwerben, sondern dem Ganzen dienen. Im allgemeinen

1) II, 1065, 10; 1092, 4; 1872, 15 u. ö. Ibn et-Tikṭakā ed. Ahlwardt, 141 l. Z. — 2) II, 1532, 16. — 3) II, 1406, 3 ff. — 4) II, 1383, l. Z. — 5) II, 853, 5 ff. — 6) II, 1910, 4.

pfliegte sich der Führer während des Gefechts bei dem Zentrum *kaḥb* seines Heeres aufzuhalten <sup>1)</sup>, da er von hier die beste Uebersicht über seine Truppen hatte. Häufig war er dabei nicht zu Pferde, sondern ließ sich auf einem Sessel *kursi* oder *sarir* tragen. Sehr anschaulich wird von el-Ḥaggāg erzählt, wie er bei dem Kampf gegen die Ḥariḡiten unter Šabib i. J. 76 auf seinem Sessel sitzend das Gefecht leitet und jedesmal, wenn ein feindlicher Angriff abgeschlagen ist, seinem Sklaven zuruft: *kaḍdim kursija jā ḡulam*, trag den Sessel vor, Sklave <sup>2)</sup>! Von dem Gegner des Ḥaggāg, Šabib wird in diesen Kämpfen berichtet, daß er sich bei dem rechten Flügel seiner Truppen aufhielt <sup>3)</sup>. Seine Schar von 181 Mann vermochte kein Zentrum zu bilden. Einer von Ḥaggāgs Führern, der mit zwei Flügeln kämpfte, befand sich bei dem Fußvolk, vielleicht ist damit das Zentrum gemeint <sup>4)</sup>. Ibn et-Ṭīktakā erzählt, daß Muslim b. 'Uḡba bei der Belagerung von Mekka (i. J. 64), sich *baina 'ṣ-ṣaffaini* aufgehalten habe <sup>5)</sup>. Das ist sicher eine Ausnahme und nur möglich, wenn beide Schlachtfronten weit entfernt voneinander sind.

### 3. Der Kampf.

#### Die Feldschlacht.

Die Kampfschilderungen aus der Zeit Muḥammeds, wie wir sie bei Ibn Hišām und Wāḡidī lesen, erinnern, abgesehen von allem legendarischen Beiwerk, das besonders die Person des Propheten zum Gegenstand hat, noch stark an die theatralischen Beschreibungen von Gefechten in *Aḡbār al-'Arab* und den vorislamischen Liedern. Auch die Beschreibung der Schlacht bei *Kadisija* bei Ṭabarī ähnelt in manchen Teilen noch einem alten Heldenepos. Den Heldentaten einzelner tapferer Kämpen wird hier ein unverhältnismäßig großer Platz eingeräumt. Die Berichte aus der Omaiadenzeit zeigen diese Züge je später um so weniger. Die Zeitspanne zwischen den Ereignissen und der Niederschrift des Berichtes war kleiner geworden, die objektive Berichterstattung der Historiker an die Stelle der verherrlichenden Prophetenlegende getreten. Die Berichte bei Ṭabarī stammen meist von Kombattanten, wenn sie auch erst durch Ueberlieferer an Ṭabarī selber gelangt sind. Daß ein Kombattant, auch der Wahr-

1) II, 558, 11; 951, 10; 1536, 5; 1829, 8; 1941, 5. — 2) II, 959, 12, 14. — 3) II, 935, 10. — 4) II, 935. S. — 5) ed. Ahlwardt 141, 1. Z.

heitsliebendste, fast immer übertreibt, weiß jeder, der auch nur ein Gefecht mitgemacht und später seine Erlebnisse mit dem Bericht anderer Kombattanten zu vergleichen Gelegenheit gehabt hat. Daß ein Gefecht, ein *kitālun šādīdun* war, ist bei Ṭabarī fast stereotyp. Ein Erzähler berichtet von einem Kampf, „so heftig, wie ihn noch nicht Menschen kämpften“<sup>1)</sup> oder „so schwer, wie ihn weder Weißhaarige noch Bartlose jemals gesehen haben“<sup>2)</sup>. Die i. J. 102 in Kaṣr el-Bāhilī Eingeschlossenen glaubten, der jüngste Tag sei gekommen, so gewaltig war der Lärm der Stimmen, das Klirren des Eisens und das Wiehern der Pferde<sup>3)</sup>. Trotz dieser gelegentlichen Uebertreibungen darf man wohl annehmen, daß die Gefechtsschilderungen bei Ṭabarī viel historisch Richtiges enthalten und dementsprechend als Quelle verwertet werden dürfen.

Die Angaben über die Dauer von Gefechten beschränken sich meistens auf die Bemerkung: *kaṭalū sāʿatan*, wobei *sāʿatan* mit „eine Zeitlang“ zu übersetzen ist. Genauere Angaben sind selten, so heißt es in einem Falle, daß ein Gefecht vom Morgengebet bis zum Mittag dauerte<sup>4)</sup>, ein anderes zwei Tage und zwei Nächte<sup>5)</sup>. Die Schlacht zwischen Gunaid b. ʿAbd er-Raḥmān und den Türken i. J. 112 muß auch recht lange gewährt haben, denn es wird erzählt, daß schließlich die Schwerter der Moslime so stumpf waren, daß sie keine Wunden mehr verursachten und sie sich von ihren Sklaven Holzprügel schneiden ließen, mit denen sie weiterkämpften<sup>6)</sup>. Wenn es vollends heißt, daß die Schlacht bei Maskan i. J. 83 einen Monat<sup>7)</sup> und die Schlacht bei Dair el-Gamāgim vom 3. Rabiʿ I. bis zum 14. Gumādū II. desselben Jahres dauerte, also über drei Monate<sup>8)</sup>, so ist dabei sicher nicht an ein ununterbrochenes Kämpfen zu denken, sondern wohl an eine Art Stellungskrieg, in dem die Kämpfe von größeren oder kleineren Pausen unterbrochen wurden. Die Dauerschlacht ist doch wohl eine der modernen Kriegführung vorbehaltene Kampfform.

Die Zurufe, mit denen die Moslime sich im Gefecht gegenseitig anfeuerten, scheinen bei den lebhaften Orientalen eine große Rolle gespielt zu haben. Der Führer, der beim Angriff seine Leute

---

1) II, 974, 1. — 2) II, 559, 8. — 3) II, 1428, 1. — 4) II, 1005, 3. — 5) II, 1198, 9. — 6) II, 1536, 12. — 7) II, 1124, 1. — 8) II, 1094, 6.

zusammenhalten wollte, rief: 'ilajja, 'ilajja <sup>1)</sup>), oder: el-karrata, el-karrata, um sie mit sich zu reißen <sup>2)</sup>), oder *ḡadaman, ḡadaman*, vorwärts, vorwärts <sup>3)</sup>)! Um einen Angreifer zu verscheuchen, rief man: *haihāta, haihāta*, fort, fort <sup>4)</sup>)! Griff der Gegner an mit dem Ruf 'el-firāra, 'el-firāra, fliehet, fliehet! so ermunterten sich die Verteidiger mit dem Zuruf: 'eṣ-ṣabra, 'eṣ-ṣabra, aushalten, aushalten <sup>5)</sup>)! Ein Führer, der seine geschlagenen Truppen zu neuem Angriff führen wollte, rief 'el-karrata ba'da 'l-farrati, jā 'ahla 's-sam'i wa't-tā'ati, zum Angriff nach der Flucht, ihr treu Ergebenen <sup>6)</sup>)! Schon zur Zeit Muḥammeds war es üblich, vor dem Kampf ein Losungswort auszugeben, das zugleich als Erkennungswort während des Gefechts diente <sup>7)</sup>). Auch zur Zeit der Omaiaden war die Losung *ṣifār* noch bekannt <sup>8)</sup>). Gelegentlich diente auch ein solches Stichwort <sup>9)</sup>) z. B. das *takbīr* als verabredetes Zeichen für den Beginn des Angriffs <sup>10)</sup>).

Selten lag einem Angriff ein vorher durchdachter Plan zugrunde. Ṭabari berichtet ein Beispiel aus dem Jahre 76, das dem taktischen Verständnis des betreffenden Führers ein hervorragendes Zeugnis ausstellt <sup>11)</sup>). Als der Ḥarigitenführer Šabīb mit 181 Mann die 6000 Mann starken Kufenser am Flusse *Haulājā* angriff, befahl er vorher: „Ich greife ihren linken Flügel an, wo er an den Fluß stößt und wenn ich ihn geworfen habe, soll der Führer meines linken Flügels ihren rechten Flügel angreifen und der Führer des Zentrums soll auf seinem Platze bleiben, bis ihm ein Befehl von mir zukommt“ <sup>12)</sup>). Der so ausgeführte Angriff hatte trotz der Ungleichheit der Kräfte vollen Erfolg.

Den Auftakt zu einem Gefecht bildete noch zur Omaiadenzeit öfter ein Wortgeplänkel der beiden Gegner — ein Residuum aus der Beduinenzeit. Besonders von den Schiiten wird erzählt, daß sie vor Beginn der Feindseligkeiten versuchten, auf diese Weise ihre Gegner für ihre Sache zu gewinnen <sup>13)</sup>). Der Angriff selber wurde fast immer frontal geführt, so daß die Teile der Heere, die sich bei der Einteilung gegenüber gestellt wurden auch im Angriff aufeinander stießen <sup>14)</sup>). Folgende Schilderung aus dem Jahre 65 gibt ein gutes

1) II, 56, 3; 691, 3; 910, 1; 912, 13, 17; 1429, 14. — 2) II, 47, 3; 1406, 17. — 3) II, 625, 9. — 4) II, 1384, 3. — 5) II, 722, 18. — 6) II, 648, 7. — 7) Z. B. Wākidi-Wallhausen 54, l. Z. 267, Abs. 3. — 8) II, 1424, 6. — 9) II, 1333, 10, Belādori 213, 12. — 10) II, 748, 17; 1150, 5. — 11) II, 935, 16 ff. — 12) II, 935, 16. — 13) II, 558, 14; 722, 2 ff.; 998, 15. — 14) II, 726, 17; 727, 1.

Bild von dem Verlauf eines Angriffs. In der Schlacht zwischen den Schiiten unter Sulaimân b. Šurâd und den Truppen des Kalifen Marwân I. am 22. und 23. Gumâda I. nahm nach dem Tode Sulaimâns sein Nachfolger el-Musaijib b. Nagaba die Fahne „und machte mit ihr einen Angriff und kämpfte eine Zeitlang sâ'atan, dann kehrte er zurück. Darauf griff er wieder mit ihr an und kämpfte und kehrte zurück und das tat er mehreremal mirâran“<sup>1)</sup>. Eine ähnliche Form ist die, daß die einzelnen Teile einer ta'bija abwechselnd angreifen — hamala 'alâ — und an ihren Aufstellungsort zurückkehren<sup>2)</sup>. Der Angriff bestand also in einem Aurrennen gegen die feindliche Front mit der Absicht, diese zu durchbrechen. Gelingt der Versuch nicht nach kurzem Kampf, so kehrte der Angreifer auf seinen Aufstellungsplatz zurück und erneuerte den Angriff nach einiger Zeit oder ließ einen andern Teil seiner Front vorgehen. Ein solcher Angriff wurde zu Pferde ausgeführt, sein Schwerpunkt lag im Stoß des Angriffs und dem folgenden Nahkampf, wo sich die Stirnlocken der Pferde von Freund und Feind berührten<sup>3)</sup>.

Anders war der Angriff von Fußtruppen. El-Ĥarîṭ b. 'Abî Rabi'â sagt (i. J. 68) darüber: das erste im Gefecht ist das Pfeilschießen, dann das Fällen der Lanzen, dann das Stoßen mit denselben, dann der Nahkampf als letztes von diesem allen<sup>4)</sup>; und ähnlich schreibt el-Muhallab i. J. 65: wir schossen mit Pfeilen und stießen mit Lanzen, dann griffen beide Parteien zu den Schwertern<sup>5)</sup>. Hier handelt es sich um die Gefechtsverwendung einer Truppe, deren saff-Aufstellung oben beschrieben wurde: das Fußvolk des 'Attâb b. Warḳâ', dessen erstes Glied von Leuten mit Schwertern, das zweite von Lanzenträgern und das dritte von Bogenschützen gebildet wurde<sup>6)</sup>. Das Fußgefecht ist also ein Uebergehen vom Fernkampf zum Nahkampf. Offen bleibt allerdings die Frage, ob sich nur das erste Glied an dem Nahkampf beteiligte oder auch die Lanzenträger und Bogenschützen. Die Wahrscheinlichkeit spricht dafür, denn jeder Krieger mußte doch eine Waffe zu seiner eigenen Nahverteidigung haben und das war das Schwert. Im modernen Kriege ist auch der Artillerist mit einer Handfeuerwaffe ausgerüstet. Beachtenswert ist ferner bei

---

1) II, 560, 11 ff. — 2) II, 722, 6 ff. — 3) II, 1486, 1. — 4) II, 761, 9. — 5) II, 589, 12. — 6) II, 950, 10 ff.

diesen Schilderungen, daß wir erfahren, wie die rigāla zusammengesetzt war. An anderer Stelle wird erzählt, daß die rigāla den Feind mit Pfeilschüssen verjagt und die Reiterei ihn dann verfolgt<sup>1)</sup>. Hier kann also nur ein Teil der rigāla, nämlich die Bogenschützen gemeint sein. Die Aufgabe der letzteren im Kampf gegen Reiterei war, die Pferde des Gegners zu verwunden und ihn so zu dem ungewohnten Kampf zu Fuß zu zwingen<sup>2)</sup>.

Sehr beliebt waren im Gefecht die Zweikämpfe: ein ruhm- und beutegieriger Krieger ritt vor die Schlachtreihe und forderte dadurch einen Gegner heraus: bāraza. Mit sichtlichem Vergnügen werden dann die einzelnen Phasen eines solchen Zweikampfes: mu-bāraza geschildert<sup>3)</sup>. Der glückliche Sieger trug außer dem Ruhm die Waffen seines unterlegenen Gegners als Trophäen heim. Einzelheiten aus diesen Zweikämpfen anzuführen, würde hier zu weit führen.

Eine ganz ungewöhnliche Angriffsart war das Umzingelungsmanöver des verwegenen Hārigitenführers Šabib i. J. 76. Mit nur 160 Mann griff er seinen 3000 Mann starken Gegner von vier Seiten gleichzeitig an. Der Angriff, unter lautem Geschrei ausgeführt, hatte den Erfolg, daß der Gegner sich auf sein Lager zurückzog<sup>4)</sup>. Die Dreistigkeit, mit der der Angriff ausgeführt wurde und der der Gegner zum Opfer fiel, könnte man schon als Kriegslist bezeichnen. Eigenartig war auch das Mittel, das 'Umar b. 'Ubaidallāh i. J. 72 in Bāhrain anwandte, um den Gegner über seine Stärke im Unklaren zu lassen. Er ließ das erste Glied von Fußtruppen bilden, die an ihren in die Erde gesteckten Lanzen Sattelkissen befestigt hatten. So zwang er den Gegner den Angriff ins Ungewisse zu machen<sup>5)</sup>. Kriegslisten<sup>6)</sup> mākri scheinen — auch auf feindlicher Seite — recht beliebt gewesen zu sein, Einzelheiten darüber werden meistens nicht mitgeteilt.

Die Entscheidung eines Gefechts lag in dem schließlichen Besitz des Schlachtfeldes 'araṣa oder ma'raka. „Mā lam nada' 'l-ma'rakata falam nuḥzam: Solange wir das Schlachtfeld nicht verlassen, sind wir nicht besiegt“<sup>7)</sup>. Wer dem Gegner das Schlachtfeld überläßt, betrachtet sich damit als unterlegen<sup>8)</sup>. Ibn el 'As'atū verteidigt sich gegen den Vorwurf der Feigheit durch die Entgegnung, daß er

1) II, 591, 9. — 2) II, 345, 2 ff. — 3) II, 1093, 4 ff.; 1319, 5 ff.; 1402, 10 ff.; 1493, 7 ff.; 1829, 13 ff. — 4) II, 904, 6 ff. — 5) II, 853, 1. — 6) II, 109, 1 ff.; 1310, 12 ff., 1317, 12. — 7) II, 47, 12. — 8) II, 901, 4; 1410, 6; 1481, 1 ff.

nie das Schlachtfeld dem Gegner überlassen habe, wala taraktu 'l-'araṣata lil-kaum<sup>1)</sup>. Waren beide Gegner einander ebenbürtig und ließ sich mit den Waffen keine Entscheidung herbeiführen, so kam es auch wohl vor, daß beide Parteien, weil ihnen die Sache langweilig wurde malla 'l-fariḳāni, den Kampf abbrachen und einen Vergleich schlossen<sup>2)</sup>. Endete dagegen das Gefecht mit der Flucht des einen Gegners, so verfolgte ihn der Sieger, um ihm noch auf der Flucht Abbruch zu tun. Das nächste Ziel der Verfolger war dabei das Lager des Unterlegenen, wo ihnen Beute als Lohn für ihre Taten winkte<sup>3)</sup>.

Die Angaben über taktische Maßnahmen zur Abwehr eines feindlichen Angriffs sind bei Ṭabarī recht spärlich. Die Araber huldigten dem Grundsatz: der Hieb ist die beste Parade und erwiderten einen Angriff durch einen Gegenangriff. Doch mußten sie gelegentlich, besonders im Kampf gegen eine Uebermacht auf dieses Verfahren verzichten und in der reinen Defensive bleiben. Verschiedene Verfahren scheinen dabei üblich gewesen zu sein. Eins bestand darin, daß man das Fußvolk mit gefällten Lanzen niederknien ließ, um den feindlichen Anprall aufzufangen<sup>4)</sup>. Dieses Verfahren wird als äußerst wirksam geschildert. Eine andere Form der Abwehr war, den Gegner durch kniende Schützen mit Pfeilen zu beschießen<sup>5)</sup>. El-Ḥaggāg ließ sein Heer ganz von Bogenschützen umschwärmen, um sich des Gegners zu erwehren. Er erreichte damit, daß sich die Verluste verringerten<sup>6)</sup>. Als ein wirksames Mittel, feindliche Reiter abzuwehren, wird an einer Stelle empfohlen, die Pferde der Gegner in die Nüstern zu stechen, weil ein Pferd, das so verwundet wird, die Flucht ergreift oder seinen Reiter abwirft<sup>7)</sup>. Von gutem taktischen Verständnis zeugt der Rat, den i. J. 65 Zufar b. el-Ḥariḳ den Schützen unter Sulaimān b. Ṣurad gibt für ihren Kampf gegen die bedeutend überlegenen Truppen des Halifen Marwān I. Da sie nicht über Fustruppen verfügen, rät er ihnen, von der gewöhnlichen ṣaff-Formierung abzusehen und dafür aus ihren Reitern kleine Schwadronen kata'ib und maḳānib zu bilden, die den Gegner dort angreifen, wo die Flügel seiner Formationen

1) II, 1101, 1. Z. — 2) II, 1536, 14. — 3) II, 715, 4; 927, 4; 1328, 6; 1425, 4; 1429, 1; 1430, 10; 1481, 5; 1945, 6 u. ö. — 4) II, 58, 16, vgl. die Abbildung eines französ. Fußknechtes aus dem 13. Jahrh. in Boeheim, Waffen 175. — 5) II, 727, 2. — 6) II, 1100, 14. — 7) II, 495, 14.

aneinanderstoßen. An einer solchen „Naht“ ist eine Truppe, wie auch die Erfahrung des Weltkrieges gelehrt hat, am leichtesten verwundbar. Ferner sollten sie Gruppen von je zwei dieser Schwadronen bilden, von denen die eine bei einem feindlichen Angriff absitzen und als Bedeckung für die andere dienen sollte, also je nach Bedarf als Fuß- oder berittene Truppe verwendet werden könnte<sup>1)</sup>. Der stets erfinderische Hārigitenführer Šabib verteidigte sich mit seinen 90 Mann i. J. 76 gegen den weit überlegenen el-Haggāg, indem er sich immer einen seiner Leute mit dem Rücken gegen den Rücken eines andern stellen ließ, also eine Reihe mit zwei Fronten bildete. Auf diese Weise gelang es ihm, sich mit 70 Mann in eine schützende Festung zu retten<sup>2)</sup>. Als Maßregel zur Verteidigung läßt sich auch das Legen eines Hinterhalts ansehen. Man stellte eine Abteilung gedeckt, z. B. in einer Geländefalte auf und diese fiel dann dem angreifenden Gegner in den Rücken<sup>3)</sup>. Auch von den Türken wird berichtet, daß sie dieses Mittel anwandten<sup>4)</sup>. Wurde eine marschierende Kolonne von Verfolgern bedrängt, so fiel natürlich der Nachhut die Aufgabe zu, sie zu verteidigen<sup>5)</sup>.

#### Der Belagerungskrieg.

Die von alters her im Orient bekannte und geübte Kunst der Befestigung machte es auch für die Heere der Omaijuden notwendig, den Belagerungskrieg offensiv und defensiv zu führen. Auch ihre Gegner, besonders die Türken waren mit dieser Form der Kriegführung wohlvertraut und machten ihnen oft den Erfolg darin streitig. Tabaris Angaben lassen erkennen, daß auch sie sich im wesentlichen derselben Angriffs- und Verteidigungsformen hierbei bedienten.

Eine Belagerung begann stets damit, daß man den Gegner von den Punkten abschnitt, die für den Unterhalt seiner Truppen oder in taktischer Hinsicht wichtig waren, also z. B. von einem Fluß, der den Gegner mit Wasser versorgte<sup>6)</sup>. Um den Zuzug von Verstärkungen unmöglich zu machen, setzt man das Gelände um die Festung unter Wasser<sup>7)</sup>, eine Maßnahme, die auch von den Türken angewendet wurde<sup>8)</sup>. Zur aktiven Bekämpfung des eingeschlossenen Gegners verwandte man die schon zur Zeit Muhammeds bekannten<sup>9)</sup> Wurf-

1) II, 554, 15 ff. — 2) II, 891, 6. — 3) II, 897, 4 ff. — 4) II, 1428, 15. — 5) II, 1462, 14 ff. — 6) II, 1397, 6. — 7) II, 1398, 18 ff. — 8) II, 1423, 10; 1424, 1. — 9) Wākidi-Wellhausen 368, Abs. 4.

maschinen, mit denen Steine in die Festung geschleudert wurden. Von dem Halifen Marwân II. wird erzählt, daß er, als er i. J. 127 den aufständischen Şa'îd b. Hişâm in Hîmş eingeschlossen hatte, mehr als 80 solcher Wurfmaschinen auffahren ließ und Tag und Nacht damit die Stadt bombardierte <sup>1)</sup>. Trotz der häufigen Erwähnung dieser Wurfmaschinen wird fast nichts über ihre Wirkung gesagt. Einmal, heißt es, habe eine solche eine Bresche *talma* in die Mauer der belagerten Stadt geschossen <sup>2)</sup>. Als Kutaiba b. Muslim i. J. 91 die Stadt Şûmân beschoß, traf er mit dem ersten Schuß die Stadtmauer, mit dem zweiten das Innere der Stadt und einer der folgenden traf in den *maglis* des Königs und tötete dort einen Mann <sup>3)</sup>. Allzugroß scheint jedenfalls die Wirkung dieser Instrumente nicht gewesen zu sein. Nur einmal wird berichtet, daß eine Festungsbesatzung durch eine Beschießung mit Wurfmaschinen zur Uebergabe gezwungen wurde <sup>4)</sup>. Jazîd b. el-Muhallab bezwingt i. J. 98 eine türkische Felsenfestung dadurch, daß er rings um die Mauern derselben riesige Feuer anlegt und, nachdem diese einen ganzen Tag lang gebrannt hatten, die Festung frontal und von hinten auf einem zufällig entdeckten Gebirgspfad angreift <sup>5)</sup>. Bei dem Angriff auf Lager oder Städte, die durch einen Graben geschützt waren, mußte dieser Graben überwunden werden. Jazîd b. el-Muhallab schickte zu einem solchen Unternehmen i. J. 102 in einer Nacht 12 000 Mann aus, die mit Esels- und Maultiersätteln und Körben ausgerüstet waren. Diese Sättel und Körbe wurden mit Erde gefüllt und darauf der Graben an einer Stelle zugeschüttet. Bereitgestellte Truppen drangen dann auf diesem Uebergang in das Lager ein und überrumpelten die Besatzung <sup>6)</sup>. Die Türken versuchten i. J. 110 vor Kamarga dasselbe, indem sie Baumstämme in den Graben warfen <sup>7)</sup>. Der Graben *handak*, der im allgemeinen nur als Rückhalt für die Verteidigung diente, konnte auch offensiven Zwecken dienen. Wenn zwei Gegner sich in Gräben gegenüberlagen, versuchte jede Partei ihren Graben immer näher an den des Gegners heranzutreiben <sup>8)</sup>. Das Sappieren scheint also schon zur Zeit der Omaiaden nicht unbekannt gewesen zu sein. Im Hinblick auf die Bedeutung, die diese Art der Kriegführung im Weltkriege gewonnen

1) II, 1912, 9. — 2) II, 1243, l. Z. 1244, 10; 1245, 1. — 3) II, 1230, 2 ff. — 4) II, 1911, 4. — 5) II, 1330, 7 ff. — 6) II, 1399, 10 ff. — 7) II, 1519, 15 ff. — 8) II, 1073, 1 ff.; 1076, 15.

hat, ist es bedauerlich, daß hier nicht nähere Angaben bei Ṭabari vorliegen.

Bei der Verteidigung eines Lagers oder einer Festung begann man mit der taʿbija, d. h. man teilte die Besatzung ein und wies jedem Teil seinen Verteidigungsabschnitt zu. In Kûfa war natürlich die ʿarbâ-Einteilung die gegebene <sup>1)</sup>, in Bašra die ʿahmâs-Einteilung <sup>2)</sup>. Analog der ʿarbâ-Einteilung von Kûfa teilte i. J. 77 Ḥabîb b. ʿAbd er-Rahmân die Besatzung seines Lagers in vier Teile <sup>3)</sup>. Diese Einteilung wird auch ausdrücklich als taʿbija bezeichnet <sup>4)</sup>. Fehlte dem Belagerten die Kraft zu einer größeren Aktion, so suchte er den Gegner zu belästigen z. B. durch Pfeilschüsse, die ihm Verluste beibrachten <sup>5)</sup>. Hierdurch und durch Steinwürfe verteidigte man sich auch, wenn der Gegner die Stadt zu stürmen versuchte. Die Bogenschützen wurden dabei auf den Dächern der Häuser postiert <sup>6)</sup>. Von einem Falle wird berichtet, wo die Muslime, als ihre Gegner gegen die belagerte Festung einen Damm vortrieben, diesem gegenüber Löcher in die Mauer schlugen und dahinter Bogenschützen aufstellten, die die Belagerer mit Pfeilschüssen vertrieben <sup>7)</sup>. Gegen das Mittel ihrer Gegner, -den Festungsgraben mit Baumstämmen zu überbrücken, wehrten sie sich dadurch, daß sie trockenes Holz zwischen die Baumstämme warfen und Feuer daran legten, das das Werk von 6 Tagen in einer Stunde zerstörte <sup>8)</sup>. Die wirksamste Art, sich der Belagerer zu erwehren, war ein offensives Vorgehen in der Form von Ausfallsgefechten, die bei manchen Belagerungen täglich stattfanden <sup>9)</sup>, oder wenn Schonung der Kräfte geboten war, von Zeit zu Zeit, ʿahjânan <sup>10)</sup>. Der Stellungskrieg, in dem sich beide Gegner in Gräben gegenüber lagen, hatte zur Zeit der Omaiaden schon ein Charakteristikum, das ihm noch heute eignet: seine lange Dauer. Ṭabari berichtet von einem Stellungskrieg, der 6 Monate dauerte und während dessen an jedem Morgen und Abend kleine Plänkeleien stattfanden <sup>11)</sup>. Die Bakr b. Waʿil verteidigten sich i. J. 65 ungefähr ein Jahr lang unter ʿAus b. Taʿlaba bei Herât in einem Graben. ʿAus sah in dem Graben seine wichtigste Stütze für die Verteidigung und ermahnte seine Leute: lâ taḥrugû ʿilaihim bigamâʿatikum verlaßt nicht den Graben alle zu-

1) II, 255, 10. — 2) II, 240, 8; 1391, 11 ff. — 3) II, 969, 16 ff. — 4) II, 970, 2. — 5) II, 1520, 4. — 6) II, 901, 10; 960, 3. — 7) II, 1521, 14 ff. — 8) II, 1519, 16 ff. — 9) II, 749, 8; 762, 7. — 10) II, 1318, 7. — 11) II, 1944, 15.

gleich gegen sie, d. h. um sie — die Feinde — anzugreifen<sup>1)</sup>. Er will, daß stets eine gewisse Zahl von Leuten, eine sog. Sicherheitsbesatzung in dem Graben zurückbleibt: ein Grundsatz, dessen große Wichtigkeit die Erfahrung des Weltkrieges oft bestätigt hat. Zur Zeit der späteren Omaiaden legte auch ein Angreifer, der des Erfolges nicht ganz sicher war, hinter seinem Aufstellungsplatz einen Graben an, um im Falle der Niederlage einen Rückhalt zu haben für neuen Widerstand<sup>2)</sup>.

#### d) Sicherungsdienst.

Bei jeder Art der Kriegführung ist die Sicherung der marschierenden oder fechtenden Truppe von größter Bedeutung. Die Arten des Sicherungsdienstes, die zur Zeit der Omaiaden üblich waren, sind kaum verschieden von denen anderer Nationen und Zeiten bis in die Neuzeit.

Gegen die plötzliche Annäherung feindlicher Abteilungen schützte man sich durch Späher *ṭalā'ī*, die die Truppe in größerer oder geringerer Entfernung umgaben. *Wāḳidī* erzählt<sup>3)</sup>, daß die Mekkaner vor der Schlacht am 'Uḥud eine Schar von 10 Reitern zu diesem Zwecke ausschickten und i. J. 6 vor der Schlacht bei *Ḥudaibija* hatten sie einen Kordon von Spähern gebildet, die die Berggipfel besetzt hatten und untereinander in Verbindung standen<sup>4)</sup>. Zur Zeit der Omaiaden werden die Späher *'ujūn*, plur. von *'ain*-Auge, genannt. Der verschlagene *Hārigīten*-führer *Šabīb* wußte sich ihrer so geschickt zu bedienen, daß er stets über Aufenthalt und Absicht seiner Gegner unterrichtet war<sup>5)</sup>, selbst wenn zwei Heere gleichzeitig ihm auf den Fersen waren<sup>6)</sup>. Seine Gegner hatten natürlich auch ihre Späher<sup>7)</sup>. Auch in der späteren Omaiadenzeit wird ihre Verwendung erwähnt<sup>8)</sup>. Streifabteilungen, die neben dem Sicherungs- und Aufklärungsdienst auch Gefechtsaufträge ausführen konnten, nannte man *sarija*, *Patrouille*<sup>9)</sup>. Die Größe der *Patrouillen* scheint verschieden gewesen zu sein, es wird eine solche von etwa 1000 Mann erwähnt<sup>10)</sup>, auch

1) II, 495, 3. — 2) II, 1901, 14, 17; 1911, 14. — 3) Uebers. Wellhausen 104, Abs. 3; ed. v. Kremer 208, 3. — 4) *Wāḳidī*-Wellhausen 244, Abs. 4. — 5) II, 904, 1. — 6) II, 947, 13 ff. — 7) II, 949, 12. — 8) II, 1248, 2. — 9) *Ma-fātiḥ el-'ulūm* ed. v. Vloten S. 121 leitet das Wort ab von *surā* nächtliche Reise und versteht darunter eine Schar, die auf einen nächtlichen Streifzug ausgeschiedet wird. — 10) II, 1462, 6.

von Gefechten der Patrouillen mit teils glücklichem, teils unglücklichem Ausgang ist die Rede <sup>1)</sup>).

Eine Truppe, die in einem festen Ort lag, sicherte sich dadurch, daß sie einzelne Abteilungen *masálih* in andere in der Nähe gelegene Orte vorschob <sup>2)</sup>. Die Banú 'Anaza sicherten sich i. J. 76 gegen die Truppen des Saláma b. Saijar durch größere Abteilungen *fariq*, die ihrerseits wieder kleinere Sicherungen *maḥalla* vorschoben <sup>3)</sup>. Unterhändler, die in eine auf diese Weise gesicherte Stadt gelangen wollten, mußten diese Postierungen passieren und von ihnen Geleit erbitten <sup>4)</sup>.

Die Sicherung eines Lagers durch Posten *ḥifz* oder häufiger *haras* kannte schon Muḥammed bei Badr <sup>5)</sup> und am 'Uhud <sup>6)</sup>. Zur Zeit der Omaiaden war sie allgemein üblich <sup>7)</sup>. Eine andere Art von Sicherungsposten waren die *'arsád* plur. von *raṣad* <sup>8)</sup>, auch *muráṣida* genannt <sup>9)</sup>. Dieses scheinen Posten zu Pferde, Vedetten gewesen zu sein, wie man aus der Teilnahme der Reiterkouriere an der Empörung gegen Walid II. i. J. 126 schließen könnte <sup>10)</sup>. Dort heißt es, sie hätten die Hauptstraße von Gazira durch ihre *'arsád* besetzt.

Eine Sicherheitsmaßnahme war auch der Alarm, den el-Ḥaggág i. J. 76 für seine Truppen eines Nachts in Kúfa befahl. Während sich die Truppen kampfbereit machten, stand er am Tore der Zitadelle und brachte mit einem Sklaven zusammen eine Lampe in Ordnung. Der erste der erschien, war 'Utmán b. Kaṭan mit seinen *Mawáli*. Er ließ sein Eintreffen durch den Sklaven an el-Ḥaggág melden. Der Sklave wies ihn an, an Ort und Stelle weitere Befehle abzuwarten. Die sich allmählich ansammelnden Krieger verbrachten die ganze Nacht auf dem Alarmplatz vor der Zitadelle <sup>11)</sup>.

#### e) Befehls- und Nachrichtenübermittlung.

Die Befehlsübermittlung im Gefecht geschah in der einfachsten Form. Der Führer des Ganzen gab vor Beginn des Kampfes mündlich seine Anweisungen an die Führer der einzelnen Formationen. Für die Uebermittlung von Befehlen, die die ganze Truppe ohne

---

1) II, 1430, 15; 1512 l. Z. — 2) II, 585, 9; 904, 14 ff. — 3) II, 893, l. Z. ff. — 4) II, 1423, 11; 1518, 5 ff. — 5) Wákidí-Wellhausen 70, Abs. 5 ed. v. Kremer 107, 10. — 6) Ibid. 107, Abs. 1 bzw. 216, 2. — 7) II, 708 l. Z.; 900, 15. — 8) II, 1150, 11; 1398, 18 ff. — 9) II, 260, 19. — 10) II, 1864, 3. — 11) II, 919, 7 ff.

weiteres anging, hatte der Führer seinen Ausrufer oder Herold *munādi*. Schon Muhammed bediente sich eines solchen<sup>1)</sup>. Zur Zeit der Omajjaden spielte er eine wichtige Rolle. Die Namen der Inhaber dieses Postens werden gelegentlich genannt. Auch außerhalb des Gefechts mußte er Befehle des Führers bekannt geben<sup>2)</sup>. War der berufsmäßige Ausrufer nicht zur Stelle, so konnte auch ein beliebiger anderer Mann mit der Aufgabe des Ausrufens betraut werden<sup>3)</sup>. Das Stichwort zum Beginn eines Angriffs auszurufen, war auch Sache des *munādi*<sup>4)</sup>. Marwān b. Muhammed, der Statthalter von Armenien (i. J. 126) hatte zwei Ausrufer, die vor die Schlachtreihe gehen und Worte an die-Gegner richten mußten<sup>5)</sup>. Gelegentlich verkündete der Ausrufer auch den Gebetsruf<sup>6)</sup>. Ihre Verwendung beschränkte sich im übrigen nicht auf die Truppe, auch an den Höfen von Statthaltern gab es Ausrufer<sup>7)</sup>.

Zur Beförderung von Nachrichten und Befehlen im Inlande bediente man sich der Reiterrelais: *burud*, plur. von *barid*. Ihre Einrichtung wird von Ibn et-Ṭīktākā<sup>8)</sup> dem Mu'āwija zugeschrieben. Er sagt darüber: „Er (Mu'āwija) war der erste, der die Relaispost *barid* zur Beförderung eiliger Nachrichten anlegte. Erörterung über die Bedeutung von 'el-barid: 'el-barid besagt, daß in einer Anzahl von Orten schlanke Pferde aufgestellt wurden, und wenn ein Eilbote zu einem dieser Orte kommt mit einem ermüdeten Pferde, so besteigt er ein anderes, ausgeruhtes Pferd. Ebenso tut er am nächsten Ort und so fort, um mit Eile sein Ziel zu erreichen. Was die lexikalische Bedeutung anbelangt, so bezeichnet 'el-barid 12 Meilen; ich glaube, das ist das äußerste, was als Entfernung zwischen zwei Nationen festgelegt wurde. — Der Verfasser 'Alā'd-din 'aṭā malik in dem *Gihān kušāi*: „Zu allem andern gehört noch ihre (der Omajjaden?) Einrichtung der Relaispost an jedem Ort zu dem Zweck das Besitztum zu schützen, Nachrichten schnell zu übermitteln und die Zustände neu zu beleben.“ Ich (Ibn et-Ṭīktākā) sehe in der Relaispost keinen andern Nutzen wie die Schnelligkeit der Nachrichtenübermittlung, darin ist der Schutz des Besitztums einbegriffen.“ Bei Ṭabarī wird

1) Wākidi ed. v. Kremer 93, 15, übers. Wellhausen 371, Abs. 3. — 2) II, 1425, 4; 1430, 10; 1493, 2; 1538, 3; 1550 l. Z.; 1579, 11 u. ö. — 3) II, 1543, 11. — 4) II, 748, 17. — 5) II, 1872, 15; vgl. Belādiri 187, 8. — 6) II, 298, 10. — 7) II, 213, 7. — 8) ed. Ahlwardt 129, 13 ff.

die Relaispost auch schon unter Mu'awija erwähnt<sup>1)</sup>. Diese Einrichtung scheint dann später weiter ausgebaut zu sein, so daß es diese Couriere in großer Anzahl gab. Sie werden zu 80 gleichzeitig abgeschickt<sup>2)</sup>. Im Jahre 112 schickte der Halife Hišām zu dem bedrohten el-Garrāh den Sa'īd b. 'Amr mit 40 Courierpferden und außerdem an jedem folgenden Tage 40 berittene Couriere<sup>3)</sup>. Im Jahre 126 beteiligten sich die Couriere sogar an der Empörung gegen den Halifen Walid II. und bildeten eine eigene Truppe<sup>4)</sup>.

#### f) Sanitäre Maßnahmen.

Von einem geregelten Sanitätswesen kann zur Zeit der Omai-jaden nicht die Rede sein. Doch war es üblich, den Verwundeten eine gewisse Fürsorge angedeihen zu lassen und die Toten zu bestatten. Ein Unterlassen dieser Kameradschafts- und Pietätspflicht, wie es sich die Hārigiten i. J. 42 bei Nahrawān<sup>5)</sup> und die Schiiten i. J. 65 bei 'Ain 'el-Warda<sup>6)</sup> zuschulden kommen ließen, ist immerhin so ungewöhnlich, daß die Ueberlieferer es erwähnenswert finden. Von den Türken wird erzählt, daß sie ihre Verwundeten und Toten im Stich ließen<sup>7)</sup>. Die Fürsorge für die Verwundeten war schon bei den alten Arabern üblich, denn Muḥammed ließ i. J. 7 bei der Belagerung von Hāibar die Verwundeten ins Lager zurücktransportieren<sup>8)</sup>, wo sie von den Weibern gepflegt wurden<sup>9)</sup>. Aus der Omai-jadenzeit wird berichtet, daß die Führer gelegentlich sogar bei ihren taktischen Maßnahmen Rücksicht auf Schwache und Verwundete nahmen. Ma'kil b. Kais ließ i. J. 43 bestimmte Leute bei den Schwachen ḡa'afa bleiben und diese nachführen<sup>10)</sup> und Sa'īd b. 'Amr rückte i. J. 104 in Suḡd nur langsam vor, da bei einem schnellen Vorrücken die Verwundeten nicht wüßten, wohin sie zurückkehren sollten und man nicht wüßte, wohin man die Toten schaffen sollte<sup>11)</sup>. Im Jahre 110 wurden nach der Belagerung von Kamarga alle Verwundeten mit nach Dabūsija geführt<sup>12)</sup>. Bei Straßenkämpfen ließ man nachher die Häuser nach Verwundeten absuchen<sup>13)</sup>. Aus der späteren Omai-jadenzeit werden sogar Aerzte erwähnt<sup>14)</sup>. Von einem heißt es, daß er eine in der

1) II, 213, 6. — 2) II, 1527, 11. — 3) II, 1531, 7. — 4) II, 1854, 3. — 5) II, 17, 9. — 6) II, 556, 3. — 7) II, 1517, I. Z. — 8) Wakidi-Wellhausen 268, Abs. 2. — 9) ibid. 284, Abs. 3. — 10) II, 48, 15 ff. — 11) II, 1443, 2. — 12) II, 1524, 13. — 13) II, 1710, I. Z. ff. — 14) Ibn et-Tikṭakā ed. Ahlwardt 92, 7, wo el-garrāh (unter 'Omar I.) als Eigennamen erwähnt wird.

Stirn stecken gebliebene Pfeilspitze entfernte<sup>1)</sup>. Einfache operative Eingriffe wurden demnach sogar im Felde gemacht. Von einem andern wird dagegen erzählt, daß er neben der Pflege der Verwundeten auch damit beauftragt wurde, einem Verurteilten die Zunge abzuschneiden und die Augen auszustechen<sup>2)</sup>. Als Verbandstoff wird Baumwolle *kuṭn* oder *kuṭna* genannt<sup>3)</sup>.

g) Feind — Gefangene — Beute.

Der Feind, gegen den die Omaiaden kämpften, wird bei Tabari, sofern er nicht schlechthin *'el-'adw* heißt, mit *'el-ḵaum* bezeichnet<sup>4)</sup>. Schon die Mekkaner, die am 'Uḥud gegen Muḥammed kämpften, werden bei Wakīdī so genannt<sup>5)</sup>. *'El-ḵaum* sind alle, die gegen den Propheten oder seine legitimen Nachfolger die Waffen erhoben, also auch die Hāriḡtten<sup>6)</sup> oder Schiiten<sup>7)</sup> oder die Medinenser, die i. J. 63 die Omaiaden aus Medina vertrieben<sup>8)</sup>. Die Muslime, die dagegen für den legitimen Herrscher kämpfen, heißen *'en-nās*<sup>9)</sup>. Sind die Feinde Polytheisten, so werden sie auch wohl *'el-mušrikān* genannt<sup>10)</sup>.

Von dem Verhältnis der Muslime zu ihren Feinden außerhalb der Kampfhandlungen liegen nur spärliche Nachrichten vor. Von einer Kriegserklärung an einen Gegner ist nirgends die Rede. Aus dem Jahre 85 wird dagegen erzählt, wie ein türkischer Führer die Verhandlungen über Krieg oder Frieden auf eine eigenartige Weise führte. Er schickte dem Führer der Muslime Musà b. 'Abdallāh Gift, Pfeile und Moschus, wobei das Gift einen heftigen Krieg, die Pfeile Krieg schlechthin und der Moschus Frieden bedeutete. Musà verbrannte das Gift, zerbrach die Pfeile und verschüttete den Moschus. Darauf verlor der Türke den Mut, ihn anzugreifen<sup>11)</sup>. Eigenartig ist auch die Gastlichkeit, die die Muslime den aus einer belagerten Stadt geflohenen Suḡdiern — Königen und Kaufleuten — gewähren. Jeder dieser Entflohenen wohnt bei seinem persönlichen Bekannten im muslimischen Lager<sup>12)</sup>. Der Begriff der Feindschaft wurde anscheinend in weitherziger Weise nicht dem Verhältnis der einzelnen Personen

1) II, 1709, 8. — 2) II, 1589, 1; 1694, 5. — 3) II, 591, 8; 921 l. Z. — 4) Z. B. II, 1101, l. Z., wo es direkt mit „Feind“ übersetzt werden muß. — 5) ed. v. Kremer 219, 2. — 6) II, 959, 6. — 7) II, 690, 18. — 8) II, 409, 3. — 9) cf. Tabaristanensis ed. Kosegarten 1853, Vol. III, pag. 92 zu lin. 11. — 10) Z. B. II, 1328, 6. — 11) II, 1149, 3 ff. — 12) II, 1444, 10.

zugrunde gelegt. Befremdend dagegen wirkt es, wenn el-Ḥaggāg einem Gegner, der im offenen Kampfe vier seiner Leute getötet hat, dadurch die Ehre abspricht, daß er seinen Ausrufer verkünden läßt: Es soll keiner mehr gegen diesen Hund vorgehen<sup>1)</sup>.

Von einem Parlamentär wird erzählt, daß er sich eine rote Binde an den Panzer band zum Zeichen seiner friedlichen Absichten<sup>2)</sup>. Im allgemeinen galten Parlamentäre als unverletzlich. Nur der vorgeschlagene Hårigitenführer Šabīb ließ sich, wenn er Unterhändler schickte, von seinen Gegnern ebensoviele Leute als Geiseln stellen<sup>3)</sup>.

Ein Gegner, der seine Unterwerfung anbot, erbat für sich, besonders wenn es sich um Muslime handelte, Sicherheit für sein Leben (ṭalaba 'l-'amān<sup>4)</sup>). Bei fremden Völkern, die damit den Islam annahmen und abgabepflichtig wurden, galt dann als Zeichen der Unverletzlichkeit ein auf den Hals gedrücktes Siegel<sup>5)</sup>. Wie dieses Siegel beschaffen war, ob etwa eingebrannt, wird in den Berichten nicht gesagt.

Bei der Erwähnung von Gefangenen auf den Kriegszügen der omaijadischen Heere, wird die Einbringung derselben oft mit zwei verschiedenen Ausdrücken bezeichnet. So heißt es an einer Stelle<sup>6)</sup>: fa'asarū wasabau waġanamū. Hierbei bezeichnet, wie aus einem Vergleich mit anderen Stellen hervorgeht, sabā die Einbringung von Nichtkombattanten der besiegten Völkerschaften, die damit der Sklaverei verfielen. So wird von 'Asad b. 'Abdallāh erzählt, daß er im Jahre 118 die Einwohner der Festung et-Tabuškān in Tuḥāristān gefangen nahm sabā und sie auf dem Markt von Balḡ verkaufte<sup>7)</sup>. Dagegen wird mit 'asara immer die Gefangennahme der am Kampfe aktiv beteiligten Krieger bezeichnet, die nach Kriegsrecht getötet wurden<sup>8)</sup>.

Daß dieses grausame Kriegsrecht in seiner ganzen Schärfe zur Anwendung kam, zeigen die Berichte bei Ṭabari. Muš'ab b. az-Zubair gab i. J. 67 dem 'Abbād b. el Ḥuṣain die Weisung: „Wen du auch zum Gefangenen 'asir machst, dem schlage den Kopf ab“, und es wird hin-

1) II, 1092, 7. — 2) II, 998, 14. — 3) II, 946, 14; 983, 5 ff. — 4) II, 1001, 5; 1096, 11; 1582, 15. — 5) II, 854, 16; 855, 1, 5; 1276, 18; 1630, 9 ff.; 1920, 9, vgl. Belādori, Gloss. s. v. ḥtm. Périer, Vie d'al-Ḥadjjād S. 55, 56. — 6) II, 1494, 6. — 7) II, 1589, 11. — 8) Z. B. II, 1579, 1. Z.; 1589, 14; 1601, 12; 1607, 3. cf. Belādori 227, 17.

zugefügt, daß dieser Befehl strikte ausgeführt wurde<sup>1)</sup>. Marwān II. gab i. J. 127 denselben Befehl<sup>2)</sup>. Der Ḥalīfe Sulaimān betrieb i. J. 99 auf einer Wallfahrt in Medina die Tötung römischer Kriegsgefangener zum Zeitvertreib<sup>3)</sup>. Wenn die Anzahl der getöteten Feinde auch vielleicht manchmal zu hoch angegeben ist, so wird doch klar, daß hierin mit einer entsetzlichen Grausamkeit vorgegangen wurde. Ṭabari berichtet von 6000<sup>4)</sup>, 14 000<sup>5)</sup> ja sogar von 40 000, deren Blut einen Fluß so rot färbte, daß der siegreiche Feldherr „damit mahlte und von dem so gewonnenen Brote aß“<sup>6)</sup>. Ibn Kutaiba ließ i. J. 90 von den Einwohnern von Ṭālikān in Ḥurāsān so viele kreuzigen, daß die Kreuze zwei ununterbrochene Reihen von 4 Parasangen Länge bildeten<sup>7)</sup>. Von einem Falle wird berichtet, wo nur ein Drittel der Gefangenen gekreuzigt wurde, einem Drittel wurden Hände und Füße abgeschlagen und einem Drittel nur die Hände<sup>8)</sup>.

Nichtkombattanten wurden deportiert. Glimpflich erging es im Jahre 125 den Bewohnern von Cypern hierbei, man ließ ihnen die Wahl, wohin sie gebracht werden wollten<sup>9)</sup>. Auch kam es vor, daß aus taktischen Gründen von der Fortführung abgesehen wurde<sup>10)</sup>. Im allgemeinen war es aber Sitte, die Krieger zu töten und dann die übrigen Einwohner zu deportieren<sup>11)</sup>. Als Anzahl der Deportierten wird an einer Stelle 30 000 genannt<sup>12)</sup>. In einem Falle wurden die Kinder ertränkt<sup>13)</sup>.

Hatten beide Gegner Geiseln in Händen, so wurden diese bei Beendigung der Feindseligkeiten ausgetauscht<sup>14)</sup>. Trat dagegen eine Spannung der gegenseitigen Beziehungen ein, so scheute man sich auch nicht, sie zu töten<sup>15)</sup>.

Großes Gewicht legten die Muslime auf reichliche Beute. Die Ergiebigkeit einer kriegerischen Unternehmung hieran wird fast immer erwähnt<sup>16)</sup>. Die meiste Beute lieferten naturgemäß eroberte Festungen oder Städte. Der Sieger nahm „was darin war“, mā kāna fiḥā<sup>17)</sup>. Reich war die Beute, die Muslim b. ‘Uḳba i. J. 63 in Medina machte. Die plündernden Soldaten durften alles bewegliche Gut, gemünztes

1) II, 723, 4 ff. — 2) II, 1910, 8. — 3) II, 1338, 7 ff. — 4) II, 750, 10; 853, 10. — 5) II, 1320, 8. — 6) II, 1333, 1 ff. — 7) II, 1207, 7. — 8) II, 1591, 15. — 9) II, 1769, 1 ff. — 10) II, 1430, 15. — 11) II, 1036, 13; 1188, 3; 1228 l. Z. — 12) II, 1691, 14. — 13) II, 1453, 3. — 14) II, 1524, 16 ff. — 15) II, 1520, 7. — 16) Z. B. II, 84, 18; 156, 9; 1430, 15. — 17) II, 1334, 5, vgl. 1320, 7.

Geld, Waffen und Lebensmittel für sich behalten, das übrige — Sklaven, ungemünztes Edelmetall — mußte abgeliefert werden <sup>1)</sup>. Auch sonst war Edelmetall eine sehr beliebte Beute; machte der Transport goldener oder silberner Gegenstände zu viel Mühe, so schmolz man sie ein, wie in einem Falle erzählt wird <sup>2)</sup>. Als Beute wird ferner genannt: Vieh (Rinder, Schafe, Lasttiere) <sup>3)</sup>, Waffen, besonders Panzer <sup>4)</sup> und Gegenstände des täglichen Gebrauchs <sup>5)</sup>.

---

1) II, 409, 3 ff.; cf. Ibn et-Tiktaki ed. Ahlwardt 142, 8. — 2) II, 1188, 11. — 3) II, 1036, 17; 1610, 6. — 4) II, 1612, 12. — 5) II, 1243, 18.

## Literatur.

- Annales quos scripsit Abu Djafar Mohammed Ibn Djarir at-Tabari cum aliis edidit M. J. de Goeje. Lugduni Batavorum 1879—1901.
- History of Muhammeds campaigns by Aboo Abdollah Mohammed bin Omar al Wákidy ed. by A. v. Kremer (Bibl. Ind.) Calcutta 1856.
- Muhammed in Medina. Das ist Wákidí's Kitáb al Maghazi in verkürzter deutscher Wiedergabe herausgegeben von J. Wellhausen. Berlin 1882.
- Das Leben Muhammeds nach Muhammed b. Ishák bearbeitet von 'Abd el Malik b. Hišám herausgegeben von F. Wüstenfeld. Göttingen 1858—60.
- Liber expugnationis regionum auctore Imámo Ahmed b. Jahjá b. Djábir al-Belá dorí edidit M. J. de Goeje. Lugduni Batavorum 1866.
- Elfachri. Geschichte der islamischen Reiche vom Anfang bis zum Ende des Chalifats von Ibn et-Tilkaká herausgegeben von W. Ahlwardt. Gotha 1860.
- Liber Mafátiḥ al-Olúm auctore Abu Abdallah Muhammed ibn Ahmed ibn Jusuf al-Kátib al-Khowarezmi edidit G. van Vloten. Lugduni Batavorum 1895.
- Hamasa e Carmina cum Tobrisii scholiis integris primum edidit G. W. Freytag. Bonnae 1828.
- Kitáb el-Muḥassaṣ von 'Ali b. Isma'il b-Sida. Búlak 1316—1321.
- Táḡ el-'arús (abgekürzt TA.) von Saijíd Murtadá el Husaini. Kairo 1307.
- Lisán el-'arab von Muhammed b. Mukarram. Kairo 1308.
- Akrab al mawárid von Sa'id el-Húri eš-Sartúni. Beirut 1889—1893.
- G. Jacob, Das Leben der vorislamischen Beduinen nach den Quellen geschildert. 2. Aufl. Berlin 1897.
- F. W. Schwarzlose, Die Waffen der alten Araber aus ihren Dichtern dargestellt. Leipzig 1886.
- W. Boeheim, Das Waffenwesen in seiner historischen Entwicklung. Leipzig 1890.
- A. Demmin, Die Kriegswaffen in ihrer historischen Entwicklung von der Steinzeit bis zur Erfindung des Zündnadelgewehres. Leipzig 1869.
- J. Würschmidt, Kriegsinstrumente im Altertum und Mittelalter. In: Monatshefte für den naturwissenschaftlichen Unterricht aller Schulgattungen. VIII. Band, 5. Heft. Leipzig und Berlin 1915.
- M. Pöhlmann, Untersuchungen zur älteren Geschichte des antiken Belagerungsgeschützes. Inaug.-Diss. Erlangen 1912.
- H. Diels, Antike Technik. Leipzig und Berlin 1914.
- Reinaud, De Part militaire chez les Arabes. In: Journal asiatique. Jahrgang 1848, Nr. 9.
- M. Jähns, Geschichte der Kriegswissenschaft. München 1889.
- H. Delbrück, Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte. Teil 3: das Mittelalter. Berlin 1907.

- Joannis Meursii operum volumen sextum ex recensione Joannis Lami.  
Florentiae 1745.
- J. Wellhausen, Das arabische Reich und sein Sturz. Berlin 1902.
- A. Müller, Der Islam im Morgen- und Abendland. Berlin 1885—1887.
- G. Weil, Geschichte der Chalifen. Mannheim 1846—51.
- F. Buhl, Muhammeds Liv. Med in Inledning om Forholdene i Arabien for, Muhammeds Optraeden. Köbenhavn 1903.
- H. Lammen, Etudes sur le règne du Calife Omayyade Mo'awija I. Beyrouth 1908.
- H. Lammen, Le Califat de Yazid Ier: Mélanges de la Faculté Orientale Beyrouth 1910.
- Jean Périer, Vie d'al-Hadjdjädj Ibn Jousouf d'après les sources arabes. Paris 1904.
- M. Hartmann, Der Islam. Leipzig 1909.
- Th. W. Juynboll, Handbuch des islamischen Gesetzes nach der Lehre der Schafii-tischen Schule. Leipzig-Leiden 1908—1910.
- Haneberg, Das muslimische Kriegerrecht. Abhandlungen der königl. bayr. Akademie der Wissenschaften. München 1871.
- E. Sachau, Zur ältesten Geschichte des muhamedanischen Rechts. Sitzungsberichte der phil.-histor. Klasse der kaiserl. Akademie der Wissenschaften. 65. Band Jahrgang 1870. Wien 1870.
- C. Brockelmann, Geschichte der arabischen Literatur. Weimar 1896, Berlin 1902.
-

## *Lebenslauf.*

Geboren bin ich, Jürgen Nicolaus Fries am 14. Dezember 1889 zu Süderende auf Föhr, Kreis Tondern als Sohn des Pastors Peter Fries und seiner Ehefrau Friederike geb. Ketels. Ich bin preußischer Staatsangehöriger und evangelisch-lutherischen Glaubens. Nachdem ich auf der Volksschule und durch Privatunterricht vorbereitet war, bezog ich Ostern 1902 die Gelehrtenschule des Johanneums zu Hamburg und Michaelis 1909 das Hermann-Tast-Gymnasium zu Husum, das ich ein Jahr später mit dem Zeugnis der Reife verließ. Darauf studierte ich Theologie und semitische Philologie an den Universitäten Leipzig, Kopenhagen, Kiel und Greifswald. Am 13. und 14. August 1914 bestand ich in Kiel das erste theologische Examen. Vom 16. August 1914 bis 15. Mai 1919 war ich im Heeresdienst. Am 7. August 1915 wurde ich zum Offizier befördert. Nach meiner Entlassung aus dem Heere wandte ich mich wieder dem Studium der semitischen Philologie zu und habe das W.S. 1919/20 und 1920/21 an der Universität Kiel zugebracht. Am 29. Januar 1921 bestand ich die Promotionsprüfung.

Meine Lehrer waren die Herren:

in Leipzig: Brieger, Fischer, Gregory, Hauck, Ilmels, Kahan, Kittel, Rendtorff, Schnedermann, Volkelt, H. Windisch, Zimmeru.

in Kopenhagen: Ammundsen, Bang, Buhl, Höffding, Jacobsen, Pedersen.

in Kiel: Baron v. Brockdorff, Jacob, Keller, Klostermann, Leipoldt, Martius, Prinz, Schaefer, Weinreich.

in Greifswald: Dunchmann, Freiherr v. d. Goltz, Procksch, E. Seeberg.

Manche Anregung und Belehrung habe ich auch von Herrn Professor G. Hoffmann in Kiel erhalten.

Sämtlichen Herrn spreche ich hiermit meinen aufrichtigen Dank aus, besonders Herrn Geheimen Regierungsrat Professor Dr. Jacob in Kiel, der mich zu der vorliegenden Arbeit angeregt und mich bei ihrer Abfassung durch seinen Rat unterstützt hat.

## Kleine Mitteilungen und Anzeigen.

### La Parure des Cavaliers<sup>1)</sup> und die Literatur über die ritterlichen Künste.

Unter der Regierung von Muhammed V. von Granada (750—764 h) schrieb 'Alī ibn 'Abderrahmān ibn Hudail ein Werk unter dem Titel *Tuhfat el-anfus wašī'ar sukkān al-andalus*, das aus zwei Teilen bestand, deren erster über die Kriegskunst und deren zweiter über die Reitkunst und den Gebrauch der Waffen zu Pferde handelt. Von diesem Werk existieren zwei Handschriften, eine im Privatbesitz von M. Nehlil, eine im Escorial. Der zweite Teil dieses Werkes wurde neu bearbeitet von einem anonymen Autor unter der ephemereren Regierung von Muhammed VI. von Granada (794 h) unter dem Titel *Hiljat al-fursān wa šī'ar aš-šug'ān*. Der zweite Teil des zuerst genannten Werkes wurde, mit der Vorrede und unter dem Titel des zweiten Buches (warum?) in Facsimile herausgegeben von Louis Mercier, französischem Konsul in Fez. Zugrunde liegt die Handschrift Nehlil, Verbesserungen und Varianten aus der Escorialhandschrift sind am Schluß nachgetragen. In einem zweiten sehr viel umfangreicheren Bande wird eine durch zahlreiche Erläuterungen und Excurse erweiterte Übersetzung der Schrift gegeben. Die Excurse enthalten auszugsweise Übersetzungen aus dem in Konstantinopel<sup>2)</sup> 1907 gedruckten Buch *Nuḥbat 'iqd al-aḡjād fiš-šāfināt al-ḡijād* des Muḥjiddīn Emir Muhammed Paša ibn al-emir 'Abdelqādir, einen Essni über den Ursprung der arabischen Pferderasse und einen Überblick über die geschichtliche Entwicklung der Reitkunst bei den Arabern. Angehängt sind eine Bibliographie über die europäische und eine andere über die arabische hippologische Literatur.

M. Mercier folgt — um das tadelnswerte vorweg zu nehmen — der üblen Gewohnheit mancher, besonders französischer Autoren, zunächst ein eigenes Transkriptionssystem aufzustellen — als ob es deren nicht genug gäbe — und dieses dann mit einer Nachlässigkeit anzuwenden, die weit über das hinausgeht, was man einem Autor als Pflichtigkeitsversehen zugute halten kann. Die Folge ist, daß diejenigen Teile der Übersetzung, welche die reiche arabische hippologische Terminologie behandeln, ohne beständige Nachprüfung unbenutzbar sind. Ich gebe nur einige Proben vom größten: S. 208 *ma'askar* l. *mu'askar*, *maqbad* l. (freilich gegen die Handschrift) *miqbaš*, 209 *rasn* l. *rasan*, *quyād* l. *qijād* (in unserer Umschrift), *miqwād* l. *miqwad*, *šukīma* ist nicht

<sup>1)</sup> Aly ben Aberrahman ben Hoḡeīl el Andalusy, *La parure des cavaliers et l'insigne des preux, Texte arabe*. Édité d'après le manuscrit de M. Nehlil, revu et corrigé sur l'exemplaire de la bibliothèque de l'Escorial. Par Louis Mercier Consul de France. Paris, Paul Geuthner 1922. —

Dasselbe: *Traduction française*, précédée d'une étude sur les sources des hippiatres arabes et accompagnée d'appendices critiques sur l'histoire du pur-sang, de l'équitation et des sports hippiques arabes, en Maghreb et en Orient. Avec 23 photographies et 11 dessins. ib. 1924.

<sup>2)</sup> Siehe aber LEVI DELLA VIDA, *Les „Livres des Chevaux“* XLVIII.

dialektisch, sondern schon klassisch die gewöhnliche Form, *wattaq* l. *waṭāq*, 206 *'anīn* l. *'innīn* (impotent), 223 *ḍul faḡar* l. *ḍu l-fiḡār*, *bettar* l. *battār*, *rasub* l. *rasūb*, *qala'y* l. *qal'i*, *Qeīnuḡa'* l. *Qainuḡā'*. Böś sieht auch die arabische Bibliographie aus. Einige Proben: Ibn el Juzy l. Ibn al-Ġauzī, Ibn as-Sukkeit l. Ibn es-Sikkīt, Ibn Seyda l. Ibn Sida, Šabaki l. Subkī, Šibāny l. Šaibānī, 'itāby l. 'Attābī, 'atby l. 'Uṭbī, Harwy l. Herewī, Cadi'ayyaḡ l. 'Ijād (S. 165) etc.

Sehen wir aber von diesen Schönheitsfehlern ab, so ist in diesem Werk eine wichtige und nützliche Arbeit geleistet. Viel wertvolles Material ist zum Verständnis des Textes beigetragen — vieles, besonders das, was die Feststellung und Übersetzung der Verse anlangt, hat R. BASSER beigetragen und vor allem: der Verfasser ist nicht nur selbst ein vortrefflicher Hippiologe, sondern er hat viele Jahre hindurch die Reitkünste und die Methoden der Pferde zucht bei den nordafrikanischen Stämmen zu beobachten Gelegenheit gehabt, so daß er bei seiner gleichzeitigen Kenntnis des Arabischen wie kein anderer berufen war, uns in ein sonst nur dem Spezialisten zugängliches Gebiet einzuführen.

Der die Übersetzung enthaltende Band beginnt mit einer Studie über die Quellen des vorliegenden Buches. Bemerkenswerterweise wird die Möglichkeit griechischen Einflusses zugegeben, doch mangelt es an einer exakten Untersuchung der Frage, die also nach wie vor ungeklärt bleibt. Die Übersetzung berücksichtigt beide Versionen des arabischen Buches und ist von reichen Noten begleitet, in denen der Übersetzer dankenswerter Weise manches aufklärende Material, das aus Autopsie der heutigen Verhältnisse stammt, beibringt.

Die drei ersten Kapitel des arabischen Buches enthalten eine Auswahl aus Koran, Hadīth und Adabliteratur über die Themen: Erschaffung des Pferdes, Wert des Pferdes, Aufforderung zur Pferdezucht, Pferdebehandlung, Segen, den das Pferd seinem Besitzer bringt und dergleichen. Der Rest des Buches enthält zur guten Hälfte das ja im Arabischen so üppig wuchernde lexikographische Material über alles was mit dem Pferd zusammenhängt. Man würde indes fehlgehen, wenn man aus dem reichen Wortschatz der Sprache auf eine wirklich genaue Beobachtung des Pferdes, ein wirklich verständnisvolles Eindringen in seine physischen und psychischen Eigenschaften schließen wollte. Wie der Übersetzer immer wieder festzustellen Gelegenheit hat, steht sowohl die Kenntnis der Bewegungsarten des Pferdes wie die Dressur und Reitkunst bei den Arabern auf einer erstaunlich niedrigen Stufe. Keinem Araber ist es je aufgefallen, daß das Pferd Links- und Rechtsgalopp hat; die Angaben, die über die Länge des angeblichen Galoppsprungs gemacht werden, sind fantastisch, es sind also nicht einmal die Hufspuren und ihr Abstand richtig beobachtet worden. Von einer stufenweisen Dressur ist keine Rede, Zusammenwirken von Zügel und Schenkel ist ebenso unbekannt wie die einseitigen Schenkelhilfen. Das Reiten selbst ist höchst primitiv und von einer beispiellosen Roheit, kommt doch von dem bekannten kavalleristischen Bravourstückchen der Araber, der *fantasia*, kaum ein Pferd anders als mit blutendem Maul und Weichen heim. Im einzelnen enthalten die weiteren Kapitel folgendes:

4. Die Namen der Körperteile. 5. Die ideale Form der einzelnen Körperteile. 6. Farbe und Zeichnung. Wie der Übersetzer auch aus dem heutigen Nordafrika belegen kann, spielt auf diesem Gebiet der Aberglaube eine die

rationelle Pferdezucht schwer beeinträchtigende Rolle. Immerhin hat dieser Aberglaube einmal auch etwas Gutes gewirkt, wenn es nämlich wahr ist, daß, wie der Übersetzer glaubt, der berühmte Godolphin, der Ahnhongst des englischen Vollblutes, nur deswegen an den Hof Ludwig XV. gelangte, weil sein Besitzer, der Bey von Tunis, sich vor dem ungünstigen Abzeichen, das der Hengst am Fuß trug, fürchtete. 7. Die Proportionen des idealen Pferdes, die Namen für edle Pferde. 8. Angeborene und erworbene Fehler. 9. Prüfung des Pferdes. 10. Reitlehre. Dies Kapitel unterscheidet sich von den andern durch eine bemerkenswerte Klarheit und Verständigkeit. Wie der Übersetzer nachweist, findet es sich mit einigen Abweichungen schon im Buch der Landwirtschaft des Ibn el-'Awwām. Über denselben Gegenstand handelt eine besondere Abhandlung, die M. S. 290 ff. übersetzt und die in cod. Paris 2815 erhalten ist. Diese Handschrift enthält aber das unten besprochene Werk des Ibn al-Hizām (Nr. 2), was M. entgangen ist. Sie ist bemerkenswert dadurch, daß in ihr von einer Dressur in der (kreisrunden) Reitbahn die Rede ist (näward). 11. Rennen. 12. Die Namen der Pferde des Propheten und einiger anderer besonders berühmter Rosse. 13. Lexikalisches. 14. Dichterstellen über Pferde. 15. Der Säbel. 16. Die Lanze. 17. Bogen und Pfeile. 18. Panzer. 19. Schild. 20. Allgemeines und lexikalisches über Waffen. Schluß.

In dem Appendix II behandelt MERCIER die Frage der Entstehung der arabischen Pferderasse. Nach eingehender Kritik der arabischen Überlieferung über die sogenannten 5 Rassen und nach Ablehnung verschiedener moderner Thesen kommt M. zu dem Ergebnis, daß das Pferd ursprünglich aus Afrika nach Arabien eingewandert sei. Die Wanderung der süd-arabischen Stämme nach Norden einerseits und die Eroberungen andererseits habe dann eine Berührung und Vermischung dieser Urrasse mit den Rassen Syriens und Mesopotamiens und der östlichen Länder herbeigeführt. Nach Abschluß der Eroberungen, als die syrisch-arabischen Beduinen wieder auf ihr eigentliches Gebiet beschränkt blieben, habe sich dann dort bei ihnen, dank günstiger Bodenverhältnisse und günstigen Klimas, die einheitliche arabische Rasse herausgebildet, wie sie heute am vollkommensten bei den 'Aneze anzutreffen ist. (Über diese Fragen s. jetzt MORITZ, *Arabien*, 43 ff.)

Hierauf folgt eine Reihe von Auszügen aus dem schon erwähnten Buch des Muhammed Pascha: Die Wertschätzung der verschiedenen Rassen bei den Arabern, wobei bemerkenswert ist, daß die Araber für europäische Pferde und europäische Reitkunst die größte Verachtung haben. Verschiedene Pferdeklassen. Bräuche beim Pferdehandel. Ein sogenannter Stammbaum (*huǧǧe*), wie er dem Käufer übergeben zu werden pflegt, wird in Facsimile wiedergegeben. Tatsächlich ist von einer Kenntnis des Stammbaums des Pferdes bei den Beduinen keine Rede. Die Bescheinigung besagt auch nur, daß das Pferd zu einer der berühmten 5 Rassen gehört. — Appendix III. Die Beschälung. Das Alter. — Appendix IV. Pflege, Futter und Training. — Appendix V bringt Schilderung einer Fantasia, die im Jahre 1818 stattfand, aus JAMES RILLEY, *Naufrage du brigantin américain Le Commerce, perdu sur la côte occidentale de l'Afrique au mois d'avout 1815*. — Appendix VI gibt einen historischen Überblick über die Entwicklung der Reitkunst bei den Arabern. Hier geht der Verfasser, wenn auch nur kurz, auf die hauptsächlich zur Mamlukenzeit blühende *jurūsiye*-Literatur ein. Bei den türkischen Leibwachen der ägyptischen Sultane hat es ein regelrechtes Exerzieren im geschlossenen Kavallerieverband gegeben.

Das Exerzieren bestand in dem, was wir heute etwa Figurenreiten nennen würden, und es sind uns verschiedene Bücher, in denen die zu reitenden Figuren — sie hießen nach der Reitbahn *majādīn* — in Skizzen dargestellt werden, erhalten. Ebendort findet man Anweisungen zum Fechten mit der Lanze und dem Schwert, in denen eine große Reihe von Ausfällen, Paraden etc. in einer mit persisch-türkischen Fremdworten gespickten und in ihrer Überfülle von termini technici so gut wie unverständlichen, etwas vulgären Sprache beschrieben werden. Es handelt sich offenbar um regelrechte Turniere, denn das Ziel des Kampfes ist stets, den Gegner aus dem Sattel zu heben. Dazu kommt Ringstechen, Zielschießen, Vogelschießen, Pferdepolo und dergleichen mehr. MERCIER reproduziert eine Reihe Miniaturen, die einen Begriff von der Art jener ritterlichen Übungen geben. [Eine große Anzahl von Mamlukenhandschriften, die über diese ritterlichen Künste handeln, sind aus dem Mamlukenreich nach Konstantinopel verschleppt worden. Sie werden im Anhang dieser Besprechung näher betrachtet werden.] MERCIER gibt dann weiter eine Schilderung des Djerid<sup>1)</sup>, der Reitkunst der Beduinen, die er sehr niedrig einschätzt, und behandelt dann die Geschichte von Sattel und Zaumzeug. Wie er feststellt, hat sich gegen Ende des 14. Jahrhunderts die Form des Sattels im Orient grundlegend geändert. Statt eines vorn und hinten relativ niedrigen Sattels, wie er in alten Miniaturen und auf einem Relief vom Jahre 470 h erscheint, tritt ein Sattel auf mit ganz hohem Sattelsknopf und Hinterpauschen. Zugleich werden die bis dahin schmalen Steigbügel so breit, daß man mit der ganzen Sohle darauf stehen kann. M. macht es wahrscheinlich, daß die Einführung dieser Sattelform mit dem Aufkommen der Armbrust zusammenhängt, die eine viel stärkere Stabilität des Reiters erforderte als der bis dahin gebräuchliche Bogen bezw. die Lanze. Zum Schluß geht der Verf. auf die heutigen Methoden der Dressur und Aufzucht des Pferdes bei den Arabern ein. Wie schon angedeutet, findet er Anlaß, beides sehr niedrig einzuschätzen. Nicht dem Araber ist die arabische Pferderasse zu verdanken, sondern der arabischen Steppe mit ihren besonders günstigen klimatischen Verhältnissen.

Den Schluß des Buches bildet die doppelte, sehr reichhaltige Bibliographie. Leider ist sie alphabetisch und nicht historisch angeordnet und ihre Angaben sind knapp und vager als man wohl wünschen möchte.

Als Ganzes betrachtet, wird durch MERCIERS Buch unsere Kenntnis eines sehr schwer zugänglichen Gebietes der arabischen Kulturgeschichte beträchtlich erweitert und wir können dem Verfasser für seine Gabe dankbar sein.

---

Die arabische Literatur über die ritterlichen Künste (*jurūsīje*) ist ziemlich reich. Die Auswahl der von M. behandelten Schrift hat wohl z. T. der Zufall bestimmt, denn es gibt ältere und bessere Bücher über den gleichen Gegenstand. MERCIER hat das selbst gemerkt (S. 141 ff.) aber wohl zu spät. Ich gebe im folgenden eine Übersicht über die wichtigsten hierher gehörigen Hand-

<sup>1)</sup> Darüber neuerdings v. OPPENHEIM (Islamica II 590).

schriften der Stambuler Bibliotheken. Vorher aber sei bemerkt, daß auch diese Literatur es bestätigt, daß das morgenländische Ritterwesen aus Persien stammt. Nicht nur ist die Terminologie zum großen Teil persisch, sondern der älteste erreichbare Schriftsteller über Hippologie gibt direkt an, daß er sein Wissen über die rationelle Pferdedressur in der Reitbahn den Meistern aus Balch verdanke, die allen andern in der Kenntnis dieser Dinge überlegen seien, und zwar deshalb, weil sich dort die sassanidische Tradition erhalten habe. Aja Sofia 3607 fol. 41a: „Ich fragte eine Anzahl von einsichtigen Leuten aus Balch, welche von den Leuten unserer Zeit am meisten von der Pferdedressur verstehen, dann als die Araber bei Qādisīja die Perser in die Flucht schlugen, gerieten die Bereiter ihrer (der persischen) Könige nach Balch und nahmen dort ihren Wohnsitz, und daher kam die Kenntnis des Reitens und Zurichtens der Reittiere zu ihnen (den Leuten von Balch)“. Man braucht das nicht wörtlich zu nehmen, es ist aber immerhin ein Hinweis auf den persischen Ursprung der rationalen Pferdedressur.

وسألت جماعة من بصرى أهل البلخ وهم أعلم أهل زماننا بالرياضة وذلك أن  
جماعة العرب لما هزمت المعجم بالقادسية وقعت راضة ملوكهم الى بلخ فاقاموا بها  
فصار معرفة ركوب الدواب وتقويمهم فيهم

Die eigentliche Blütezeit der *furūsiye* ist die Zeit der Kreuzzüge.

Die Frage des gegenseitigen Verhältnisses von abendländischer und morgenländischer Kavallerietaktik und -technik muß hier unerörtert bleiben. Wenn eine Beeinflussung stattgefunden hat, so kann das jedenfalls nur auf kriegstechnischem Gebiete der Fall gewesen sein. Eine dem abendländischen Ritterwesen als soziale Erscheinung vergleichbare Institution gab es im vorderen Orient zur Kreuzfahrerzeit natürlich nicht.

Über den Namen des ältesten arabischen Schriftstellers, von dem uns — vielleicht — hippologische Schriften erhalten sind, herrscht einige Unklarheit. Der *Fihrist* (315) nennt ihn Ibn al-ḥī *حزام* und sagt, er habe ein Buch über Roßarzneikunde für Mutawakkil verfaßt. In den Handschriften finden sich folgende Namensformen: Abū Jūsuf Ja'qūb b. al-ḥī *حزام* Br. Mus. 1305 (nach Br. I 243—4), angeblich Stallmeister des Mu'tadid (279—289), Abū 'Abd-allāh M. b. Ja'qūb. b. al-ḥī *حزام* Paris 2823, M. b. Ja'qūb b. al-ḥī Ḥazzām al-Ḥatī (so ausdrücklich angegeben) Welfeddin 3174, angeblich Stallmeister des Mu'tasim (118—227), ebenso, aber ohne Aussprachebezeichnung mit dem Beinamen Nāšireddin AS 2899, Muḥammed b. *حزام* AS 3607, M. b. abī(!) Ja'qūb etc. Fātih 3510, Aḥmed b. Ja'qūb b. al-ḥī Ḥuzām NO 3915.

Hieraus scheint sich soviel zu ergeben, daß der vom *Fihrist* erwähnte Mann Ja'qūb hieß und daß in den Handschriften von dessen Sohn Muḥammed (Aḥmed) die Rede ist. Tatsächlich beruft sich der Verfasser des unter Nr. 1 angeführten Werkes mehrfach auf seinen Vater, der ein Meister in der Pferdebehandlung gewesen sei. Freilich könnte der Name im *Fihrist* auch eine

Abkürzung des Namens unseres Mannes darstellen. Wie die Nisbe auszusprechen ist, ist ebenfalls unklar. Sam'ānī kennt eine Nisbe al-Ḥuttulī; اختلاف مشايخنا في هذه النسبة بعضهم كان يقول هي الى ختلان بلاد مجتمعة وراء بلخ وبعضهم يقول هي بضم الخاء والتاء... مشددة حتى رايت ان الختل بضم الخاء والتاء المشددة قرية على طريق خراسان اذا خرجت من بغداد بنواحي الدكره

Jedenfalls ist Muḥammad b. Ja'qūb aḥī Ḥizām eine historische Persönlichkeit (Ṭabarī III 1603, s. a. 251).

Diesem Manne nun werden in den Handschriften drei Werke zugeschrieben; die ersten beiden handeln über das Pferd bzw. Reittier und seine Behandlung, das dritte über die ritterlichen Künste (*furūsija*). Der Stambuler Codex, der das I. Buch enthält, stammt vielleicht aus der Fatimidenzeit, und bei diesem Buche wäre die Echtheit vielleicht verfechtbar. Alle anderen Codices sind mit einer gleich zu besprechenden Ausnahme mamlukisch. Zwei davon behaupten von einem kaum leserlichen Codex aus dem Jahre 428 abzustammen (diese Bemerkung stand also in der gemeinsamen Vorlage). Damit käme man in die Fatimidenzeit zurück, ob aber die Zuweisung an den abbasidischen Hofstallmeister zurecht besteht, bleibt immer noch zweifelhaft. Für Buch 2 gibt es nun aber geradezu ein bestimmtes Zeugnis, daß es nicht von Ibn aḥī Ḥizām stammt. Dies Werk ist nämlich u. a. in einer jemenischen, für den Resūliden al-Muzaffar Šamseddīn Jūsuf (647—694) geschriebenen Handschrift erhalten (AS 3705) und wird dort einem gewissen Aḥmed b. Muḥammed, bekannt als Ibn abī Quṭaira zugeschrieben. Aus der Vorrede des Buches, wie es in dieser Handschrift vorliegt, geht nun ferner hervor, daß es für den Fatimiden al-'Aziz billāh (365—386) geschrieben ist. Demnach wäre in der Mamlukenzeit diese Widmung fortgelassen und das Buch dem etwas sagenhaften alten Ibn aḥī Ḥizām zugeschrieben worden. Entscheiden ließe sich die Frage aber vielleicht erst nach Vergleich auch der Zitateüberlieferung. (Ibn al-'Awwām, M. b. Māngli, Ibn Ḥudāil etc. cf. MERCIER XI—XIII.) Wie dem aber auch sein mag, jedenfalls ist das Buch recht alt und hätte eher eine Bearbeitung verdient gehabt als das späte Werk, mit dem sich MERCIER befaßt hat.

#### Aja Sofia 3607

23 : 16 cm 13 Z. großes Neshī, braune Tinte, Stempel Bajezids II., 345 foll. (o. D.). Schrift und *tašlija* (وعلى بيته الطاهرين الاخيار) weisen auf die Fatimidenzeit hin. Das erste Blatt ist aufgeklebt (daher kein alter Titel), das zweite fehlt, ebenso noch eins nach dem folgenden.

Anfang: قال محمد بن حزام: اول ما ابتدئ به مقالتي الحمد لله الجميل الذي

لا تدركه الابصار

Werk über Tierarzneikunde (1), identisch mit Wien 1478, 1479, näheres bei FLÜGEL (der fälschlich الجبلى punktiert).

## Fātiḥ 3535

30 1/2 : 20 cm, 157 foll. 13 Z. kall. vok. Neshī (943 h). Altosmanische Übersetzung dieses Werkes (1)

Anfang: الحمد لله رب العالمين، والعاقبة للمتقين.... اما بعد بلکل کم انساندن  
صکره اشرف حیوانات آندر.... قال محمد بن حزام کم اول بیطارنامه عریبتک  
مصنف در و بو کتاب اندن ترجمه اولمشدر تا کم طالبلره اسان اول محمد بن حزام  
ایدر جوتکم بولدم حیواناتک اشرفی قدرده انساندن صکره آت بولدم تکرى تعالی  
ان غزا یچون یرتمشدر

## Welieddīn 3174

25 1/2 : 17 cm 10 Z. spärlich punktiertes Mamlükoneshī. 234 foll. (740 h)

Titel [spätior الفروسية والبيطرة [من قبل الطب وامور السلطنة  
ومعرفة الخيل ورياضتها وتأديبها وعلاجها ومعرفة العمل بالسيف والرمح ورمى  
الفتاب للإمام العالم الخبير... ابن ابى (!) خزّام الختلى رايض خيل المعتصم (!)  
امير المؤمنين رحمه الله

Kolophon (134a): تم كتاب محمد بن يعقوب بن اخى خزّام الختلى فى الفروسية: (134a)  
... وكان رايض المعتضد (!) بالله.. يحيط علم الواقف على هذا الكتاب انه كتب  
من نسخة تاريخها على ما وجد مكتوب ٤٢٨ سنة وهى نسخة لا يكاد يقرأ  
الانسان منها شيا الا بالجهد فسيدينا يعذر المملوك فى ما يجده فى هذه النسخة من  
اشكال بعض الكلام geschr. 720 h etc.

1. fol. 1—135a. *Das Reittier und seine Behandlung* (2).

Anfang: الحمد لله ولى الحمد واهله ومستحقه ومستخلصه لنفسه حمد من خضع  
لعظمته.... واما بعد فانى لم ازل بعد ما وهب الله لى من المعرفة بآلات الفروسية  
ما وهب لطيف النظر شديد الفحص عما وصفه اهل النجدة

Inhalt ähnlich wie (1). Mehrfach ist Raum für Bilder ausgespart, die aber fehlen. Dies Buch liegt vor Berlin 5556, Paris 2815.

2. fol. 136 b—234a. *Das Reiten, die Waffenübung zu Pferde, das Turnier* (3)

In dieser Handschrift überschrieben الفروسية وتعليم الركوب

Anfang: الحمد لله ذى العظمة المتعال، بالقدره عن الصفات والامثال

Inhalt nach Koransprüchen, Ḥadīten und Dichterstellen: Reitlehre unter Anwendung der Reitbahn, der Gebrauch der Lanze, das Turnier, Ringstechen, Reifenstechen, Gebrauch des Schwertes, Bogen und Pfeil, Keule, Spear, Lasso, Reiterkunststücke, Polospiel.

Ein besonders schönes Exemplar von diesem Buch (3) stellt dar Paris 2824 (geschr. für Qaitbai 875). Der Codex enthält eine Reihe farbiger Zeichnungen, von denen MERCIER in seinem Buche eine Anzahl wiedergegeben hat. Daß der Titel diesmal كتاب المخزون جامع الفنون lautet, darf uns nicht beirren. Der Anfang stimmt mit dem von (3) überein. Ebenfalls illustriert ist Paris 2826<sub>2</sub> (986 h).

## AS 2898 bis

26 : 17 ½ cm 15 Z. Mamlukenneshī (o. D.).

Exlibris: برسم الخزانة العالية المولوة الاميرية الكبيرة الاجلية السيدية  
المالكية المخدمية السيفية تقطمر السلحدار...؟ بنى الناصرى  
(dieser Toqtemir starb nach Šafadī *A'jān al-'aṣr* [Br. II 32, AS 2964] 747 h).

Titelblatt: كتاب الفروسية والبيطرة [من قبل الطب وامور السلطنة] تأليف محمد بن يعقوب ابن اخي حزام

1. fol. 1—98 b (2).

2. fol. 99 a—123 b (3) Schluß fehlt, der Codex bricht mit der Beschreibung des Schwertes ab واكثر من فرند الهانى قليلاً

## AS 2899

26 : 19 cm. 15 Z. vok. Neshī (o. D.) Stempel Bajezids II.

Goldne Titelvignette: كتاب الخيل والفروسية تأليف الامام الفاضل  
الحرر في فنه المتقن في عامه ناصر الدين محمد بن يعقوب ابن اخي خزام الختلى رحمه الله  
fol. 1—19 b (2).

fol. 122 a—231 b (3).

Besonders schönes Exemplar.

## Fātiḥ 3510

26 : 19 cm 11 Z. vok. kalligr. Neshī (o. D.) gepreßter arab. Lederband.

Exlibris: برسم خزانة العال الاميرى النصرى السيدى الناصرى  
محمد امير اخور الناصرى ولد المقر الشريف العال العادلى العلابى اند عدى امير  
امراء اخوريه الملكى الناصرى اعز الله تعالى انصا[ره]

Titelblatt: كتاب الخيول والفروسية مختصر كتاب محمد بن يعقوب ابن ابى (!)  
خزام الختلى بساعه عن بعض ملوك الهند ومحين (!) الخيل (2)

Der indische König wird öfters zitiert als (جنه), daß Ibn al-ḥi das Buch vor ihm „gehört“ habe, ist natürlich Erfindung.

## Fātiḥ 3513

27 ½ : 18 ½ cm. 9 Z. vok. Neshī. Prachtcodex, Titelblatt in Gold und Farben:  
 كتاب الكمال في الفروسية وأنواع السلاح وآداب العمل بذلك وصفات  
 السيوف والرماح

Exlibris: برسم خزانة المقام الشريف ملك البرين والبحرين مولانا السلطان  
 الملك الاشرف ابي نصر قانصوه (906—922) خلد الله ملكه

Am Schluß statt Kolophon:

خدمة المملوك جانم من ازبك من طبقة الرفرف الملكي الانشرفي

(3) Etwas andere Fassung als gewöhnlich.

Anfang: الحمد لله ذى العظمة والسلطان المتعالى بالقدرة عن كل مكان

Auf das Kapitel vom Bogenschießen folgt das über das Polospiel (95b),  
 dann das über den Gebrauch des Speers. Darauf und vor ihr Namen.  
 welches mit der Beschreibung der Hufe der Hufe endigt.

## Köprülü 1361

20 : 15 cm. 21 Z. ägypt. Neshī. Titelblatt in rotem Rahmen:

كتاب في العلم بالفروسية والعمل بها

Exlibris: عمل برسم خزانة المولوى الاميرى الكبيرى العضدى السيفى الاتابكى  
 السيدى الصادقى سيدى ابراهيم بن المقام الاشرف العالى الملك المؤيد شيخ  
 (815—824) تعمده الله الخ

1. fol. 1—51b (3) (o. D.)

Anfang wie gewöhnlich: الحمد لله ذى العظمة والمتعال بالقدرة عن الصفات  
 والامثال ذى العز والمجد...

Schließt mit dem bāb über den Speerkampf

باب العمل بطعن المزاريق

2. fol. 52b—70b. Pseudoaristoteles, *Taktik* in 30 Kapiteln (s. u. (84).

Seraib.<sup>1)</sup> 2515

26 : 18 ½ cm. 17 Z. Neshī (9 s. ?).

Titelblatt: كتاب يشتمل على معرفة الرمي بالنشاب وآلات الحرب وأنواع  
 وجوه الرمي وكيفية شروطه واحواله

(3) in etwas abweichender Fassung.

Anfang wie gewöhnlich: الحمد لله ذى العظمة المتعالى عن الصفات والامثال

<sup>1)</sup> Für die gütigst gewährte Erlaubnis zur Benutzung dieser Bibliothek  
 spreche ich Herrn Direktor Halil Edhem Bey meinen besonderen Dank aus.

Nachdem die Handschrift etwa die Hälfte des Kapitels über das Bogenschießen gebracht hat, fährt sie fort mit Rezepten für magische und giftige Bäder für Pfeil- und Lanzen spitzen.

2. 9 Z. Neshī. Lāgīn at-Ṭarābulusī *Tuhfat al-muǧāhidīn* (8) (s. u. 1) 25 Figuren.

NO 3915

24 ½ : 26 cm. 17 Z. vok. Mamlukenneshī, grüne Tinte (843 h). Kein Titelblatt.  
(3) Fragment, von dem Kapitel über das Bogenschießen an bis zum Schluß.

Kolophon: تم كتاب احمد (!) بن يعقوب ابن اخى حزام الختلى فى الفروسية ...  
... وكان رياض المتضد بالله ... يحيط علم الواقف على هذا الكتاب الخ  
wie Welieddīn 3174.

Seraib. 3468

26 : 17 cm. 9 Z. Neshī in rotem Rahmen (850 h). Eine von einem Mamluken angefertigte osttürkische Übersetzung von (3).

Anfang: الحمد لله الذى سلت الماسين على الكفرة والطغاة ... اما بعد  
بلكيل كم بو رساله ترك تيلي اوزار تحرير قلينا قليغا داعى بولدى كم تنكر  
فرمانى برلا مصر ايلنده بير عظيم الشان ملك ظهورغا كيلدى ... حاصكى لار  
خاصى تيمور بيك .....

پس واجب بولدى بو دعاجى قولغا تقي اول دركاه علىغا يوز اورسا،  
.... بو ضعيف قول اول ملك لار مانكلابى حاصكى لار خاصى نينك خدمتينغا  
ييتى ايرسا بو ضعيف قولنى انواع تلتف بيرلا خوش تابتى تقي اشارت موينك  
قيلدى كم بيزيم قتميزده بير عربى سلاح نامه بار تورانى ترك تيلينكا چاورسانك  
كم بوغاز ترلار اندين اتفاع السا لار سنكا تقي ثواب بولسا تيدى..... منية الغزاة  
تيدو آد يردى.... التى فن اوزرا تحرير قيلدى الخ

AS 3705

32 : 22 cm. Schöner arabischer gepreßter Lederband. 203 foll. 11 Z. Großes kall. Neshī. Reichverziertes Titelblatt.

Exlibris: برسم خزانه كتب مولانا السلطان الملك المظفر السيد الاجل  
العالم العادل المجاهد المرابط المويده المنصور شمس الدنيا والدين ابى الفتح يوسف  
خليل امير المؤمنين اعز الله انصاه وضاعف اقداره

[das ist der Rasūlide, 647—694 (s. Halil Edhem, *Diwel-i islāmīje* S. 131)].  
Ibn abi Quṭaira *K. al-ḥail* etc. (2) Schöne Titelvignette:

كتاب الخيل وصفاتها والوانها ووثياتها واضرارها واغلاؤها وعلاجاتها ووصف  
عتيقها وهجينها وسليمها ومعيبها

تأليف احمد ابن محمد المعروف بابن ابي قطيرة

الحمد لله المتوحد بالحمد والجود.... والحمد لله الذى جعل له شرفاً  
بالرسالة سامياً وذكراً بالنبوة باقياً بقاء الدهر مستجداً فى كل قرن وعصر فى الامة  
من ولده والصفوة الخالصة من عترته فجعلهم مصابيح الانام وهدى بهم الى رضوانه  
وخلود جناته فى دار السلم وعظم تعالى نعمه علينا ومواهبه لدينا بمولانا «العزىز  
بالله» امير المؤمنين امام العصر وبدره الطالع وشهابه اللامع قاعز به اوليائه  
وقمع به اعداءه فلا ازال الله عنا ظله وحرس من الغير دولته وصلى عليه وعلى آبائه  
الراشدين الهداة المهديين وسلم ونى وكرم وشرف وعظم

اما بعد فاني لم ازل بعد ما وهب الله لى من المعرفة بآلات الفروسية ما وهب الخ

Der Codex ist falsch gebunden, die richtige Reihenfolge ist 1—2, 35—36, 3—17, 27—34.

Wenn man dem beschriebenen Papier glauben wollte, so würde das älteste arabische Buch über Pferdezzucht aus der Bibliothek des Königs Salomo stammen. (Der Sage zufolge stammen alle arabischen Rassepferde von einem von Salomo den Azd zur Verfügung gestellten Hengst ab. MENCIER, Übers. S. 11 und 319).

Şehîd 'Alî Paşa 1550

17 ½ : 14 cm. 9 Z. vok. kall. Neshî, Überschriften und Fihriste in Farben. (o. D.) (9. s. h.)

Das Buch beginnt mit einem Hadît, nach welchem Gabriel dem Propheten ein bereits Salomo geoffenbartes Buch über die Pferdezzucht überbringt, und welches dann von Muhammed an 'Alî weitertradiert wird. Als Rāwî tritt ein gewisser al-'Abbāsî auf.

Titel: كتاب فى علم الفروسية واستخراج الخيل العربية ومعرفة مباركها  
وارشلها وما يحدث لها من العلل وادويتها ومعرفة اصائلها واوصاف محاسنها وما يذم  
منها وعلاج حرونها وما ورد فى ذلك كل فى محله (4)

Anfang: قال حدثنا ابي الحسن البصرى عن على بن ابي طالب كرم الله وجهه  
قال كنا ذات يوم مع رسول الله صلعم قد اهتم الى غزوة الاحزاب وهو مهموم....  
قال صاحب الحديث واعلم ان هذا العلم الجليل المقدر من علم الله تعالى الذى  
عامه لنييه سليمان بن داود... قال راوى الحديث وهو العباسى رحمه الله تعالى من  
تعلم هذا العلم او عامه...

Das Buch ist identisch mit Wien Nr. 1474. FLÜGEL hat aber den Ausdruck *bend, bunūd*, mißverstanden. Sie bedeuten *Lanzenausfälle*, deren jeder einen besonderen Namen zu tragen pflegt.

Kolophon: وقد نسخت هذه النسخة باوضاعها والفاظها وتهذيبها وتبويبها كما هي في نسخة الاصل حرفاً بحرف من نسخة الاستاذ الفاضل ناصر الدين محمد معلم الخيل الشهير بالجرمى وهي منقولة من نسخة بخط الشيخ الصالح الاستاذ الفاضل تاج العارفين جمال الدين محمد بن صالح بن جعفر من سلالة الرشيد خليفة الله في ارضه منقولة من نسخة هي بخط بعض الكتاب المشهورين في زمن الخلفاء الراشدين يذكر فيها راويها انها وجدت في الزمن القديم وانها مأخوذة من الكتب المختلفة عن سيدنا سليمان ابن داود ...

Der Anfang des schwindelhaften Kolophons ist identisch mit dem der Wiener Handschrift. Den als letzten Tradenten genannten Nāṣireddīn Muḥammed könnte man vielleicht mit unserm Nāṣireddīn M. b. Ja'qūb b. aḥī Ḥazzām zusammenstellen.

## Š'AP 1549

20 ½ : 15 cm. 11 Z. vok. Mamlukenneshī o. D. 'Omar b. Raslān b. Naṣr al-Bulqīnī (gest. 1) 805). (Br. II 74. MERCIER 444, H H (Stambul) 2, 238. *Qatr as-sail fī amr al-ḥail* (5)

Auszug aus ad-Dīmjāḥī's (gest. 705) *Faḍl al-ḥail* (erhalten Paris 2810).

Anfang: الحمد لله الذى عرفنا بفضلہ طريق السلامة... اما بعد فهذا تصنيف لطيف في الخيل شمرت فيه للاختصار الذيل لخصته من مصنف الشيخ شرف الدين الدمياطى واضفت اليه اشياء ورتبته بحيث يسهل منه التعاطى

## Š'AP 2138

21 : 15 cm. 25 Z. enges Neshī 28 foll. (936 h Konstantinopel) (5).

Kolophon: ونقلت من اصل سقيم زعم كاتبه انه نقله من نسخة بخط المصنف فان كان كما قال فلعله لم يحسن استخراجہ او لم يقابله عليه

Der berühmteste Turniermeister und Lanzenstecher der Mamlukenzeit war Nağmeddīn Ajjūb al-Aḥḍab ar-rammāḥ (Br. I 496, dort statt Ajjūb: Ḥasan, bei MERCIER 441 Ḥassān) gest. 694. In der Handschrift AS 2902 bis. erzählt der Lanzner Gemāleddīn Jūsuf, wie im Jahre 690 der berühmte Meister, als er im Gefolge des Melik al-Aṣraf, der damals auf dem Wege zur Eroberung Akkas war (690/1291), durch Damaskus kam, den Lanzenstoß eines ägyptischen Lanzners mit der Peitsche pariert habe. Die Schriften Nağmeddīns, wenn er solche geschrieben hat, sind uns, wie es scheint, nur in späteren Bearbeitungen erhalten. Eine dieser Bearbeitungen führt den Titel *K. al-furūsīja birasm*

<sup>1)</sup> Ich schreibe absichtlich: gest. und nicht: †. Die frommen Muhammedaner würden sich im Grabe herumdrehen, wenn sie sähen, wie ihr Todesdatum von den Europäern mit dem Kreuzeszeichen gebrandmarkt wird.

*al-ġihād* (6). In vielen Handschriften erscheint es zusammen mit dem klassischen Buche über das Figurenreiten, der *Tuhfat al-muġāhidin fil-'amal bil-majādin* des Lāġin al-Ĥusāmī at-Ṭarābulusī. (8)

Dies letztere Buch ist besonders bemerkenswert durch die in den Handschriften öfters prachtvoll in blau und gold ausgeführten Skizzen, die den Aufmarsch und die Bewegungen der beiden Reitergruppen, die die Figuren zu bilden haben, veranschaulichen. (Über den ritterlichen Sport zur Mamlukenzeit siehe z. B. Maqrizī *Ĥiṭat* II 111.)

## Serai b. 2129

29 : 24 cm. Prachthandschrift. 10 Z. Dickes kalligr. vokal. Neshī, braune Tinte, prächtiges Titelblatt in Gold und Farben.

Titel: كتاب الفروسية برسم الجهاد وما اعد الله للمجاهدين من العباد

Exlibris: برسم خزانة المقام الشريف السلطان الاعظم والليث الامجد ذو المناقب الفاخرة والعطايا الزاخرة الملك الظاهر ابو سعيد قانسو (922—906)  
 خلد الله تعالى ملكه بجمد وآله

## 1. Das im Titel angegebene Buch (6).

Anfang: هذا كتاب برسم الجهاد في سبيل الله قال الله تبارك وتعالى في حق  
 — المجاهدين في سبيل الله — es folgen Koranverse, Hadithe und eine *Ḥutba*,  
 fol. 3a — الباب الاول من كتاب الفروسية في ركوب الخيل والنزول بالرمح  
 وهو ان تاخذ العنان بيدك اليسرى مع القربوس ورمحك بيدك اليمنى قد  
 اخذت منه على اقل من قامة وبسطة وقد قصرت عنانك في كفك من  
 الجانب اليمنى — (Reitlehre) — الباب الثانى في المناصب الحربية هذا ما تقدمت به  
 الإبطل من الحرب الشديد .... قال ناقل هذه الفروسية والمنازلة مع الفرسان  
 والاجتماع مع الاقران اذا التقيا الخصمين قابله زجرًا وابطله قهراً ولا تقصده  
 جهلاً وجاوله وخطبه وخارجه فان همز جواده عليك وطلبك فلا ترم عليه  
 وان قصدك بالطنع الحجازى فلا يكن تبطيلك له الا تقويم وان قصدك  
 etc., im Ganzen 52 bābs über  
 Fechtlehre für das Turnier, über Stöße, Finten, Paraden; wie man den Gegner  
 durch Stöße an bestimmte Stellen der Rüstung aus dem Sattel heben kann etc.  
 Als Autoritäten werden genannt Saifeddin Toquz, Mamlūk des Semseddin,  
 Gouverneurs von Aleppo (Semsaddin ad-Daukandār 703—712 ZAMBAUR 34 ?)  
 14b und Negmeddin Ajjūb ar-rammāh 15b:  
 (= Berlin 5553, wohl = Paris 2829,)

2. 35a—37b تواريخ سلاطين مصر Kurzer Überblick über die Geschichte der ägyptischen Sultane (7)

Kolophon: علقه العبد الفقير الى رحمة ربه الكرم محمد بن سونج  
 ٧٧٨ في رجب الفرد من شهور سنة ٧٧٨ ist aus der Vorlage mit ab-  
 geschrieben.

3. fol. 38b—49a Lāġīn al-Ḥusāmī al-ma'rūf bi ḡ-Ṭarābulusī (Bn. II 135 HĪ 2, 205) *Tuḥfat al-muġāhidīn fi l-'amal bil-majādin* (8)

Anfang: الحمد لله الذى اعلى قدر من اتصف بالشجاعة .... اما بعد فات  
 للحروب لوازم لا بد لمتصف بالشجاعة منها ... وضمن فى هذا الكتاب ما يجب  
 لمتاعى الحرب من الوقوف عليه .... ما تضمنه من اقبال وادبار واصدار وابراد  
 وكر ووقوف وفر وتصويب بسنان وارسال بسنان واقدام ....  
 ابتداء الميادين الحربية فى الفروسية وهو ان ينفرك الفرسان صفاً واحداً  
 والمقدمان فى وسطهم وان يكونا فارسين عارفين ثم يسوقون مقرصين متدائنين  
 بتنفيل حربى فاذا وصلوا الى رأس الميدان يردون ويقفون ثم بعد ذلك تخرج  
 المقدمان يدور كل منهم على اصحابه حلقة واصحابه تابعونه ويخرج المقدمان  
 من الوسط جفتاه ويقفون قطارين وكل ينظر الى غريمه يفعلون ذلك مرتين  
 وهذا ترتيبهم:

In dieser Weise werden die Bewegungen der Reiter beschrieben. Das Exerzierreglement ist geschmückt mit 25 Skizzen, die prächtig in Gold und Blau ausgeführt sind.

Schluß: وهذا صفة المنفذ وهو آخر الميادين والحمد لله رب العالمين تم الكتاب  
 (= Berlin 5552)

#### Fātiḥ 3512

31 : 24 cm. 10 Zeilen. Dickes großes kalligr. Mamlukenshī. Titelblatt in Blau und Gold, ebensolche Kolophonplakette.

Exlibris: رسم خزانه المقر العالى المولوى الاميرى الكبيرى العضى الدحرى  
 المويدى النصيرى المالكى المخدمى السيفى بهادر الشهابى مقدم الممالك السلطانية  
 الملكية الظاهرية

(al-Mu'ajjad Šihābeddīn Aḥmad 865, al-Malik az-Zāhir 865—872).

1. fol. 1—42 (6).

2. fol. 43a—44b *Hikājat ibtidā' uddat al-ġihād* (10). Über die Entstehung der einzelnen Waffen. Anfang:

اما ما كان من السيف فان الله تعالى انزله على الامين جبريل  
 (cf. Berlin 5553 fol. 35b).

3. fol. 45a—48b *Tawārīh salāṭin Miṣr* (von 658—703 h) (7).

4. fol. 49a—65a (8) mit neuem Titelblatt und neuem Exlibris:

رسم الخزانة العالية المولوية الاميرية الكبيرة المجاهدية العضدية الدحرية  
السيفية بهاذر الشهابى مقدم الممالك السلطانية الملكية الظاهرية اعز الله انصاره  
30 Figuren.

AS 2899 ter

31 : 21 cm. Prachtcodex, 11 Z. Mamlukenneshī.

Exlibris: رسم خزانة المقام الشريف العالى الناصرى سيدى محمد نجل المقام  
الشريف خادم الحرمين الشريفين مولانا السلطان المالك الملك الانترف ابو النصر  
قايتباى (872—901) عز نصره

1. fol. 1—29a (6).

2. fol. 29b—30b (10).

3. fol. 31a—47a. Neues, prächtiges Titelblatt: (8) Erweiterte Ausgabe,  
mit 25 + 11 Figuren.

AS 4196

31 : 21 cm. 11 Z. Mamlukenneshī in blau-goldenem Rahmen (904 h). Exlibris:  
unleserlich.

Titel: كتاب الفروسية وفنونها وطرائقها وبلية تحفة المجاهدين فى العمل  
بالميادين

1. fol. 1—29a (6).

2. 30a—45a (8). Erweiterte Ausgabe 25 + 11 Figuren, die letzteren  
nach dem Kolophon.

Bagdad Kösk 370

32 : 25 cm. Großes Mamlukenneshī 42 foll. (o. D.).

1. Lāḡin *Tuḥfat al-muḡāhidin* (8). Mit osttürkischer Interlinearüber-  
setzung. Der Codex ist falsch gebunden; fol. 10 steht der Schluß:

وهذا صفة المنفذ وهو آخر الميادين والحمد لله تم الكتاب

Dieses erste Stück enthält 19 Figuren. Es folgen dann 8 andere Figuren, und  
fol. 15 geht der Text weiter mit weiteren 6 Figuren. Nimmt man diese zu den  
ersten 19 Figuren hinzu, so sind es die üblichen 25 Figuren, die andern ge-  
hören der Erweiterung an.

2. fol. 17—33a Stücke aus (6) beginnend mit dem letzten Teil des  
13. häbs.

3. 33b (10).

4. 35a (7) bis 841 h Ġaḡmaḡ; 41a Rezept für eine سقاية السيف, dann  
folgen Ḥadiṭe bis 42a.

Die Reitfiguren des Lāḡin wurden neu bearbeitet von seinem Sohn  
Muḥammed:

## AS 3799

26 : 17 cm. 15 Z. Mamlukenneshī.

1. fol. 1—35b: Muḥammed b. Lā'īn(?) al-Ḥusāmī aṭ-Ṭarābulūsī.  
*Buġġat al-qāṣidīn bil-'amal bil-majādīn* (9) (Br. II 136 Leid. 1418)

Anfang: ... الحمد لله ناصر حزب من استنصره، وغافر ذنب من استغفره. ...  
3b ولما وفق الله تعالى الفقير المذنب... محمد بن لاجين الحسامي الشهير بالطرابلسي  
الرماح .... 4a وسميتها بغية القاصدين بالعمل بالميادين ... برسم المقر المقدمي الطهامي  
معز الاسلام والمسامين العالي العادلي المولوي المحدثي الاميري الكبيرى اشتمر  
اعز الله صاحب الشجاعة المعلنة 5a وكتب بتاريخ ٢٠

شعبان ٧٨٠

(Ašyqtimur war mehrfach Gouverneur von Aleppo und starb 791, ZAMBAUR 35).  
Das Buch enthält 49 + 12 Reifiguren.

2. fol. 36b—56b die 72 Lanzenstöße (*bunūd*) des Neġmeddīn (12) s. u.

## Fātiḥ 3509

36 : 27 cm 11 Z. großes vok. Neshī, Überschriften in Blau und Gold (878 h).

Exlibris: برسم الجنباب العالى المولوى الاميرى الكبيرى السيفى جرباش  
السلحدار من طبقة الرفرف الملكى الاشرفى (901—872) عز نصره

*Sammelband über Turnierlehre.*

Titel in Blau und Gold:

كتاب يشتمل على بنود الصحابة وكتاب فى الغزو والجهاد وكتاب فى علم  
الفروسية وكتاب فيه خمسون بندا وكتاب الفروسية برسم الجهاد وكتاب فى الحرب

1. fol. 1—7a [*bunūd aš-šahāba*] (11)

Anfang: بند ابى بكر الصديق حمايلى عَقِيَّه، وزنديّة، قَدَام، كَفِيَّه،  
ظَهْرِيَّه، دَبَّوَقَه، مَسْتَعْب، بلى، وعاشر، قَدَام، كَفِيَّه، ظَهْرِيَّه، دَبَّوَقَه، تقوير etc.  
In dieser aphoristischen, für uns vollkommen unverständlichen Weise bis zum  
Schluß.

2. fol. 9a—33b. *Die 72 bend und 21 tasriḥ des Neġmeddīn Ajjūb al-Aḥdab* (12).

Titel: كتاب فى الغزو والجهاد وترتيب اللعّب بالرمح وما يتعلّق به

Anfang: الحمد لله خالق الموجودات، وفاطر الارض والسموات .... اما بعد  
فالغزو والجهاد فى سبيل الله تعالى من افضل الاعمال ... وهذا فصل فى ترتيب  
اللعّب بالرمح وتبطلالاته ودخولاته وخروجاته وطعنه وضربه وهو من لعب  
المعلم الفاضل ... «نجم الدين ايوب الرماح المعروف بالاحدب»

Die Beschreibung der Lanzenstöße ist etwas ausführlicher als oben AS 3799.  
 اول البنود بند الحرب والتبديل تمسك الرمح تحت ابطك اليمين من وسطه  
 مسك طعن ثم تنقله الى ناحية شمالك من فوق راسك تبديلا ورتده مثله تبديل  
 يمين ثم رتده تبديل شمال ايضا ثم تحمله بتسريح مقور وقريصه ونشل وطعن ودخول  
 وخروج ورمى تبديل واخذ قدام ورد زنديه

Öfters werden Varianten mit den Worten ausgeführt: وفى نسخة اخرى

32b تم الكتاب بحمده وعونه

darauf aber 33 a—b die *dégagements (tasārīh)*

هذه التسارح الاول بنهضة الثانى الى ورا الثالث الى قدام طعن الح

(cf. Paris 2825<sup>2</sup>, 2827, 2829<sup>4-5</sup>).

3. fol. 36b—42a *Turnierlehre* (13).

Titel: كتاب فيه علم الفروسية والحرب والطنن والضرب والتبديلات  
 Anfang: هذا فصل فى الحرب فى علم الفروسية وما ذكروا فى المسايبة وما  
 يتجدد بينهم فى الملازقة والمغالقة والناورد والكهرد والجولان. قال الاستادون  
 والفرسان اذا بطلت السنان عنك وراح السنان الذى لخصمك الى ناحية يمينه  
 وكان سنان رمحك امامك والعقب للخصم فلا يكون تبطيلك الا بالعقب فى طول  
 الرمح الذى لك واوهم انك تضرب بعقب الرمح ثم ارم رمحك على صدره واجمع  
 عنان فرسك فى خروج جواده عنك ...

etc., jede Anweisung beginnt mit der Formel: قالوا الاستادون والفرسان

4. fol. 45a—62a *Beschreibung von 50 bend* (14).

Titel: كتاب فيه خمسون بندا من النوادر فى الحرب

5. fol. 65a—92a (6).

6. Daran unmittelbar anschließend fol. 92a—93a (10).

7. Daran unmittelbar anschließend: fol. 93a—95b (7) 658—703h.

8. fol. 98a—114b (8) 25 + 11 Figures.

Eine andere Darstellung der Lanzenstöße des Negmeddin Ajjüb enthält unter anderm das große Militärhandbuch *Nihājat as-su'ul wal-umniya fi ta'līm a'māl al-furūsija* (15). Sie ist bemerkenswert dadurch, daß dem Kompilator verschiedene Handschriften des auf Negmeddin zurückgeführten Werkes über die Lanzenstöße (*bunūd*) vorgelegen haben. Der Verfasser ist M. b. 'Isā b. Ismā'il al-Ḥanafī (vergl. *HH* (Stambul) 2, 37). Aus dem Text des Buches geht hervor, daß der Verfasser ein Enkelschüler des Negmeddin und ein Zeitgenosse des Emir 'Izzeddin 'Abdel'aziz war. (Letzterer ist vielleicht der spätere Sultan al-Malik al-Manşūr 'Izzeddin 'Abdel'aziz b. Barquq (808—809)? Sein Buch ist gewidmet einem gewissen Esen Bek, Sohn des Ebu Bekri). (Br. I 496, Paris 2828.)

AS 4044

26 : 19 cm 19 Z. flaches eckiges Neshī (o. D.) Besitzvermerk:

ملكه العبد الفقير الى الله تعالى الطيغنا السيفى ازجى (?) الملكى الظاهرى

بتاريخ ٧٨٨

In diesem Jahre regierte al-Malik az-Zāhir Seifeddin Barquq, es liegt nahe, in dem Ṭaibogha den Verfasser der *ḡunḡat al-murāmī* (s. u. 20) wiederzuerkennen.

Kein Verfassersname. Titel:

السؤال الخ

الحمد لله ناصر من اطاعه واتقاه، وكاسر من حاده وعصاه ... اما  
بعد فاني لم ازال (!) بعد ما وهب الله لي من المعرفة بآلات الفروسية ما وهب  
(cf. Nr. 2!) ولم يكن ذلك بمجهود مني وطلب .... شديد الفحص عما ذكره المتقدمون

Nach Koranversen, Dichterversen, Traditionen über *ḡilhād*, *riḡbāt*, den *ṣahīd*  
etc.: Erster Lehrgang über das Pfeilschießen في الرمي 34a

zweiter Lehrgang über den Lanzenkampf بالرمح 56a

Als Quellen nennt der Kompilator: Neḡmeddīn Ajjūb (*kitāb al-bunūd*),  
al-Aḡṣa', Özdāmir al-Baḡdādī. Neḡmeddīns Werk sei das wichtigste, aber  
die Kopien seien untereinander sehr verschieden, daher wolle er sie nacheinander  
vorführen.

59b الباب الاول تذكر فيه البنود التي وردت عن المعلم نجم الدين على  
اختلاف النسخ البند الاول وهو بند الحرب: تبطيل يمين وتبطيل شمال ونقل  
استواء وتسريح مقور وقريصة ونشل وطعن ودخول وخروج ونزول شمال وضرب  
زندة - البند الثاني etc.

Im ganzen 72 bunūd dieser Art, die nach Prophetengenossen und historischen  
Persönlichkeiten benannt sind (S. o. Nr. 12)

69a الباب الثاني من التعليم الثاني نسخة اخرى عن نجم الدين ايضا مخالف (!)

الاول (!)

77a الباب الثالث من التعليم الثاني عن نجم الدين ايضا فيه اختلاف قليل

Nachdem diese 3. Version der Lanzenstöße Neḡmeddīns zu Ende ist:

85b تمت بنود الاحدب على اختلاف النسخ وهذه النسخ (!) هي اصح  
النسخ واذكر بعد هذه البنود ايضا بنود الاحدب الذي (!) اخذتها عن ناصر  
الدين محمد الرماح وصححتها على عز الدين عبد العزيز الرماح احد البحرة بقلعة  
دمشق .... وقد وقع هذا الكلام واورده على الجناب العالي المولوى العلابى  
اسنك ابن المرحوم الابوبكرى

Es folgt eine Aufzählung der *bunād*, 86 a الباب الرابع من التعليم [الثاني] wie sie der Verf. praktisch gelernt hat. Manche schriftlich überlieferten Bezeichnungen seien heute veraltet:

وان النسخ التي للشيخ وقعت بهذا اللفظ وان اهل زماننا يعملون غير ذلك 95 b الباب الخامس من التعليم الثاني كتاب مفردات بنود الشيخ نجم الدين الاحدب

In einem weiteren bāb folgen 104 b die *tasārīh* (MERCIER übersetzt S. 303 mit Vorbehalt: *dégagements*) des Negmeddīn. Eine versprochene Tabelle der *tasārīh* fehlt.

Hierauf folgt die Reitlehre (105 a. — Religiöse Einleitung, Wettlaufbestimmungen)

112 a باب الاول في ابتداء تعليم الرمح والفرس الذي يصلح لذلك ...  
b الباب الثاني في الركوب وانواعه — 113 b الباب الثالث في الركبة والجلسة —  
117 a باب الرابع في ابتداء الخروج الى الميدان — 119 b الباب الخامس في

ذكر الميدان. Figurenreiten.

Der Verf. bemerkt, daß diese Übung zu seiner Zeit nur noch einen Sport bilde, dessen militärische Bedeutung — die Täuschung des Feindes — vergessen sei. Auch hier wird Negmeddīn als Autorität angeführt. 14 Skizzen, sehr viel einfacher als die des Lāgīn, und eine 15. kompliziertere.

Es folgt eine ausführliche Turnierlehre, 149 b—151 b Fragen und Antworten über den Gebrauch der Lanze.

151 b Dritter Lehrgang (التعليم الثالث) über das Schwert.

200 b Vierter Lehrgang über den Schild.

203 a Fünfter Lehrgang über die Keule.

204 a Sechster Lehrgang في صناعة الجنود والفرسان Sattel und Zaumzeug, Reiterkunststücke, verschiedenes, die Jagd.

215 a Siebenter Lehrgang في ذكر الاسلحة والمسائل الواردة فيه على المحارب (Sehr vielfältiger Inhalt).

261 b Achter Lehrgang. Heerführung und Strategie im allgemeinen. عقد الجيوش وجمعها وولاتها وامرائها وقودها وعدد اجنادها على الوجه

المأمون الخ

279 a Neunter Lehrgang. Taktik: تعبئة الصفوف في القتال

309 b Zehnter Lehrgang: Kriegslisten und -techniken:

المكايد الحزبية من تسليط النيران والدخاخين وغيرهما

315 b Elfter Lehrgang: Beuteverteilung und mit dem *gihād* zusammenhängende Scheri'abestimmungen. (Sehr eingehend.)

368 b—381 Zwölfter Lehrgang. Omina und Wundbehandlung.

## AS 4197

groß 8°, 24 Z. ägypt. Neshī in rotem Rahmen, 217 foll. o. D. Verziertes Titelblatt:

كتاب السول والامنية في تعلم (!) اعمال الفروسية تأليف محمد بن عيسى بن اسمعيل الحنفى الاقصراني ابوه (15)

Der Codex ist bemerkenswert durch die Miniaturen, die er enthält: 77a Zwei Lanzenreiter — 77b Vier Lanzenreiter um ein Viereck (Bassin) herumreitend — 79a Lanzenreiter auf Schimmel — 85b Lanzenreiter auf Fuchs — 88b ebenso — 94b (falsche Zählung) Reiter mit erhobenem Schwert — 95b Reiter mit gesenktem Schwert — 97b Reiter mit hinter den Rücken gehaltenem Schwert — 99a Reiter mit Schwert unter dem Arm — 100b Reiter mit Schwert unter der Achsel — 101a Reiter mit Schwert und Schild — 102b Reiter mit Schwert und Schild auf Rappen — 103a Reiter mit erhobenem Schwert — 104a Reiter mit zwei Schwertern — 105b Zwei Reiter mit Schwertern — 106a Reiter mit zwei Schwertern — 108a Reiter auf Schecken mit nach hinten und abwärts gehaltener Lanze — 109a Reiter mit Schild und Lanze — 109b Vier Reiter mit Schwertern um einen runden Teich herumreitend.

## AS 4198

26 : 17 ½ cm. 19 Z. Mamlukenneshī. 154 foll. o. D. am Schluß spätere Bemerkung vom J. 873h.

Titelblatt: كتاب في علم الفروسية (!) النشاب والرمح وغير ذلك

1. 1—88a Turnierlehre (16)

Anfang: الحمد لله الذى اعز اهل طاعته واكرمهم بالجهد وفضلهم على سائر العباد... وبعد فلما رأيت شغف حضرتك بمعانى الطعن والضرب وقد جمع مجلسها فنوتنا من الآداب الحربية مما الفه المتقدمون وذكره الفرسان المجاهدون بادرت الى جمع مختصر فيه

fol. 13a—15b, 17b—18a, die Maidanfiguren des Entelschülers von Negmeddīn (Nr. 15). Das Buch ist von jenem abhängig.

Nach 2 Seiten Kalligraphieübungen:

2. fol. 89b—114a *Taibogā*, *Gunjat al-murāmī* (s. u. Nr. 20).

## AS 2900

folio, 11 Z. großes Mamlukenneshī im Rahmen. 51 foll. Reichverziertes Titelblatt.

Exlibris: رسم الجناب العالمى المولوى الاميرى الكبيرى السيفى بيبس الحاصكى من اقبردى من طبقة الرفرف الملكى الاشرقى

1. 1—33b (6) angehängt (10).

2. 34—51a (8). 36 Figuren. Schönes Exemplar.

## Werke über Bogenschießen.

Die bisher aufgeführten Bücher enthalten z. T. Kapitel über den Gebrauch von Bogen und Pfeil, doch fehlt es nicht an Spezialliteratur über diesen Gegenstand. Zur höchsten Blüte gediehen ist der Bogensport bekanntlich bei den osmanischen Türken. In seiner ausführlichen Arbeit über Bogenhandwerk und Bogensport bei den Osmanen (diese Zeitschrift Bd. 14 u. 15) hat JOACHIM HEINS<sup>1)</sup> auch die arabische einschlägige Literatur kurz behandelt (14, S. 299 bis 308). Ich ergänze im folgenden seine Angaben.

Als das älteste Buch über das Bogenschießen gilt das des Tabarī mit dem Titel *al-wādiḥ* (17) (HJ II 925). Vergl. darüber die Feststellungen HEINS Isl. 14, 299—301. Nach AHLWARDT Nr. 5550 ist der Name des Autors Ahmed b. 'Abdallāh Muḥibbeddīn at-Tabarī, und ist er gestorben 694 h.

## Welieddīn 3175

25 : 17 cm Prachtcodex, 190 foll. 9 Z., sehr großes Neshī. Farbiges Titelblatt:

(17) كتاب الواضح في الرماية للشيخ العلامة الطبرى

وكتب برسم الاستاذ الكبير الجنب العالى المالكى المجدومى  
السيفى سوزار من خشت من طبقة المقدم الملكى الاشرفى معلم الممالك السلطانية  
بالنشاب اعز الله انصاره وختم بالصالحات اعماله

(o. D. Besitzvermerk vom Jahre 977). Der Bogenschießlehrer dürfte der Zeit des Malik al-Aṣraf Saifeddīn Qaitbāi. (872—901) (in Betracht käme noch al-Malik al-Aṣraf Saifeddīn Barsbāi (825—841) angehört haben.

Anfang: الحمد لله رب العالمين... اما بعد فاني وقتت على قليل من علم الرمي

## Welieddīn 3176

21 : 15 cm 9 Z. großes kall. vok. Neshī 105 foll. o. D.

Exlibris: برسم المقر الاشرف العالى المولوى الاميرى الكبيرى المجدومى  
السيفى محب الدين تمر از امير رأس نوبه النوب الملكى الاشرفى اعز الله انصاره

1. 1—102 b *osttürkische Bearbeitung arabischer Bücher über das Bogenschießen* (18) Titel

كتاب في علم النشاب

Anfang: اڪوش حمد شكر و ثنا اول بير بار تكرىكم عالملى... يته سزكه  
معلوم اولسون كيم بوكتابنى يزمنغا سبب اول بولدى كيم مخدوم طولوبيك  
الملكى الظاهرى قچان كيم من ضعيف بيچارنى انديب اوكدنه عرب تلنجا اوق

<sup>1)</sup> Im Schatzhaus des Top Kapu Serai befinden sich prachtvolle Exemplare von türkischen Bogen mit allem Zubehör. Wie mir Herr Direktor Halil Edhem Bey mitteilt, hat die Nachprüfung der Angaben HEINS bei Stambuler Bogenschützen die Richtigkeit seiner Deutung ergeben.

أماق عالمی اجندہ کتابلر کلتورب قویدی دخی من مسکین بیچاردن تلدی کیم  
بو کتابلردن ودخی اوزکا کتابلردن برکتاب  
کتاب فی المسابقة

2. 103b—105b

*Über die Wettkampfbestimmungen.* (19)

Anfang:

بسمه تجوز المسابقة فی اربعة اشياء

Das in den Bibliotheken häufigste Werk über Reiten und Bogenschießen ist die kommentierte *Arjūza* des *Taibogā al-Baklamišī al-Jūnūnī* (20) (Br. II 135 HEIN 306 MERCIER 378, 450). *Taibogā* schrieb sein Werk, wie es scheint, für *al-Malik al-Asraf Ša'bān* (764—778) und ist, wenn sich die Notiz bei *Ibn Ḥaǧar*, *Inbā' al-ǧumr* (Br. II 70, AS 2974): *طیبغا بن عبد الله*: *الاشرفی احد الابطال المشهورین*, auf ihn bezieht, im Jahre 797 h gestorben.

Seltensamerweise wechselt das Werk proteusartig von Handschrift zu Handschrift nicht nur den Titel, sondern auch den Namen des Gönners, dem es gewidmet ist. Man hat offenbar die Namen des Fürsten je nach Bedürfnis verändert, unbekümmert darum, ob er ins Metrum paßte oder nicht. Dementsprechend erscheint das Werk denn auch bei Br. unter mehreren Nummern.

AS 3800

22 : 16 em 11 Z. vok. dickes Mamlukenshī (o. D.) 182 foll. Titelblatt rot:

کتاب فی رمایة النشاب واسمه بغیة المرام [الصحيح غنية الرامی (!)]  
للاستاذ طیبغا البکلمشی الیونانی (20)

Anfang: الحمد لله العادل حکمه، الشامل عامه، القاهر سلطانه، الباهر  
برهانه... 2b اما بعد فان الله حيث فرض علينا رمی النشاب... 10b وحيث صح  
امره صلعم بالرمی والركوب ولم اجد لمن تقدم منا مصنفًا شافيًا في الرمی على ظهور  
الخيل احببت جمع فضيلتي الرمی والركوب..... فنظمت هذه القصيدة المختصرة  
المفيدة وضمنتها ما يحتاج اليه من اصول معاني الرمی وفروعه.... ولما كملت وصارت  
لهذا الفن اصلا جامعا وقانونًا متحقًا ان يؤهل خدمته لديهم اردتها بشرح  
وفصول تم شواهدا

Der Anfang der Qasīde lautet

الحمد لله العظيم الشأن رب العلى مكون الاكوان

Der Vers mit dem Namen des Gedichts:

وسميتها بغنية الرامی [المرامى] [verb. aus المرام] وغاية المرام [النgram] [verbessert aus

للعانى

Das ist metrisch unmöglich. Das Richtige wird sein:

وسميتها بغية المرامي وغاية المرام للمعاني

Der Widmungsvers: الملك الاشرف شعبان الذى قد قع اهل البغى والطغيان

AS 4198

1. 1—88a (16) s. o.

2. 89 b—154a *Taibogā Ġunjat al-murāmī* (20) fol. 135a wechselt die Hand.

Titelvers: *وسميتها بغية المرامي (!) وغاية المرام للمعاني*

Widmungsvers wie AS 3800.

AS 4320

35 : 26 cm. 15 Z. großes Mamlukenneshī.

1. fol. 1—60 (20)

Exlibris: كتب برسم المجلس العالى السيفى دقاق بن عبد الله من خستقدم  
من طبقة الرقرف الملكى الظاهرى اعزته الله تعالى

Abschrift 864 h. Damals regierte Malik Ašraf Inal (857—866), Hoşqadem war damals Atabek.

Titel: *كتاب منية الطلاب فى معرفة الرمي بالنشاب (!)*

Titelvers: *وسميتها بغية [بغية] المرامي وغاية المرام للمعاني*

Widmungsvers: *الامير سيف الدين طشتمر الذى قد عم كل الخلق بالاحسان  
حامى حى عساكر الاسلام وناصر الدين العظيم الشان*

2. Der Rest des Codex enthält einen Teil der *Hešt Bihišt* des Bitlīsī (BÄNINGER, *Geschichtsschreiber* S. 46).

Anfang: *اى تاج ده جمله شاهان جهان*

AS 4193

Groß 8<sup>o</sup> 11 Z. vok. Neshīr (796 h) 131 foll. (20).

Titelblatt: *كتاب شرح غنية المرامي وغاية المرام للمعاني تأليف الشيخ  
ابن ابى حجلة (!) فى رمى النشاب والجرح وما يتعلق بالقى العربية وغيرها*

Titelvers: *وسميتها بغية المرامي وغاية المرام للمعاني*

Widmungsvers: *الامير سيف الدين طشتمر الذى قد عم كل الخلق بالاحسان*

AS 2902 bis

27 : 17 cm. 11 Z. Mamlukenneshī (802 h).

Exlibris: بما عمل برسم خزانة العبد الفقير الى الله تعالى الراجي عفو ربه  
برسبغا الاحمدى الاقنى الملكى الناصرى عن نصره  
Titel: كتاب فى معرفة رمى النشاب وركوب الخيل

1. 1—113a (20). In der Prosa-vorrede ist hinter dem Worte يؤهل die folgende Widmung eingefügt:

لاعلى الخدمات ويوسم باشرف السمات بان يجعل هدية الى بساط مقتنى كل  
مأثرة و مقتنى كل عمدة .... مولانا المقر الشريف العالى المولوى السيدى المالكى  
المخدومى السيفى منكلى بغا الشمسى الملكى الاشرفى لازالت يده بالخيرات مبسوطه ...

Titelvers: وسمتها بغية المرامى وغاية المرام لسعاني

Widmungsvers: الاشرفى الشمسى منكلى بغا اطوع خلق الله للسلطان  
اتابك العاكر المنصورة وكافل العباد والبلدان

Mängli Bogā war zwischen 767 und 778 Gouverneur von Aleppo.

2. 115a—135b. 13 Z. Neshī.

Titelblatt: كتاب الجهاد فى سبيل منىء العباد

Exlibris: للخزانة العالیه المولویه المخدمیه الناصریه سیدی محمد نبجل المقر  
السيفى يشبك التوروزى اعز الله انصاره (6)

3. 135b—145b Lāgīn (8) 25 Figuren.

4. 146a—158a 108 *bunūd*, gehört zu (12).

5. 158b—166b weitere *kunūd*, gehört zu (14).

6. 168b—173b 19 Z. vok. Neshī (16).

7. 175b—178a Lāgīn (8), erweiterte Ausgabe.

8. 179b—185b (15).

Serai b. 2608

27 : 17 cm

1. 1—195 kall. ägypt. Neshī (805 h.) Titelblatt, reich verziert:

كتاب غنية الطلاب فى معرفة الرمى بالنشاب

(20). (Der Titel ist irreführend, vermutlich gilt das auch für das gleichnamige Werk Br. II 136.)

Titelvers: كاسمها هى غنية المرامى وغاية المرام لسعاني

kein Widmungsvers.

2. 195—231 andere Hand 14 Z. vok. Neshī (806 h.) Kein Titelblatt.

Adabbuch. Anfang: الحمد لله العلى الكبير، القوى القدير .... أما بعد فان

أحق ما نطق به لسان، وأعرب عنه بيان، .... وقد جمعنا من انشائنا في كتابنا هذا الفاظا وجيزة اجرينها مجرى الامثال .... جعلناه الف فصل ومثل في ٨ ابواب: (١) في الابانة عن فضيلة العلم والعقل (٢) في الاستعانة على الزهد والعبادة (٣) فيما يستعان به على ادب اللسان الخ

AS 3314

30 : 22 cm 15 Z. Mamlukenneshī.

1. 1—90 b (20) ohne Prosaerleitung und Widmung.

Titelvers: كاسمها هي غنية المرامى وغاية المرام للعاني  
am Schluß defekt.

2. 91 b—110 a Anonymus, *Iršād al-iḥwān fī aḥkām ar-riḥān* Risāla über die Wettkampf- und Wettspielbestimmungen der Šerī'a (21).

Anfang: الحمد لله العادل حكمه، القاهر سلطانه ... اما بعد فهذه رسالة لطيفة في احكام الرهان والمغالبات سميتها ارشاد الاخوان في احكام الرهان لما كان الانسان اقل الحيوانات اقتناعا بما هو فيه

3. 110 b—139 a Anon. *Risāla fī l-furūsija* (22).

Anfang: الحمد لله الذى بنعمته تم الصالحات .... فهذه رسالة لطيفة في الفروسية الفتها لنفسى والاصحاب رجاء الاجر والثواب

Arten der Pferde, 120 b Schluß mit *ḥamdala* und *tašija*. 121 a beginnt mitten in der Beschreibung des Kampfes zu Pferde, dann Gebrauch des Schildes, Ringkampf zu Pferde, Keulenschwingen. 124 a Abrichten und Bereiten des Füllens nach griechischer Methode (<sup>1)</sup> قال ثوميسطيس الحكيم الرومى) — 124 b dasselbe nach persischer Methode — 128 b Kniff, um den Sieg eines Pferdes herbeizuführen. Behandlung von Pferdeunarten, nach irakischer, persischer, mughribinischer und anderen Methoden.

Schluß: وعند انقطاع الرطوبة عاجله ايضا بدوا يسمى بالرومية حطابا هو وحب الغار من كل واحد منها اوقية وقسط من ما العسل ثم يخلط ويسعط به يبرا باذن الله تعالى

AS 2052

25 : 7 cm 11 Zeilen Mamlukenneshī. Prachtcodex; reich verziertes Titelblatt. o. D.

Exlibris: برسم خزانة المقر الاشرف الكرم العالى المولوى الاميرى الكبيرى  
السيفى ازدمر امير دوادار كبير الملكى الاشرفى اعز الله انصاره

<sup>1)</sup> Vgl. Paris 2810.

Der Codex ist also wohl unter al-Melik al-Ašraf Saifeddīn Qaitbāi (872—901) geschrieben.

Ḥusain b. 'Abdarrahmān b. M. b. 'Abdallāh al-Jūnāni um 650  
(HEIN S. 306).

*Arjūza über das Pfeilschießen mit Kommentar (23).*

Titel nach HĤ VI 403 Stamb. 2, 261 *an-nihāja fī 'ilm ar-rimāja*,  
im Codex:

Titel: ارجوزة في علم الرماية للعلامة «حسين الشهير باليوناني»  
الحمد لله رب العالمين، ولا عدوان الا على الظالمين، لا حول ولا قوة: Anfang:  
الا بالله العلي العظيم.... يقول العبد.... حسين بن الشيخ عبد الرحمن بن  
الشيخ محمد بن الشيخ عبد الله اليوناني.... سألتني بعض الاخوان ان اصنف له  
ارجوزة في علم الرمي اذكر له فيها ما اختار لي استاذي مما يوافق اعضائي من رمي  
الايمة وانشرح له رمي من تقدم من رماة خراسان ورماة واسط وكيف كان سبب  
نزول القوس ومن رمي به اولا وكم ملكا توارثه حتى وصل الى ايننا ابراهيم الخليل  
عليه السلام ومن رمي به بعد ايننا ابراهيم حتى وصل الى بهرام جور الكبير الخ  
Erster Vers: الحمد لله القديم الخالق الملك الفرد الجواد الرازق

AS 4051

20 ½ : 15 ½ cm 11 Z. vok. Neshī 86 foll. (23). Angehängt allerhand Gebete.

Welieddīn 3177

19 : 14 cm 71 foll. 15 Z. Neshī o. D.

Stück aus einer anonymen Bearbeitung von Ṭabarīs *Wādih* (17).

Anfang: تم الجزء الاول من كتاب الهداية في علم السبق والرماية.... ويتلوه  
الجزء الثاني من الكتاب

باب امر النبي صلعم بالرمي حدثنا محمد بن عبد الله بن الحسين الرقي

Seraib. 2305

2305. 27 : 18 cm. 13 Z. Neshī 97 foll.

Ḥasan b. Muḥ b. 'Absūn al-Ḥanafī as-Singūrī *Hidājat ar-rāmī ila l-ağrāq  
wal-marāmī* (24)

Exlibris [842-857] رسم مولانا السلطان المالك الملك الظاهر أبو سعيد محمد

عز نصره

Kolophon: قال الفقير جامع هذا الكتاب — — وقع الفراغ من تحريره  
وجمه في آخر المحرم الحرام سنة ٨٥٥ بالقاهرة المحروسة

Also Autograph. Anfang: الحمد لله المنزه عن الاشباه والامثال المتصف  
بصفات الجلال... وبعد فقد ذكرت في هذا الكتاب خلاصة كلام الاولين  
والآخرين من الرماة والمجاهدين وحققت ما اشاروا في كتبهم اليه.... وخدمت  
به حضرة... السلطان الملك الظاهر ابى سعيد محمد

Der Stoff ist in 48 Kapiteln angeordnet, Übersicht fol. 2—6.

AS 3845

17 ½ : 14 cm. 15 Z. ägypt. Neshī (895 h).

Anonymus *Hall al-iskāl fi r-ramj bin-nibāl*. Kommentar zu einer  
*Argūza* über das Pfeilschießen. (25) (Paris 6259 (913 h) MERCIER 454).

1. fol. 1—86b.

Anfang: الحمد لله العظيم الذى دبر ملكه بحكمته... وبعد فاما كان الجهاد  
في سبيل الله تعالى من افضل الطاعات.... وكان من اجل مصنفاتهم قدرا، واسناها  
في افق هذه الصناعة بديراً، ارجوزة عزيزة المنال، كثيرة الفوايد والامثال، عزت  
في الوجود لعدم شهرتها باسمها وكادت تغيب عن ادراك البصر لولا بقايا رسمها،  
دلت على عظم شأن مؤلفها...

Anfang der *Argūza*:

وبعد حمد الله والصلاة على النبي خاتم الهداة

لمن اراد لاصول الرمي فيها ولم يبلغ سبيل الغنى

2. fol. 87a—8. Anhang über das Fingerrechnen:

هذا بيان حساب عقود الاصابع المعبر عند اهل الشرع....

Sernib. 2020

27 ½ : 18 ½ cm. 23 Z. vok. Neshī. Graue Tinte. 112 foll.

Muḥammad aṣ-Ṣuḡaǧǧir *K. ramj an-nuṣṣāb (al-muḥtaṣar al-muḥarrar)* (26).

Kolophon: وكان بداية تصنيفه ونسخه (dies n. R.) في مستهل شهر ذى الحجة

الحرام سنة ٨٢١ وفروغه في الرابع والعشرين من شهر الله المحرم سنة ٨٢٢

Also Autograph.

Titel: كتاب رمي النشاب تأليف فقير رحمة ربه محمد الصغير معلم النشاب الخ

Anfang: الحمد لله مدبر الامور، باعث من في القبور... وبعد فلما كانت

هذه الصناعة من اهم الامور.... اجبت من سألني من بعض اخواني ان اضع له

كتاباً في هذا الفن مختصراً يشتمل على معرفة الآلة وعمل يدي الرامى اليمنى واليسرى... وسميته بالمختصر المحرر لمحمد بن على الصغير وبوبته في ٢٢ باب

Seraib. 2425

26 : 17 cm. 59 foll. 7 Z. großes kall. Neshī. Herrliche Luxushandschrift mit verschiedenfarbigen Überschriften.

Exlibris: برسم خزانه المقام الشريف ملك البرين والبحرين خادم الحرمين الشريفين مولانا السلطان المالك الملك الاشرف ابى نصر قايتباى (901—872)

Kolophon in mehrfarbiger Plakette عز نصره

كتبه المملوك مغلباى الاسمعىلى من طبقة المستجدة الملكى الاشرفى عز نصره  
Sujūṭī (gest. 911 h) *Ġars al-ansāb fi r-ramj bis-sihām bin-nuṣṣāb* (Bu. II 154,233 = Berlin 5540) (27).

Anfang: قال .... السيوطى: الحمد لله الذى جعل الرمى بالسهام عدة للجهاد

Zuerst Koranverse und Ḥadīṭe, dann: وبعد فهذا كتاب سميته ...

ذكر فوائده لغوية تتعلق بالقوس والنشاب والرمى — ذكر فوائده فى علم الرمى —  
Zitiert wird von 'Izzedīn b. Ġamā'ūn  
gest. 819 (*Buġjāt al-wu'āt* Kairo 1326, 25 s. v. M. b. abī Bakr) —

ذكر مقامة القوس انشاء الامام كمال الدين اسمعيل بن الشيخ جمال الدين عبد الرزاق الاصبهانى — ذكر اللغز الذى فى القوس الخ

Köpr. 384

20 : 14 cm.

1. 1—10b Neshī (Ende des 7 s.).

كتاب فضائل الرمى فى سبيل الله

(28) تأليف الحافظ ابى يعقوب اسحق بن ابى اسحق يعقوب القراى (?)

Sammlung von Ḥadīṭen über das Bogenschießen

اخبرنا الشيخ الفقيه الامام الصالح الزاهد العارف المحدث ابو على حين بن يوسف بن الحسن بن عبد الحق الصنهاجى الشاطبى قراءة عليه ونحن نسمع بمصر فى يوم السبت ..... سنة ٦١٣ قال اخبرنا .... فى ذى الحجة سنة ٤٩١ اخبرنا ابو على الحسين بن محمد بن الحسن بن ابى نصر بن مت الهروى قراءة عليه بهراة اخبرنا ابو يعقوب اسحق ابن ابى اسحق العدل الحافظ

2. 11a—25b at-Ṭabarānī (gest. 260) (Br. I 167) *K. faḍl ar-ramj wata'li-mih* (29). Ḥadīṯe etc. über das Bogenschießen.

3. 26a—67b Ibn abi d-Dunjā (gest. 281) (Br. I 153) *Qaṣr al-amal*.  
4. 68a—75b.

ذكر جماعة ممن اجاز لشيخنا العلامة ابي حيان ولم يسمع منهم كتبه من خطه  
nebst sonstigen Bemerkungen über Namen von Scheichen.

5. 76a—81b. 13 Z. schönes vok. Neshī [7. s.]. *Fragment einer Gedichtsammlung* mit erklärenden Randnoten. Genannt werden:

ابو الغول الطهوى — جعفر بن عليّة الحارثى — ابو عطاء السندى —  
بلعا بن قيس الكنانى — ربيعة بن مقروم الضبى — سعد بن ناسب — الشمينر  
الحارثى — ودّاك بن سنان — سوار بن المضرب — علقمة بن شيان — قطرى بن  
الفيجاءة — الحريش بن هلال السعدى — تابطشرا — ابو كبير الهذلى —  
عبد الملك بن عبد الرحيم الحارثى

A.S 505

16 ½ : 13. Zierlicher Lederband. 11 Z. vok. Neshī in goldenem Rahmen.  
Blau-gold-rote kleine Titelpaketete 26 foll. o. D. (nach 900)

Anonymus رسالة الرمى بالسهم (80)

الحمد لله الذى اظهر دينه وايداه، واعلى مناره وشيده، بعده فهذه  
اربعون حديثا نبوية جمعتها فى فضل الرمى بالسهم لانه اجل انواع الفروسية  
Über die Literaturgattung siehe HEIN, diese Zeitschr. 14, S. 319ff.

### Werke über Taktik und Kriegswesen

‘Āṭif 2018.

7 Z. Neshī 156 foll. (602 h.) (cf. RESCHER MFOB 1912 S. 495).  
‘Alī b. abī Bekr al-Herawī *At-taḍkira al-harawīja fi l-hijal al-ḥarbīja*. (31)  
Der Verfasser dieser Schrift (gest. 611 h) war ein Sonderling mit wunder-  
lichen Angewohnheiten. Er reiste in der ganzen Welt umher und beschrieb  
alle Wände mit Sprüchen und Versen. (Cf. Ḍahabī *Ta’rīḥ al-islām* AS 3011<sup>1</sup>)  
s. a. 611 h und Ibn Ḥallikān *Buluḡ* 1275, 1, 493). Um seinem Drang  
nach Hinterlassung von Inschriften genügen zu können, bedeckte er die Wände  
der ihm vom Melik Zāhir i. J. 602 h. bei Aleppo an der Straße nach Damaskus  
erbauten Madrasa mit zahlreichen Inschriften, die in dem vorliegenden Codex  
zum großen Teil wiedergegeben sind. Ihr Inhalt ist zumeist die Klage über  
Einsamkeit. Z. B.

على الجانب الغربى ما هذه صورته منقور فى الصخر:

<sup>1</sup>) In seiner Besprechung der AS-Handschriften dieses Werkes (MSOS 1907 S. 9) hat HOROVITZ nicht angemerkt, daß die mss. 3005—3014 das — leider sehr spärlich punktierte — Autograph Ḍahabī enthalten, was für eine künftige Ausgabe dieses Werkes von Bedeutung ist.

بسمه ..... هذه تربة العبد الغريب الوحيد على بن ابي بكر الهروى، عاش غريباً ومات وحيداً، لا صديق يرثيه ولا خليل يبكيه، ولا اهل بزورونه، ولا اخوان يقصدونه، ولا ولد يطلبه، ولا زوجة تندبه، آس الله وحدته، ورخم غربته، وهو القائل: سلكت القفار، وطفت الديار، وركبت البحار، ورأيت الآثار، وسافرت البلاد، وعاشرت العباد، فلم اجد صديقاً صادقاً ولا رفيقاً موافقاً، فمن قرأ هذا الخط فلا يغتر باحد قط ..... الخ

Ibn Hallikān hat das Grab des Mannes besucht.

قال... الحمد لله الذى اسدل ظلال نعمه... وبعد فانه لما سألتى الاخ: Anfang: الصالح والخل الناصح ان اصنف له كتاباً، وابويه ابواباً، واذكر فيه ما يجب على ولاة البلاد، وهداة العباد، كالحلفاء الراشدين والملوك والسلاطين من امر سياسة الرعية واصلاح امور البرية... وحفظ بلادهم من عدو يقصدهم... فاجبته الى ما سألتى فيه، بمختصر يكفيه.... ووسمته بالتذكرة الهروية فى الحيل الحربية وهو ٢٤ باباً الباب الاول ما يجب على السلطان استعماله - (٢) فى صفة الوزراء - (٣) فى صفة الحجاب - (٤) فى صفة الولاة - (٥) فى امر القضاء - (٦) فى امر العمال وارباب الديوان - (٧) فى من يجالس السلطان - (٨) فى كشف مواطن ارباب الدولة - (٩) فى المشورة - (١٠) فى صفة الرسول الذى يرسله - (١١) فى صفة الرسول الذى يأتبه والحيلة فى ذلك - (١٢) فى حال الجواسيس واصحاب الاخبار - (١٣) فى جمع المال والذخائر وآلة الحرب واستمالة قلوب الرجال الحربية - (١٤) فى لقاء العدو وصفة المنازل ومكايد الحرب - (١٥) فى كتمان السر - (١٦) فى انفاذ السرية - (١٧) فى التيقظ والاحتراس من العدو - (١٨) فى اتباع الحق فى المقاصد - (١٩) فى تحريض الرجال على الحرب - (٢٠) فى ضرب المصاف ومكايد الحرب - (٢١) فى قتال الحصون وحصارها - (٢٢) فى استعمال الحكم بعد القدرة ومكايد ذلك والحيلة فيه والمثابرة على الذكر الجميل - (٢٣) فى الحيلة اذا حاصره عدوه والعمل فى ذلك - (٢٤) فى العمل بالحزم اذا عدم النصرة وضافت حيله

Das Buch ist unter dem Eindruck der Krouzzüge geschrieben, die Einnahme von 'Alkā wird erwähnt (fol. 62b—63a); 588 ist der Verf. selbst mit ins Feld gezogen. Als eins seiner Bücher zitiert er: معيار الزمان فى معاشره الاخوان: Andere Werke führt Ibn Hall. auf.

AS 2857

26 : 17 cm. Prachtcodex, 7 Z. großes vok. Mamlukenneshī, Überschriften in blau und Gold. 65 foll.

Exlibris: برسم الخزانة الشريفة السلطان المالك الملك الأشرف أبو نصر  
قايتباي (872—901) عز نصره

Kolophon auf Goldplakette:

وافق الفراغ من كتابه مستهل رمضان المعظم قدره سنة ٨٧٥

Darunter in blau auf einer weißen Farbe, die offenbar eine frühere Schrift bedeckt:

خدمة العبد الفقير الى ربه اينال الفقير المللك الاشرفى يسره ?

id. (31)

AS 2839

28 : 20 cm.

1. 17 Z. großes vok. Neshī, braunes rauhes Papier, braune Tinte, 33 foll. Muḥammad b. Māngli: *al-adilla ar-rasmīja fi t-ta'ābī al-ḥarbīja* (FH I, 75) (32).

Exlibris: ... كتب برسم الخزانة المعمورة السيدة المالكية العالمية الاطابكية ...  
وكتب منشئه محمد بن منكل ووافق الفراغ منه في العشر الاخير من شهر  
صفر عام ٧٧٠

Der Codex ist also offenbar unter Aufsicht des Autors geschrieben. M. b. Māngli war Oberster der Garde unter Scha'bān (764—778, ein Werk von ihm über die Jagd ist erhalten in Paris 2832, (danach Br. II 136) und von FLORIAN-PHARAON übersetzt (MERCIER 457). Aus seinen Schriften spricht die Erfahrung eines erprobten Kriegsmannes. Die Fehler, die in der Kriegsführung zu vermeiden sind, illustriert er beständig an Beispielen aus den Kreuzzügen. Daß sein Wissen mit einer gehörigen Portion Aberglauben versetzt ist, gehört zum Bild der Zeit. Bedauerlich ist die Wirrheit und Dispositionslosigkeit seiner Schreibweise. Anfang des vorliegenden Buches:

الحمد لله ناصر الغزاة، وكاسى العرارة، ومخذل البغاة....

اما بعد فقد استخرت الله تعالى في تأليف هذا الكتاب المسمى .... ونبدأ

بذكر اشكال التعابي

Mehrfach finden sich taktische Figuren. Interessant ist sein Urteil über die Kampfweise der verschiedenen Völker (AS 2875 bis (s. u.) 18a):

„Was aber die Franken — Gott verderbe sie — anlangt, so ist ihre Tapferkeit groß, und sie kämpfen mit Überlegung und Vorbedacht. Sie fassen ihre Entschlüsse erst nach langer Beratung, bis sie sich geeinigt haben, und wenn sie Kriegsrat abhalten, so ist es bei ihnen allgemein, daß die Herren und die Knechte gleich sind, und wenn der jüngste von ihnen kommt und sagt, er wisse einen Rat, so hören sie ihn an und besprechen ihn und folgen ihm, wenn sie ihn richtig finden, und wenn sie etwas beschlossen haben, so bleiben sie dabei, halten es fest und führen es aus ohne Abweichung. Sie haben eine

festen Heeraufstellung in den Kriegen, und so lange sie diese aufrechterhalten, kann man ihnen nicht beikommen, geht sie aber verloren und zerstreut sich, so sind sie bald überwunden und lassen sich gefangen nehmen. Sie halten sich an die Taktik des Schehrevan (?), welcher in alter Zeit einer ihrer großen Ritter war. Und dies ist die Figur der Aufstellung (Viereck)...: Die Ritter stehen zusammen und das Fußvolk bildet einen Kreis um sie mit großen Schilden, wie eine Mauer, die sie umgibt. Zwischen je zwei Schilden ist eine Lanze, gegen den Feind gerichtet, und dahinter die Armbrust, welche *alzburg* heißt. Und sie marschieren schrittweise auf den Feind zu und bleiben stehen, wenn sie keinen Platz finden, und wenn sie die rechte Gelegenheit finden, stoßen sie ein bestimmtes Geschrei aus, das Fußvolk öffnet den Reitern ein Tor, die dann schnell hervorbrechen und den Feind attackieren, der diesem Ansturm selten standhält, und das Fußvolk läuft hinterher. Erreichen sie das Ziel nicht, so kehren sie um und wieder in das Tor zurück, das sich um sie schließt, wie es vorher gewesen war; und diese Aufstellung ist wie eine wandernde Stadt. Und sie sind — Gott verderbe sie — gar ausdauernd im Kampf und werden dessen nicht überdrüssig, lassen sich auch durch kärgliche Lebensführung nicht anfechten und ihr Mut wird durch Mißgeschick nicht gebrochen. Es hat auf sie auch keinen Einfluß, wenn ihr Führer fällt ..... und das Kämpfen ist für sie Glaubenssache und Verteidigung ihrer Religion.....

Was aber die Griechen anlangt, so ist ihre Taktik der der Franken ähnlich, doch sind jene ausdauernder im Kämpfen. Ihre Stärke liegt im Erfinden richtiger Kriegspläne und sie erreichen durch ihren Verstand, was andere durch Tapferkeit .... ihre Kriegsmaschinen haben nicht ihresgleichen bei andern Völkern. Ihr Ziel beim Kriegführen ist die Aufrichtung ihrer Religion .... sie sind aber unbeständig ... und oft verraten sie ihren Führer und bringen ihn um oder trennen sich von ihm und lassen ihn im Stich.

Was aber die Türken anlangt, so kämpfen sie bloß um des reinen Siegens und Überwindens willen, nicht um einen Glauben oder eine Religion zu verteidigen, als ob sie ihre Lust hätten am Blutvergießen und Zerstören, so wie verständige Menschen ihre Lust haben am Schonen des Blutes und Kultivieren des Landes, wenn sie aber in gesittete Länder verpflanzt werden und die muhamedanische Religion annehmen, wird ihre Lebensführung gut und ihre Natur bessert sich.

Was aber die Araber anlangt, so haben sie eine Stammeshere (*aḥsāb*), die sie verteidigen, und Ahnenreihen (*ansāb*), die ihren Rückhalt bilden (*jarfī'ūna ilāihā*) und Grundsätze (*uṣūl*), die sie beachten, und in ihnen schlägt die Ader des Prophetentums, und sie haben beredte Ansprachen und schöne Dichtkunst, und sie haben ihr Wohlgefallen an schmuckreicher Rede. Sie fliehen, daß man glaubt, sie kämen nicht wieder, dann aber kommen sie wieder, daß man glaubt, sie fliehen nicht. Sie sind wie die Adler, die über einer Beute kreisen und herabstoßen, sobald sich ihnen eine Gelegenheit zeigt. Sie siegen häufiger als sie besiegt werden, aber ihre Infanterie (?) ist schwach, ihre Stärke ist der Kampf auf dem Rücken der Pferde.

Die Kurden sind den Arabern ähnlich, da sie zu ihnen gehören. Sie haben Stammeshere und Ahnenreihen, aber sie haben eine Festigkeit und Körperstärke, die die Araber nicht haben. Sie kämpfen zu Fuß und zu Pferde, und sie verstehen sich auf den nächtlichen Kampf und den Überfall und die Räuberei, wie niemand anders .... sie haben eine besondere Fähigkeit den

Feind zu bestehlen in der Nacht und töten (stehlen?) dann wen sie finden an Menschen und Vieh. Es ist als ob das Stehlen ihnen im Blute läge.“

Im folgenden werden verschiedene taktische Figuren mit Abbildungen besprochen. Der Hinterhalt, die Belagerung von Festungen, Geschichten aus den Feldzügen Sultan Qalāūns, die Wettkampfbestimmungen, die Pflichten des Anführers, der Kampf zur See, die Ausrüstung der Schiffe, der Steigbügel. Zwischendurch mancherlei Abergläubisches. Der Sinn der Farben der Lesezeichen im Koran, die Pferdefarben etc. Als von ihm verfaßt zitiert er:

المنهل العذب لورود اهل الحرب

Das Buch dürfte eine Bearbeitung lohnen.

2. 28 foll. 3 Z. kalligraphiertes großes Tūlūt, dazwischen je eine Zeile kleineres Neshī, rot. Reich verziertes Titelblatt: *Al-ḥair al-wāfir fīmā limaulānā as-sultān min al-manāqib wal-ma'āfir*.

Exlibris: رسم المقام الشريف مولانا السلطان المالك الملك الناصر ابي

السعادات محمد ادم الله ايامه الزاهرة بمحمد وآله

Goldene Schlußplakette: خدمة المملوك محمد بن عبد العزيز الداعي بدوام

ايام استاده ادامها الله تعالى

Preisqašide auf Qutbai, in denen seine Taten, insbesondere seine kriegerischen Leistungen und seine Bauten aufgeführt werden.

Anfang: الحمد لله ربى بارئى النسم جل المهيمن ذو الاجلال والعظم

AS 2875 bis.

23 : 18 cm. 49 foll. 11 Z. kall. rundliches Neshī in Goldrahmen. o. D.

M. b. Māngli *al-adilla* etc. (32).

AS 2856

27 : 18 cm. 341 Seiten. 7 Z. großes vok. kall. Neshī, Duktus ähnlich dem des Jūqūt Mustav'simī (862 h).

M. b. Māngli *al-tadbīrāt as-sultānīja fī sijāsāt as-ṣunā'ī' al-ḥarbīja* (HH St. 1,270) (33).

Anfang: الحمد لله راحم العباد، الهادى لسبل الرشاد، الذى احسن لمن كثر ...

Vom ersten Blatt ein Drittel weggeschnitten, nach diesem Blatt ein größerer Teil des Buches ausgefallen. Über Waffen und Kriegswesen, in dem dispositionslosen Stil des M. b. Māngli, mit Aberglauben versetzt, aber da aus praktischer Erfahrung kommend, lehrreich. Zitierte Autoren und Werke: *Aqṣā al-amad fī r-radd 'alā munkir al-'adad* (Zahlenzauber) vom Verf. — Al-Būnī (Br. I 497 gest. 622) — al-Ġiljānī (Br. I 439 gest. 602) — *al-manhal al-'adb* vom Verf. — Ibn 'Abdassalām (gest. 660) *al-qawā'id al-kubrā* (Br. I 430, HH Stambul 2, 243) — Leon al-Jūnānī — Ġamāleddīn 'Abdallāh b. Maimūn *kiḥājet al-mu'taqid al-baṣīr fī r-ramj 'an al-ḡaus bis-sahm al-ḥawil wal-qaṣīr* — *risālat at-tahqīq fī sur'at at-tahwīq* vom Verf.

AS 2883

17 ½ : 13 cm. 12 schmale Z. türk. Neshī, 52 foll. o. D. (nach 1000 h).  
Pseudo-Aristoteles, *Taktik* (34).

Titelblatt: كتاب سياسة الحروب تأليف استاذ الحكماء افضل المتبحرين  
ارسطو لاسكندر ذى القرنين ....

Dann: وكتب الفقير من نسخة كتبها بامر سلطان محمد خان بن سلطان  
مراد خان طاب ثراهما وللنسخة مناقب كثيرة ....

Anfang: قال ارسطاطاليس في ابتداء كتابه هذا الحمد لله على ما اولينا من  
المعارف الالهية، وهدينا الى المصالح الدنياوية

30 Kapitel, die ersten fünf:

(١) سياسة الرئيس واصحابه (٢) ذكر فضائل الرئيس واصحابه (٣) ذكر  
الحذر وسوء الظن (٤) ذكر الاناة والرفق (٥) الاستشارة وترك الاستبداد  
ويغتم اليوم والساعة واللحظة لتهيأ الحيلة وينتظر حوادث  
الزمان بما يجب

Köpr. 1361

1. S. o. S. 124 (8).

2. 52b—79b) 15 Z. Neshī. Papier u. Tinte jünger als 1. o. D. id. (34).

Fātiḥ 3483

Groß 8°. 10 Z. großes vok. kall. Memlukenneshī 152 foll.

Titelblatt: ... (35) كتاب تفریح الكروب في تدبير الحروب

Kolophon: من كتابة الفقير الى الله تعالى ابى الفضل بن عبد الوهاب  
السنباطى غفر الخ

Anfang: [الحمد لله] مويده الاسلام من سلطانه الناصر بعزير نصره ... بعد  
فلما كان السلطان الاعظم الملك الناصر ... ابو السعادات فرج بن السلطان الشهيد  
الملك الظاهر ابى سعيد برقوق (801—808) هو الذى قهر ملوك الارض ... وكنت  
من نظر فى كتب التاريخ .... بكتاب اضعه فى تدبير الحروب وترتيبها ومعرفة  
احوال القتال وتقديرها

Die Überschriften der 20 bāb, gekürzt:

(١) التحرز فى حال الامن عند اقامة الملك فى دار ملكه (٢) العيون  
والجواسيس (٣) الرسل (٤) الحيل والخديعة المغنية عن الحرب (٥) الاستشارة  
فى الحروب (٦) صفة مقدم الجيش وجنده (٧) بيان متى يجب ملاقة العدو

(٨) الطلايع (٩) التحرز عند الرحيل (١٠) التحرز عند التزول والاقامة في  
 المنزل (١١) متى يجب تعبئة العساكر (١٢) كيفية التعبئة عند الخوف في السير  
 وحفظ خزائن الاموال والانتقال (١٣) كيفية بيات العدو (١٤) اختيار موضع  
 المصاف للقتال وزمانه (١٥) الكئان (١٦) تعبئة العساكر عند المصاف للقتال  
 (١٧) فيما يجب عند لقاء العدو وقتاله (١٨) فيما يجب فعله عند [انهزام] العدو  
 (١٩) ممارسة فتح الحصون (٢٠) المدافعة عن الحصون

Der Autor zitiert öfters Werke des Ibn Sa'īd (gest. 673 h, Br. I 336).

Sernib. 3469

26 : 18 cm

1. S. 1—88: ... b. Erenboghā az-zardkūs?? (Name des Autors zerfressen) *K. arūq fil-manājiq* Illustrierte Darstellung der Kriegstechnik (36)

Titel: كتاب اتيق في المناجيق وضع العبد الفقير المعترف بذنبه الراجي عفو ربه:

.... بن اربغا الزردكاش عام سبع وستين وثمان مائة

Dannach wäre das Buch im Jahre 867 verfaßt. Der Titel muß aber falsch sein, da das Buch dem bekannten Māngli Bogū, gest. 782 (*Inbā al-ghaur*) gewidmet ist, fol. 58b und 126a findet sich außerdem je ein Kolophon vom 21. Ram. 774, fol. 181b ein solches vom Ġum. II 775.

Anfang:

الحمد لله مدبر الوجود ومؤيد الجنود

Der Codex ist falsch gebunden. Nach der *ḥamdala* und *tašlīja* folgt:

إذا اردت ان ترمى بعيد فانك تضع الحجر في المنجنيق وترمى به الى مطلوبك

فان اردت ابعده منه فانك تدهن في الثانية اصبع المنجنيق بالزيت etc.

S. 29 wird dieselbe *ḥamdala* und *tašlīja* wiederholt, aber dann mit der richtigen Fortsetzung:

فاما كان من سمت همته العلية هامة السماك وازهرت نجوم سعوده ... انايك

العساكر الاسلامية مؤيد الملة المحمدية هو المقر الاشرف السيفي شمس العلاء

منكلى بغا الشمسى .... جمعت في ذلك ....

من انواع المجانيق والزبارات والسلامم والحصارات والزكافات والحسورات

ورمى المكاحل والقوارير وما شاكل ذلك من مخترعات التدابير وجعلته كتاباً

ورتبته فصولاً وابواباً وخدمت به حضرته العالية لا زالت سعودها متوالية

Es folgen dann Anweisungen zur Herstellung von Belagerungsmaschinen.

S. 8—25 enthalten farbige — S. 26 eine nicht kolorierte — Darstellungen von Belagerungsmaschinen und Teilen von solchen.

S. 27—28

باب في سقاية السيوف والآلات التي تقطع بها

Eine Reihe von Schwertsalben. —

S. 29ff. wie erwähnt, noch einmal der Anfang, in älterer Schrift.— S. 36—88 weitere farbige Skizzen meist von Belagerungsmaschinen. Einige Bilder stellen Festungen dar:

— قلعة الافرنج وهو قلع الدورس فلما رح (!) الاشراف اخذه وملكه S. 18  
 قلعة 44 S. — قلعة الكرج 42 S. — قلعة الارمن 39 S. — قلعة الكرج 38 S.  
 قلعة الارمن 66 S. — قلعة الافرنج 58 S. — قلعة الافرنج 56 S. — الحلب

Die Zeichnungen, insbesondere die technischen, sind sehr schön ausgeführt.

S. 89—109. Beschreibung der Herstellung von Geräten für griechisches Feuer, Brandpfeile und dergl. mit 45 Abbildungen. Anfang der ersten Anweisung:

قدر عراقى يوخذ اربعين قنا واربعين وشق واربعين حصا لبان ....

S. 109 hört die Seitenzählung auf. Ich fahre fort mit fol. Zählung. fol. 74b—85b. Chemische Rezepte zur Herstellung von Flammen, Dämpfen und dergl., die den Feind erschrecken sollen. fol. 85b. Kolophon vom 21. Ram. 774.

86b—87a. Weitere Rezepte. Anfang:

عيار دولاب ما يغلب: درهم وربع كبريت خمسة باروت

87b—126a. Weitere Rezepte für griechisches Feuer.

126a Kol. vom 28. Ram. 774.

2. fol. 127a—181b.

Pseudo-Iskender K. *al-hijal fi l-harüb wafath al-madä'in wahiż ad-durüb* (37)

Anfang: الحمد لله الواسع ذى النعم والآلاء والافعال والكرم... وهذا كتاب الحيل فى الحروب وفتح المدائن وحفظ الدروب من حكم ذى القرنين الاسكندر بن فيلبس اليونانى وجد فى ديماس بالاسكندرية بين حجرين مطبقين احدهما على الآخر مكتوبا باليونانية فترجم بالعربية وهذا الكتاب فى جميع ابوابه يحتاج اليه فى انواع الحروب....

Kapitelübersicht: (1) فى السيوف والسلاح وسفائياتها (2) فى التراس وانواعها وتديرها (3) فى القسى والرعى عليها (4) فى الحيل فى رمى الحصوف (5) فى رمى الليل (6) فى معرفة انواع النفط والاحراق (7) فى سرج تجعل حول العسكر (8) فى حيل الثياب التى تقوم مقام الانطاع (9) فى طرق العدو بالليل (10) فى هدم المدائن (11) فى دفن المدائن (12) فى حيلة البداية عند قيام الصفوف (13) فيما ينبغى ان يعلم ان السلاح سلاحان (14) فى ذكر الجنن الواقية (15) فى الصبر والثبات (17) فى اعداد الرسل على ام الجيش (18) فى الطبول

وعلامات الحرب (١٩) في تلافى الهزيمة والعياذ بالله (٢٠) في حيلة قتال الترك (٢١) في قتال الهند (٢٢) في قتال الروم (٢٣) في قتال الحبشة والتوبة (٢٤) في حيل قتال العرب (٢٥) في حيل اسباب فتح المداين (٢٦) في حراسة الاسوار (٢٧) في حيلة اسباب فتح المداين وفي طلوع المرقب (٢٨) في اخفاء خبر المدينة (٢٩) في الاحتراس من النقب والتسلق (٣٠) في تمثيل على عجل (٣١) في عمل تمثيل على الخيل (٣٣) في عمل نار في الخندق (٣٤) مقام المصايح (٣٥) في عمل مرآة تحرق ما وقع عليه شعاعها (٣٦) في عمل صرح من قوارير فيه جميع سناجد (?) البحر من السمك

Die Kapitelübersicht stimmt nicht genau zum Text. Der Text ist sehr viel reicher. fol. 139b, 140b, 141b, 142a, 144a, 178a, 178b, 179a b, 180b, 181a, 182a, 183a b schöne kolorierte Zeichnungen von Wasserschöpfmaschinen.

3. 182a—184a. Kurze Anweisungen zum Keulenschwingen und zum Ringkampf zu Pferde (38). Siehe a: AS 3186.

## AS 3186

26 : 17. 17 Z. Mamlukenshī. Besitzvermerk vom J. 779h.

Exlibris: كتب رسم الجناب الكرمى العالى المولوى الاميرى الكبيرى المجنى المتصدقى العلائى طيغنا العمري الساقى الفقيه غفر الخ

Titel: كتاب الحيل فى الحروب وفتح المداين وحفظ الدروب

1. (37) Beginnt ohne Einleitung gleich mit Kap. 1. Kapiteleinteilung anders wie Seraib. 3469. Keine Figuren.

Die letzten 4 ½ Seiten des Codex werden eingenommen von

2. كتاب مبارك فيه معرفة لعب الدبوس والصراع على الخيل عند ملاقاته

(38) الخضم فى اوقات الحروب

الاول ضرب قاطع نايم (!) ضرب لطنش رد زاق تبطيل قائم رد زاق تبطيل قائم  
im ganzen 35 kurze Vorschriften.

باب فى المصارعة. الباب الاول باب اقطاف الفارس اذا هم خصمك  
12 kurze Vorschriften.

## As'ad 1884

26 : 18 cm. 17 Z. Neshī, 139 foll. (701 h). Titelplakette in gold und blau.

Exlibris: رسم الخزانة العالمة الاشرفية (?) حمزة ابن المرحوم سودون

الطازى (?) رحمه الله

(37) 71a, 72a, 73a b, 75b, 76b, 77b, 78b, 79b, 80b, 81b, 82b, 83b, 84b, 85b. Bunte Abbildungen von Wasserrädern und dergl.

## AS 2875

27 : 18 cm. 19 Z. Mamlukenshī. 3 cm dicker Band (911 h). (37)  
die Zeichnungen fehlen.

## AS 3187

25 : 17 cm. 15 Z. Neshī (797 h).  
(37). Sehr schönes Exemplar mit schönen Zeichnungen.

## Sernib. 3467

26 : 10 cm. 13 Z. sehr schönes kall. Neshī im Rahmen.

1. 1—101 b (799 h) Exlibris: **الجناب السيفى منجك العلائى الملكى**  
**الظاهرى الخ**  
(37)  
Mit Figuren.

2. 102 a—147 b. Titel: **كتاب فى الفروسية تصنيف الاستاذ نجم الدين**  
**حسن الرماح تجاوز الله عن ميئاته وعفا عنا وعن جميع المسلمين**  
Turnierlehre, gehört zu (16)

Anfang: **الحمد لله الذى اعز اهل طاعته وكرمهم بالايمن، وشرفهم بالقرآن**  
**وامرهم بالجهاد ... هذا ما تقدمت به الابطال الاوائل من الحرب الشديد،**  
**والفعل الاكيد**

Figuren 106a, 117b, 137b, die Maidanfiguren 138a b, 139a b, 140a b, 141 b,  
142b. Weitere Figur 143a. Schluß fehlt.

## Bešir Ağa 441

17 ½ : 18 ½ cm. 15 Z. Neshī 40 foll. (20 Šafar 871 h).

Ein Werk über Kriegsmaschinen und Geräte, griechisches Feuer etc.,  
geschrieben mit Rücksicht auf die Frankenkriege (39). Am Anfang defekt.

Anfang: **واما الآلات التى رسم او برمى بها فن ذلك كيزان القطاع**  
**والغزاور الرجاح (!) والدهاسات (!) تارة من اليقطين الدور وتارة ورق وتارة**  
**من الفخار يوضع فى كل واحدة ما ذكرنا من الفتائل الدركاوية مقدار**  
**النصف منها ....**

Über die Kriegstechnik der Franken: **واما الفرنج لعنهم الله فيقاتلون من**  
**التوايت بالكركيت والحجارة والقذور المملوءة قطران وزيت ودوا حد واما**  
**الادهان المحرقة فلا يعملوها ولا صفة التراسيم ولا عمل السهام ولا الدخاير فافهم**  
**ذلك، الباب الاول فى صفة الآلات المحتاج اليها وصفة الانايق والعراور والدبابيس**  
**والرماح والأكبر والصلربازات الشريط واللطع الدبقية التى تكسر على الفرسان**

Beschreibung von Geräten, um entzündliche Öle auf den Feind zu schleudern, Pfeile, Keulen, die am oberen Ende ein Glasgefäß mit entzündlichem Öl enthalten und das zerbricht, sobald man den Reiter damit schlägt, Lanzen ähnlicher Art und dergl. mit Abbildungen.

### الباب الثاني في جرّ الانتقال ورفعها لارسميدس

Hebegeräte mit Abbildungen.

الباب الثالث في استقطارات الأدهان واختلاف ألوانها من البياض والسواد وأشعالها على الأحجار والحديد والأبواب المصنعة وغيره

Rezepte um Naphtapräparate herzustellen.

الباب الرابع في اللزاقات الحربية والبزورات وطبخ البارود الثلجي

الباب الخامس في البراطيم الفارسية والقطع الدبقية والدهاشات الحربية

ونصول المناجيق

الباب السادس في بخور البارود وأنواعه واختلاف العيارات

وفي هذا الكتاب كفاية للمبتدئ ونسأل الله العصمة من الشيطان والفجار.....

Arnaoutkeuy, Weihnachten 1927.

H. Ritter.

# MILITARY LITERATURE OF THE ARABS

ABDUR RAHMAN ZAKY\*

WHEN the first flow of Arab conquest had passed by, and the Muslims had settled down in their new homes, they did not disdain to learn a lesson from the nations they had defeated. Accordingly, the Byzantine army served as a model for the forces of the Caliphs. "They have copied the Romans," says Leo, in most of their military practices, both in arms and strategy."

By the tenth century the Muslims had an art of war of their own. Their expert writers and translators began to contribute invaluable treatises on war, of which, however, very few have survived. Some of these were the translations of books written in Latin, Persian, Greek or Sanskrit.

Ibn al Nadim, the Muslim bibliographer, who compiled *Al-Fihrist* in the second half of the tenth century mentions in the chapter on works on military art a work entitled : "The Art of War and the Methods of Conquering fortresses and towns, to prepare ambushes, to place guards, to push spies, to send detachments, and to place garrisons," based on a treatise written in the third century for Ardeshir, the son of Babek.<sup>2</sup> Ibn al Nadim mentions also the following books :

(1) *A book of Stratagems* by Harthama al-Sha'rani, written on the demand of Caliph al-Mamun. The work consisted of three parts.<sup>3</sup>

1. Oman, C: *A History of the Art of War*. London, 1898.

2. كتاب آداب الحروب وفتح الحصون والمدائن وتريص الكمين وتوجيه الجوايس والطلائع والسرايا ووضع المسالـح - عمل لارد شيرين بابك وترجم الى العربية

3. كتاب الحيل للهـرثمى الشعـراني ألفه للامون في الحروب

‡ كتاب القول التام في فضل الرمي بالسهم للسخاوى المصرى رقم ٤٦٥ ويقع في ١٢٣ لوحة صغيرة مكتوب بخط نسخ جميل وبه أحاديث وحكم من فضائل الرمي بالسهم والفروسة والشجاعة في الحروب وفي نهايته أنه كتب سنة ٨٣٥ هـ .

انظر "سواقف حاسمة لعبدالله عنان ص ٨٤٥"

\* Col. Dr. Abdur Rahman Zaky, Ph. D., Formerly Director of the Military museum and Lecturer of museography in the Institute of Islamic Archaeology, Egypt, has published many books on Egyptian military history and Islamic arms.

(2) *A book on the Laws of War and the Composition of Camps* written by Abdul Jabbar Ibn 'Adi for Caliph al-Mansur.<sup>1</sup>

(3) *Chivalry* by al-Ashmaiti.<sup>2</sup>

(4) The author mentions also a treatise on the ancient military preparations of Persia entitled "Military Art and Regulations of cavalry and the means with which kings of Persia defended the four boundaries of their empire."<sup>3</sup>

*Two other items in the Fihrist are*

(5) A book of Archery by Behram Gur.

(6) A book of striking with the Soljan<sup>4</sup> by the Persian Ibn al-Nadi. He also mentions a book on the use of fire, the Naphte and its use in war<sup>5</sup> as well as another treatise which dealt with the battering-ram, the balista, traps and other tricks of war.<sup>6</sup>

Books dealing with the military art increased constantly, the more the Arabs fought against the Byzantines or others, the more they increased their military knowledge and tried to keep it uptodate. More and more the art became developed, and new treatises became more needed. Unfortunately, most of these treatises bear no date or even the author's name. The acts included were repetitions of the systems mentioned by Aristotle and used by Alexander the Great. These treatises are full of technical terms some of which were not originally Arabic and for that reason were not explained in the early dictionaries.

Some of these treatises are illustrated with figures; in such cases, they helped in understanding the contents.

At the Oriental Library of Leiden, two copies of a work with no title and no author's name exist (No. 92 and 499). No. 499 is preceded by the following sentence.

"Treatises of war tricks, conquest of towns, guarding of defiles, according to the rules established by Alexander, the son of Philip."<sup>7</sup>

1. كتاب الفروسية للاشميطى 2. كتاب آداب الحروب وصورة العسكر

3. كتاب تعبئة الحروب وآداب الاساورة وكيف كانت ملوك الفرس تولى الاربعة

الغور من الشرق والغرب والجنوب والشمال

See *The Fihrist* of Ibn al-Nadim. pp. 436-437. Cairo. See also: *Manuscripts arabes de la Bibliothèque Nationale*, Paris. t. II. fol. 172 Va).

4. كتاب الضرب بالصوالة للفرس

5. كتاب العلم بالنار والنفط والزراقات في الحروب

6. كتاب الدبابات والمنجنقات والحيل والمكايد رآه ابن النديم بخط ابن خفيف

7. Reinaud, M.: De l'art militaire chez les Arabes au moyen-age. *Journal Asiatique*, September 1848.

كتاب الحيل والحروب وفتح المدائن وحفظ الدروب من حكم الاسكندر ذى

القرنين من فيليس اليونانى

On the back of the first page of No. 92, are the following words :

"Treatise on tricks and war, weapons, the siege of fortresses, methods of using the sword, shooting with arrows and the manufacture of "Barud" (gunpowder).

The last words make one think that saltpetre has its place in the treatise : but nothing is mentioned about it. It is supposed that this title had been added later by somebody.

When Monsieur Reinaud, the French orientalist, studied that manuscript about a century ago, he came to the conclusion that it may have been written in the early years of the XIIIth century, at a time when saltpetre was not used by the Muslims as a war weapon. One also reads at the end of the treatise the following words :<sup>2</sup>

"The original work was achieved at the beginning of Rajab, year 622 H." (July 1225).

The National Library in Paris possesses similar treatises, but of later dates. These belong to a time when saltpetre was used. One of the treatises is entitled :

*"Treatise of the military art and the instruments of war."*<sup>3</sup>

It is illustrated with figures in colour. At the beginning of the treatise, it is mentioned that the work was written by Hassan surnamed Najm-Uddin Al-Rammah, according to his father's directions, also of other illustrious masters of the art. The author bears the nickname of Al-Ahdab (the hunchback). He was a Muslim writer on military subjects, flourished probably in Syria, and died in 1294/95. He wrote two treatises on horsemanship and the art of war. One of these is a great work on chivalry, of which two manuscripts have come down to us.<sup>4</sup>

In the foreword, are the following words : <sup>5</sup>

"This book contains all that benefits the masters, heroes and men who fight, regarding military operations, the various methods of handling the spear and the bow, of mixing of materials, construction of

1. كتاب الحيل والحروب وآلات السلاح وحصار القلاع وصفة الضرب بالسيف والرسي بالنشاب وعمل البارود
2. "وكان الفراغ من أصل الكتاب بتاريخ سستهل رجب من سنة ٦٢٢ ( يوليو ١٢٢٥ )"
3. كتاب الفروسية والمناصب الحربية لنجم الدين حسن الرماح وتشتمل على الدروس التي تلقاها عن ابيه واساتذته ( Vide De Slane, p. 509. )
4. Another manuscript exists in the British Museum.  
نهاية السؤل والاسنية في تعليم اعمال الفروسية
5. "فيه كل ما يحتاج اليه الاستاذين ( ؟ ) والفرسان والابطال والوزرائين من اشغال الحرب ومعزقة الرماح والدبائيس والنشاب المختلف والمناجيق والحراقات وغير ذلك وقاتل البحر واشياء غريبة نفع الله بها المسلمين

war-machines, etc., also on the ways of fighting on sea, and other items no less curious." "Let God do that all this be to the victory of Islam."

At the National Library of Paris, there is a manuscript<sup>1</sup> similar to the above entitled : "*Treatise on Furusiyyah for Al-Jihad* in the cause of God."

The manuscript bears the name of Hassan Al-Rammah. Another work includes two military treatises (No. 1128 B.N.). One has the title: Collection meant for persons who are interested in several subjects of the military art, and who engage themselves in handling the lance, as well as, in its manoeuvres."<sup>2</sup> It appears that the author was a professional soldier. He says that contrary to his colleagues who wish to monopolise the technique of war and surround their practices with mystery, he did not hesitate to reveal all its secrets.

The second copy of the same manuscript does not bear any particular title. Nothing also exists to indicate the date or the author's name. Nevertheless, it seems to have been written after 1300 A.D. It includes the methods of fighting on horseback, as these were followed by Gazan, most probably the Mongol Khan of Persia, who died in 1304.

The work numbered 991 of the catalogue of Arabic manuscripts (Supplement) is a collection of papers relating to the military art. A large part of the work deals with extracts from Hassan's book; but in folio 15, there is a treatise whose author is Muhammad, son of Lajin Al-Husamy, named Al-Tarabolusi al-Rammah. He is probably the same author mentioned in one of the previous treatises. The title of the treatise is :<sup>3</sup>

"*What is intended to follow is the theory and practice in military exercises.*"

In addition to these treatises, there are a few pages in manuscript left of a military treatise in the National Library (Paris). Its title is: *The Holy Jihad and Chivalry*,<sup>4</sup> written by Abu 'Abdullah Moh. Ibn Ya'qub Ibn Akhi Khuzam, in the year 1063 H. (1653)

1. مخطوط الفروسية برسم الجهاد في سبيل الله رقم ٢٨٢٩ في المكتبة الاهلية في باريس (De Slane, pp. 509-510.)

2. كتاب المخزون لارباب الفنون في الفروسية ولعب الرمح وبنودها رقم ١١٢٨ في المكتبة الاهلية في باريس (De Slane, pp. 509-510.)

3. غاية المقصود في العلم والعمل بالبنود تاليف محمد بن لاجين الحسامي الطرابلسي الرماح رقم ٢٨٠٢ في المكتبة الاهلية في باريس والمؤلف رسالة تحفة المجاهدين في العمل بالميادين مخطوط أكسفورد

De Slane : Manuscripts arabes de la Bibliotheque nationale. Tome II, p. 509 No. 2827.

4. الجهاد المقدس والفروسية وامراض الخيل . . . . اخ لابن عبدالله محمد بن يعقوب بن اخي خزام . تاريخها ١٠٦٣ هـ (١٦٥٣)

In addition to these, Reinaud mentions that there was an Arabic treatise at Moscow, which is entitled: "*Collections of various subjects on arts.*"<sup>1</sup> From a note written at the end of the manuscript, one can attribute it to the end of the XVth century. In the frontispiece is given the name of the Mameluke, Amir "Jerbash." The manuscript is elaborately written, and is decorated with coloured illustrations.

\* \* \*

In the Oriental Library of the British Museum, there are also various Arabic manuscripts on the military art.<sup>2</sup> I shall deal here with some of the important ones.

1. *A treatise on Archery by al-Tabari.* It has neither title nor preface. The first part deals with archery (generally) and with verses from the Qur'an. Among the contents of the treatise are:

The first Bowman among the Arabs, the masters of Archery, the view of Ibn Hashim on archery, etc. to "bab" No. 16. The four final chapters are not numbered.

The great masters of the art, whose teachings are expounded and discussed are Taher al Balkhi, Abu Hashim al-Mawardi (?) and Ishaq al Raffa' of Khawarism. The treatise contains three coloured illustrations.

2. *A short treatise on archery* by Yusuf Ibn Muhammad al-Goukhi al-Mousaly, one of the masters of archery. The treatise deals with the principles of archery. Thirty-one problems of archery are explained. These were originally dealt with by 'Abdullah Ibn Sulaiman al-Yamani.<sup>3</sup>

3. *A treatise on archery* by Abu Bakr Ibn Yusuf Ibn Ishaq al-Shafa'i.<sup>4</sup>

4. A treatise on the military art, dealing especially with the handling of weapons, cavalry practice, military tactics, and the rules of war.<sup>5</sup> (Without the author's name). *Nihayat al-Su'l wal-Umniya fi Ta'lim al-Jurusiya.*

1. Reinaud: Ibid. كتاب المخزون جامع الفنون

2. Supplement to the Catalogue of Arabic manuscripts in the British Museum, No 817, pp. 554. Or. 3134. Foll. 33; 8 inches by 5 3/4, 15 lines, 3 5/8 inches long, written in fair vocalized Naskh. (apparently in the 16th century.) Hajj Khalifa mentions the treatise in part 4, page 415, with the title:

الواضح في الرمي والنشاب للطبرى

3. Ibid. No. 818.

4. Ibid., No. 819 المشيد في علم الرمي لابي بكر بن يوسف بن اسحق الشافى

5. Ibid., No. 820, pp. 555-67 نهاية السؤل والاسنية في تعليم اعمال الفروسية

ويوجد هذا المخطوط في دارالكتب المصرية تحت رقم ٢٦ فنون حربية

B. Museum., Or. 3631

The copy contains 17 rude coloured drawings representing horsemen in various fighting attitudes. On the first page of the volume there is a misleading title, ascribing the treatise to Baktut, as follows :

هذا كتاب نهاية السؤل والاسنية في تعليم اعمال الفروسية تصنيف ( بدرالدين )  
بكتوت الرماح خازن دار الملك الظاهر،، ( ١١١٠ هـ / ١٢١١ )

5. *A treatise on Archery* by TaiBugha al-Ashrafi al-Baklamishi Al-Yunani, who lived in the latter half of the 8th century of the Hijra.

The copyist's name is Muhammad al-Amlity al-Azhari.<sup>1</sup>

6. *A treatise on the military art and the management of weapons.*<sup>2</sup> by Muhammad Ibn Menikly al-Qizz. The author appears to have been a Mameluke in the service of one of the Sultans of Egypt, and to have lived in the latter half of the 8th century (H.). He mentions incidentally three works previously written by him on cognate subjects.<sup>3</sup> The author deals chiefly with the preparation and proper handling of weapons.<sup>4</sup>

7. *A work on the chase* : written by the same author, (773 A.H.) is mentioned in the Paris Catalogue of the National Library No. 2832).

There are at the British Museum other smaller treatises of less importance.

At the Bodleian Library, Oxford there also exist other treatises among which are :

1. *Al-Furusiyah wa Al-Jihad.*<sup>5</sup> Besides there is a manuscript entitled :

1. Ibid., No. 821, pp. 66 F.

غنية الطلاب في معرفة الرمي بالنشاب

التدبيرات السلطانية في سياسة الصناعة الحربية لمحمد بن منكلي المصري القز

2. B. Museum, Or. 37-34 (Rieu, No. 822, pp. 557-8).

3.

اساء هذه الرسائل هي

اقصى الالمد في الرد على منكر سرالعدو

العقد السلوك فيما يلزم جليس الملوك

المنهل العذب لورود اهل الحرب

وقد ذكر الرسائل الثلاثة حاج خليفة ج ١ ص ٣٤٩ وفي ج ٣ ص ٢٢٣ و ج ٦ ص

٢٢٥ وهو يسمى المؤلف محمد بن منكلي المصري

وللمؤلف ايضا رسالة أنس الملا يوحش الفلا في دار الكتب الاهلية بباريز رقم

(De Slane, p. 773).

٢٨٢٢

4. This manuscript belonged (1070 A.H.) to the Zaidi Imam, Amir al-Momenin al-Mutawakkil 'Ala Allah Isma'il.

5. Oxford Ms., Hunt. 76 (Vide Uri. 1, 101).

الفروسية والجهاد

2. *Tuhfat al-Mujahidin fi al-Amal bi-Almiadin*<sup>1</sup> written by Muhammad ibn Lajin al-Husamy al-Trabolusi about 780 A.H. (1379).

At Cambridge, there are a few treatises, the most important of which are :

1. *A treatise on archery* by Taghbugha al-Ashrafi al-Baklamishi al-Yunani written about 770 A.H. (1368 A.D.).<sup>2</sup>

Another work dealing with Islamic arms and equipment of war was written by Murdi Ibn 'Ali al-Tarsusi during the reign of al Sultan Salah al-Din al-Ayyubi in Egypt (1138-1193). When writing the treatise, he was assisted by a noted arms-smith Abu al-Hasan Ibn al-Abraki from Alexandria and a contemporary of the Fatimides and the Ayyubides. Murdi includes various war instruments; he also mentions nine different processes of sword-steel manufacture. The title of the treatise is :

*Enlightenment to the masters of wisdom on the methods of avoiding destruction in combat*, and getting informed about supporting instruments and weapons, when dealing with the enemy.<sup>3</sup>

Among the important contents of the treatise are :

1. General introduction, qualities of Salah al-Din to whom the work is dedicated.
2. The plan of the work : the first part consecrated to arms, the second to tactics.
3. The sabre, its excellence : traditions, literary citations, its various names in Arabic literature.
4. Sources and centres of the ore, various methods of tempering the steel used in the fabrication of swords.
5. The bow, literary quotations, its various names in early Arabic literature.
6. Methods of operating the bow among different people.
7. Various kinds of bows and arbalets.
8. On arrows; the different kinds and their various uses.
9. The lance.
10. The shield; its various Arabic names and its various kinds.
11. Coat of mail and armour.

1. Oxford Ms., Hunt 76/11 تحفة المجاهدين في العمل بالميادين مخطوطة أكسفورد

هنتر 11/68

2. Cambridge Mss., Qq. 176 and Q. 240 (Rieu, No. 821; Brown, 127-8; BYAL, II, 135-6).  
غنية الطلاب في معرفة الرمي (والنشاب)

3. " تبصرة الالباب في كيفية النجاة من الحروب ومن الاسواء ونشر اعلام الاعلام  
في العدد والالات المعينة على لقاء الاعداء "

Cambridge Bodleian Library, Oxford, Hunt 264.

See also : CAHEN, Claude : Bulletin d'Etudes Orientales, tome XII. Annexes 1947-1948. p. 103-163.

12. Maces and their description.
13. The Mongonel.
14. Manouvres and a description of their various kinds.
15. The battering ram and moving towers.
16. The Muthallatha.
17. The naphtae.

At the India Office Library, London, there is a Persian manuscript : "*Adab-al-Muluk wa Kifayat al-Mamluk.*"<sup>1</sup> The work is chiefly on the art of war, with a number of introductory chapters on the proper characteristics of a king and his duty to select fit officers of state. It was composed by Muhammad Ibn Mansur ibn S'aid ibn Abu al Faraj Quraishi, with the epithet, Fakhr Mudabbir who traced his pedigree back to Abu-Bakr, and dedicated by him to Abu Shams al Dunya wa-al Din Abu al-Muzaffar Al Tamish who reigned in Delhi from A.H. 607 to 633. (1210-1236 A.D.). This invaluable work contains forty chapters.

The Princeton University Library possesses the best collection of Islamic Mss. in the United States. Among the military treatises the following may be mentioned :

- 1) *The advantages of Archery*<sup>2</sup> written by Moh. Ibn 'Abdul-Rahman al-Shafa'i, who completed it in 875 H. ( 1373 A.D.)
- 2) *On Archery*: the bow and the arrow, written by Al-Amir Taibugha al-Ashrafi al-Baklamishi al-Yunani who lived in the early 14th century. The manuscript is dated 1027 H. 1618 A.D. 3

There is in the Garrett collection of Arab Mss. in the Princeton University Library an Arabic Manuscript of about 1500. This is entitled "*The sufficiency of the discerning student* : on shooting with the Arab bow with the long arrow and the short". Unfortunately the identity of the author remains unknown, although we know from references in the body of the manuscript that he was a North African from Morocco.<sup>4</sup>

1. Catalogue of Persian and Arabic Manuscripts. India Office Library p.1493  
مخطوط آداب الملوك وكفاية المملوك لفخرالمدبر رقم ٣٤٦٤ - كتاب الوج  
المخطوطات الفارسية والعربية - مكتبة الهند في لندن - ص ١٣٩٣ وبابها
2. القول التام في فضل الرمي بالسهم لمحمد بن عبدالرحمن الشافعي بخطه و  
قد فرغ من تأليفه في آخريوم من رمضان سنة ٨٤٥ هـ
3. كتاب الرمي بالقوس والنشاب للامير المجاهد طيغا الاشرقي البقلميشي اليوناني  
من اسراء القرن الثامن للهجرة  
انظر كوركيس عواد : المخطوطات العربية في دور الكتب الاميركية - بغداد  
١٩٥١ ص ١٣ و ١٦
4. *Arab Archery*, a book on the excellence of the bow and arrow and the description thereof. Translated and edited by Nabih A. Fares and R. P. Elmer, Princeton University Press, 1945.

At the National Library (Cairo), there are invaluable manuscripts, among the most important are :

- 1.—*A treatise on the art of war*, written by 'Imad al Din Musa Ibn Moh. Al Yusufy (Al-Misri) one of the halaqu leaders in the time of Sultan Jakmaq about 759 H. (1358 A.D.) The treatise includes ten "babs."<sup>1</sup>
- 2.—*A treatise on Jihad*, chivalry and the military art, written by Taibugha al-Ashrafi al-Baklamishi-al-Rumi, about 770 H. (1368 A.D.). The most important chapters deal with riding, and the weapons of the trooper.<sup>2</sup>
- 3.—*A treatise on archery*<sup>3</sup> — the author is unknown—probably written about 800 H. (1397 A.D.)
- 4.—*A treatise on catapults*,<sup>4</sup> written by Ibn Arinbugha al-Zardakash about 867 H. (1463). The author describes the various types of this war machine, and includes many technical terms—also includes many figures and illustrations.<sup>4</sup> The work was mainly written for Shams al-'Ula Manikly bogha al-Shamsi.

1. كشف الكروب في معرفة الحروب ألفه عمادالدين موسى بن محمد اليوسفي المصري احد بقدى الحلقة بناء على أوامر السلطان جقمق في عام (١٣٠٨ / ٥ ٤٥٩) ورتبه المؤلف على عشرة أبواب - دار الكتب المصرية رقم ٢١٠ فنون حريرية
2. كتاب الجهاد والفروسية وفنون الاداب الحريرية لطيوغا الاشرقي البقميشي الروسي (اليوناني) عام (١٣٦٨ / ٥ ٤٤٠) وهو مطول في علم ركوب الخيل وفيه فوائد جزيلة للفارس وقد اقرد فصلا خاصا لكل جزء من اجزاء السرج - دار الكتب المصرية رقم ٣ فنون حريرية  
انظر جورجى زيدان : تاريخ آداب اللغة العربية ج ٣ ص ٢٥٣  
وللمؤلف رسائل اخرى ذكرناها فضلا عن قصيدة في رمى السهام بعنوان بغية المرام وغاية الغرام قدمها للسلطان الملك الاشرقي في مكتبة ليدين  
وله غنية الطلاب في معرفة الرمح والنشاب في مكتبة جيوتا و دار الكتب في باريز و دار الكتب المصرية
3. كتاب رمى القوس وهو مجهولة المؤلف يحتمل أنه كتب في عام ١٣٩٤ / ٥ ٨٠٠ دار الكتب المصرية
4. الاينقي في المجاتيقي لابن أرنينغا الزردكاش ألفه عام (١٣٦٣ - ٥ ٤٦٤) وصفه به أنواع المجاتيقي وسائل استخدامها موضعا الكلام عنها بالرسوم والتصاوير ووصف في الكتاب بعض أنواع السيوف الاسلامية وقدألف الكتاب بناء على اوامر شمس العلا متكلي بغالشمسي - دار لكتب المصرية ٥ فنون حريرية

- 5.—Another treatise, attributed to Moh. Ibn Menikly, was written according to the wish of Sultan Al-Ashraf Sha'aban who ruled Egypt (1362-1376). The work contains 122 "babs" dealing mainly with naval warfare. The same author, who was once the commander-in-chief of the army, wrote another treatise on the policy of military industries. The Taimuriyah Library (Cairo) possesses a copy, but it is not complete.<sup>1</sup>
- 6.—Harawite Memorandum is another treatise on military tricks, written by Al-Harawi.<sup>2</sup>
- 7.—At the same Library, there is a treatise on shooting with Al-Bunduq, written by Abu-al 'Abbas Ahmad Ibn Herz Allah.<sup>3</sup>
- 8.—The same library possesses a manuscript on "*Glory and privileges of those who fight with guns.*" The author is Ibrahim Ibn Ahmad Ghanem al-Andalusi.<sup>4</sup>

\* \* \*

In Gotha's Library there are a few military treatises; one of these was published a long time ago by Wuestenfeld, the German Orientalist.<sup>5</sup>

1. الاحكام الملوكية والضوابط الناموسية للقز محمد بن منكلى تقيب الجيش يبحث في فن القتال ومقسم الى ١٢٢ بابا وقد تناول الحديث عن السفن البحرية وحركاتها والرعى بالقتابل - دار الكتب المصرية رقم ٢٠٥ فنون حربية وله كتاب آخر اسمه التديبرات السلطانية في سياسة الصنائع الحربية الفه للسلطان شعبان - المكتبة التيمورية رقم ٢٣ وهى نسخة ناقصة
2. التذكرة الهروية في الحيل الحربية لعلي بن ابي بكر الهروى عبارة عن ٨٢ ورقة كاسلة - دار الكتب المصرية وفي معهد المخطوطات العربية صورة من المخطوط
3. هدية الرامى الى طريق الرامى في علم الرسمى بالبندق لابي العباس احمد بن اسحق وابن حرز الله - دار الكتب المصرية رقم ٢ فنون جميلة
4. العز والمنافع في المجاهدين بالمداقع لايراهيم بن احمد غانم الاندلسى - دار الكتب المصرية رقم ٩٤ فروسية وقد نشر المخطوط في ليدن عام ١٩٠٣ وقد تكلم على هذا المخطوط المرجوم احمد زكى باشا في مؤتمر علماء اللغات الشرقية المعقود في هابسبورج في سبتمبر عام ١٩٠٢
5. Wuestenfeld, F. Das Heerwesen der Muhammedaner und die Arabische Uebersetzung der Taktik des Aelianus, Goettingen, 1880. مخطوط رقم ٢٥٨ في مكتبة جوتا

# Remarques sur l'Armée chez les Arabes <sup>(1)</sup>

par

M. F. GHAZI

Que devinrent, après la chute des Umayyâdes, la formation et même l'origine des troupes de l'empire arabe ? Complexe, et encore marquée de zones d'obscurité, la question mérite quelques remarques.

Les Umayyâdes, eux, avaient une armée arabe. Ploutocratique et autocratique, leur Etat basait sa force sur les contingents que les tribus devaient lui fournir.

Or les grands chefs de ces tribus étaient aussi, très souvent, les courtisans du calife ummayyade, prince temporel avant tout,

(1) Bibliographie partielle : Tabari, *Annales*, éd. De Gœje, Leyde 1879-89. — *Lisân al-'Arab*, éd. Bulâq. — N. Fries, *Das Heereswesen der Araber*, Kiel 1924, 95 pp. in 8°. — Mez, *Die Renaissance des Islams*, trad. ar. de Abu Rida, Le Caire, I, p. 22-43; E. I. II, s. v. jund, jayš. — Von Kremer, *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, Vienne, 1875. t. I. — E. Levi-Provencal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, 3 vol. (notamment t. I et III, p. 55 ss.). — F. Lot, *L'art militaire et les armées au Moyen-Age en Europe et dans le Proche-Orient*, Paris, 1947, 2 vol. — C. Sanchez-Albornoz y Meluina, *En torno a los orígenes del feudalismo*, Mendoza, 1943, 3 vol (notam. II, 3). — Reinoud, *De l'art militaire chez les Arabes*, Paris, 1848, 47 pp. Extr. J. A. 1848. — C. Cahen, *Un traité d'armurerie composé pour Saladin*, dans *B.E.O.* XII (1947-1948), p. 103-163 (avec références).

J. Ulrich : *La guerre à travers les âges* (traduit de l'Allemand), Paris, N.R.F., 1942, notamment chap. V.

Et surtout Ibn Hudayl, al-Andalusi : *Hilwat al-Fursân wa šir'at al-šuj'ân* (coll. *Dahâ'ir al-'Arab*) Caire 1951, qui fournit une matière très riche. Notons simplement que c'est le premier volume. Le second demeure manuscrit, à Tunis, chez M. Nifer.

#### Sources manuscrites :

Nous avons passé en revue les manuscrits de la Bibliothèque Nationale : n° 2.830. Ustâd Baktut Ar-Rammaḥ. *Kitâb ma'rifat la'ib ad-dabâs fi awqât al-hurâb wa'l-sirâ' 'alâ'l-hayâb* (72b-80b). — *Kitâb al-furûsiyya wa'l-munâsabat al-harb'iyya* (riche en nomenclature) 81 b. ss. — N° 6.604, Lajin b. 'Abdallâh Ḥusâm Ad-Dîn. *Kitâb 'Umdat al-mujâhidin fi tartîb al-mayâdin*, 1 a - 18 b. — *Kitâb fi la'ib ad-dabâs* (v. n° 2.830). — *Šarḥ Qasida lâmiyya* (Commentaire d'une urjuza sur le lancement, 19 a ss.). — N° 2.833. Tanbaga Asrafî Al-Baklambî (?) (Al Yunani). *Šarḥ manzumât fi ma'rifat ar-ramy bi'n-nuṣṣâb wa usûlihi wa furûsihi...* Voir aussi Anonymes n° 1.203, fol. 9 v°, n° 2.185 et n° 2.248. Le manuscrit n° 2.416. *Al-Uhûd al-Yûnâniyya*, consacré à la politique, donne 4 b - 5 b (et idem n° 2.417 fol. 34 B in fine-fol. 38 b. un passage fort important sur l'armée 'abbasside « *Discours sur la politique militaire que doit suivre le Prince* ».

Nous avons écourté le plus possible cette bibliographie.

et intéressé surtout par le côté temporel de sa charge. Ils en obtenaient les faveurs à la mesure du nombre de combattants qu'ils pouvaient rallier à la cause du trône ou du Prince du moment.

Sous leur règne, l'armée arabe resta à peu de chose près ce qu'elle était au temps du Prophète. La durée des combats tendait à dépasser la durée du jour, mais ils demeuraient fort peu coûteux en vies humaines. Ainsi les batailles de Siffin ou de Dayr al-Jamâjim furent plus longues que celles qui opposèrent le Prophète aux bandes et aux clans tribaux antéislamiques (2).

Armée arabe ? certes : le *jund*, dans sa masse comme dans ses cadres l'était entièrement ou presque.

Dans leur conquête du pouvoir, les 'Abbassides, eux, s'appuyèrent bien davantage sur des contingents non-arabes, constitués de *Mawâlî* (3). Cette politique introduisit tout d'abord le *jund* (armée) du Hürâsân, ce qui eut pour conséquence de modifier le peuplement de l'Irak. Ensuite, on fit appel à des mercenaires turcomans (4) dans la crainte de voir les Iraniens (castes des *kuttâb* ou des hauts officiers) s'emparer du pouvoir, afin d'instaurer un régime « *šifite* ».

La même politique de méfiance à l'égard du *jund* arabe avait déjà été pratiquée en Occident musulman, en Ifriqiya surtout, par l'Aghlabide Ziyâdat Allâh : menacé par une révolte du « *jund* du Nord », conduite par Mahmûd at-Tunbuđî, cet émir avait fait appel à des mercenaires nègres recrutés au

---

(2) Nous possédons sur « les armes des vieux Arabes » l'ouvrage du Dr. Fr. Wilhelm Schwarzlose, Leipzig 1886, ainsi qu'un compte-rendu dans *W.Z.K.M.* I, 1887, p. 259 ss. de R. Geyer. Mais si nous savons que les arabes sont le plus souvent cavaliers et rarement fantassins, nous ne savons pas grand'chose sur leurs sabres, et leurs lances; comment ils portaient le bouclier en même temps que le sabre et la lance qui est demeurée jusqu'à nos jours en Afrique du Nord (cf. R. A. article de Bernardino : on comptait les têtes des tribus par le nombre des lances) et en Syrie chez les Anaza (cf. Oppenheimer).

Donc, quel armement, quelle organisation, quel ordre de bataille, quelle intendance avaient les Arabes sortis de la Péninsule, eux qui, en deux batailles décisives (Nahawend et Qadisiya) jetèrent bas l'empire sassanide dotée d'une armée cuirassée et bien organisée ?

(3) V. B. Lewis, art. « *Abbassides*, E. I. 2<sup>e</sup> éd. T. I. Le début des « *Abbassides* demeure entouré de mystère et d'obscurité, cf. Moscati, art. *Abû Muslim*, E. I., 2<sup>e</sup> éd. et différentes études du même auteur.

(4) V. R. Blachère, *Motanabbi*, p. 1. ss.; L. Massignon, *La passion d'Ibn-Hallâj*. Intr. et T. I. Metz, o. c. I, p. 22, ss.

Djérid, ainsi qu'à des Berbères Kutâma (5). Il en alla de même en Andalousie, où les Tanjîyûn (Tangérois) souvent cités par les auteurs occidentaux, à partir du règne de 'Abdu' r-Rahmân, formèrent un corps de mercenaires intégrés dans les milices hispano-ummayâdes (6). L'Almoravide Yûsuf lui aussi disposera d'une garde de soldats noirs (7).

Que trouvons-nous dans cette « armée arabe » ?

Tout d'abord des Ĥurâsâniens (en Turkestan russe actuel), parmi lesquels dominaient les fortes têtes, voire les « têtes brûlées » (8). Des gens de Fergana (9) y côtoyaient des Maghrébîns (10). La plèbe des grandes cités impériales, telles que Kûfa, et surtout Bašra (véritables meltingpot de races...) venait elle aussi se placer sous la bannière du Prince des croyants. On les y incorporait très souvent de force. D'autres y trouvaient un traitement fort appréciable.

L'enrôlement de ces « voyous » (*ʿuyyâr*, pl. *ʿuyyârân*) ne semble jamais avoir cessé, ni été aboli par les Califes. Nous les retrouvons en bandes (fort courageuses par ailleurs) indisciplinées, au langage grossier, insulte toujours aux lèvres, venant parfois aux mains, lors du siège de Bagdad, dans la guerre entre Al-Muʿtazz et Al-Mustaʿîn. On leur donne des boucliers en roseaux et des musettes; et ils combattent en lançant des pierres (Ṭabari, III, p. 1500-1600). Leur indiscipline ne semble pas avoir enfreint à leur courage : toute la population s'enfuit sauf ces voyous (id. III, p. 560, lignes 14-15). Mais nous devons noter que des gens « bien » existent aussi dans « l'armée » (id. III, p. 1603, lignes 4-5). (11)

A côté de l'élément ferganais et maghrébin, on notait la

(5) Vonderheyden, *La Berbérie orientale sous la dynastie des Beni-Ul-Arab*, Paris, 1927, Index sv. *Tomboucti*.

(6) E. Lévi-Provencal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, I, p. 86, n° 1, p. 130, n°1; t. III, p. 71-76 (Les mercenaires).

(7) 'Abd el Wahid al Marrakûšî, *Chronique*.

(8) V. *Risâlat aš-šaḥâba*, in *Rasâ'il al Bulagâ'i*. Le Caire, 1946, p. 127 ss.

(9) Tabari, II, 1829, ligne 15.

(10) *Ibid.*

(11) Sur les *ʿuyyârân*, v. Metz, *Die Renaissance*, t. II, Tahar, *La poésie seldjoukide en Irak et Iran* (thèse), Paris, 1952, s. v.: Canard, dans sa traduction de la *Chronique de Sûlî* (Alger 1948) traduit ce mot par « malandrin ».

présence de gens d'Asrûš (12), de Tibériade (Tabariya), des Daylamites et des Seythes (Aštahaniya), et enfin de Turcs (13) et de chrétiens *mawālî* (14). Naturellement, des rivantes opposaient parfois entre eux ces éléments disparates qui composaient l'armée impériale 'abbāsīde. Relevons entre autres celle, particulièrement célèbre, qui mit aux prises les gens de Fergana et les Maghrébīns avec des Turcs (15).

Il y a à cette rivalité deux raisons : l'une professionnelle : les Ferganais et les Maghrébīns étaient gens de guerre à cheval; les Turcs, fantassins. L'autre, venue plus tard, est d'ordre matériel : les Maghrébīns (Berbères) étaient moins bien traités que les Turcs ou le *jund* (arabe), garde impériale.

Dans sa *Risālat as-Şahāba*, Ibn al-Muqaffa<sup>e</sup> s'était déjà plaint de cette situation d'anarchie caractérisée. A ses yeux de théoricien politique, il fallait une armée bien organisée, ayant une tâche nettement délimitée, et des cadres disciplinés. Plus tard, les Turcs ottomans et Akbar, le Mogol, feront passer ces vues dans la réalité. Nous avons tous à l'esprit le fameux corps des « Janissaires ».

#### TENUE ET ARMEMENT.

Comment cette armée califale était-elle équipée ? Nous nous arrêterons surtout à son « armement ». A l'époque 'abbāsīde, il n'en va plus comme au temps de la conquête, sur lequel nous sommes renseignés par Karabacek (16), en ce qui concerne l'Égypte surtout, ni même comme au temps de l'armée ummāyade (17).

Signalons d'abord une distinction « professionnelle » : les Ferganais et les Maghrébīns étaient cavaliers, tandis que les Turcs étaient fantassins (18).

A cette époque, le troupiier retroussait ses vêtements quand il partait en guerre, ou du moins portait des vêtements

(12) Tabari, III, p. 1332, ligne 17.

(13) Ibid. Nous nous reportons aussi à la *Risāla* que Jahiz leur a consacrée : *Manāqib al-Turk wa 'āmat ajnād al-Hilāfa* (éd. crit. et trad. fr. en préparation par Ch. Pellat en collaboration avec M. Slim.

(14) Tabari III, p. 1383, ligne 12.

(15) V. Tabari III, 1369-1370, et 1320, ligne 4-5. Voir plus loin s. v. Soldes.

(16) Fuhrer, p. 134-135.

(17) Fries, *Heereswesen*.

(18) Voir note 15.

courts (19). Au combat, fantassins « de ligne » et cavaliers étaient protégés par des cottes de mailles (*durâc*) (20) souvent offertes en cadeau par le Prince, privilège que ne partageait pas la piétaille.

Imaginons-nous un instant le soldat « arabe » debout devant nos yeux. Aux deux premiers siècles, il n'avait qu'à retrousser sa robe de dessous (*jubba*, c. Ṭabari, 2, p. 844-48). L'*Izâr*, imitation du Prophète, est un vêtement qui couvre la partie inférieure du corps depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe. Elle était complétée par une tunique (*qamis*) et un manteau (*ridâ*); la tête était couverte d'un turban (*imâma*).

Sous l'*izâr* on portait un pantalon (*serwâl*) et sous ce dernier un caleçon (*tubbân*). On chaussait, soit des bottines (*ḥifâf*, Ṭabari, 2, p. 629, ligne 15), soit plus communément des sandales (*niâl*).

Avec les <sup>o</sup>Abbassides la tenue du soldat et surtout de l'officier connaîtra quelque changement. C'est ainsi que le bonnet pointu dit *qalansuwwa*, prendra la place du turban (Ṭabari, 2, p. 1234, lignes 1 et 3; p. 1037, ligne 5; p. 1038, ligne 1), et aux vêtements traditionnels s'ajouteront des « tuniques légères » (*jilâla*, Ṭabari, III, p. 802, ligne 2), des robes à manches courtes (*qaftân*, Ṭabari, III, p. 1179, ligne 9), des tuniques fourrées (*tubbâda*, Ṭabari, III, p. 1960, ligne 10) et aussi les *durrâa* (voir note 20), ce qui est un signe évident d'embourgeoisement.

Notons enfin que la couleur blanche des Umayyades a laissé la place sous les <sup>o</sup>Abbassides, à la couleur noire. Ṭabari et les autres historiens nous renseignent sur ce changement (Ṭabari, II, p. 1954, ligne 1). Ils nous affirment aussi que le souverain al-Ma'mûn, pensa à la remplacer par la couleur verte, couleur des <sup>o</sup>Alides, mais dut y renoncer. Un mouvement de forte opposition en effet se dessina dans l'armée (Ṭabari, III, p. 1038, lignes 1 et ss.) contre la nomination d'un <sup>o</sup>Alide comme prince

(19) C'est le *qamis al-izâr* de la Sunna (v. *Jamhara*, p. 118, ligne 8) et *Kitâb aṣ-ṣinâ'atayn*. Sur l'habillement de l'armée <sup>o</sup>abbasside voir un article de Abderrahman Mahjoub, sous ce titre dans B.E.A. 1948, n<sup>o</sup> 36, p. 3-5.

(20) Nombreux exemples de poètes à qui le Prince a offert un *durâc*. Voir sur un présent donné par le Roi de Géorgie J.A. 1926, p. 298.

Il ne faut pas confondre *durâc* (cotte de mailles) avec *durrâa*, « tunique ouverte par devant jusque vers la hauteur du cœur et garnie de boutons et de boutonnières », cf. tab. III, p. 802, ligne 2.

présomptif, et contre le choix de cette couleur qui fut, dit-on, celle du Prophète.

Le sabre (*sayf*) était une arme commune, de diverses sortes et de diverses longueurs (21). Parfois, on se servait de lait pour lui conférer une trempe plus fine (22). Généralement, on lui donnait le nom de *Ḍū l-faḡār* (23). Le poignard était attaché au bras gauche (24).

Le soldat disposait d'un arc et de flèches (*sahm*, pl. *siḥām*), souvent empoisonnées (25), qui restèrent aux yeux des militaires de l'Empire, un élément essentiel de la victoire, jusqu'à l'époque où la poudre et les armes à feu furent introduites dans le monde musulman (26).

L'arc (*qaws*, pl. *aqwās*) prenait diverses formes selon les corps de troupes et leur origine. Il y avait un « arc arabe », un « arc persan », et enfin, un « arc turc » (27).

(21) *Naḡā'īd* I, 19, ligne 9; cf. A. R. Hasan, *As-suyūf wa ajnāsuhā*, *Bull. Fac. Arts Univ. Fu'ād I*, Le Caire, XIV, 1952, p. 1-32. Les arabes avaient, tout comme les chevaliers de l'Occident chrétien du Moyen-Age, la coutume de donner un nom à leur épée. « Le sabre bien trempé », p. e. v. Balāduri, *Futūḥ al-bulḏān*, p. 119, ligne 20; Ḥusri, *Zahr al-adāb*, p. 85-86 (cf. le Durandal de Rolland).

(22) *Bayān* (Ed. 1313), p. 1.049 in fine. II, p. 55; voir également C. CAHEN, *Un traité d'armurerie composé pour Saladin*, dans *B.E.O.* XII (1947-1948) p. 106-108.

(23) Tabari, III, p. 1.049 in fine. Ibn Hudayl : *Ḥilya*, op. cit., p. 184, cite pour les sabres du Prophète, outre *ḏū l-faḡār al-ʿaḏb*, que lui a offert Saʿd Ibn ʿUbadā, *al-baḡār*, *al-miḥḏab*, *ar-rasūb*, *al-ḥaḥl*. Les Arabes connaissaient différentes sortes de sabres : *al-hindī* (ou. *al-Muḥannad*), *al-yūmānī* (du Yemen), *al-qalʿī* (de Qalʿa), *al-Mašrafī*... etc.

(24) *R.A.* 1.877, p. 291, in fine.

(25) Al-Mubarrad, *al-Kāmil*, p. 677 in fine (sur les mérites de l'arc, de la flèche et du tir, voir Ibn Hanbal, *Musnad*, IV, p. 148, in medio et in fine (de *waṣalnāh bi aydīnā*).

(26) R. Mac Lagan, dans *J. R. A. S. Bengale*, XIV, 1816, p. 30-71; Z. Meit, *Geschichte des Medjin und Noherwisch*, Glotus, 9 aout 1905, p. 190. Ibn Hudayl : *Ḥilya*, op. cit., p. 209 suiv., consacre un chapitre aux flèches.

(27) Cf. *C. R. Ac. Sc. Leningrad* (Série B), janvier-décembre 1929, G. Marr, *Recueil de traités sur le tir à l'arc* (mss. persans). Sur l'arc arabe, voir *Lisān*, V, p. 214, ligne 4. Sur les différents arcs, notamment turc, voir Joachim Hein, dans *Der Islam 1925. Bogenhandwerk und Bogensport bei den Osmanen* (bonne bibliographie). Le *qaws al-banduq*, cité par Ḥusri, *Zahr al-Adāb*, p. 268, ligne 1; : Il a un vibrantement que seul connaît celui qui en est atteint (par la flèche) : il crie de douleur ». Nous avons relevé plusieurs traités d'archerie manuscrits jusqu'ici. Citons de même celui édité par Elmer et Nabih Fares, *A book of arabic archery. An arabic manuscript*, Princeton, 1945, XI + 182 pp. in 8° et les passages de la trad. de C. Cahen, *Traité d'armurerie*, o. c. p. 108-114.

Les lances (*rumh*, pl. *rimāh*) étaient diverses elles aussi. On cite le *marbū* (28) (au quart), le *maḥmūs* (29) (au cinquième), le *nayzak* (30) et le *ḫatal* (31). Le combattant en aurait parfois eu plusieurs à sa disposition.

Il était protégé par un bouclier, parfois en peau de bœuf (32), et sa tête était couverte d'un casque que l'on comparait à un gros oignon.

Lance et bouclier (33), tel était donc l'armement du fantassin, qui s'oppose, professionnellement au cavalier (c'est particulièrement vrai pour le fantassin turc et le cavalier maghrébin). Mais il est à noter que l'on trouve des archers (34) des deux côtés, à pied et à cheval (35).

Les cottes de maille servaient précisément à protéger le soldat des flèches ennemies. On cite diverses sortes : *al-lāma*, *al-junna*, *ad-dilās*.

Disons tout de suite que le fantassin ne semble guère avoir trouvé faveur ni estime auprès des généraux de l'empire abbāside : pour des raisons militaires d'abord, car il était vulnérable et peu mobile, mais aussi parce qu'il se recrutait dans le bas peuple : *ʿamma*, *ḡawḡa*, et même parmi les *ʿuyyārūn* (mauvais sujets) (36).

Cela ne pouvait être dit des *cavaliers*.

A partir de l'avènement des ʿAbbāsides (largement appuyés, avons-nous dit, par les Ḥurāsaniens), la « spécialisation » semble être devenue la règle dans l'armée, avec l'arrivée des Turcomans. Les Maghrébins semblent avoir été beaucoup plus employés comme cavaliers (37) que comme fantassins. Ils fu-

(28) *Bayān* (éd. 1313), II, p. 54-55.

(29) *Ibid.*

(30) *Ibid.* cf. aussi Ibn Qays Ruqayyāt (Dīwān), 4, 13, p. 229.

(31) *Bayān* cité. Nous citerons aussi « *al-Mulwa*, lance du prophète. Voir *Lisān* 136, ligne 8. Ibn Huḍayf, *op. cit.* pp. 201 suiv., consacre un chapitre bien fourni aux lances.

(32) Voir *Lisān* XX, p. 16, ligne 8. Également *Subḥ al-ʿaṣā*, V, p. 208, ligne 3-4, qui donne une description de l'armement du guerrier marocain. Cf. avec *Baydaq*, éd. Lévi-Provençal, p. 72 in fine.

(33) *Tirs*, ḥajāfa. Le mot *tirs* probablement d'origine grecque a donné le mot français Targe (cf. Ibn Huḍayf : *Hilya*, *op. cit.* pp. 231 suiv.).

(34) Ṭabari, III, p. 592, ligne 16-17. Voir aussi III, p. 1.601, ligne 14-15 à 1.602, ligne 1.

(35) *Ibid.*

(36) C'était ainsi sous les Sassanides; cf. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*.

(37) Ch. A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2<sup>e</sup> éd., T. I.

rent d'ailleurs excellents, ces cavaliers berbères, qui avaient causé tant de soucis aux Romains dans les guerres de Numidie. Les Turcs, par contre (38), fournirent de nombreux fantassins, mais plus encore des archers à cheval.

Ces cavaliers, outre la lance et le sabre ou l'arc, possédaient un fouet, dit « arabe », fait d'une lanière en peau de chameau crue (39). Il était destiné à stimuler le cheval (40), mais servait aussi dans le corps à corps (41).

Les étriers étaient en bois, jusqu'à Al-Muhallab : le premier, celui-ci, aurait ordonné qu'on les fit en métal (42), afin de pouvoir être utilisés comme éperons pour exciter le cheval (43).

Les montures étaient ferrées : la tradition s'en serait perpétuée chez les Arabes depuis les Ghassanides, qui auraient été les premiers à ferrer leurs chevaux (44).

La cavalerie était bien fournie : chaque soldat disposait de plusieurs montures (*nizâl*). Mais, en dehors des heures de combat, on utilisait, pour la marche, chameaux et chameles (45).

#### ACCESSOIRES.

Les tambours étaient de différentes sortes (46) : le *baydaq* était particulier au prince (47) ; le *hallâl* servait pour convoquer, donner le signal du départ ou l'alerte (48).

(38) Tabari, III, p. 1427, ligne 17; 1592, ligne 16; 1.601-1.602. Nous trouvons un éloge, justifié d'ailleurs, chez Jâhîz, *Risâlat al-Turk*, o. c.

(39) *Lisân*, XX, p. 16, ligne 8 ss.

(40) Zuhayr, *Diwân*, p. 126. Il servait également pour se défendre, cf. Ibn 'Abd Al Hakam, p. 143, ligne 20 ss.

(41) Voir la description détaillée d'al-Azhari, dans *Lisân* t. XV, p. 12, ligne 8 ss.

(42) Al Mubarrad, *Al-Kâmil*, p. 675, ligne 7 ss., qui cite aussi deux vers de 'Umar b. 'Isâm al-Anazî (du mètre Sari<sup>6</sup>).

Les étriers chez les Arabes ont été un sujet de discussions et de joutes oratoires passionnées entre les su<sup>6</sup>abites (nationalistes iraniens) et les pro-arabes. Cf. *Bayân* (Ed. 1313), p. 54 in medio.

(43) Von Kremer, *Kulturgeschichte*, II, p. 200, n<sup>o</sup> 2.

(44) Martah, *Kanz*, II, p. 25, ligne 4.

(45) *Sarh al-Mulanabbi*, p. 70 in fine.

(46) Ibn Fadlallah, éd. Gaudefroy-Demombynes, Introd. p. 56 ss.

(47) *Ibid.* p. 80.

(48) *Ibid.* p. 115 (voir aussi p. 101). Le tambour s'est conservé dans la dynastie mérinide (cf. *Subh al-A'sâ* V, p. 208, ligne 4-5, 13, et chez les Saadiens, *Nuzhat al-hâdi*, p. 117.

Les drapeaux (49) ont naturellement joué un grand rôle dans la vie militaire, selon une tradition antique bien connue chez les Sémites (50).

À Badr, on parle, à côté du drapeau du Prophète, d'un autre porté par 'Ali ibn Abi Tâlib, et des drapeaux des auxiliaires (*anşâr*) (51). Mais à cette époque, il n'y avait qu'un *livâ*, et pas encore de *râyat* (étendards) (52). Chaque tribu musulmane semble avoir eu le sien (53).

Le drapeau était le signe de ralliement des troupes, et demeurerait pour cela auprès du chef de l'expédition (54). Le nom du commandant de l'armée était d'ailleurs inscrit sur les drapeaux et les boucliers (55).

La remise de ces drapeaux (*'uqd al-alwiya*) s'accompagnait, au début de l'Islam, d'une certaine solennité. Ainsi, chez les Ummayyâdes, en Espagne musulmane, la cérémonie se faisait à la grande mosquée de Cordoue, probablement le vendredi, après la prière (56). A cette occasion, on prononçait des formules propitiatoires et des discours (57).

Il y eut des drapeaux improvisés : ainsi le calife 'Umar noua-t-il à une hampe l'étoffe de son propre turban (58).

En débarquant, Târiq distribua des drapeaux à ses compagnons (59).

(49) Landberg, *Dalîla*, p. 459 (bibliographie p. 461); Ibn Fadlallah, o. c. Tabari I, p. 1.097, ligne 15 ss.; 1.270, ligne 15-16; 1.277, ligne 10-11; 1.265, ligne 2-5; 1.579 ligne 4 ss.; *Subh al-Aşî* V, p. 208, 146, ligne 14.

(50) Le Blanc, *Le Talmud et l'interdiction des images*, dans *Journal des Savants*, 1891-1893.

(51) *Ağâni*, IV, p. 19 in fine.

(52) Ibn Sa'd, *Tabaqât*, III, p. 4 in fine.

(53) La tribu de Muzayne avait un drapeau spécial lors de la prise de la Mecque (*Tahâib*, p. 176 in medio).

(54) *Diwân d'Abu Mihjar* (Primus arabe) I, p. 64 in fine.

(55) Tabari, III, p. 2.115, ligne 13; 2.111. Le général avait aussi un guidon (*mişrad*) dont il se servait comme signe de ralliement, cf. Tabari III, p. 224 in fine, III, 2.115 ligne 3 (sur lequel son nom était inscrit).

(56) Lévi Provencal, *Bayân*, 5; *Histoire de l'Espagne musulmane* I, p. 131, n° 1 et III, p. 90.

(57) *'Uqd*, I, p. 37, i, medio.

(58) Ibn 'Abd el Hakam, p. 19, ligne 19-20.

(59) Une mosquée élevée à cet endroit a reçu le nom de « Mosquée des drapeaux » (Marakušî, trad. p. 8, et Edrisî, p. 213).

CADRE ET DISCIPLINE.

Les structures de l'armée musulmane ont donné matière à polémique, concernant les influences qu'elles auraient subies de Byzance ou de la Perse. Nous n'entrerons pas dans ces controverses.

L'armée était commandée par un *qā'id*, général (Führer), lui-même épaulé par un conseil de lieutenants. Mais elle était souvent accompagnée par un *qā'di* (60), un prédicateur (*qāss*) et un lecteur du Coran (*qā'ri*) (61). L'esprit islamique y régnait : la lecture du Coran et sa récitation tenaient une place importante dans la vie des camps. On arborait des feuillettes du Livre Saint sur les lances avant le combat (62) : nous savons quelles furent les suites d'un tel geste, lors de la bataille de Siffin, entre Mu'awiya et 'Alī.

D'ailleurs on s'efforçait de préserver le guerrier de toute tentation, et on lui interdisait, en expédition, d'avoir des relations sexuelles (63).

L'ordre de marche d'une armée musulmane nous est connu (64). Une description nous a gardé l'ordre des groupes, les bannières flottantes (65). Il s'en dégage un sentiment impressionnant de puissance dans la variété (66). De même connaissons-nous l'organisation des colonnes et des convois de l'armée musulmane en Espagne (67).

Au combat, en rase campagne, l'ordre de bataille reste le

---

(60) *Qā'id al-asker* ou *qā'id al-jund*. Plus tard en Ifriqiya *Qā'id al-mahallat*. Cf. Brunshvig, *La Berbérie orientale sous les Hafssides*, Paris 1945 t. II, index s. v. En Espagne musulmane, un *cadī* accompagnera les expéditions punitives ou razzias d'été (*ṣawāif*), cf. Lévi-Provençal, *L'Espagne musulmane*, I p. 130, n° 2.

(61) Qui récitait à cette bataille la surate « Al-Jihād » et des versets de la surate « Al-Anfāl » (Ṭabari I, p. 2.092-95).

(62) Ṭabari, 3<sup>e</sup> série I, p. 5, ligne 8 ss. Pour la lecture du Coran à la guerre sainte, cf. Ibn Magdīs II, p. 90, in fine.

(63) Ibn 'Asakir V (*ḥamīd*), p. 6 in medio (cf. Khadra la danseuse chez les Oulād Nail).

(64) F. Lot, *L'art militaire*, o. c. II, p. 272-273.

(65) Ch. A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, p. 401.

(66) V. Idrisi qui donne un tableau de l'armée almohade en marche, cf. Ch. A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 1<sup>re</sup> éd., p. 401.

(67) E. Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, III, p.

même que dans les luttes bédouines, au temps du Prophète (67b) et au I<sup>er</sup> siècle (68), jusqu'au siège de Bagdâd (69) : c'est un système d'attaques brusquées et de replis aussi soudains (*al-karr wa l-farr*). Les piétons (*rajila*) en longues rangées, sont debout, devant les cavaliers. Derrière ceux-ci, bien protégés, sont les femmes et les enfants, les bagages et les troupeaux (70).

Cependant cet ordre n'est pas absolu : Ṭabari nous a conservé la description d'une bataille, dans laquelle l'armée est rangée en six escadrons, avec une ligne de fantassins à l'arrière.

Quant au cri de guerre des bédouins, l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours (71).

Mais les choses changent avec l'instauration d'une nouvelle civilisation urbaine. Des cités fortifiées comme Bagdâd, Ispahan, Fustât, Kairouan, Cordoue, Séville, pouvaient défier les assauts d'une armée selon l'ancien système, si aguerrie soit-elle. Un art de la guerre de forteresse se développe : dans Ṭabari encore, nous trouvons un tableau très détaillé des fortifications de Bagdâd (72) : murs, avant-murs, fossés, chevaux de frise (73), herse entre les portes, machines de guerre (74), etc... Mêmes renseignements chez Ibn Muyassar (75).

Souvent, on versait à terre, dans les voies d'accès aux fortifications, du naphle auquel on mettait le feu au moment où l'ennemi s'y engageait (76).

Le mangonneau (*manjanîq*) servait à lancer de lourdes pierres (77). Mais, s'il se révélait impuissant, un béliet (*kullâb*)

(67 bis) Sur les batailles du Prophète, voir Muh. Hamidullah : *Battlefields of the prophet Muhammad*, Londres (Woking), 1953; du même : *Le Prophète de l'Islam*, Paris, 1959, vol. II, p. 632-642 (L'armée).

(68) Voir par exemple pour les batailles de Hajjâj, J. Perrier, *La vie de Yousof Hudjdadj*, Bibl. Ec. Hautes Ét.

(69) Ṭabari, III, p. 1.500-1.600.

(70) Ṭabari, III, p. 2.238-2.242; pour l'Espagne musulmane, cf. Lévi-Provençal, o. c. III, p. 59-66.

(71) Dalman, *Pal Oman*, p. 59-66.

(72) Siège par l'armée d'Al-Mu'tazz de la ville de Bagdad, Ṭabari, III, p. 1.500-1.600.

(73) Manjanîq (mangonneau), encore employés par les Turcs au siège de La Goulette, cf. Ibn Maqdis, II, p. 30.

(74) Saddâha.

(75) p. 29.

(76) Cf. Ṭabari, III, p. 1.693-1.694.

(77) Ṭabari III, p. 1.500-1.600, cf. note 73.

venait battre en brèche les murailles (78).

Bien entendu, les ruses de guerre (*hiyal, mak'ïd*) jouaient un grand rôle dans la stratégie de l'époque (79).

Le général qui, aux premiers temps de l'Islâm, dirigeait le combat assis sur un trône (mode héritée de l'organisation militaire sassanide) (80) commandait désormais les opérations du haut d'une tour, d'un « Q. G. ».

Si, hors de villes, la guerre conservait quelque chose de ce qu'elle avait été sous l'ancienne dynastie ummayyade, elle exigeait néanmoins plus d'énergie et d'esprit de sacrifice. On vit des soldats qui, pour éviter de fuir ou de faiblir, s'attachaient entre eux avec des chaînes (81). Parfois, les cavaliers ou les archers coupaient les jarrets de leurs montures pour combattre à mort (82).

Quand une des parties préférait délibérer de la paix, au moment de la rencontre, on tirait une flèche dans le ciel (83).

Les drapeaux pris à l'ennemi sont portés renversés (84). Quant aux prisonniers, s'ils n'ont pas la tête coupée (84b), on les porte dans des sacs (85) (*ġawâliqât*).

#### DISTINCTIONS.

Des grades réguliers existaient dans l'armée 'abbâsïde (86). La bravoure, le courage, les services rendus, étaient récompensés par des décorations : par exemple, des colliers d'argent, des bracelets (87). Chaque année, une fête avait lieu, pour la remise de ces distinctions (88).

(78) Tabari III, p. 1.578 in fine.

(79) Les ruses de guerre font partie de l'éducation du prince. Cf. *Kalîla wa Dimna, Kîlâb al-rahad al-Yânâniyya* (mss. Bibl. Nat. 2.416), *Kîlâb Sirr al-asrâr* ou *As-Siyâsa* (mss. Bibl. Nat. n° 2.417, 2.418, 2.419, 2.420, 2.421, 2.422) qui réservent maints passages ou même des chapitres entiers à la guerre et aux ruses.

(80) Wellhausen, *Reisch*, p. 45 in fine (Ĥajjâj contre les Ĥarêjites).

(81) Tabari I, p. 2.033, ligne 11 ss.

(82) Ibn Abîr, VII, p. 155 in fine.

(83) Amâli, p. 253, ligne 4-5.

(84) Tabari III, p. 1.627, ligne 10 les drapeaux rouges des Turcs).

(84 bis) Tanuĥi, *Al-Faraj*, I, 96 (Maslama Ibn Abd al-Malik tue tous les prisonniers byzantins).

(85) Tabari III, p. 1.605, ligne 1.

(86) Tabari III, p. 1.603, ligne 4-5.

(87) Tabari III, p. 1.560, ligne 9; 1.563, ligne 15; 1.564, ligne 7. C'est ainsi qu'on en donne un au chef des *ṣuyyarîn* (Tabari III, p. 1.588, ligne 8) d'un poids de 3 dinars.

## RAVITAILLEMENT ET SOLDE.

La question du ravitaillement a été plutôt négligée par les rares historiens qui se sont penchés sur les armées arabo-musulmanes. Glanons ici quelques détails : nous savons que ce ravitaillement était transporté par des chariots, au moins dans l'Occident musulman (89).

L'alimentation était uniforme pour tous, sauf pour la garde du calife, qui avait droit à une nourriture spéciale (90). De quoi se composait-elle ? (91) : du pain, de la viande séchée, des légumes et fruits prélevés sur le pays (92).

Le soldat était pris en charge par le chef, auquel il était personnellement attaché; il l'accompagnait partout.

Au début de l'Islâm, selon un système qui aurait été institué par 'Amr ibn al-Aṣ, l'armée opérait, chaque année, un mouvement saisonnier : les troupes arabes d'Égypte, par exemple, partaient en hiver, puis revenaient à Fustât. Au printemps, c'était la campagne du *rif*, pour mettre les montures en état. On retournait à Fustât en été (93). Chaque tribu qui accompagnait le corps d'armée avait son point de pâturage fixé (94). A cette époque, il n'y avait pas de solde à proprement parler : on partageait le butin, *fay* (95).

Mais avec la naissance de grands centres urbains, et d'une civilisation d'échanges commerciaux, la nécessité s'imposa de distribuer aux militaires une solde fixe. C'est ainsi que parut au budget de l'État le chapitre nouveau du *Ar-ri-zq wa'l- 'aṭâ*.

(88) Sur le *'Id. al-mahzan*, Gaudesroy Demombynes, *subh al-Aṣṣā* V, p. 145, ligne 13.

(89) Lévi-Provençal, *Bayân*, p. 86 in fine; *Hist. Espagne Musulmane*, I, p. 96 ss.

(90) Tabari, III, p. 1.833, ligne 3-5.

(91) On s'est peu occupé des problèmes d'alimentation dans les pays arabes. Cf. l'étude de M. Rodinson, dans *R.E.I.* 1950-51, mais qui ne touche pas l'armée.

(92) On peut contrôler les produits consommés par l'armée, grâce aux listes des produits dont l'exportation était défendue, cf. Brunschwig, *Berberie Orientale*, t. II.

(93) Pseudo Ibn Qutayba, *Al-Imâma wa'l-siyâsa*, p. 139-141.

(94) Ibn 'Abd al Ḥakam, p. 141-143.

(95) Voir Tabari I, sous les années 16-17 et 18, en ce qui concerne la conquête de l'Irak et de l'Iran et du partage du butin pris à Ctésifon (Madâ'in).

Les piétistes ne manquèrent pas d'en contester la validité, car, disaient-ils, « cela n'est pas inscrit au livre de Dieu... » (96). Mais leurs critiques n'empêchèrent pas le *rizq* de s'imposer et de s'accroître, jusqu'à devenir une loi organique de l'Etat musulman.

Non sans difficultés : ainsi, les 'Abbassides, sous As-Saffâh et Al-Mansûr, incapables d'assurer à leurs troupes une solde régulière, leur avaient alloué le produit du *Ĥarâj* (97). Néanmoins, les soldats reçurent de plus en plus normalement leur solde

On sait que sur ce point la psychologie militaire est constante : l'allocation du *rizq* joua un rôle essentiel dans la solidité de la discipline et du loyalisme à l'égard du prince (98). Un proverbe nous en a conservé l'écho : « Semblable à la joie du soldat quand il reçoit sa paie... » (99)

Dans les siècles de décadence, cette joie tendit à redevenir irrégulière : la soldatesque turcomane notamment, était abandonnée à un dénuement dont Tanuĥi nous parle en termes significatifs (100). Il n'est pas étonnant de voir, au long du IV<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> siècle, les révoltes des milices se succéder régulièrement... Néanmoins, les commandants de l'armée jouissaient de revenus importants qu'ils tiraient de leurs « latifundia » (101). Et nous savons la puissance économique des Princes mamelouks, dans l'Égypte du VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s. h/XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s. J.-Ch. Ils préfiguraient la caste des officiers supérieurs des États arabo-musulmans de l'Orient actuel.

---

(96) Ibn 'Abd el Ĥakam, p. 101, ligne 23.

C'est donc une innovation (*bid'a*), mais la *bid'a* est précisément le « signe » même d'une évolution incontestable, et accélératrice d'histoire.

(97) Ibn al Muqaffa', *Risâlat as-šahâba*, p. 123 ss.

(98) Tanuĥi, *Al-Faraj ba'd nâ-šidda* (éd. Le Caire), cite plus d'une révolte de soldats qui n'ont pas reçu leur solde, contre al-Ma'mûn.

(99) Şuli, *Adab al-kuttâb*, p. 95, ligne 7 ss.

(100) Al-Faraj, II, cite entre autres d'exemple d'un Turc qui faillit mourir de faim, n'eût été la pitié qu'un boulanger du quartier eut de lui.

(101) *Al-Faraj*, I, 95-96 ('Ajif qui jouissait de grands domaines).

GEORGE T. SCANLON (*Cairo*): SOURCE MATERIAL FOR A HISTORY OF  
MEDIEVAL MUSLIM WARFARE

That warfare was an integral socio-political element of Muslim civilization in the Middle Ages is beyond question. Though *jihād* was not the peer of the *hajj* in the conspectus of responsibilities laid upon the Muslim

by the Prophet's *sunnah*, it had its own peculiar and dominating importance in the civil life of the believer. The campaigns of the Prophet are the gauge and exemplar of the descriptions of all future battles whether in the *dār al-Islām* or the *dār al-Harb*, and the *hadiths* relative to these campaigns are the legal justification for almost every act of war. The military caste systems of Mamluks and Janissaries indicate the strength of war — real, imminent, imagined or courted — as an organizing principle of Muslim society. And forever in the background, until the advent of motor artillery and aircraft, were the militant mores of tribal life.

These various Muslim armies accomplished much between the mid-seventh and the mid-eighteenth centuries. The Sassanian Empire was crushed, as was the Byzantine eventually. Iberian and Balkan Christendom fell far back before their onslaughts. Contrary to lingering illusions, the Crusades were crushed and cast out. The Mongols alone in this period of ascendancy devastated the Islamic heartland, yet their hordes remained to become Muslim in religion and culture, whether along the Volga or on the Persian tablelands. Timur was a Muslim and his progress of destruction in Western Asia must be looked upon as a purely intramural Islamic affair.

There is more than a millenium of quite solid military achievement involved in this matter. Yet to read Oman, for one, it becomes clear that the Muslim armies conquered Byzantium by: a) sheer numbers; b) ragged desert tactics beneath the contempt of those conversant with Vegetius and Arrian and Leo; and c) adopting wholesale the tactics and strategy of the classical military authorities which were canalized into the Muslim world from Byzantium. Röhrlich finds these armies worthy of note only at Kossovo, ignoring them almost entirely in his section on earlier medieval warfare. Neither Kohler nor Prutz proceed beyond the material encountered in the Oriental sections of the *Recueil des Historiens des Croisades*. They made the mistake of applying the findings of Wüstenfeld's translation of a fragment on the art of war, written completely within a Mamluk context, to the Ottoman campaign at Kossovo. And up to the advent of World War II, with very few exceptions, all victories sustained by the "Saracens" in the Crusades were accounted samples of incredible Oriental cunning or of the inattentiveness of the Christian deity.

Aside from historical onus and national bias, the reasons for this are not difficult to discover. There has been no adequate survey of Muslim military history, either in the broad technical sense or anything relating it to other aspects of medieval civilization. The source material in Arabic, let alone Turkish and Persian, has hardly been touched. Reinaud's survey of the manuscripts relevant to war, *De l'art militaire chez les arabes au Moyen âge*, appeared in the "Journal Asiatique" in 1848. Wüstenfeld's seminal article, *Das Heerwesen der Muhammedaner nach dem Arabischen*, «Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen», 1880, is an edition and translation of a Gotha manuscript, which has turned out to be but a fragment of the great, basic text on Muslim warfare, *Nihāyat al-su'ul*, cf. below. These, with the relative sections of the *Recueil*, constituted the only sources for the discussion of the subject. These sources provide a quite different picture of the organization, the tactics and strategy of the successful Muslim armies of the Middle Ages than we have had heretofore. If much is rhetoric (but no more than one encounters in the European sources of the comparable period), there is much attention to detail and hard-headed discussions of matters such as establishing and organizing camp, supply while enroute to battle sites, siege warfare and siege

psychology, spies and scouts, and the diplomacy attendant on warfare. It is only after these manuscripts are exhumed from libraries, edited and, if possible, translated, that we will have an honest and adequate basis for initiating a history of medieval Muslim warfare. These source materials can be divided roughly into three classes: those relating to a) *furūstiyah* — a subject which covered the training of the horse, the training of the rider to wield certain weapons consummately, e. g., sword, lance, battle-axe, bow and arrow, etc., the concerted actions of cavalrymen on the field, the technique and variety of single combat, tournaments and the basic elements of veterinary science; b) archery — such sources tend, in general, toward being half prose and half poetry in composition, and not a few of them employ the hunt rather than the battle-field, as their basis of consideration. However, these works include descriptions of the various types of bow and arrow, their manufacture and operation, the names and deeds attached to the masters. (Not a few of the major treatises are noted by Joachim Hein in his *Bogenhandwerk und Bogensport bei den Osmanen*. «Der Islam», XIV, 1925, which in turn is based upon an earlier treatise by one Muṣṭafā Kānī, entitled *Telhis resāil er-rūmāt*); and c) tactics and military organization — works given over almost entirely to those military procedures to be followed when war seems imminent or is actually at hand. Such subjects as fortification and siege, spying and stratagems, camping and picketing, battle-formations, qualities and types of commanders, erection and operation of battle machines, booty and its distribution; the rules for retreat, for pursuit of a routed army, and for single combat, etc., are covered in whole or in part in these treatises.

Though he was interested mainly in *furūstiyah*, Mercier saw fit to make what he thought an exhaustive list of the manuscripts on the Muslim art of war and appended it to his translation of the second section of Ibn Hudhayl's *Hilyat al-Fursān*, which he published as *La Parure des Cavaliers et l'Insigne des Preux*, Paris, 1924. He improved on the Re naud list and added *in toto* the so called *Munster Fihrist*, compiled for Lord Munster of the Indian Viceregal service by Aloys Sprenger in 1840. The latter was a manuscript copy in Arabic of all the known works on the Muslim art of war and contained authentic and spurious, possible and unauthenticated works cheek by jowl. Mercier added the manuscripts available to him from various North African collections.

Reviewing Mercier's book for «Der Islam» in 1929, Ritter was moved to append an exhaustive list of the manuscripts on the art of war available in Istanbul and overlooked by Mercier in his seemingly complete list. This article adds 39 titles of the first importance to the growing list of source materials on what Ritter describes as „die Literatur über die ritterlichen Künste“. It complements exactly and corrects and improves upon our basic lists from Re naud, the *Munster Fihrist*, and Mercier. Additional titles are to be gleaned from Brockelman, the Garrett and Yahuda catalogues of Princeton University, the lists of Aziz Atiya Suryal (in an appendix to the *Crusade in the Later Middle Ages*, London, 1938) and Abdur Rahman Zaki (in *Military Literature of the Arabs*, «Cahiers d'Histoire Egyptienne», June 1955).

From these various lists, excising the unimportant and the uncertified, one adduces over sixty works of prime value in the three classes noted above. (The *Munster Fihrist* has over seven hundred titles; Re naud, Mercier and Ritter used it, I believe, to verify their own findings, but undertook no systematic evaluation of the work itself. This is a prime chore

before any concrete corpus of materials on the subject could be envisioned.) Thus the very first task confronting the student in this rather new field is the collation of a corpus of manuscripts on the art of Muslim warfare. I am in process of attempting such a corpus and want to take this opportunity to solicit any communications about manuscript material relative to this subject. I am limiting my own corpus to materials in Arabic; one hopes that this work will engender a desire to compile comparable works for the Turkish and Persian materials.

Thus far, the following represent the only active scholarly attempts to bring these materials to wider usage:

1. Muḥammad b. 'Isā b. Ismā'il al-Ḥanafī al-Aqsarā'i, *Nihāyat al-su'l wa al-umūniyah fī ta'līm a'māl al-furūsiyah*, edited from five of the nine known manuscripts by Abdul Laīs Syed Muhammad Lutful-Huq (Unpublished Ph. D. thesis, University of London, 1955).

This was composed in the last quarter of the XIVth century, and is considered by Ritter the most important of all the sources in Arabic on Muslim military organization, training and theory. One of the manuscripts dates from the XIXth century, so venerated was this epitome of Muslim military thought. It is divided into twelve "lessons" whose titles convey the breadth of coverage of the subject: archery; lance-play and manoeuvres with lance; exercises in the use of sword and shield; numerous problems relating to the use of the shield; handling of mace and sword; military exercises for cavalry; various kinds of weapons, and problems relating to soldiers in the field; recruiting and formation of the army, the strength of units; their chiefs and commanders; disposition of the army on the battlefield in accordance with the circumstances; ruses of war and fatally poisonous smokes; division of booty and various problems of Islamic law relating to giving protection (*amān*) to the enemy peoples and the conclusion of treaties with them; various branches of knowledge required by fighting soldiers, such as the drawing of augury, interpretation of the various signs of nature, precautions to be taken on the move, and wounds and their treatment with poultices, plasters and medicinal powders.

The manuscripts which Dr. Lutful-Huq was unable to employ in his edition have since become available to me. It is our hope to bring out a completely collated Arabic text of this important document within the very near future. Later I hope to bring out a translation in two volumes, one on *furūsiyah*, the other on the *funūn ḥarbīyah*.

2. The Pseudo-Aristotle "Taktik", entitled in the Istanbul manuscript *Kitāb siyāsāt al-ḥurūb*, and in the Vienna one *Mudakkkhil fī fann al-furūsiyah*, edited by Gerhard Zoppoth (Unpublished Ph. D. thesis, Vienna University, 1951).

3. 'Umar b. Ibrāhīm al-Awsī al-Anṣārī, *Tafriḥ al-kurūb fī tadbīr al-ḥurūb*, edited from the only two copies known, Princeton and Istanbul, and translated by the author of this article. It was composed sometime in the first decade of the XVth century and is dedicated to the Mamlūk Sulṭān Faraj b. Barqāq, who died in 1411. The edition and translation will be published this year in Cairo.

4. An anonymous work on archery entitled *Kitāb fī bayān faḍl al-qaws wa al-sahm wa awṣāfihimā*, a unique Princeton manuscript, translated by Nabih A. Faris and Robert P. Elmer, *Arab Archery: An Arabic MS of about 1500*, Princeton, 1945.

5. Murḍā b. 'Alī b. Murḍā al-Tarsūsī, *Tabṣīrat arbāb al-albāb fī kayfiyat al-najāt fī al-ḥurūb*; the more important sections of this work

have been edited and translated by Claude Cahen, *Un traité d'armurerie composé pour Saladin*, in the «Bulletin d'Etudes Orientales», Tome XII, 1947—8. This treatise, written sometime before or after Saladin's capture of Jerusalem in 1187, discusses the manufacture and operation of various siege machines and weapons, and directions for the manufacture of various types of armor.

This is a very small fraction of the important source materials. Much more must be accomplished before we will have sufficient bases on which to attempt a revision of attitude and opinion on the Muslim contribution to medieval warfare.

One final difficulty must be mentioned before closing this short discussion. Inherent in the entire study of Muslim warfare is the problem of nomenclature. Concurrent with all editorial and translating effort will be, or should be, one towards the compiling of a technical glossary. There is a pitch of research where the classic Arabic dictionaries are useless, for a borrowed or local term is in use in the particular text; or a point where only an appeal to detailed military architecture will elucidate a certain usage. A whole body of cross-references to the nomenclature of contemporary medieval Europe, of Central Asia, of India and even China, let alone the accretions from the classical world of Greece and Rome, is absolutely necessary. The complexity of this one problem can be gleaned from the work of Kalervo Huurt on medieval weaponry, *Zur Geschichte des Mittelalterlichen Geschützwesens aus orientalischen Quellen*, «Studia Orientalia», Helsinki, 1941. And the importance of nomenclature in proving a chronological point about weapons is the essence of Ayalon's excellent work, *Gunpowder and Firearms in the Mamluk Kingdom*, London, 1956.

The tasks are clear and graded: the corpus of sources, the glossary, editions and translations of the more important texts: all leading to a new and more solidly based history of medieval Muslim warfare. Nothing less will suffice to bring about the long overdue adjustment of historical perspective on this far from negligible subject.

По докладу выступили М. А. Хусейн, К. Каэн, Д. Айялон.

## فهرس المحتويات

- ١ رينو، جوزف-توسه: الفن العسكري عند العرب في القرون الوسطى.  
..... (بالفرنسية)
- ٤٦ فاقيه، إيلدفونس: مراجعة ل: رينو، جوزف-توسه: الفن العسكري عند  
العرب في القرون الوسطى. (بالفرنسية) .....
- ٦٣ فوستنفلد، فَرديتند: تكوين الجيش الإسلامي، تبعاً للمصادر العربية.  
..... (بالألمانية)
- ١٧٥ فريس، نيكولاس: تكوين الجيش الإسلامي في عصر الأمويين، تبعاً  
للطبري. (بالألمانية) .....
- ٢٧٠ رتر، هلموت : حلية الفرسان والمؤلفات حول فنون الفروسية. (بالألمانية)...
- ٣٠٩ زكي، عبد الرحمن: المؤلفات العسكرية العربية. (بالإنكليزية) .....
- ٣١٩ غازي، محمد فريد: ملاحظات حول الجيش عند العرب. (بالفرنسية) .....
- ٣٣٣ سكانلون، جورج ت.: مواد من مصادر لدراسة تاريخ الحربية عند المسلمين  
في القرون الوسطى. (بالإنكليزية) .....



۳۳۷۲۷۴

طبع في ۵۰ نسخة

نشر بمعهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
بفرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية  
طبع في مطبعة شتراوس، مورلنباخ، ألمانيا الاتحادية

العلوم الطبيعية عند العرب والمسلمين

٧٦

## التقنية الحربية

نصوص ودراسات

١

جمع وإعادة طبع

فؤاد سزكين

بالتعاون مع

كارل إيرج-إيجرت، إكهارد نويباور، مازن عماوي

١٤٢٣هـ - ٢٠٠٢م

معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية

في إطار جامعة فرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية

منشورات  
معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية

يصدرها  
فؤاد سزكين

العلوم الطبيعية عند العرب والمسلمين  
٧٦

التقنية الحربية

نصوص ودراسات  
١

جمع وإعادة طبع

١٤٢٣هـ - ٢٠٠٢م

معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
في إطار جامعة فرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية

منشورات  
معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
سلسلة العلوم الطبيعية عند العرب والمسلمين  
المجلد ٧٦